


BOOKSELLER
1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



ŒUVRES

DE

BARTHÉLEMY

ET MÉRY

TOME I

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C[e]
RUE DE SEINE, N. 14.

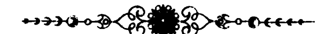
ŒUVRES

DE

BARTHÉLEMY

ET MÉRY

NAPOLEON EN ÉGYPTE
—WATERLOO—LE FILS DE L'HOMME—
LES DOUZE JOURNÉES

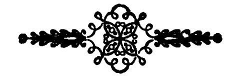


PARIS
FURNE ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS
QUAI DES AUGUSTINS, 39

M DCCC XXXVIII

NAPOLÉON

EN ÉGYPTE.



Trente ans se sont à peine écoulés depuis la glorieuse expédition de l'armée d'Orient, et déjà elle semble appartenir aux âges reculés, tant elle se détache des autres campagnes de la révolution par un caractère tout particulier et sa couleur antique : le vieux soldat qui la raconte avec la simplicité du camp nous apparaît, comme un légionnaire de l'armée de Dioclétien, brûlé par le soleil d'Éléphantine. Changez les noms des conquérans, les lieux et les exploits sont les mêmes ; les *hastati* ont battu des mains devant Thèbes, comme les grenadiers français ; le *vexillaire* et le porte-drapeau ont planté l'aigle romaine et les trois couleurs devant les mêmes corniches, depuis les temples d'Héliopolis jusqu'aux roches granitiques de Philœ, limites des conquêtes de Dioclétien, dernier bivac de notre armée républicaine ; enfin, notre 6e de hussards,

le 2 ventôse an VII, s'est montré fidèle au rendez-vous de gloire que lui avait assigné la dixième légion du préfet Mutius, au pied de la statue de Memnon; l'orteil du colosse a conservé religieusement l'empreinte des stylets romains et des sabres de nos cavaliers.

Si on ajoute maintenant que l'Égypte est un pays phénomène, que ses monumens sont comme les débris d'un monde qui n'est pas le nôtre; que son fleuve animé, son climat d'airain, ses déserts semés de vertes oasis, sont aussi mystérieux que les hiéroglyphes de ses temples, on conviendra que jamais sujet aussi grand n'offrit ses inspirations à notre poésie nationale : sans doute, bien d'autres avant nous l'avaient reconnu, et ils ont été bien plus rebutés par les obstacles du plan qu'excités par les élémens poétiques du sujet. Dès que la première idée de ce poème s'offrit à nous, il y a bien des années, elle devint, sans relâche, l'objet de nos entretiens journaliers : Bonaparte s'y révélait avec son auréole de gloire si fraîche et si pure; l'armée avec sa majesté antique; l'Égypte avec ses souvenirs, ses temples, ses mirages, ses vents poétiques, sa végétation puissante et sa merveilleuse aridité. Mais nous ne voyions partout que des tableaux, nulle part l'action d'une épopée; nous cherchions une Iliade, là où nous ne pouvions trouver qu'une Odyssée militaire. Se jeter dans l'imitation des anciens, c'était folie; les larges proportions de l'épopée sont si effrayantes! Et d'ailleurs, notre littérature marchait à pas de géant sur des routes nouvelles tracées par le génie : de quel œil de juste pitié n'aurait-on pas regardé notre enfer, notre paradis, nos enchantemens, nos fades amours, et surtout notre merveilleux, si nous avions été assez malavisés pour

en mettre dans un sujet où la réalité est plus merveilleuse que la fiction? Le destin de l'inconnu poète Aubert était pour nous un grand sujet d'effroi; c'était un professeur de rhétorique sous l'Empire, qui fit sur la campagne d'Égypte son épopée en douze chants, d'après les règles de M. de La Harpe; l'unité d'action et de lieu y est religieusement observée; batailles, voyages, expédition de Syrie, tout se passe autour des murs du Caire; chaque général français y brûle pour une Zoraïde ou une Aménaïde; on y trouve un récit, une conjuration diabolique, une forêt enchantée et une descente aux enfers: c'est un travail complet, mais qui n'est plus dans nos mœurs littéraires.

Placé devant ces considérations, deux partis restaient à prendre: renoncer à notre projet, ou le traiter en suivant l'histoire; c'est le dernier que nous avons choisi, par amour pour l'Égypte et pour la France. Mais, en dégageant notre poème de tous les accessoires de l'antique épopée, il ne fallait ni copier servilement l'histoire en gazetier, ni la tronquer par des licences poétiques: entre ces deux écueils était une route à suivre, étroite, mais encore belle; nos juges décideront si nous nous en sommes écartés.

Dans une époque où tant de liberté est donnée aux travaux de l'imagination, on nous pardonnera peut-être d'avoir fait un poème qui ne rentre dans aucune des catégories inventées dans les écoles. Si les anciens rhéteurs eussent pu soupçonner qu'un jour une armée française combattrait aux Pyramides, à Thèbes, au Thabor, avec de la mitraille et des baïonnettes, sous les ordres d'un Agamemnon de trente ans, nul doute que, le cas ayant

été prévu, les théories ne nous auraient pas manqué pour faire, selon les règles, un poème militaire sans fable, sans merveilleux, sans amour. A défaut de ces théories, il a fallu inventer des formes en harmonie avec un sujet tout neuf.

Mais, tout en conservant l'intégrité de l'histoire dans ce qui touche spécialement l'armée française, nous nous sommes emparés des incidens qui ressortaient de la nature du sujet, des mœurs et des hommes de l'Égypte. Soit que ces incidens fussent presque historiques, soit qu'ils nous aient été communiqués comme traditions des pays, il y avait là un merveilleux d'un nouveau genre, moins large que celui des épopées antiques, mais plus raisonnable et plus conforme à nos goûts actuels : ainsi nous avons mis en œuvre cette grande figure d'El-Modhi, ce typhon de l'Égypte moderne, qui n'est autre chose que la barbarie et le fanatisme personnifiés, luttant contre la civilisation.

La partie descriptive occupe une grande place dans notre poème : nous avons fait tous nos efforts pour lier nos tableaux à l'action; les peintures du sérail de Mourad, de l'aurore sur les plaines de Ghizé, du repas oriental, des danses des Almé, de l'inondation du Nil, du désert, du mirage, du Kamsin, d'une tempête à Ptolémaïs, de la peste, forment, avec le sujet, un tout compacte ; elles nous ont tenu lieu de ces longs épisodes que le cadre trop étroit de notre plan n'aurait pu comporter.

Enfin, pour achever de mettre le lecteur dans la confidence des idées du poète, précaution souvent fort inutile,

il nous reste un mot à dire sur le mode de versification que nous avons cru devoir employer[1].

L'alexandrin à été accusé de monotonie, et il faut convenir que beaucoup de poètes ont contribué à justifier l'accusation en le chargeant de rimes pauvres, sèches et parasites ; et pourtant ce vers, manié par une main habile, a tant de souplesse et d'élasticité, qu'il se prête à tous les genres, à tous les tons ; aussi léger, aussi gracieux que le vers de dix pieds, il peut s'élever jusqu'à la majestueuse simplicité de l'hexamètre latin. Le rhythme monotone par excellence est celui des octaves italiennes, à cinq voyelles finales, ou des strophes anglaises hérissées de consonnes : nous n'avons jamais songé à les attaquer en France ; car ainsi sommes-nous faits ; quand l'humeur critique nous domine, nous l'exerçons toujours contre les nôtres, tant est grand notre respect pour les étrangers et pour les morts ! C'est donc un poème en vers alexandrins que nous offrons au public ; nous avons essayé de les rajeunir, plutôt en les ramenant aux principes de l'école du seizième siècle, qu'en les jetant dans le moule des poètes

1. On a souvent répété que notre époque n'est pas poétique, et que les vers ne sont plus en faveur ; c'est comme si l'on avait dit que notre siècle n'est plus ni peintre ni musicien : la direction grave imprimée vers les études sérieuses, loin de nuire aux arts d'agrément et d'imagination, ne fera que les rendre plus nécessaires, en France surtout. Chez nous, on est volontiers métaphysicien, philosophe ; mais on aime à descendre des hauteurs de la pensée pour aller au Salon ou à l'Opéra, et pour lire des vers, s'ils sont bons. Si c'est à des résultats positifs qu'on juge de la faveur accordée à un art, jamais siècle ne fut, au contraire, plus poétique que le nôtre. Tous nos grands poètes sont sur le chemin de la fortune, non pas avec les douze cents livres de M. Colbert, mais grâce à la généreuse protection du public, ministre bien plus riche et bien plus puissant. Le siècle anti-poétique était celui où le libraire Barbin disait : « Monsieur Despréaux, votre *Lutrin* s'enlève ; nous en « vendrons cinq cents exemplaires, s'il plaît à Dieu. »

du siècle dernier. Si nous avons fait erreur, la faute n'en doit pas être imputée à l'alexandrin, mais à nous. Au reste, la question, tant en faveur du rhythme que du plan, sera bientôt décidée, si le lecteur parvient à lire nos huit chants avec intérêt, sans fatigue et sans ennui.



Raffet del. *Frilley sc.*

ALEXANDRIE.

NAPOLÉON

EN ÉGYPTE.

CHANT PREMIER.

ALEXANDRIE.

ARGUMENT.

Invocation. — Voyage de la flotte. — Arrivée devant Alexandrie. — Proclamation de Bonaparte; exposition du sujet. — Débarquement de l'armée. — Dénombrement des chefs. — Portraits. — Marche vers Alexandrie. — Préparatifs de défense. — Le chérif Koraïm. — Assaut. — Menou et Kléber blessés. — L'Arabe Souliman. — Prise de la ville. — L'armée se dispose à marcher sur le Caire. — Avant-garde commandée par Desaix.

Puissent les souvenirs de cette grande histoire
Consoler notre siècle, orphelin de la gloire !
Indolens rejetons d'aventureux soldats,
Suivons aux bords du Nil leurs gigantesques pas,
Dans ces déserts brûlans où montent jusqu'aux nues
Des sépulcres bâtis par des mains inconnues.

Soldats de l'Orient ! héros républicains,
Qu'a brunis le soleil de ses feux africains ;
Vous, dont le jeune Arabe, avide de merveilles,
Mêle souvent l'histoire aux fables de ses veilles ;
Approchez, vétérans ! à nos foyers assis,
Venez, enivrez-nous d'héroïques récits ;
Contez-nous ces exploits que votre forte épée
Gravait sur la colonne où repose Pompée ;
Reportez un instant sous les yeux de vos fils
Les tentes de la France aux déserts de Memphis ;
Dites-nous vos combats, vos fêtes militaires,
Et les fiers Mamelucks aux larges cimeterres,
Et la peste, fléau né sous un ciel d'azur,
Des guerres d'Orient auxiliaire impur,
Et le vent sablonneux, et le brillant mirage
Qui montre à l'horizon un fantastique ombrage ;
Déroulez ces tableaux à notre souvenir
Jusqu'au jour où, chargés des palmes d'Aboukir,
Vos bras ont ramené de l'Égypte lointaine
Et le drapeau d'Arcole et le grand capitaine.

Comme un camp voyageur peuplé de bataillons,
Qui dans l'immense plaine étend ses pavillons,
A la brise du nord, une flotte docile
Sillonnait lentement les eaux de la Sicile ;
Sur les canons de bronze et sur les poupes d'or,
Brille un premier soleil du brûlant messidor.
Où vont-ils ? on l'ignore ; en ces mers étonnées
Un bras mystérieux pousse leurs destinées,
Et le pilote même, au gouvernail assis,
Promène à l'horizon des regards indécis.

Qu'importe aux passagers le secret du voyage?
Celui qui vers le Tibre entraîna leur courage,
Sous les mêmes drapeaux les rallie aujourd'hui,
Et leur noble avenir repose tout en lui.
Parfois, des sons guerriers la magique harmonie
Appelait sur les ponts l'immense colonie :
Aux accords des clairons, des timbales d'airain,
Dix mille voix chantaient le sublime refrain
Qu'aux momens des assauts, ivres d'idolâtrie,
Répétaient nos soldats, enfans de la patrie :
C'était l'hymne du soir... et sur les vastes flots
Les héroïques chants expiraient sans échos.

La flotte cependant, dans la mer agrandie,
Laissant Malte vaincue et la blanche Candie,
Pour la dernière fois a vu tomber la nuit;
A la cime des mâts dès que l'aube reluit,
On voit surgir des flots la pierre colossale
Qu'éleva l'Orient au vaincu de Pharsale,
Et les hauts minarets dont le riche Croissant
Reflète dans son or les feux du jour naissant.
Sur le pont des vaisseaux un peuple armé s'élance :
Immobile et pensif, il admire en silence
Ces déserts sans abris, dont le sol abaissé
Semble un pâle ruban à l'horizon tracé;
Les palmiers qui, debout sur ces tièdes rivages,
Apparaissent de loin comme des pins sauvages,
Et l'étrange cité qui meurt dans le repos,
Entre un double océan de sables et de flots.

Dans ce moment, l'escadre, en ceinture formée,
Entoure le vaisseau qui commande l'armée.
De chefs et de soldats de toutes parts pressé,
Sur la haute dunette un homme s'est placé :

Ses traits, où la rudesse à la grandeur s'allie,
Portent les noirs reflets du soleil d'Italie ;
Sur son front soucieux ses cheveux partagés,
Tombent négligemment sur la tempe alongés ;
Son regard, comme un feu qui jaillit dans la nue,
Sillonne au fond des cœurs la pensée inconnue ;
De l'instinct de sa force il semble se grandir,
Et sa tête puissante est pleine d'avenir !...
Debout, les bras croisés, l'œil fixé sur la rive,
Le héros va parler, et l'armée attentive
Se tait pour recueillir ces prophétiques mots,
Que mêle la tempête au son rauque des flots :
« Soldats, voilà l'Égypte ! Aux lois du cimeterre
« Les beys ont asservi cette héroïque terre ;
« De l'odieux Anglais ces dignes favoris
« A notre pavillon prodiguent le mépris,
« Et feignent d'ignorer que notre République
« Peut étendre son bras jusqu'aux sables d'Afrique :
« L'heure de la vengeance approche ; c'est à vous
« Que la France outragée a confié ses coups.
« Compagnons ! cette ville où vous allez descendre,
« Esclave de Mourad, est fille d'Alexandre ;
« Ces lieux que le Coran opprime sous ses lois,
« Sont pleins de souvenirs, grands comme vos exploits.
« Le Nil long-temps captif attend sa délivrance ;
« Montrons aux Mamelucks les soldats de la France,
« Et du Phare à Memphis retrouvons les chemins
« Où passaient avant nous les bataillons romains ! »
Il se tait à ces mots ; mais ses lèvres pressées
Semblent garder encor de plus hautes pensées.

Soudain mille signaux, élevés sur les mâts,
Au rivage d'Égypte appellent nos soldats.
Sur le pont des vaisseaux, dans leurs vastes entrailles,

Retentit un bruit sourd, précurseur des batailles,
Et de longs cris de joie élancés dans les airs
Troublent le lourd sommeil de ces mornes déserts.
On eût dit, aux transports de l'armée attendrie,
Qu'un peuple voyageur saluait sa patrie :
Par les sabords ouverts, par les câbles tendus,
Tous, de la haute poupe en foule descendus,
Pressés de conquérir ces rives étrangères,
Tombent en rangs épais dans les barques légères,
Et les canots, croisant leurs bleuâtres sillons,
Couvrent la vaste mer de flottans bataillons.

Quel fut le noble chef qui sur l'aride plaine
Descendit le premier comme dans son domaine?
C'est Menou, qui, jouet d'un étrange destin,
Quittera le dernier ce rivage lointain;
Bientôt, à ses côtés, de la rive s'élance
L'élite des guerriers déjà chers à la France :
Belliard, Bon, Davoust, Vaubois, Reynier, Dugua,
L'intrépide Rampon, le sage Dufalga;
Kléber, de ses cheveux secouant l'onde amère,
Des flots qui l'ont porté sort comme un dieu d'Homère;
Il marche, et d'autres chefs s'avancent après lui :
Andréossy, Dumas, Verdier, Leclerc, Dumuy,
Lannes, qui de ce jour datait sa grande histoire;
Marmont, dont l'avenir commençait par la gloire;
Junot, qui, hors des rangs aventureux soldat,
De duels en duels éternise un combat;
Berthier, du jeune chef le confident intime;
Eugène Beauharnais, enfant déjà sublime,
Qui, de la République exemplaire soutien,
Vengeait le sang d'un père en répandant le sien.
Voilà Desaix : on lit sur son visage austère
Des antiques Romains la vertu militaire;

De ses habits sans faste il proscrit l'a ppareil,
Il est calme au combat, sage dans le conseil,
Citoyen sous la tente, et son ame s'applique
A servir sans éclat la jeune République.
Quel est ce cavalier sur la selle affermi,
Qui, déjà tout armé demande l'ennemi,
Et d'un triple panache ornant sa noble tête,
Semble accourir ici comme aux jeux d'une fête?
C'est Murat; dans les rangs d'un léger escadron
Jamais plus brave chef ne ceignit l'éperon;
Des modernes combats dédaignant la tactique,
Il marche indépendant comme un guerrier antique,
Et souvent, loin des siens isolant ses exploits,
Provoque tout un camp du geste et de la voix;
Partout on voit briller dans la poudreuse lice
Son casque théâtral, sa flottante pelisse;
Ce costume pompeux, luxe qu'il aime tant,
Le signale de loin comme un but éclatant,
Et debout dans le choc des luttes inégales,
On dirait qu'il a fait un pacte avec les balles:
Va! les champs de bataille, où tu sèmes l'effroi,
Seront contre la mort un refuge pour toi:
C'est ainsi que, vingt ans, ta généreuse vie
Passera sous les feux de l'Europe asservie,
Achille de la France! Et le lâche destin
Réserve à ta poitrine un plomb napolitain!

Les soldats, à la voix du père de l'armée,
Ont repris dans les rangs leur place accoutumée:
Les bras levés aux cieux, tous de leurs saints drapeaux
Contemplent en pleurant les glorieux lambeaux.
De ces noirs bataillons la plaine est obscurcie:
Des bords de l'Éridan, des monts de l'Helvétie,
On avait vu courir ce peuple de soldats,

Que l'homme du destin attachait à ses pas,
Et qui, d'un long exil oubliant la souffrance,
Près de leur jeune chef voyaient toujours la France.
Cependant Bonaparte, avare des momens,
A caché dans la nuit sa marche aux Musulmans;
A peine la lueur qui dissipe les ombres,
Des monumens épars blanchissait les décombres,
Que l'écho solennel de la ville aux cent tours
Des bataillons français entendit les tambours;
De leurs longs roulemens la foule épouvantée
Erre comme les flots d'une mer tourmentée.
Sur le toit des maisons, les pâles habitans
Contemplent les drapeaux dans la plaine flottans,
Et des chiens vagabonds les meutes accourues
D'un lugubre concert font retentir les rues.
Du haut des minarets, les aveugles Musseins
Appellent les croyans sous les portiques saints;
A leur dolente voix, les femmes convoquées
Inondent, en pleurant, le parvis des mosquées;
Et dans de longs versets les farouches Imans
Recommandent l'Égypte au dieu des Musulmans.
Tandis qu'un peuple faible, égaré par la crainte,
D'Alexandrie en deuil remplit la vaste enceinte,
Les soldats du Prophète, au sommet des remparts,
Promènent, à grands cris, leurs soyeux étendards;
Alors sont accourus cinq mille janissaires,
Du sultan de Stamboul superbes émissaires;
Les Mores demi-nus, ouvrant les arsenaux,
Poussent les vieux canons sur le bord des créneaux;
Le Maugrabin cuivré, le Bédouin indocile,
Pour la première fois soldats dans une ville,
Des remparts menacés noircissent le contour;
Et le fier Koraïm paraît sur une tour.
Koraïm! des chérifs que la cité révère

Nul n'exerça jamais un pouvoir plus sévère ;
Ce riche Musulman, tel qu'un prince absolu,
Marche presque l'égal des Beys qui l'ont élu ;
Ses caïques légers, sous la voile latine,
Portent l'ambre et le musc d'Égypte en Palestine ;
Ses étalons guerriers, ses immenses troupeaux,
Du sinueux Delta foulent les verts roseaux,
Et trente eunuques noirs, sous la grille farouche,
Gardent dans ses harems les trésors de sa couche.
Hélas ! un bruit sinistre, au lever du soleil,
De l'heureux Koraïm a pressé le réveil ;
Et déjà, brandissant le sabre des batailles,
Il insulte aux chrétiens du haut de ses murailles.

L'armée en ce moment, serpent volumineux,
Autour d'Alexandrie a resserré ses nœuds.
Tout est prêt pour l'assaut ; les vieilles compagnies
Accourent en portant les échelles unies,
Les dressent dans les airs, et mille bras tendus
Appliquent sur les murs ces chemins suspendus :
Alors, vers tous les points que l'échelle menace,
Les soldats musulmans, la noire populace,
Accourent pêle-mêle, et dans les arsenaux
Fouillent, de désespoir, pour armer leurs créneaux.
Mais, à la voix des chefs soudain mêlant la sienne,
Le tambour a battu la charge aérienne,
L'hymne patriotique éclate dans les rangs ;
Les cymbales d'airain, les clairons déchirans,
Entonnant au désert leur guerrière fanfare,
Réveillent en sursaut le vieil écho du Phare ;
A ces cris, à ces chants, les bataillons mêlés
Se cramponnent aux murs à flots amoncelés ;
Une ligne de feu, qui jaillit sur leur tête,
Des tours et des créneaux illumine le faîte.

Koraïm est partout; son aveugle transport
Fournit au désespoir mille instrumens de mort.
Le peuple entend sa voix; sa brutale industrie
Arrache les créneaux des tours d'Alexandrie,
Et quand ces larges blocs résistent à ses mains,
Alors, du haut des murs, les chapiteaux romains,
Les torses anguleux, les frises ciselées,
Le vieux sphinx de granit aux faces mutilées,
Tombent de bonds en bonds, et leurs vastes éclats
Sur l'échelle pliante écrasent les soldats.

Le premier à l'assaut, Menou, d'un vol agile,
Montre à ses grenadiers le chemin de la ville.
Tous le suivent des yeux; teint de poudre et de sang,
Sur la plus haute tour il arrache un croissant:
« Attends ! » dit Koraïm; de ses bras athlétiques
Il rompt le dur ciment des murailles antiques,
Et, sous le vaste bloc du rempart assailli,
Menou, deux fois blessé, retombe enseveli.
Au milieu des débris et des flots de fumée
Kléber est apparu; le géant de l'armée
S'est frayé dans les airs d'audacieux chemins;
Il embrasse une tour de ses puissantes mains;
Déjà l'on distinguait à son immense taille
Le Germain colossal debout sur la muraille,
Quand un soldat farouche, Arabe basané,
Rampant sur les créneaux, jusqu'à lui s'est traîné;
Souliman est son nom, sa patrie est le Caire;
C'est là que des imans ont instruit le sicaire,
Qui, maigre d'abstinence et dévoré de fiel,
Par un meurtre éclatant veut conquérir le ciel.
Au moment où Kléber vers l'Arabe s'incline,
La dague du Séide a frappé sa poitrine.
Il tombe, et les soldats, hors du poudreux fossé,

Portent, en frémissant, leur général blessé.

Tandis que sur les tours les enfans du Prophète
Par ce double succès retardent leur défaite,
Du fond de la cité, de lamentables cris
Étonnent Koraïm, vainqueur sur les débris;
Loin du sanglant théâtre où son bras se signale,
Les Francs ont assailli la porte orientale;
L'intrépide Marmont, une hache à la main,
Brise ses lourds battans semés de clous d'airain,
Et cette large issue, ouverte à sa colonne,
Semble un gouffre béant où la mer tourbillonne.
Tout a fui : les Français dominent les remparts;
Le pâle Koraïm, qu'entraînent les fuyards,
Tourne ses yeux troublés vers les tours sans défense,
Et voit sur leurs créneaux l'étendard de la France.

Ainsi ces bataillons, que le souffle des mers
Poussait la veille encor vers de lointains déserts,
Répétant aujourd'hui l'hymne de leur patrie,
Entrent victorieux aux murs d'Alexandrie.
Mais, avant de s'asseoir sur les rives du Nil,
Que de maux leur promet cette terre d'exil!
Qu'ils goûtent cependant dans la ville étrangère
D'un tranquille bivac la faveur passagère;
Sous le toit de palmiers que leurs mains ont construit,
Qu'en rêvant de leur gloire ils dorment cette nuit!
Demain, quaud le soleil, du reflet de son disque,
Rougira le vieux Phare et le double obélisque,
Entourés de périls sans gloire et sans combats,
Ces guerriers sur le sable imprimeront leurs pas,
Et, dans les flots mouvans de la plaine enflammée,
Desaix, comme un pilote, appellera l'armée.
Puissent-ils, survivant à de longues douleurs,

Des gouffres du désert sauver les trois couleurs !
Puissent-ils, du grand fleuve atteignant les lisières,
Ouvrir leur bouche ardente à l'air frais des rizières,
Et montrer tout à coup, par la voix du canon,
La France inattendue aux enfans de Memnon !

NOTES

DU CHANT PREMIER.

Contez-nous ces exploits que votre forte épée
Gravait sur la colonne où repose Pompée.

Non loin d'Alexandrie, sur le bord de la mer, s'élève une colonne isolée, d'ordre corinthien, nommée *la Colonne de Pompée*. C'est le premier monument qu'on aperçoit de la pleine mer, quand on vogue vers l'Égypte.

Et le brillant mirage
Qui montre à l'horizon un fantastique ombrage.

Le mirage est un effet d'optique fort commun dans les déserts de l'Égypte et de la Syrie; le voyageur croit apercevoir à l'horizon, tantôt des ombrages, tantôt un lac, tantôt l'immensité de la mer; mais, à mesure qu'il s'avance vers ces buts tant désirés, tout s'évapore, et l'illusion du voyageur s'évanouit. Nous avons remarqué le même phénomène dans les plaines de *la Crau* près d'Arles.

Et le pilote même, au gouvernail assis,
Promène à l'horizon des regards indécis.

C'est la vérité historique; l'armée ignorait non seulement quels ennemis elle allait combattre, mais encore le lieu qui devait être le théâtre de ses futurs exploits. La confiance envers le jeune général était si grande, que chaque soldat se livrait, sans nul souci de l'avenir, à cette gaieté bruyante qu'inspire un premier voyage sur mer.

Les héroïques chants expiraient sans échos. . . .

Le soir, quand le temps était beau et la mer calme, la musique des régimens exécutait les airs guerriers de l'époque, auxquels se joignaient les chants de l'armée républicaine.

Et l'étrange cité qui meurt dans le repos;
Entre un double océan de sables et de flots.

Aucune ville n'offre un aspect plus désolé qu'Alexandrie vue de la pleine mer. La mort semble régner sur cette plage, nue, basse, sablonneuse, où toute végétation expire entre les vagues et le désert.

Retrouvons les chemins
Où passaient avant nous les bataillons romains.

Toutes ces paroles sont historiques; ce discours renferme le sujet du poème.

Il se tait à ces mots; mais ses lèvres pressées
Semblent garder encor de plus hautes pensées.

Nous n'avons voulu envisager l'expédition que sous son rapport le plus poétique, la destruction des Mamelucks et l'affranchissement de l'Égypte; il est impossible de douter aujourd'hui que Bonaparte n'ait attaché une bien plus haute importance à cette expédition.

. . . . Le sage Dufalga.

Dans ce dénombrement, calqué sur l'histoire, quelques noms, très honorables sans doute, ont été oubliés; mais il n'entrait pas dans notre plan de les mentionner ici.

. . . . Les aveugles Musseins.

En Turquie et dans les pays soumis à la domination ottomane, on appelle Muezzins ou Musseins, ceux qui, du haut des minarets, annoncent au peuple les heures de la prière; on choisit, pour ces emplois, des aveugles, de crainte qu'ils ne puissent voir les femmes sur les terrasses des maisons. Ces Musseins sont obligés de monter cinq fois par jour dans les galeries aériennes des mosquées; savoir, au lever de l'aurore, à midi, à trois heures, au coucher du soleil, et environ deux heures après. Voici les mots qu'ils font entendre par intervalles :

Allah' u ekber ! Esch' hed u enné la ilah' il Allah ! esch' hed' u enné Mohammed ressouli' Allah ! Hayyé al' es selath ! Hayyé el' el selath. Ve Allah' u ekber ! la ilah'; il Allah ! C'est-à-dire : Dieu très haut ! j'atteste qu'il n'y a point de Dieu, sinon Dieu ; j'atteste que Mohammed est le prophète de Dieu ! Venez à la prière, venez au temple du salut ! Grand Dieu ! il n'y a point de Dieu, sinon Dieu !

Par un meurtre éclatant veut conquérir le ciel.

Le brave Kléber fut blessé à l'assaut d'Alexandrie ; à l'aide d'une fiction, qui n'a rien de contraire à l'esprit de l'histoire, nous lui avons donné pour adversaire opiniâtre, ce farouche Souliman qui, plus tard, devait être son assassin.

Rougira le vieux Phare et le double obélisque.

Le Phare d'Alexandrie est aujourd'hui en ruines; mais ses débris conservent encore un caractère de grandeur qui étonne. Non loin du Phare s'élevaient les deux obélisques nommés Aiguilles de Cléopâtre ; un d'eux est aujourd'hui couché sur le sable.

Ouvrir leur bouche ardente à l'air frais des rizières.

On appelle ainsi ces vastes champs de riz qu'on rencontre sur le Delta, en remontant le Nil, et dans le voisinage du Caire.



Raffet del. Burdet sc.

MOURAD-BEY.

Juillet 1798.

CHANT DEUXIÈME.

MOURAD-BEY.

ARGUMENT.

El-Modhi, l'Ange exterminateur. — Il s'échappe d'Alexandrie et prend la route du Caire. — L'Oasis d'Hellé. — Description du palais et des jardins de Mourad-Bey. — Scène nocturne de sérail. — La captive persane. — Arrivée imprévue d'El-Modhi. — Son entrevue avec Mourad. — Discours de l'ange exterminateur. — Mourad rassemble ses Mamelucks et quitte son palais. — L'armée française arrive sur les bords du Nil. — Désastre d'Aboukir.

Seul de tous les vaincus, couvert d'une ombre amie,
Un Arabe marchait dans la ville endormie :
Des emblèmes sanglans ornent son large sein ;
Sur son dos retentit le carquois abyssin,
Et la peau d'un jakal, en turban déroulée,
Agite sur son front sa gueule dentelée.
Un *Qui vive?* perçant résonne ; l'étranger
Précipite le pas de son cheval léger
En s'écriant : « Tremblez, chrétiens, race infidèle !
Des cavaliers du Nil je vais armer le zèle...
Ils sont venus les jours par le Coran prédits :
L'Égypte se soulève, et moi je vous maudits ! »

A ces mots, sous le feu dont il brave l'atteinte,
De la double muraille il a franchi l'enceinte,
Et dirige son vol, plus vite que l'oiseau,
Vers les lacs de Natroun et le Fleuve-sans-Eau.

Quel est son nom? Son nom, ineffable syllabe,
Se prononce tout bas dans la veillée arabe;
On dit qu'il fut créé, pour de secrets desseins,
Sous les dunes d'Ammon, ou chez les Abyssins.
Mais, quel que soit le peuple où le sort le fit naître,
Dans le sein d'une femme il n'a pas reçu l'être:
Les esprits infernaux le protégent; on dit
Que le plomb des chrétiens sur son flanc nu bondit,
Qu'il charme les jakals; que sa puissante haleine
Arrête le boulet qui siffle dans la plaine.
Être mystérieux et prophète imposteur,
Son nom est EL-MODHI, l'Ange exterminateur.

Mais rien ne trouble encor le long repos du Caire:
Autour de ses remparts la plaine est solitaire;
C'est l'heure où le soleil, immobile au zénith,
Des sépulcres épars embrase le granit.
Du désert de Ghizé la luisante poussière
Comme un miroir poli reflète la lumière,
Et le Bédouin qui suit le sentier sablonneux
Dans son poumon brûlant n'aspire que des feux.
Ah! du moins, s'il pouvait, au centre de la plaine,
Pour éteindre l'ardeur qui sèche son haleine,
Respirer un instant l'abri délicieux
De l'oasis d'Hellé, que dévorent ses yeux!
Mais la belle oasis, comme une île sacrée,
Aux esclaves du Nil interdit son entrée;
Et le fier Mameluck, despote souverain,
De ce riche domaine exclut le pélerin.
C'est là que Mourad-Bey, sous de verts sycomores,
Au murmure éternel des fontaines sonores,
Sous de frais pavillons de cèdre et de santal,
Pare ses voluptés du luxe oriental.
Dans son divan pompeux le vent frais de l'Asie

Se glisse en agitant la verte jalousie;
Sur le marbre poli d'un vaste corridor
Rampent en longs anneaux les arabesques d'or.
L'iris, le basilic, la rose d'Idumée,
Forment de ses jardins la ceinture embaumée,
Et le frêle palmier de son large éventail
Ombrage avec amour les dômes du sérail.
Là, quittant, sans témoins, leurs tuniques de gaze,
Belles de nudité, les filles du Caucase,
Sous de secrets trésors promenant le miroir,
Préparent à Mourad les délices du soir;
Et lui, sur l'ottomane où sa langueur repose,
Enivré des parfums de cinnamme et de rose,
A ses ongles polis imprime le carmin;
Ou, portant à sa lèvre un tube de jasmin,
Il brûle gravement la feuille opiacée
Que pour son doux seigneur cueille Laodicée.

Héros voluptueux qu'assiége un mol ennui,
Quel œil, en ce moment, reconnaîtrait en lui
Ce bey des Mamelucks, fils de la Circassie,
Qui nourrit de combats sa jeunesse endurcie?
Il languit au sérail... Mais, quand ce bras puissant
Se roidit pour venger la gloire du Croissant,
Ce bras, dans la bataille, armé pour le Prophète,
Comme un hochet d'enfant fait voler une tête...
Ah! tant que ce beau jour luira sur l'horizon,
Qu'il goûte du harem le suave poison!
Le soleil de demain sera moins doux peut-être!
Qu'il soit heureux encor, ses femmes vont paraître!
Voici l'heure pudique où l'eunuque thébain,
Haletantes d'amour, les ramène du bain;
De jeunes Icoglans, nés dans la Géorgie,
Rangent autour des murs l'éclatante bougie;

D'autres sur les divans sèment les doux coussins,
Portent les mets exquis sur de larges bassins,
Et jettent dans le vase où le tison pétille
Du sérail de Stamboul l'odorante pastille.
Les femmes cependant, que le bey suit des yeux,
Marchaient sur les tapis d'un pas silencieux,
Quand, au signal du maître, un esclave d'Asie
Touche d'un doigt léger l'odalisque choisie :
La captive s'arrête, et deux eunuques blancs
Jusqu'aux pieds de Mourad guident ses pas tremblans.
Pour la première fois la timide Persane
Levait dans le sérail son voile diaphane :
Un vieux marchand d'Ormus, par Mourad appelé,
Ce matin l'a vendue aux eunuques d'Hellé.
Mourad a respiré son haleine amoureuse,
Plus douce qu'un parfum de l'Arabie-Heureuse ;
L'ivresse dans son cœur fermente : il va saisir
Un sein tout palpitant de honte et de plaisir...
Tout-à-coup les éclats d'une voix inconnue
Ébranlent du sérail la sonore avenue :
L'Africain monstrueux, argus des corridors,
Répond par un cri rauque aux clameurs du dehors ;
L'impétueux Mourad, qui de rage frissonne,
S'élance au vestibule où cette voix résonne ;
Sur le seuil du palais il pose un pied hardi,
Et tressaille de joie en voyant El-Modhi :
« Entre ! » lui dit Mourad ; et sa main familière
Ouvre de son divan la salle hospitalière.

« La paix soit avec toi ! dit le sombre étranger ;
« Malheur à qui sommeille à l'heure du danger !
« Tu règnes sur l'Égypte aujourd'hui ; mais peut-être
« L'Égypte dans trois jours aura changé de maître...
« Les Francs ont envahi la terre des elus ;

« Alexandrie est prise et Koraïm n'est plus !
« La horde sacrilége, aux sables échappée,
« Près des rives du Nil à cette heure est campée ;
« Elle approche du Caire... et Mourad, endormi,
« Sur des coussins de soie attend son ennemi ! »
« — El-Modhi, quel langage est sorti de ta bouche !
« Qu'Allah sèche à l'instant cette main qui te touche,
« Que mon nom soit rayé du livre de la loi,
« Si le bruit d'un combat est venu jusqu'à moi !
« Que veulent ces chrétiens? Vers mon riche domaine
« Quel Sultan les conduit? quel motif les amène? »
« — Écoute, Mourad-Bey : les chrétiens, en naissant,
« Sucent avec le lait la haine du Croissant,
« Et Dieu les a maudits ! Sous les murs de leurs villes
« Ils plantent des nopals et des figuiers stériles ;
« Leur Nil ne sort jamais de son canal étroit,
« Leur ciel est nébuleux et leur soleil est froid.
« Pareils à ces oiseaux, convives de l'hyène,
« Qui noircissent les airs de leurs ailes d'ébène,
« Ils viennent dévorer l'Égypte... Leur Sultan
« Semble un grossier fellah sous son humble caftan :
« Son corps frêle succombe au choc d'une bataille,
« Et ton sabre, debout, dépasserait sa taille.
« Maintenant, ô Mourad ! recueille dans ton sein
« Les suprêmes avis du prophète abyssin :
« Arme tes Mamelucks ; que l'Égypte assoupie
« Se réveille avec eux contre une race impie !
« Attends nos ennemis : Dieu te les livrera
« Près des tombeaux détruits qui bordent Saccara.
« Et moi, je vais tirer le glaive de l'archange,
« Le glaive Zuphalgar, qui punit et qui venge :
« Plus de repos pour moi ! je ne cueille, en courant,
« Que le fruit du palmier, que l'onde du torrent ;
« Je franchis le désert : du pacha de Syrie

« J'appelle à ton secours la milice aguerrie ;
« Et les peuples de Tor, à ma voix réveillés,
« Chasseront les chrétiens des bords qu'ils ont souillés !
« Au sabre des élus El-Modhi les condamne ;
« Sur eux et sur leurs fils, sur leur culte profane,
« Anathème ! Ils sauront que, pour leur châtiment,
« Je suis, sur Al-Borak, tombé du firmament ! »
Il dit, et, sans attendre une vaine réponse,
Comme l'Esprit des nuits dans la plaine il s'enfonce.

Mourad frémit de rage à ces derniers accens :
Les rapides éclairs de ses yeux menaçans
Étincellent dans l'ombre ; et sa voix, qui résonne,
Trouble de l'oasis le repos monotone.
A ces cris belliqueux, à ces accens connus,
Les Mamelucks épars accourent demi-nus ;
Ils répondent de loin ; et, dans la solitude,
On entend leurs coursiers hennir d'inquiétude.
Mourad, sur l'étalon que lui-même a sellé,
Donne un dernier regard au doux sérail d'Hellé ;
Et, comme un léopard forcé dans son repaire,
Il bondit, en hurlant, sur la route du Caire.

Cette nuit même encore, au désert échappé,
Sur les rives du Nil Bonaparte a campé.
Un écho prolongé qui sur le fleuve roule,
Son lugubre pareil à la voix de la houle,
Pareil au timbre sourd qui dans l'air va mourir,
Porte aux soldats français le canon d'Aboukir !...
Leur ame, abandonnée à d'horribles présages,
Imprime la terreur sur leurs pâles visages ;
Et tous silencieux, tournés vers l'occident,
Montrent le ciel rougeâtre et l'horizon ardent.

Aux premières lueurs de l'aube, sur la rive,
Épuisé de sa course, un messager arrive :
La sueur et le sable ont souillé ses cheveux ;
Aux humides lambeaux de ses vêtemens bleus
Pendent les ancres d'or par les flammes noircies.
Aux légions du camp, autour de lui grossies,
Il s'adresse ; sa bouche exhale un faible son ;
On n'entend que ces mots : BRUEYS, ABOUKIR, NELSON !
L'effroyable récit dans sa rauque poitrine
Expire ; mais l'armée en tremblant le devine :
Bientôt elle apprendra qu'en cette nuit de deuil
La France peut trouver même un sujet d'orgueil...
On dit que ses marins, d'une voix étouffée,
Saluaient leur cocarde aux chapeaux agrafée,
Et, près de s'engloutir dans les brûlantes eaux,
Clouaient les trois couleurs aux mâts de leurs vaisseaux.

Soldats, vous laverez ces désastreux vestiges :
Le sort veut vous contraindre à créer des prodiges !
Un cercle de périls autour de vous s'étend :
Aux plaines de Ghizé Mourad-Bey vous attend ;
Nelson vous a fermé la barrière de l'onde ;
Isolés dans l'Égypte et séparés du monde,
Pour revoir la patrie il vous reste un chemin :
C'est le champ de bataille... il s'ouvrira demain !

NOTES
DU CHANT DEUXIÈME.

Vers les lacs de Natroun et le Fleuve-sans-Eau.

El-Modhi sort d'Alexandrie par la porte du Caire, et suit la route du désert qui conduit aux lacs de Natroun, dans le voisinage de cette dernière ville. Tout auprès est le lit desséché d'un fleuve, qu'on appelle *le Fleuve-sans-Eau.*

Ce personnage d'El-Modhi est historique; c'est lui qui jette dans le poème un nouveau genre de merveilleux qui n'a rien d'invraisemblable, et qui ressort de la nature même du sujet. Voici ce que l'histoire raconte de ce fanatique musulman :

L'ennemi que le général Lanusse allait combattre dans l'intérieur du Delta, était un fanatique qui se disait l'ange El-Modhi, dont la venue sur la terre est promise aux hommes dans le livre de la loi musulmane. Il prétendait être descendu du ciel sur un cheval qu'il appelait Al-Borak. Ce Messie du Coran, dont on n'a jamais bien connu l'origine, ayant débarqué tout-à-coup à Derne, s'était avancé, à travers le désert, jusque sur les terres d'Égypte, et avait annoncé avec assurance qu'il venait pour remplir sa mission. A sa voix, la plus grande partie des tribus arabes du désert de Barca s'étaient rassemblées autour de lui, et, se croyant invincibles sous un tel chef, avaient marché à sa suite pour coopérer à l'anéantissement des Français.

Il était nécessaire que des miracles appuyassent la prétendue mission de l'ange prétendu, et celui-ci n'ignorait pas l'efficacité d'un pareil moyen pour prolonger l'élan fanatique de ses sectateurs; il essaya d'abord de leur faire croire que son corps était immatériel, malgré sa forme apparente. Pour toute nourriture, il se bornait à tremper ses doigts dans un vase rempli de lait, et se frottait légèrement les lèvres avec cette liqueur. Dépouillé de toute espèce de vêtement, il assurait que les balles des Français, loin de l'atteindre, retourneraient sur les infidèles, et qu'en jetant quelques grains de poussière devant les canons, il paralyserait l'effet de leur formidable artillerie. Il avait com-

mencé par faire d'abondantes largesses à ceux qui, les premiers, s'étaient réunis à lui, en leur disant que c'était l'or du ciel qu'il leur distribuait.

Quelques jours avaient suffi à l'ange El-Modhi pour former une espèce d'armée, à laquelle vinrent se joindre les Mamelucks d'Osman-bey-el-Bardisi, et les Arabes des tribus Djeouabis, Ouadalis, Anadis et Foadis. Cette bande de fanatiques se porta dans le Delta, et y exerça d'horribles ravages; l'Ange, poursuivi par les généraux Marmont et Lefebvre, fut atteint au village de Sanhour, à quelque distance de Damanhour. La troupe des fanatiques s'élevait à près de quatre mille chevaux et à douze à quinze mille fellahs ou Arabes à pied. L'action fut terrible et dura près de sept heures; les Arabes étaient si persuadés de l'infaillibilité des promesses de leur chef, qu'ils ne firent aucune attention aux morts et aux blessés qui succombaient dans leurs rangs. L'Ange n'avait pas oublié de les prévenir que tous ceux qu'ils verraient atteints ainsi par le fer et le feu des infidèles, étaient des hommes d'une foi peu robuste, et qui avaient besoin de cette épreuve expiatoire pour mériter la palme du martyre; aussi tous ces hommes crédules se battaient-ils avec la fureur la plus aveugle et le mépris le plus absolu de la mort... Le général Dugùa eut besoin de rassembler toutes ses forces pour délivrer le Delta des brigandages du prophète. L'infatigable Lanusse s'attacha à la poursuite de l'Ange, et l'atteignit sur les confins de la province de Baheireh : là les rebelles furent encore vaincus; l'auteur de tant de désastres, l'homme qui se disait l'envoyé du Tout-Puissant sur la terre, et dont le corps était invulnérable, percé d'une balle, resta mort sur le champ de bataille; et cependant, la bande de ce fanatique resta persuadée qu'il n'était point anéanti, mais qu'il était remonté au ciel, d'où il allait diriger avec plus de certitude les coups des vrais croyans.

(Extrait des *Victoires et Conquêtes*, tome X.)

De l'oasis d'Hellé, que dévorent ses yeux.

La maison de campagne de Mourad-Bey était située près de Boulak, non loin des ruines qui ont conservé le nom d'Hellé (sans doute l'ancienne Héliopolis).

La feuille opiacée,
Que, pour son doux seigneur, cueille Laodicée.

C'est le tabac de Latakié, l'ancienne Laodicée.

Deux eunuques blancs
Jusqu'aux pieds de Mourad guident ses pas tremblans.

Tous ces détails d'intérieur sont de la plus scrupuleuse exactitude; ils nous ont été communiqués, à Marseille, par un Turc qui avait vécu dans les palais de Mourad et d'Ibrahim-Bey.

Le glaive Zuphalgar.

C'est le nom que les Mahométans donnent au sabre effilé et flamboyant de leur ange Gabriel.

Et les peuples de Tor, à ma voix réveillés,
Chasseront les chrétiens des bords qu'ils ont souillés.

Nous voulons indiquer par là tous les Arabes qui forment la fédération de Tor, sur la presqu'île de Sinaï. Tor est un port de la mer Rouge.

. . . . Le canon d'Aboukir.

La bataille navale d'Aboukir est si malheureusement célèbre, qu'il est inutile d'en reproduire ici les horribles détails. Tous nos lecteurs savent avec quel héroïsme nos marins disputèrent la victoire, dans la position où les avait engagés leur brave, mais inhabile amiral.



Raffet del. *Burdet sc.*

BATAILLE DES PYRAMIDES.

CHANT TROISIÈME.

LES PYRAMIDES.

ARGUMENT.

Les plaines du Caire au lever de l'aurore. — Les Pyramides de Ghizé. — Arrivée de l'armée française devant les Pyramides. — Proclamation de Bonaparte. — Mourad-Bey sur les hauteurs d'Embabeh. — Dénombrement de l'armée égyptienne. — Portrait de Mourad ; son discours aux Mamelucks. — Premier choc de la cavalerie contre les carrés. — Incidens de la bataille. — Déroute des Mamelucks. — Épisode de Sélim. — Fuite de Mourad-Bey dans le désert.

C'ÉTAIT l'heure où jadis l'aurore au feu précoce
Animait de Memnon l'harmonieux colosse ;
Elle se lève encor sur les champs de Memphis,
Mais la voix est éteinte aux lèvres de son fils ;
Les siècles l'ont vaincu : l'œil reconnaît à peine
Le géant de granit, étendu sur l'arène ;
Il semble un de ces rocs que, de sa forte main,
La nature a taillés en simulacre humain !
L'Arabe en ce moment, le front dans la poussière,
Saluait l'Orient, berceau de la lumière ;
Elle dorait déjà les vieux temples d'Isis,
Et les palmiers lointains des fraîches oasis ;
Une blanche vapeur, lentement exhalée,
Traçait le cours du Nil dans sa longue vallée :

Le brouillard fuit ; alors apparaissent aux yeux
Ces monts où Pharaon dort avec ses aïeux.
Sur l'océan de sable, archipel funéraire,
Ils gardent dans leurs flancs un poudreux reliquaire,
Et, cercueils immortels de ce peuple géant,
Élèvent jusqu'aux cieux la pompe du néant !
Cependant le tambour, au roulement sonore,
Annonce que l'armée arrive avec l'aurore :
A l'aspect imprévu des merveilleux débris,
Un saint recueillement pénétra les esprits ;
Et nos fiers bataillons, par des cris unanimes,
Des tombeaux de Chéops saluèrent les cimes.
Inspiré par ces lieux, le chef parle, et ces mots
Dans l'armée attentive ont trouvé mille échos :
« Soldats, l'heure est venue où votre forte épée
« Doit briser de Mourad la puissance usurpée :
« Des tyrans Mamelucks le dernier jour a lui !
« Dans le feu du combat songeons tous aujourd'hui
« Que, sur ces monumens si vieux de renommée,
« Quarante siècles morts contemplent notre armée ! »
Il a dit ; aux longs cris qui résonnent dans l'air
Se mêle un bruit d'airain froissé contre le fer ;
Et ce fracas guerrier, perçant la plaine immense,
Révèle à Mourad-Bey les soldats de la France.

Le chef des Mamelucks, de leur approche instruit,
Sur les dunes de sable a campé cette nuit.
Embabeh voit briller sur la cime des tentes
L'étendard du Prophète aux crinières flottantes ;
Et ce camp populeux, sur les hauteurs tracé,
Semble un vaste croissant de canons hérissé.
Là veillent les spahis, les fougueux janissaires,
Des peuples d'Occident éternels adversaires ;
Dix mille Mamelucks, au vol précipité,

Du désert sablonneux couvrent la nudité;
D'autres du Nil voisin ont bordé le rivage :
Ils refoulent à gauche une horde sauvage
De Grecs, d'Arméniens, de Cophtes demi-nus,
D'Africains arrivés de pays inconnus;
De paisibles fellahs, tourbe indisciplinée,
Par la peur du bâton au péril condamnée;
D'Arabes vagabonds que l'espoir du butin
Autour des Mamelucks rallia ce matin.
Ces nomades soldats pressent leurs rangs timides,
Des tentes de Mourad au pied des Pyramides.
Bonaparte s'avance, et son regard, si prompt,
De la ligne ennemie a mesuré le front;
Son génie a jugé le combat qui s'apprête;
Un plan vainqueur jaillit tout armé de sa tête :
D'agiles messagers, sous les canons tonnans,
Portent l'ordre du chef à tous ses lieutenans,
Et bientôt à leur voix l'obéissante armée,
En six carrés égaux dans la plaine est formée.

D'épouvantables cris ont troublé le désert :
De l'enceinte du camp, sous leurs pas entr'ouvert,
Des hauteurs d'Embabeh, peuplé de janissaires,
Accourent au galop Mourad et ses vingt frères;
Déjà le Bey superbe a parcouru trois fois
Les rangs des Mamelucks alignés à sa voix :
Qu'il est brillant d'orgueil! Jamais fils du Prophète
N'avait paru plus beau sous son habit de fête!
Une aigrette mobile, aux rubis ondoyans,
Orne son turban vert, respecté des croyans;
Sur sa mâle poitrine, où le croissant éclate,
Pendent les boutons d'or de sa veste écarlate;
Un large cachemire, en ceinture roulé,
Supporte un atagan au fourreau ciselé;

Sa main brandit un sabre, et sur sa haute selle
D'un double pistolet la poignée étincelle.
Les chefs suivent ses pas; l'éclatant cavalier,
D'un geste impérieux à sa main familier,
A fait taire la foule en long cercle épaissie;
Mourad s'est écrié: « Fils de la Circassie,
« De la loi du Prophète invincibles soutiens,
« Les voilà devant vous, ces odieux chrétiens!
« Étrangers sans abris, comme une écume immonde
« La mer les a jetés sur l'Égypte féconde;
« Rebut de leur pays, en ce climat lointain,
« Ils viennent se gorger d'amour et de butin;
« Déjà maîtres du Nil, dans leurs folles pensées,
« Ils pillent nos moissons sur la rive entassées;
« Soumettant vos coursiers à leurs indignes mors;
« De nos chastes sérails profanent les trésors;
« Et, blasphémant de Dieu la puissance invoquée,
« Frappent son peuple saint dans la grande mosquée.
« Eh! quels bras impuissans pour d'aussi grands desseins!
« Voyez ces cavaliers, ces pâles fantassins,
« Qui, vaincus par la marche et déjà hors d'haleine,
« Fondent sous un soleil qui nous échauffe à peine;
« Et ces chevaux chrétiens, fils de pères sans nom,
« Tout palpitans de crainte au seul bruit du canon!
« Que béni soit Allah! sa colère allumée
« Au sabre de ses fils condamne cette armée;
« Sa main droite a jeté ces indignes rivaux
« Comme la paille sèche aux pieds de nos chevaux.
« Obéissons à Dieu! Ce soir, ivre de fêtes,
« Le Caire illuminé contemplera leurs têtes;
« Et l'insolente Europe apprendra par nos coups
« Que l'Egypte est esclave et n'obéit qu'à nous.
« Marchons, gloire aux croyans et mort aux infidèles! »

Comme le vent de feu, dont les immenses ailes,
Du mobile désert tourmentant les vallons,
Précipitent l'arène en larges mamelons;
Ainsi des Musulmans l'impétueuse masse
Du Nil aux rangs chrétiens a dévoré l'espace.
On dit qu'au premier choc de ces fiers circoncis;
Les vieux républicains pâlirent, indécis!
Jamais dans l'Italie, aux glorieuses rives,
Ni les Germains couverts de cuirasses massives,
Ni des légers Hongrois les poudreux tourbillons,
N'avaient d'un pareil choc heurté nos bataillons.
La profonde colonne, un instant ébranlée,
Vit le fer de Mourad luire dans la mêlée;
Mais, à la voix des chefs, déjà les vétérans
Sur la ligne rompue ont rétabli les rangs.
Ainsi, dans ces marais où les hardis Bataves
A l'Océan conquis imposent des entraves,
Quand la vague, un moment, par de puissans efforts,
De son premier domaine a ressaisi les bords,
L'homme accourt, et bientôt une digue nouvelle
Montre aux flots repoussés sa barrière éternelle.
Dites quel fut le chef qui, sur ces régimens,
Vit luire le premier les sabres ottomans.
Toi, vertueux Desaix! au point d'être entamée,
Déjà ton dévoûment nous sauvait une armée.
Dans les carrés voisins, le soldat raffermi,
Du même front que toi regarde l'ennemi.
Il revient plus terrible, et, dans la plaine immense,
Sur six points isolés le combat recommence.
Déjà les Mamelucks, lancés de toutes parts,
Assiégent des chrétiens les mobiles remparts;
Tantôt pressant le vol du coursier qui le porte,
Mourad devant les rangs passe avec son escorte,
Et le geste insolent du hardi cavalier

Provoque le plus brave en combat singulier;
Tantôt sa voix, pareille à l'ouragan qui tonne,
De tous les Mamelucks formant une colonne,
Sous la ligne de feu les pousse en bonds égaux,
Et cet amas confus d'hommes et de chevaux
Résonne sur le fer des carrés intrépides,
Comme un bloc de granit tombé des Pyramides;
Partout la baïonnette et les longs feux roulans,
Des fougueux Mamelucks arrêtent les élans;
Et, telle qu'un géant sous la cotte de maille,
L'armée offre partout sa puissante muraille!
Gloire à Napoléon! on dirait que son bras
Par des chaînes de fer a lié ses soldats,
Et que son art magique, en ces plaines mouvantes,
A bâti sur le roc six redoutes vivantes.
Français et Mamelucks, tous ont les yeux sur lui;
Au centre du combat, qu'il est grand aujourd'hui!
Sur son cheval de guerre il commande, et sa tête,
Sublime de repos, domine la tempête.
Mourad l'a reconnu. « Bey des Francs, lui dit-il,
« Sors de tes murs de fer, viens sur les bords du Nil;
« Et là, seuls, sans témoins, que notre cimeterre
« Dans un combat à mort dispute cette terre! »
A ces cris de Mourad, vingt braves réunis
Frémissent de laisser tant d'affronts impunis;
A leur tête Junot, Lannes, Berthier, La Salle,
Du centre aux ennemis vont franchir l'intervalle;
En même temps, au flanc des bataillons froissés,
Six mille Mamelucks tombent à flots pressés;
C'est l'heure décisive : un signal militaire
Tonne, et, comme l'Etna déchirant son cratère,
L'angle s'ouvre, et soudain, sur les rangs opposés,
Le canon a vomi ses arsenaux brisés;
Les grêlons, échappés à leur bouche qui gronde,

Volent avec le feu dans la masse profonde,
Et sous les pieds sanglans des six mille chevaux,
La mitraille a passé comme une immense faux.

Jour de mort et de deuil, où l'Égypte étonnée
Vit de ses Mamelucks l'élite moissonnée !
A ses plus braves chefs Mourad a survécu :
Quel œil reconnaîtrait le superbe vaincu?
Sous la poudre et le sang qui sillonnent sa face,
On voit briller encor une farouche audace;
Haletant de fatigue, il ne tient qu'à demi
Le tronçon d'un damas brisé sur l'ennemi,
Et quitte en soupirant ces plaines funéraires,
Qu'inonda sous ses yeux le sang de ses vingt frères.

De ces héros, tombés pour l'honneur du Croissant,
Un seul restait debout : guerrier adolescent,
Jamais, jusqu'à ce jour, son audace contrainte,
Du Caire paternel n'avait franchi l'enceinte :
Du fond de ses jardins, verdoyante prison,
Il contemplait le Nil fuyant à l'horizon ;
Ou, près d'une ottomane, appelant ses captives,
Il enivrait ses yeux de leurs danses lascives.
Allah lui réservait un plus noble destin !
Les femmes du sérail ont pleuré ce matin :
Elles ont vu Sélim, sur son cheval de guerre,
Brandir, en souriant, un large cimeterre,
Et voler pour rejoindre, aux heures du péril,
Ses vingt frères campés sur les rives du Nil ;
Ses vingt frères... Hélas ! la voix de leur Prophète
Les avait conviés à leur dernière fête !
En vain le peuple en deuil, à la chute du jour,
Sous les portes du Caire, attendra leur retour ;
Ils ont vécu ! Sélim compte, d'un œil farouche,

Leurs cadavres tombés sur la sanglante couche,
Et qui, la veille encor de ce jour éternel,
Déposaient sur son front un baiser fraternel.
« Dieu le veut ! » a-t-il dit ; et son ame oppressée,
D'un désespoir sublime a conçu la pensée :
Du milieu des fuyards, il appelle à grands cris
Quarante Mamelucks, formidable débris,
Qui sur les rangs français, dans les charges fatales,
Avaient poussé vingt fois leurs agiles cavales.
« Amis ! dit-il, tirez vos sabres flamboyans,
« Allons mourir ; que Dieu soit en aide aux croyans ! »
A ces mots, entraînant cet escadron d'élite,
Vers le front de Desaix Sélim le précipite,
Et, le premier de tous, sur le rempart d'acier,
Fait voler par élans son rapide coursier :
Tel un obus, vomi par le bronze qui tonne,
Laboure dans ses bonds l'immense polygone.
Tous arrivent de front ; devant les fantassins
Ils fixent brusquement leurs coursiers abyssins ;
Le mors impérieux qui les pousse en arrière
Les force à se cabrer sur la triple barrière,
Et, dans le bataillon ébranlé sous leur poids,
Les quarante chevaux retombent à la fois ;
Impuissant désespoir ! la ligne de l'armée,
Comme un ressort pliant, sur eux s'est refermée,
Et ce carré de fer, qu'ils viennent d'entr'ouvrir,
Est l'arène fatale où tous doivent mourir.
On dit que, pour venger leur défaite impunie,
Ces guerriers, signalant leur farouche agonie,
Sanglans, percés de coups, sous les chevaux foulés,
Ressuscitaient encor leurs tronçons mutilés ;
Au festin de la mort, effroyables convives,
Ils mordaient nos canons de leurs dents consulsives,
Et, rampant sur le sable, un poignard à la main,

Jusqu'aux pieds de Desaix se frayaient un chemin.
Enfin l'ange de mort les touche de son aile ;
Leurs yeux, déjà pressés par la nuit éternelle,
Cherchent en vain Sélim ; ils l'appellent ; leurs voix
Murmurent au désert pour la dernière fois !
Et ces nobles amis, victimes volontaires,
Meurent en embrassant leurs coursiers militaires !
Ah ! si les Mamelucks, tant de fois repoussés,
Ramenant au combat leurs restes dispersés,
Du généreux Sélim avaient suivi la trace,
La victoire aurait pu couronner tant d'audace,
Et, sous le joug de fer de ses Beys absolus,
Le Caire aurait langui, peut-être, un jour de plus !

Tout a fui : des vaincus l'ondoyante mêlée
Couvre du vieux Memphis la plaine désolée :
Et la pâle épouvante, au conseil incertain,
Leur indique, en tous sens, un refuge lointain.
Des timides fellahs les bandes vagabondes
Gagnent du Mokatan les carrières profondes ;
D'autres, du large fleuve entr'ouvrant les roseaux,
Abandonnent leur vie au courant de ses eaux ;
Infortunés ! en vain, refoulés sur ses rives,
Ils embrassent du Nil les ondes fugitives :
Du rivage envahi, de longs feux soutenus
Atteignent, sous les flots, les nageurs demi-nus.
Quand la nuit s'effaça, la diligente aurore
Vit du sang des vaincus le fleuve rouge encore ;
Sur le Nil limoneux on vit flotter long-temps
Les turbans déroulés, les splendides caftans,
Les pelisses dont l'or dessine les coutures ;
Les housses des chevaux, les soyeuses ceintures,
Et ces flottans débris, que la vague apporta,
Contèrent la bataille aux peuples du Delta.

Ainsi le fier Mourad, dans sa fuite hâtée,
Abandonne aux chrétiens la plaine ensanglantée;
Il s'arrête parfois : ses regards incertains
Cherchent à l'horizon ses pavillons lointains,
Et le mont sablonneux où, debout dès l'aurore,
Sa tente était si belle au pied du sycomore !
Peut-être, en ce moment, dans le sérail d'Hellé,
Le secret de sa couche est déjà révélé,
Et, dans son propre lit, ses femmes demi-nues
Subissent sans effroi des lèvres inconnues !!!
Déchirant souvenir ! Tandis que, sur ses pas,
Hurlent les Mamelucks échappés au trépas,
Lui, soumis sans murmure aux décrets du Prophète,
Marche comme courbé du poids de sa défaite,
Et bientôt le désert offre à ces grands débris
Son océan de sable et ses vastes abris.
Pour harceler Mourad, que sauve la fortune,
Junot va s'élancer sur la brûlante dune;
Mais la voix du tambour proclame le repos :
Alors un grenadier, vieilli sous les drapeaux,
Saisit un étendard qu'a déchiré la balle,
Et gravit de Chéops la tombe colossale;
Par les gradins rongés au souffle des déserts,
Par les angles détruits, il monte dans les airs;
Et d'un sublime effort tout palpitant encore,
Plante sur le sommet le drapeau tricolore.
Soudain du camp français un long frémissement
Salua, par trois fois, l'antique monument.
Vous eussiez dit qu'alors tous les rois Ptolémée
Sortaient de leurs cercueils pour voir la grande armée;
Que les morts, dépouillant un suaire en lambeaux,
Quittaient Nécropolis, la ville des tombeaux,
Et, gravement posés sur des assises noires,
Dans la langue d'Isis célébraient nos victoires !

Tout de la vieille Égypte annonçait le réveil ;
Le ciel était d'azur, l'air calme, et le soleil
Semblait, en s'abîmant dans les gouffres humides,
Sourire à l'étendard qui flotte aux Pyramides.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

La nature a taillés en simulacre humain.

La statue colossale de Memnon, si célèbre dans la fable et l'histoire, n'est, selon les uns, qu'un monument élevé à la gloire d'Osimandias, roi de Thèbes. C'est sur le pied de ce colosse qu'est gravée la double inscription dont nous avons parlé dans notre Préface, et qui a été recueillie, au mois de juillet dernier, par l'infatigable M. Taylor. La statue de Memnon fut renversée et mutilée par les soldats de Cambyse, ce grand dévastateur des monumens égyptiens.

Élèvent jusqu'aux cieux la pompe du néant.

Tout a été dit sur les Pyramides; en parler encore, serait inutile ici. M. de Châteaubriand est de tous les écrivains celui qui a dit les plus grandes choses sur ces monumens. Aussi c'est toujours avec un vif sentiment de plaisir que les voyageurs français lisent son nom gravé sur la plus haute assise de la pyramide Chéops.

L'obéissante armée
En six carrés égaux dans la plaine est formée.

Bonaparte forma son armée en six carrés à la bataille des Pyramides, et contre eux vinrent se briser toutes les charges des Mamelucks : pendant l'action, il était visible à tous les yeux, au centre du carré de Dugua.

D'un double pistolet la poignée étincelle.

Mourad-Bey, chef célèbre de Mamelucks, né en Circassie

vers 1759. Il suffirait à la gloire de ce musulman, et ce serait une garantie suffisante de durée pour son nom, d'avoir eu à combattre les deux premiers hommes de guerre des temps modernes, Napoléon et Kléber; mais, indépendamment de cet accident heureux de sa destinée, ce Barbare, supérieur aux siens en grandeur d'ame et en lumières, aurait pu s'illustrer par des faits tout personnels. Mourad était un jeune Mameluck de la maison d'Ali-Bey, le premier qui, voulant se rendre absolument indépendant de la Porte-Ottomane, s'était efforcé d'établir l'autorité d'un seul despote sur les tyrannies concurrentes des vingt-quatre beys du Pacha et des corps ottomans qui se disputaient l'administration de la malheureuse Égypte. Ali-Bey, parvenu à se débarrasser de tous ses rivaux, avait trouvé un compétiteur inattendu dans la personne d'Abou-Dahab, son lieutenant, qui l'avait trahi; une seconde trahison assura la victoire à celui-ci, et cette trahison, ouvrage de Mourad-Bey, qui est le sujet de cette notice, fut la première cause de l'élévation de ce dernier. Voici comment on raconte cette première partie de son histoire: Mourad, qui avait appartenu dans son enfance au bey Abou-Dahab, était devenu éperdument amoureux de la Géorgienne Sitty Nefiséh, épouse d'Ali-Bey, son nouveau maître. Subjugué par cette passion fatale, il ne voit que dans la destruction d'Ali l'espoir de la satisfaire; et, abandonnant, à la faveur des ténèbres, le camp de celui-ci, il court offrir ses services à l'autre bey Abou-Dahab. « Ton ennemi, lui dit-il, doit passer avec son armée par un « défilé où sa perte est inévitable si l'on peut l'y arrêter à « temps. Je m'offre à toi: si je réussis, je ne te demande « qu'une grâce, donne-moi la belle Sitty Nefiséh. » Abou-Dahab accepta avec joie ce secours inespéré, et Mourad alla s'embusquer avec six mille Mamelucks dans les palmiers de Sallyels. Ali-Bey hésita long-temps avant de s'engager dans cet étroit passage; ses éclaireurs l'avaient averti du péril. Mourad, impatient de le joindre, se disposait à l'aller chercher, lorsque l'imprudent bey vint enfin tomber dans le piége qu'on lui avait tendu. Les soldats d'Ali, étonnés de l'attaque, lâchèrent pied; cependant leur chef les rallia deux fois, et il était sur le point de se saisir de la victoire, lorsque Mourad fondit sur lui, et, d'un coup de sabre lui partageant le visage, l'abattit de son cheval. A la vue de son bienfaiteur étendu sur le sable, le Mameluck sentit la pointe du remords, et ne put retenir ses

larmes. « Pardonne-moi, lui dit-il, oh! pardonne-moi, mon « maître, je ne t'avais pas reconnu. » Ali fut transporté au Caire. Sa blessure n'était pas mortelle, mais Abou-Dahab en fit empoisonner l'appareil. Mourad hérita de son harem et de ses biens. Tels furent, selon l'auteur d'un excellent précis de l'histoire d'Égypte, dont nous avons emprunté le récit (M. Rey Dusseuil), les commencemens peu honorables de Mourad. La mort de son patron, et celle d'Abou-Dahab, qui eut lieu peu de temps après, laissèrent Mourad l'homme le plus puissant de l'Égypte. Le seul rival qu'il pût avoir à redouter était Ibrahim-Bey; mais, grâce à la nécessité de maintenir leur commune usurpation contre la politique de la Porte, la bonne intelligence subsistait encore entre eux lorsque les Français arrivèrent en Égypte. A la première nouvelle de cette invasion, Mourad-Bey n'avait envoyé à la rencontre des Français qu'une partie de la milice dont il était le chef suprême. Il quitta bientôt après le village de Ghizé, où il faisait sa résidence habituelle, pour se rendre au Caire, dans l'intention de se venger, sur les négocians français qui se trouvaient dans cette ville, de l'agression des soldats de leur nation; mais, détourné de cette résolution barbare par le conseil d'un Vénitien nommé Rosetti, qu'il avait auprès de lui, il se contenta d'imposer à ces négocians une contribution de quelques milliers de piastres. Ce fut à Chebreis que les Mamelucks furent pour la première fois rencontrés et battus par les Français. A la nouvelle de cet échec, Mourad, rempli de fureur, ne négligea pourtant aucun des moyens que lui fournissaient son ascendant personnel et ses talens pour le réparer. Il chercha à relever le courage des Mamelucks; et, leur rappelant tant de victoires par eux remportées sur les Turcs et les Arabes, il leur dit de se souvenir également qu'ils étaient regardés comme la première cavalerie de l'univers. Il leur représenta l'armée française harassée de fatigues, mourant de faim, et facile à exterminer en réunissant toutes leurs forces contre elle. Les dispositions prises par Mourad, à la bataille des Pyramides, étaient formidables, de l'aveu même de son adversaire (voyez les *Mémoires de Napoléon*, tome I); ses forces montaient à soixante mille hommes, y compris l'infanterie et les hommes de pied qui servaient chaque cavalier. « Nous con« naissions et redoutions beaucoup, dit Napoléon, l'habileté et « l'impétueuse bravoure des Mamelucks. » Ils furent cependant battus une troisième fois. « Mourad-Bey, dit l'historien conqué-

« rant en faisant le récit de cette brillante et mémorable journée, « n'avait aucune habitude de la guerre; mais la nature l'avait « doué d'un grand caractère, d'un courage à toute épreuve et « d'un coup d'œil pénétrant. Les trois affaires que nous avions « eues avec les Mamelucks lui servaient déjà d'expérience, et « dans cette journée il se conduisit avec une habileté qu'on « pourrait à peine attendre du général européen le plus con- « sommé. » Quoi qu'il en soit, de cette armée de soixante mille hommes, il n'échappa que deux mille cinq cents cavaliers avec Mourad-Bey. Plusieurs milliers de ses soldats, en essayant de traverser le Nil, y furent engloutis. Retranchemens, artillerie, pontons, bagages, tout tomba au pouvoir des Français, et les nombreux cadavres qu'emporta le cours du fleuve portèrent en peu de jours jusqu'à Damiette et Rosette, et le long du rivage, la nouvelle de notre victoire. Ce ne fut que long-temps après sa fuite que Mourad-Bey s'aperçut qu'il n'était suivi que par une partie de son monde, et qu'il reconnut la faute qu'avait faite sa cavalerie de rester dans le camp retranché. Il essaya plusieurs charges pour lui rouvrir un passage, mais il était trop tard; les Mamelucks eux-mêmes avaient la terreur dans l'ame, et agirent mollement. « Les destins, dit Napoléon, avaient prononcé la « destruction de cette brave et intrépide milice, sans contredit « l'élite de la cavalerie de l'Orient. »

Nous avons extrait ce fragment de l'excellente notice sur Mourad-Bey, publiée par M. Alphonse Rabbe. Les étroites proportions de ces notes ne nous permettent pas de citer en entier ce morceau, où brille le talent d'un écrivain placé à juste titre parmi nos premiers historiens.

Les vieux républicains pâlirent, indécis.

Le premier choc des Mamelucks contre les carrés fut si terrible, que le courage des Français en fut ébranlé un instant; c'est ce qui nous a été raconté par plusieurs acteurs de ce magnifique drame.

De ces héros, tombés pour l'honneur du Croissant,
Un seul restait debout.

« Un bey se dévoua, avec quarante de ses Mamelucks, de

la manière la plus héroïque, pour ouvrir un passage à Mourad. Ils acculèrent leurs chevaux contre les baïonnettes des grenadiers et les renversèrent sur eux. Par là, ils parvinrent à faire une brèche dans le carré; mais elle se referma aussitôt; ils périrent tous; il en vint mourir une trentaine aux pieds de Desaix. » (THIBAUDEAU, *Histoire de Napoléon.*)

Ce dévouement héroïque des quarante Mamelucks nous a été raconté par M. le général Gourgaud, qui possède, dans ses moindres détails, l'histoire de cette merveilleuse campagne.

Quittaient Nécropolis, la ville des tombeaux.

C'est le texte avec la traduction; c'est une redondance poétique. Nous l'avons empruntée à M. de Châteaubriand: « Nécropolis, cité des morts, aussi grande que celle des vivans. » (*Les Martyrs.*)

Toutes les villes de l'Égypte ont aussi leur nécropolis; c'est le cimetière.



Raffet del.　　　　J. M. Fontaine sc.

LE CAIRE.

CHANT QUATRIÈME.

LE CAIRE.

ARGUMENT.

Une nuit au désert. — Bivac de l'armée. — Scènes militaires. — Rondes. — Description de monumens égyptiens. — Allocution du général à l'armée. — Entrée au Caire. Dénombrement des différens corps. — L'Institut français. — Fête républicaine. — Cantique oriental. — Repas turc. — Fête du Nil. — L'armée se dispose à quitter le Caire. — Expédition de Syrie.

Mais le rideau des nuits, lentement déroulé,
Confond avec le sol l'horizon reculé;
Le bruit de la bataille expire, et dans la plaine
Le silence pensif a repris son domaine.
Alors les sons confus d'un étrange concert
S'élèvent lentement; l'immobile désert
Écoute, comme un homme en sa vague insomnie,
Des cascades du Nil la lointaine harmonie.
Dans ses cris éternels, le nocturne grillon
Demande au sol brûlant un humide sillon;
Et, transfuge des eaux, sur le sable infertile
Se traîne, en mugissant, l'immense crocodile.
A ces bruits solennels, pour la première fois
Des hommes inconnus mêlent leur grande voix;
Sur la ligne du camp le cri d'éveil résonne,
Et va s'éteindre au loin, comme un bruit monotone

Que, sous un long portique, au milieu de la nuit,
L'écho redit plus faible à l'écho qui le suit.
Aux rougeâtres lueurs dont la plaine est semée,
Comme une masse informe on distingue l'armée,
Et les soldats errans dans les groupes confus.
Assis sur les tambours, couchés sur les affûts,
Les vétérans conteurs, accoutumés aux veilles,
De leurs premiers travaux redisent les merveilles,
Alors qu'au Mont-Cénis, d'un geste de sa main,
Le jeune Bonaparte imposait un chemin,
Et que, du haut des monts, l'armée enorgueillie
Contemplait sous ses pieds l'éclatante Italie.
Ils passent tour à tour, dans leur rapide élan,
De Crémone à Lodi, de Mantoue à Milan,
Et répètent sans fin cette magique histoire
Où chaque nom de ville est un nom de victoire...
Cependant, autour d'eux leurs compagnons assis,
Des Homères du camp écoutent les récits;
Et l'étrange bivac que la nuit enveloppe,
Dans un cadre d'Asie offre un tableau d'Europe;
Les pieds heurtent souvent les sabres africains,
Les turbans dont les plis recèlent des sequins;
Des étalons sans maître, errant à l'aventure,
Passent en hennissant parmi la foule obscure.
Vers le fond de la scène, acteurs silencieux,
Des Mamelucks captifs on voit luire les yeux,
Et sur les rangs pressés des groupes circulaires,
S'allonge pesamment le cou des dromadaires.

Tandis que nos guerriers, par de grands souvenirs,
D'une nuit de triomphe occupent les loisirs,
D'autres par pelotons, dans leur ronde assidue,
Explorent du désert la muette étendue,
Et visitent sans bruit les postes reculés,

Sous de vieux monumens dans la plaine isolés.
Le *Qui vive?* perçant des rauques sentinelles
Résonne dans le creux des tombes éternelles;
Près du mont de Chéops, un garde aventureux
Surgit, comme un point noir, de ces rocs ténébreux,
Où le désert lui montre à sa blanche surface
Du sphinx monumental la gigantesque face;
Et d'autres, pour veiller aux dangers de la nuit,
Errent sous les arceaux d'un vieux temple détruit.
De loin on croirait voir des ombres fantastiques
Célébrer, sans témoins, ces mystères antiques
Où les prêtres d'Isis, éteignant les flambeaux,
Initiaient le peuple aux secrets des tombeaux.
Hélas! des étrangers, dans ces murs solitaires,
Ont assis sans respect leurs postes militaires.
Le vénérable écho du fond des souterrains
Répète avec effroi de profanes refrains,
Comme aux jours solennels où l'Égypte soumise
Ouvrit ses monumens aux soldats de Cambyse.

Déjà les grenadiers, dans leur marche indécis,
Fouillent les corridors par les torches noircis:
Ils admirent long-temps, sur les frises tombées,
Le vif azur qui teint l'aile des scarabées,
Les feuilles de lotus, les farouches typhons,
Les granits constellés qui parent les plafonds;
Les murs où vainement de muets caractères
D'un magique alphabet conservent les mystères;
Les têtes d'Anubis aux longs bandeaux plissés;
Les pylones massifs, en talus abaissés,
Qui, depuis trois mille ans, sur leurs faces jumelles,
Gardent les dieux sans nom aux pendantes mamelles;
Le piédestal sonore où mugissait Apis;
Et les sphinx merveilleux, gravement accroupis,

Qui semblent, sur le seuil de la longue avenue,
Proposer au passant une énigme inconnue.

Cependant l'ombre fuit : le clairon matinal
Sous les palmiers d'Hellé donne un premier signal,
Et des Français joyeux la grande caravane
S'éveille dans la plaine aux sons de la diane.
Bonaparte à cheval, de ses chefs escorté,
Des jardins de Mourad vers le camp s'est porté :
Il parle, et les soldats, qu'enivre sa présence,
Pour entendre sa voix se pressent en silence :
« Compagnons, hier encore un superbe ennemi
« Campait sur le sol même où vous avez dormi.
« Le Nil respire enfin libre de ses despotes ;
« Vainqueurs des Mamelucks, à nos compatriotes
« Nous montrerons un jour, d'un bras cicatrisé,
« Les étendards conquis aux plaines de Ghizé.
« Je suis content de vous ; ma voix reconnaissante
« Vous félicite au nom de la patrie absente !
« Un repos mérité vous attend aujourd'hui ;
« Le Caire, sans défense, invoquant votre appui,
« Vous ouvre avec transport son enceinte sacrée :
« Respectez une ville à votre foi livrée ;
« Que l'Égypte soumise, au milieu de vos rangs,
« Trouve des protecteurs et non des conquérans ;
« Songez que d'autres lois gouvernent ces rivages.
« Gardez-vous de troubler leurs mœurs et leurs usages ;
« Détournez vos regards de leurs sérails jaloux ;
« Accoutumez le peuple à prier devant vous ;
« Et puisque l'Italie, à nos armes soumise,
« Nous a vus respecter Jésus-Christ et Moïse,
« Honorons Mahomet dans ces lointains climats ;
« Saluez leurs Imans, leurs Cheiks, leurs Ulémas.
« Songez que les Romains, guerriers et politiques,

« Laissaient aux nations leurs coutumes antiques,
« Et, tolérant partout des préjugés pieux,
« Aux dieux du Capitole associaient leurs dieux. »
Il a dit, et sa main a désigné le Caire :
Les chefs vont répétant le signal militaire.
Soudain, comme un serpent dans la nuit engourdi
Glisse sur ses anneaux aux rayons du midi,
Tout le camp, rassemblé de colonne en colonne,
Sur la route du Caire en ordre s'échelonne.
Ainsi marche l'armée, et ses premiers drapeaux
De la porte du Nil effleurent les arceaux;
Tout le peuple du Caire a devancé l'aurore;
Il n'a pas attendu que, sur la tour sonore,
Les aveugles Musseins aient annoncé le jour;
Sur le dôme d'Hassan à l'immense contour,
Sur les hauts minarets élancés dans l'espace,
Sur les toits des maisons aplanis en terrasse,
Sur les frêles balcons, d'où s'échappent des fleurs,
Trois cent mille turbans aux brillantes couleurs,
Sous l'azur d'un beau ciel mosaïque animée,
De leur aspect magique éblouissent l'armée.
Elle entre : des tambours les roulemens lointains,
Les pavillons de l'Inde aux grelots argentins,
Le trombone, le cor, l'éclatante cymbale,
Règlent des bataillons la marche triomphale.
Les Musulmans ravis contemplent sans effroi
Ces soldats d'Occident, enfans d'une autre loi;
Ils passent tour à tour, et la foule attentive
Compte leurs rangs pressés sous la porte massive :
Ombragés des crins noirs qui parent leurs cimiers,
Les dragons imposans se montrent les premiers;
Plus loin, on voit passer, en épaisse colonne,
Les rapides chasseurs dont le sabre résonne,
Les hussards diaprés de brandebourgs d'argent,

Et ces fiers artilleurs qui, d'un vol diligent,
La veille encor, fixant le sort de la bataille,
Sur les rangs mamelucks promenaient la mitraille.
Les poudreux fantassins suivent les cavaliers :
Ils marchent l'arme au bras, à pas plus réguliers ;
De sa triple couleur, le saint drapeau d'Arcole
Arrondit sur leurs fronts l'éclatante auréole,
Et les républicains montrent, enorgueillis,
Leurs uniformes bleus que la guerre a vieillis.
Mais l'innombrable foule, aux portes rassemblée,
Frappe les airs émus de sa voix redoublée :
« Le voilà ! le voilà ! c'est l'envoyé de Dieu !
« C'est le sultan Kébir ! c'est le maître du feu ! »
Bonaparte paraît ; levant leur noble tête,
Ses chefs autour de lui contemplent leur conquête ;
Étonnés de leur gloire, ils admirent long-temps
La ville orientale aux dômes éclatans,
Et lui seul, entre tous, regarde sans surprise
Le spectacle prévu d'une ville conquise :
Parfois, prêtant l'oreille au groupe qui le suit,
D'un savant entretien il recueille le fruit.
L'œil reconnaît d'abord à leur grave attitude
Les sages de l'armée inclinés par l'étude,
Soldats inoffensifs qu'un instinct courageux
A poussés de la France au désert orageux,
Et qui, tels qu'Archimède, au sein de la mêlée,
Gardent leur esprit calme et leur ame isolée.
L'histoire à nos neveux redira votre nom,
Monge, Fourrier, Dupuy, Geoffroy, Conté, Denon,
De l'Institut français touchante colonie !
Vous qui du jeune chef secondiez le génie,
Et, liant les beaux-arts en lumineux faisceau,
Rameniez la science à son premier berceau ;
D'un chef aventureux cortége pacifique !

On eût cru voir encor sur cette terre antique
Ces doctes voyageurs, modestes conquérans,
Qu'Alexandre attachait à ses destins errans,
Quand ce jeune héros, sur des sables stériles,
Semait des monumens et bâtissait des villes.
Cependant les soldats, avides de repos,
D'un pas précipité défilent, et leurs flots,
Des quartiers populeux perçant le labyrinthe,
Inondent d'Elbékié la circulaire enceinte.
Le soir, quand les Musseins, dans leurs versets bruyans,
A la prière sainte appelaient les croyans,
Les drapeaux francs, mêlés aux drapeaux du Prophète,
De la haute mosquée ombragèrent le faîte,
Et de la liberté le glorieux ruban,
Des esclaves du Nil ennoblit le turban.

Douze fois le soleil avait lui sur le Caire,
Depuis que dans ses murs la France tutélaire,
De l'antique Divan rétablissant les droits,
Associait l'Égypte au bienfait de nos lois.
C'est le jour de l'année où, de ses eaux captives,
Le Nil impatient presse les hautes rives,
Et, de la forte écluse ébranlant les ressorts,
Promet aux champs brûlés ses limoneux trésors.
L'armée, au même jour, sur la rive africaine,
S'apprête à célébrer l'ère républicaine ;
Elle veut resserrer dans un jour solennel
Des deux peuples unis le pacte fraternel ;
Le jour luit : du canon le signal militaire
Annonce aux Musulmans le double anniversaire.
Aux yeux de tout un peuple à longs flots accouru,
Sorti de son palais, le héros a paru :
Les Agas, les Chérifs au visage sévère,
Les vieillards du Divan que le peuple révère,

Le Cadi pacifique et les graves Imans,
Le Mufti revêtu de pieux ornemens,
Les Cheiks et les Émirs aux têtes inclinées,
Escortent lentement l'homme des destinées;
Et, des chefs de l'armée avec pompe suivis,
De la grande mosquée inondent le parvis;
Ils sont entrés : alors sous la coupole antique,
Le Mufti vénérable entonne ce cantique :

Gloire à Kébir, sultan du feu!
Que Mourad pleure sa défaite!
Réunis dans le même lieu,
Célébrons tous la même fête;
Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu,
Et Mahomet est son prophète!

Allah ne garde point un éternel courroux :
Sur l'esclave et le pauvre il jette un œil plus doux,
Quand sa puissance est invoquée;
Son souffle a dissipé nos ennemis puissans;
Que béni soit son nom! Qu'un nuage d'encens
Parfume la grande mosquée!

Le Mameluck a dit : Ce palais est à moi;
Protégé par mon sabre, appuyé sur ma loi,
J'insulte aux nations rivales :
Dieu lui-même a créé ces lieux pour mon pouvoir;
L'Égypte est mon jardin, le Nil est l'abreuvoir
Qui désaltère mes cavales.

Il triomphait encore au matin; et le soir,
Sous ses pavillons d'or, Kébir, tu viens t'asseoir,
Aussi grand que les Pyramides;
Ton archange saisit le glaive aux deux tranchans,

Et dans le grand désert il chassa les méchans
Comme des gazelles timides.

Gloire à Kébir, sultan du feu !
Que Mourad pleure sa défaite !
Réunis dans le même lieu,
Célébrons tous la même fête ;
Il n'est pas d'autre Dieu que Dieu,
Et Mahomet est son prophète !

Ainsi chantait la voix ; l'hymne mahométan
Volait du saint parvis au pied du Mokatan ;
Mais le héros français, conquérant politique,
Contemple froidement la foule fanatique,
Qui, mêlée aux soldats sous les portiques saints,
Sert d'instrument aveugle à de vastes desseins.
Il sort de la mosquée, et le dévot cortége
Le suit à son palais que tout un peuple assiége.

Là, les chefs du Divan, les Agas, les Cadis,
Autour des chefs français en long cercle arrondis,
Admirent d'un festin la pompe orientale ;
Devant chaque convive avec ordre on étale
Les salubres boissons que permet le Coran ;
Puis, l'onctueux pilau coloré de safran,
Le cédrat savoureux, la grappe parfumée
Que jaunit le soleil sur les ceps d'Idumée,
Le doux fruit du palmier tiède du sol natal,
Et le moelleux sorbet qui ternit le cristal ;
Et pendant que les Turcs, suivant l'antique usage,
Inondent de parfums leur barbe et leur visage,
Que le café brûlant par l'esclave apporté
Sur le front du convive épanche la gaîté,
Les Almés de l'Égypte, agiles bayadères,

Aux longs cheveux flottans, aux tuniques légères,
Secouant les grelots des mauresques tambours,
De leurs corps gracieux dessinent les contours.
Leur amoureuse voix, féconde en poésie,
Chante la volupté sous le soleil d'Asie;
Leur souffle plus hâté, leurs membres frémissans,
Expriment sans pudeur le délire des sens,
Jusqu'au moment suprême où leur molle attitude
Annonce du plaisir la douce lassitude.
Le schall obéissant, dans leurs bras soutenu,
Serre leur taille souple ou presse leur sein nu;
La flamme est sur leur teint, leur regard étincelle,
Une tiède sueur sur la gaze ruisselle,
Et de leur corps lascif, par la danse excité,
S'exhalent des parfums empreints de volupté.

Au milieu des festins ainsi l'heure s'écoule.
Cependant au dehors une innombrable foule
Demandait à grands cris le moment fortuné
Où doit fuir de son lit le Nil emprisonné;
Bonaparte préside à la fête nouvelle :
Il paraît au Khalig, où le peuple l'appelle,
Sur la rive où, roulant ses mugissantes eaux,
Le grand fleuve ébranlait la digue des canaux.
Jamais le Nil, depuis le vieil âge du monde,
N'avait paru plus beau sur ces bords qu'il inonde;
Et le peuple disait : « Gloire au fils d'Occident,
« Qui donne à notre Égypte un Nil plus abondant ! »
Il disait; le héros, debout sur la colonne
Qui marque la chaussée où la vague bouillonne,
Faisant tomber l'écluse au signal de sa main,
A l'onde limoneuse ouvre un large chemin;
Tout à coup débordé sur la brûlante arène,
Le fleuve impatient envahit son domaine.

De la terre altérée il pénètre le sein,
Pousse un vaste océan dans l'immense bassin,
Et, du vieil aqueduc franchissant les arcades,
Des monumens lointains baigne les colonnades;
On dirait que le Nil va porter son limon
Du tombeau de Chéops jusqu'aux sables d'Ammon...
A l'instant, une barque au drapeau tricolore
Fend l'océan nouveau que l'homme a fait éclore;
Et le sage Oualy, les bras levés aux cieux,
Sillonne le premier ces flots victorieux.
Tout un peuple, porté sur de longues nacelles,
Salue avec respect les ondes paternelles;
Tous, fiers de parcourir ces fertiles chemins,
Lavent des saintes eaux leur visage et leurs mains;
Les femmes dans l'espoir de devenir fécondes,
De leurs pieux tributs enrichissent les ondes;
Et les tissus de lin, les tresses de cheveux,
Sur l'écume du Nil volent avec leurs vœux.
Mais l'ombre, qui du jour éteint le crépuscule,
A noirci du désert le dernier monticule;
Le Caire va dormir sous ses voiles obscurs;
La foule a repeuplé l'enceinte de ses murs,
Et, livrant son destin aux soldats de la France,
D'une éternelle paix entretient l'espérance.
Hélas! cette nuit même, aux heures du sommeil,
Les généraux français réunis en conseil,
Au bruit d'une nouvelle en secret annoncée,
D'un plan mystérieux ont conçu la pensée.
On a dit que Mourad, chaque jour raffermi,
A caché son désastre au sein d'un peuple ami,
Et que, pour réparer sa défaite éclatante,
Ralliant les tribus qui vivent sous la tente,
Il vient reconquérir, aidé de ces soutiens,
Son palais de Boulak où campent des chrétiens;

On a dit que Nelson va prêter son armée
Au féroce Pacha qui règne en Idumée ;
Que du sultan Sélim les farouches spahis
Sont entrés dans Alep et dans Ptolémaïs ;
Et que la triple armée avance à pas rapides
Pour venger en un jour l'affront des Pyramides.
Le temps presse, et demain le vigilant tambour
Réveillera l'armée aux premiers feux du jour :
Les uns s'avanceront vers cet isthme sauvage
Qui voit luire deux mers sur son double rivage ;
Desaix, sur Mourad-Bey dirigeant son essor,
Remontera le Nil jusqu'aux champs de Luxor ;
D'autres, loin de Memphis, leur nouvelle patrie,
Vont porter leurs drapeaux à travers la Syrie :
Bonaparte pour eux, dans le désert mouvant,
Rouvrira des chemins effacés par le vent.
Aux Bédouins étonnés, sous leurs tentes nomades,
Bientôt apparaîtront ces nouvelles croisades ;
Et le pêcheur, debout sur les rochers de Tyr,
Entendra vers Joppé le canon retentir.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

Proposer au passant une énigme inconnue.

En faisant la description d'un temple égyptien, nous avons essayé de donner une idée générale des autres monumens ; ils sont tous empreints du même caractère, et les mêmes emblèmes mystérieux se retrouvent, dans des proportions plus ou moins grandes, depuis Héliopolis jusqu'à l'île de Philœ.

Il paraît au Khalig, où le peuple l'appelle.

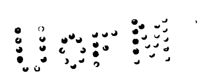
Le Khalig est le canal qui s'ouvre au-dessous du Vieux-Caire, sur la petite branche du Nil formée par l'île de Roudah, et traverse le Caire.

Et le sage Oualy.

On appelle ainsi l'officier chargé de former une digue, à cinquante pas en dedans du Khalig, pour empêcher le fleuve d'y pénétrer jusqu'à ce que les eaux soient suffisamment élevées.

Son palais de Boulak.

Boulak est un village près du Caire, dont il est, pour ainsi dire, le faubourg. C'est à Gizéh et non loin de Boulak qu'était situé le palais de Mourad.





Raffet del. *Frilley sc.*

DÉSERT

CHANT CINQUIÈME.

LE DÉSERT.

ARGUMENT.

Départ de l'armée de Syrie. — Le grand désert. — La soif. — La citerne. — Le mirage. — Abattement des soldats. — Paroles de Bonaparte. — Le Simoun. — Arrivée en Syrie. — Desaix dans la Haute-Égypte. — Monumens conquis. — Le zodiaque de Denderah-Tentyris.

L'ÉLITE de l'armée en cinq corps se partage :
Tous ont brigué l'honneur d'un périlleux voyage ;
Mais le chef a choisi, pour les plus grands travaux,
Ces vétérans de fer, ces hommes sans rivaux,
Qui, joyeux et légers sous le poids de l'armure,
Souffrent avec courage et tombent sans murmure.
A leur tête ont paru Lannes, Bon et Reynier ;
Kléber, d'Alexandrie arrivé le dernier,
Oubliant par devoir sa blessure récente,
Ferme des fantassins la colonne puissante.
Puis s'avancent au pas Murat et ses dragons,
Les bruyans artilleurs, aux sonores fourgons ;
Et des vivres du camp sobres dépositaires,
Sur un sable connu marchent les dromadaires.
Quelque temps nos soldats adressent leurs regrets
Aux coupoles du Caire, aux lointains minarets ;
Mais bientôt à leurs yeux, dans l'horizon immense,
La ville disparaît, et le désert commence.

Solitude infertile où l'homme est seul debout !
Cercle démesuré dont le centre est partout !
Là, point de frais vallons où l'onde des collines
D'un portique détruit caresse les ruines ;
Point de ces verts abris où, sous un ciel d'airain,
Au murmure des eaux s'endort le pélerin :
Du néant taciturne effroyable domaine !
L'œil distingue parfois, isolé dans la plaine,
Un palmier dont le sable étreint les derniers nœuds ;
Des buissons de nopals, aux rameaux épineux,
Et les blocs qui, debout sur ces blanches savanes,
Immobiles signaux, guident les caravanes.
Souvent on voit passer sur l'horizon uni
Une autruche pesante, au long cou dégarni,
Qui, mêlée aux troupeaux des agiles gazelles,
S'éloigne en fatiguant ses impuissantes ailes.
On croirait voir, de loin, sur le sol découvert,
Un Arabe à cheval qui fuit dans le désert ;
Et les soldats, rêveurs dans ces lieux solitaires,
Oubliaient la gaîté des marches militaires...
Qu'est devenu ce temps où, sur de frais sillons,
De l'Adige au Tésin, leurs joyeux bataillons,
Mêlant l'hymne de guerre aux airs de la folie,
Traversaient en chantant la riante Italie,
Beau jardin, tout paré d'éclatantes couleurs,
Où les champs de bataille étaient des champs de fleurs !
Ainsi pense la foule ; et pourtant, résignée,
Elle suit du désert la route désignée ;
Et les jeunes soldats cherchent aux premiers rangs
Leur jeune chef, à pied, parmi les vétérans.
Il marche le premier : son plumet tricolore
Brille aux yeux des soldats comme ce météore
Qui, dans ces vieux déserts, sous un ciel ténébreux,
Vers les vallons promis entraînait les Hébreux.

Ainsi les bataillons, sur une plaine nue,
Poursuivent lentement leur marche continue ;
Et déjà les soldats, sous un ciel ennemi,
Dans leur lit sablonneux douze fois ont dormi.
Mais bientôt la Disette, effroyable fantôme,
Fléau des pèlerins qui troublent son royaume,
Arrive en étalant, à leurs yeux consternés,
Et sa langue livide et ses bras décharnés.
Le soldat cherche en vain des ondes salutaires :
La fièvre de la soif embrase ses artères,
Et le souffle rapide exhalé de ses flancs
Aspire chaque fois le sable aux grains brûlans.
Sur le flanc des chameaux les outres entassées
Par l'importune soif vainement sont pressées ;
Et les coursiers, cherchant l'humidité des eaux,
Dans l'arène embrasée enfoncent leurs naseaux.
Quelquefois, cependant, l'instinct du dromadaire
Hume, en pressant le pas, le puits qui désaltère,
Saumâtre réservoir au voyageur offert
Comme une coupe étroite oubliée au désert.
Pareils à ces troupeaux qui, des plaines brûlées,
Accourent en bramant aux sources des vallées,
Les légers cavaliers, mêlés aux fantassins ;
Précipitent leurs pas vers ces tièdes bassins,
S'y plongent tout vêtus, et d'une onde abondante
Éteignent le brasier de leur poitrine ardente.
Hélas ! leurs compagnons, qui, par de lents efforts,
Mourans, se sont traînés vers ces humides bords,
Sollicitent en vain, pour leur bouche flétrie,
Une dernière goutte à la source tarie ;
Et, tandis que leurs doigts, pressant le noir limon,
D'un reste de fraîcheur raniment leur poumon,
D'autres, plus effrénés, dans un excès de rage,
Égorgent les chameaux, compagnons du voyage,

Et leurs avides mains, qu'instruit le désespoir,
Des intestins sanglans fouillent le réservoir...

Soudain des cris de joie, éclatant dans la nue,
Raniment dans les cœurs l'espérance perdue !
Voilà que le désert, aux voyageurs surpris,
Déroule à l'orient de fortunés abris ;
Une immense oasis, dans des vapeurs lointaines,
Avec ses frais valons, ses humides fontaines,
Son lac étincelant, ses berceaux de jasmin,
Surgit à l'horizon du sablonneux chemin...
Salut, belle oasis ! île de fleurs semée,
Vase toujours chargé des parfums d'Idumée !
Cette nuit, Bonaparte et ses soldats errans
Fouleront les sentiers de tes bois odorans ;
Et,sur les bords fleuris de tes fraîches cascades,
Sous la nef des palmiers aux mouvantes arcades,
Dans le joyeux bivac qui doit les réunir,
Des tourmens du désert perdront le souvenir.
Doux rêves de bonheur ! L'oasis diaphane,
Fantôme aérien, trompe la caravane :
Les crédules soldats, qu'un prestige séduit,
Vers le but, qui s'éloigne, errent jusqu'à la nuit.
Alors, comme un jardin qu'une fée inconnue
De sa baguette d'or dissipe dans la nue,
L'île miraculeuse aux ombrages trompeurs
Se détache du sol en subtiles vapeurs,
Disperse, en variant leurs formes fantastiques,
Ses contours onduleux, ses verdoyans portiques,
Et des yeux fascinés trompant le fol espoir,
Mêle ses vains débris aux nuages du soir.

Ils sont tous retombés sur leur lit d'agonie ;
Tous reprochent au ciel sa poignante ironie,

Et muets de stupeur, d'un œil désenchanté,
Contemplent du désert la pâle nudité.
Quelle nuit ! Du milieu de ces plaines fatales,
De lugubres échos sortent par intervalles ;
C'étaient les derniers sons, les soupirs déchirans,
Qu'à leurs tristes amis adressaient les mourans,
Lamentables adieux qu'une bouchè flétrie
Mêlait avec effort au nom de la patrie !
Mais le chef de l'armée, escorté de flambeaux,
Secourable génie au milieu des tombeaux,
Sur ces couches de deuil que la fièvre désole,
Allait semant partout sa magique parole :
« Soldats, c'est un combat que nous livrons ici ;
« Le désert a lassé notre corps endurci ;
« Nous vaincrons le désert ; une telle victoire,
« Vétérans de Lodi, manquait à votre histoire ;
« L'excès du mal annonce un avenir plus doux ;
« Vos tourmens sont les miens, et j'ai soif comme vous. »
Et ces mots consolans, où son ame est empreinte,
Rallumaient dans les cœurs une espérance éteinte.
Le soldat, sur le sol languissamment couché,
A ce lâche trépas s'est lui-même arraché ;
Il s'apprête à la marche, et sa vue attentive
Épie à l'orient une aurore tardive ;
Elle luit, mais ses feux, sur la plaine tombés,
Dorent à l'horizon des nuages plombés ;
L'air est calme, et pourtant, comme par un prodige,
L'épine des nopals frissonne sur leur tige :
Privé de ses rayons, le soleil élargi
Semble un disque de fer dans la forge rougi,
Et, lugubres signaux d'une crise prochaine,
Des bruits mystérieux résonnent dans la plaine.
Soudain le chamelier, enfant de ce désert,
A montré le midi de tourbillons couvert ;

« Voyez-vous, a-t-il dit, cette arène mouvante ?
« Le Simoun ! le Simoun !.... » Ce long cri d'épouvante
Glace les bataillons dans la plaine arrêtés,
Et l'Arabe s'enfuit à pas précipités.
Il n'est plus temps ! déjà le vent de flamme arrive ;
Il pousse en mugissant son haleine massive,
Étend sur les soldats son immense rideau,
Et creuse sous leurs pieds un mobile tombeau ;
La trombe gigantesque, en traversant l'espace,
Du sol inhabité laboure la surface,
Et son aile puissante au vol inattendu
Promène dans le ciel le désert suspendu.
Ainsi planait la mort dans la nue enflammée,
Ainsi le vent de feu grondait sur une armée,
Quand les Perses vainqueurs, de dépouilles couverts,
Du saint temple d'Ammon profanaient les déserts :
Sacriléges fureurs ! Sous la dune brûlante,
Le Kamsim étouffa cette armée insolente,
Et, vingt siècles après, les peuples musulmans,
Des soldats de Cambyse ont vu les ossemens.

Mais de Napoléon l'étoile lumineuse
Suivait dans le désert la France aventureuse ;
En vain le vent de flamme, élancé vers le nord,
Sur l'armée a vomi ses élémens de mort ;
Expirante de soif, par l'ouragan brisée,
Enfin elle s'arrache à la zone embrasée ;
Elle marche, et déjà, sous un ciel plus serein,
L'horizon se dévoile au soldat pélerin.
Sous le repli lointain de la plaine blanchâtre,
Une riche contrée, immense amphithéâtre,
Déroule à l'orient ses ombrages confus,
Ses bois d'acacias, ses hauts palmiers touffus,
Et la brise du soir, de parfums enivrée,

Annonce aux voyageurs la mer de Césarée.
Leurs yeux de la Syrie embrassent le contour ;
Aspect délicieux ! on eût dit qu'en ce jour,
Un peuple hospitalier, habitant de ces rives,
Sous de verts pavillons attendait des convives ;
Et pourtant, sur ces bords fixant des yeux rêveurs,
Ils n'osent saluer ces bocages sauveurs ;
Ils redoutent encor qu'un perfide mirage
Ne livre au vent du soir ce fortuné rivage.
Mais bientôt les soldats arrivés les premiers
De leurs bras amoureux étreignent les palmiers ;
Ils baisent mille fois la terre nourricière,
Et, du brûlant Simoun secouant la poussière,
Plantent un étendard sur les blocs de granit
Qui marquent la frontière où le désert finit.

Voilà par quels travaux, sous la zone d'Afrique,
Les hommes d'autrefois servaient la République !
Le temps effacera, dans son rapide vol,
La trace de leurs pieds imprimés sur le sol ;
Et peut-être qu'un jour, frappés de tant de gloire,
Nos incrédules fils accuseraient l'histoire :
Mais les marbres du Nil, conquis par ces exploits,
Authentiques témoins, élèveraient la voix !

Desaix, en ce moment, loin du ciel d'Idumée,
Recommande au burin les fastes de l'armée,
Et de la même main qui bat les Musulmans,
Dans ses trêves d'un jour, cueille des monumens.
Quels merveilleux travaux signalent son voyage !
Déjà du Nil soumis remontant le rivage,
Il a laissé Mœris, immense réservoir,
Où bouillonnait le fleuve étonné de s'y voir,
Où son onde baignait les murs du labyrinthe ;

Il a vu la colonne aux feuilles de Corinthe,
Qui montre avec orgueil son fût aérien,
Sur le sol où passa la ville d'Adrien ;
Il foule ces déserts, tombeaux des villes mortes,
Abydus, Selimon, Luxor, Thèbe aux cent portes ;
Le vieux temple d'Hermès, dont le long corridor
Brille d'un vif azur semé d'étoiles d'or ;
Tentyris, qui gardait sous sa voûte profonde
Le zodiaque noir, contemporain du monde ;
En vain dans ses caveaux les prêtres l'ont caché ;
Comme un tableau mouvant Desaix l'a détaché,
Et l'œuvre constellé d'un magique astronome
Est promis par l'Égypte à la nouvelle Rome.
Louvre, palais du monde, éternel Panthéon,
Meublé par la Victoire et par Napoléon !
Un jour sur le pavé de tes pompeuses salles,
Les sphinx allongeront leurs griffes colossales ;
Le zodiaque noir, gigantesque débris,
De son disque étoilé chargera tes lambris ;
Nos fils sauront alors quelle puissante fée
Aux murs de Tentyris a ravi ce trophée,
Bulletin de granit où leurs braves aïeux
Ont mêlé leur histoire à l'histoire des cieux !!!

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

Mêle ses vains débris aux nuages du soir.

Voir la note du premier chant sur le *mirage*.

Des soldats de Cambyse ont vu les ossemens.

Deux armées de Cambyse furent étouffées par le *simoun*, l'une en revenant de l'oasis d'Ammon, l'autre dans la vallée qui conduit en Éthiopie.

Les blocs de granit
Qui marquent la frontière où le désert finit.

Deux colonnes, beaucoup plus élevées que les blocs qui indiquent le chemin des caravanes, sont placées sur la frontière de Syrie. Les voyageurs engagés dans le grand désert les saluent de loin avec des transports de joie; elles leur annoncent l'abondance, les sources d'eau et la fertilité.

Dans les longues et savantes revues de ses aventures, que faisait Napoléon à Sainte-Hélène, avec ses compagnons d'exil, il disait souvent que le désert avait toujours eu pour lui un attrait particulier. Il ne l'avait jamais traversé sans une certaine émotion. C'était pour lui l'image de l'immensité, disait-il; il ne montrait point de bornes, n'avait ni commencement ni fin; c'était un océan de pied ferme. Ce spectacle plaisait à son imagination, et il se complaisait à faire observer que Napoléon veut dire : *Lion du désert*.

(Extrait du *Mémorial de Sainte-Hélène*.)

Desaix, en ce moment, loin du ciel d'Idumée,
Recommande au burin les fastes de l'armée.

L'expédition de Desaix dans la Haute-Égypte n'entrait pas dans notre plan ; nous ne faisons que l'indiquer ici en la rattachant au sujet principal.

Ont mêlé leur histoire à l'histoire des cieux.

Le zodiaque de *Tentyris*, *Denderah* ou *Tentyra*, découvert par Desaix, fut apporté à Marseille en 1821 ; quarante jours après, il fut exposé dans une salle du Louvre à la vénération des savans.



Raffet del. Frilley sc.

PTOLÉMAÏS.

CHANT SIXIÈME.

PTOLÉMAÏS.

ARGUMENT.

Souvenirs des Croisades. — Itinéraire de l'armée. — Arrivée devant Ptolémaïs. — Achmet; son portrait, son caractère. — Travaux de siége; assaut. — Tableau de la ville. — Une nuit d'orage. — Assaut de nuit. — Combat dans la ville. — Témérité de Murat. — Débarquement des Anglais. — Arrivée d'un messager au camp français. — Discours de Bonaparte à Kléber. — Départ de Kléber. — Apparition de l'ange El-Modhi.

Depuis que sans retour la secte de Médine
Aux princes d'Occident ravit la Palestine,
Et que le dernier Franc, à Solime échappé,
S'embarqua fugitif au môle de Joppé,
Le silence planait sur les collines saintes
Où Rachel exhala ses maternelles plaintes;
Hébron était muet; jamais un faible écho
N'éveillait le Jourdain dormant sous Jéricho;
Partout le fier Croissant, conquérant d'un autre âge,
De Lusignan éteint dominait l'héritage,
Et l'esclave abruti qui porte le turban
Passait, insoucieux, dans les bois du Liban.

Voici que tout à coup le long cri d'une armée

Du Thabor à Gaza réveille l'Idumée !
Le cophte du Carmel, saisi d'un saint effroi,
Reconnaît à leurs pas les fils de Godefroi,
Qui vont reconquérir, dans Sion usurpée,
Ses vieux éperons d'or et sa vaillante épée,
Comme au siècle héroïque où tremblait le Jourdain
Sous les pas de Tancrède et de Salah-Eddin.
Mais les temps ne sont plus où l'Europe ébranlée
Disputait aux soudans le divin mausolée.
Moins pieuse aujourd'hui, de ses croisés nouveaux
L'austère République attend d'autres travaux.
Déjà, de leurs aïeux retrouvant les vestiges,
Les Français ont foulé la terre des prodiges ;
Ils ont vu les cités dont le nom éternel
Résonne à chaque page au livre d'Israël ;
La déserte Gaza, la sainte Arimathie,
Joppé cent fois détruite et toujours rebâtie ;
Joppé, môle célèbre où les peuples d'Ophir
Portaient à Salomon la pourpre et le saphir ;
Où les princes chrétiens, sur une mer docile,
Attendaient les convois des croisés de Sicile.
C'est en vain qu'aujourd'hui, dans ses murs menacés,
Les Mamelucks du Nil, de l'Égypte chassés,
Aux milices d'Achmet mêlant leur frénésie,
Ferment à nos soldats les portes de l'Asie ;
Bonaparte, élancé sur ses créneaux fumans,
Éteint dans un assaut les canons ottomans,
Et dans Ptolémaïs, qui tremble au sein des ondes,
S'abritent des vaincus les hordes vagabondes.

L'armée a poursuivi son vol précipité :
Elle quitte Miski, rivage inhabité,
Et la tour de Zéta, dont la hauteur massive
Domine des coteaux que parfume l'olive.

On signale Naplouse et son riche vallon,
Les rives de Bélus, les figuiers d'Esdrelon,
La chaîne du Carmel, dont la cime adorée
Sert de phare au chrétien voguant vers Césarée ;
Et l'imposante mer qui, sous un soleil pur,
Prête à ces grands tableaux sa bordure d'azur.

La mer en ce moment, comme une immense glace,
Déroulait au couchant sa déserte surface ;
Seulement du rivage où la vague s'endort,
Comme un double signal d'incendie et de mort,
On distinguait au loin *le Tigre* et *le Thésée*,
Qui berçaient lentement leur poupe pavoisée,
Et leurs flancs arrondis où, pour ses noirs complots,
L'Angleterre a caché des soldats matelots.
Ainsi dans le courant d'un fleuve semé d'îles,
Blottis sous des roseaux, deux larges crocodiles,
L'œil fixé sur le bord à l'heure où le jour fuit,
Attendent les troupeaux que la soif y conduit.

Enfin à l'horizon, sur son blanc promontoire,
Paraît Ptolémaïs, puissante dans l'histoire ;
Formidable cité dont le vaste contour
A chaque angle saillant fait surgir une tour.
Ses murs, dont les canons bordent la haute cime,
Ont pour base le roc, et pour fossé l'abîme :
Ainsi par l'Océan protégée à demi,
Elle n'offre qu'un point aux feux de l'ennemi.

C'est là que règne Achmet, tyran sexagénaire.
L'âge n'a pas dompté son humeur sanguinaire :
Son regard menaçant, où scintille le feu,
Luit sous ses blancs sourcils que presse un turban bleu ;
Sa barbe, qui sans art en pointe se dessine,

Comme un réseau de nacre ombrage sa poitrine ;
Deux pistolets massifs aux solides pommeaux,
Le poignard que Damas a trempé dans ses eaux,
La dague dont la pointe infecte une blessure,
D'un mobile arsenal hérissent sa ceinture ;
Un sabre suspendu par un cordon grossier
Résonne à chaque pas dans le fourreau d'acier,
Et sur son large dos s'allonge en bandoulière
La lourde carabine à sa main familière.
Entre tous les pachas Sélim sut le choisir.
Féroce par instinct et bourreau par plaisir,
Souvent dans la cité, sous une nuit profonde,
Le juge exécuteur fait sa funeste ronde,
Et, quand brille le jour, un sang noir et glacé
Révèle les chemins où le maître a passé.
Des princes d'Orient le luxe héréditaire
Jamais n'étincela dans sa cour solitaire ;
Même dans le harem du farouche visir
Un parfum de cadavre irrite le plaisir.
Sanglantes voluptés ! malheur à la captive
Que choisit pour la nuit sa cruauté lascive !
Dans sa main, que dirige un féroce transport,
Le mouchoir du plaisir est un linceul de mort.
Pourtant, à tous les yeux le pacha de Syrie
Étale d'un Iman la sainte rêverie ;
Tandis qu'un cri plaintif, aux mourans arraché,
Perce de ses caveaux le soupirail caché,
Lui, sur un jonc grossier croisant ses jambes nues,
Récite du Coran les sentences connues,
Ou de ses doigts distraits il égrène, en priant,
Le rosaire sans fin des peuples d'Orient.

Cependant Dufalga, sous la ville assiégée,
Décrit autour du camp sa ligne prolongée ;

Abrités par l'osier arrondi de leurs mains,
Les muets artilleurs creusent d'étroits chemins;
D'autres, en serpentant sous ces obliques routes,
Élèvent le gazon qui masque les redoutes,
Et ce long mur de terre, exhaussé dans la nuit,
De la tour menacée embrasse le circuit.
Le jour vient; des canons les rapides volées
Ébranlent les remparts aux cimes crénelées;
Sous l'effort du boulet qui tourmente leurs flancs,
De gigantesques blocs, assis depuis mille ans,
Tombent broyés en poudre, et la brèche entamée
A ses degrés mouvans semble inviter l'armée.

Mais déjà sur les tours, sur les murs envahis,
Achmet a répandu d'innombrables spahis;
L'indomptable vieillard, quittant sa cour déserte,
Paraît sur les débris où la brèche est ouverte.
C'est le point de l'assaut: sur les brûlans sentiers,
Bonaparte a lancé ses hardis grenadiers;
Dans leurs rangs, que dévore une mitraille oblique,
On entend ce long cri: *Vive la République!*
On entend le tambour aux sons vifs et pressés
Et le sol qui frémit sous les pas cadencés.
Les Mamelucks du Nil, les soldats de Syrie,
Au sang-froid des chrétiens opposant leur furie,
Sur les débris du mur, vainqueurs ou terrassés,
Provoquent l'ennemi de leurs cris insensés;
Dans leurs agiles mains, comme un cercle de flamme,
On voit étinceler la hache à double lame,
Les dagues, les candjards, les damas recourbés,
Et la pesante masse aux quatre angles plombés.
Sur les bords du glacis que le boulet sillonne,
Les généraux français devancent leur colonne;
On entrevoit encor, dans le gouffre de feu,

Leur panache éclatant, leur uniforme bleu.
D'un siége désastreux effroyable prélude !
L'ennemi les devine à leur noble attitude ;
Et devant leurs soldats d'épouvante glacés,
Ces héroïques chefs roulent dans les fossés.
Bon, frappé le premier, devant la brèche tombe ;
Rambaud dans les fossés trouve sa digne tombe ;
Bientôt auprès de lui, Fouler, Croisier, Venaux,
Rougissent de leur sang les débris des créneaux ;
Le calme Dufalga, qui, loin de la mêlée,
Traçait d'un mur nouveau l'enceinte reculée,
Expire aux yeux du chef, en montrant de la main
La place où doit s'ouvrir l'assaut du lendemain...

Héroïques guerriers ! sur la rive étrangère
Qu'à vos froids ossemens la terre soit légère !
Demain l'armée en deuil suivra votre convoi,
Sous les vieux oliviers plantés par Godefroi.
Dormez d'un doux sommeil ! Tandis que l'Idumée
Gardera, sans témoins, votre cendre inhumée,
Vos noms des cœurs français ne seront point bannis ;
Ils vivront dans nos vers, par les ans rajeunis,
Tant que le Panthéon, moderne Capitole,
Protégera Paris de sa blanche coupole,
Tant qu'au sein de ses murs, un aigle souverain
Pressera sous ses pieds la colonne d'airain.

Mais du héros français la sagesse assidue,
De ce combat terrible embrassait l'étendue ;
Au désolant aspect de nos sanglans revers,
Il livre sa pensée à des regrets amers.
Tout à coup, sous les murs, un roulement sonore
Rappelle les soldats que le combat dévore,
Et ces fiers bataillons, mornes, silencieux,

La rage dans le sein, s'éloignent de ces lieux.

La tristesse est au camp ; mais de longs cris de fête
Font tressaillir d'orgueil la ville du Prophète.
La noire populace, à flots impétueux,
Parcourt de la cité les quartiers tortueux ;
Pareils à des jakals, dont les dents affamées
Fouillent les grands cercueils où tombent les armées,
De hideux Africains, sous les sombres remparts,
Mutilent des chrétiens les cadavres épars,
Et par leurs longs cheveux des têtes suspendues,
Sur la place publique au Pacha sont vendues.
Demain, à l'heure fraîche où la brise des mers
Glisse avec ses parfums dans les vallons déserts,
Quand, sur l'azur du ciel, l'aube à peine étoilée
Dessine en blancs festons les monts de Galilée,
Les soldats, de leurs tentes arrachés demi-nus,
Verront sur les créneaux des visages connus !
Pour un horrible emploi ces têtes sont placées :
Dans le prochain assaut vers ses tours menacées,
L'ennemi des chrétiens, de ses canons fumans,
Rejettera contre eux ces boulets d'ossemens.

Pendant que les soldats, rassemblés sous la tente,
Accusaient de ce jour la fortune inconstante,
Que d'autres, terrassés par un sommeil puissant,
Oubliaient les horreurs du carnage récent,
Bonaparte et ses chefs qu'éveille la pensée,
Vers la ville assoupie en sa joie insensée,
Disposent avec art un assaut clandestin,
Que ne doit point trahir la lueur du matin.
Le moment est propice : une nuit plus confuse
Semble favoriser le courage et la ruse ;
Des nuages massifs sortis des sombres eaux,

Étendent dans le ciel leurs immenses arceaux;
Aux limites du camp la vedette perdue
Interroge du sol la muette étendue:
Partout d'un rideau noir l'horizon est voilé.
Seulement vers le sud, comme un astre isolé,
Sur le cap orageux que la mer avoisine,
On voit étinceler la torche de résine,
Phare consolateur qu'aux lampes de l'autel
Allume dans la nuit le moine du Carmel.
Sous le morne chaos des ombres sépulcrales,
Des antres du Thabor, élancé par rafales,
Le vent fait retentir ses discordantes voix :
Tel qu'un vaste troupeau qui beugle au fond des bois,
Il gronde sur la mer, et le flot qu'il excite,
Comme un rauque bélier sape la tour maudite;
A ce murmure sourd, mêle son cri de deuil
Le lamentable loumb, triste oiseau de l'écueil.

Alors la voix du chef, que le geste répète,
Agite dans le camp une foule muette.
Les soldats, sur leur couche éveillés en sursaut,
S'alignent par instinct pour le nocturne assaut;
Au bruit qui se répand, leur courage bouillonne :
On a dit que, guidant la première colonne,
Cette nuit Bonaparte, escorté de Kléber,
Va surprendre la tour du côté de la mer ;
Déjà les bataillons, dans l'ombre du mystère,
Abandonnent du camp l'enceinte solitaire;
Ils longent l'aqueduc que Djezzar a construit,
Et, par d'obscurs chemins où leur chef les conduit,
Jusqu'aux bords de la mer se glissant en silence,
Des fossés aux remparts franchissent la distance.
Soudain un large éclair qui jaillit de la tour,
Sur le sombre glacis tombe comme le jour ;

Les lourds canons, qu'effleure une ardente fusée,
Rougissent des créneaux l'embrasure évasée,
Et ce feu, qui s'échappe en lumineux sillons,
Trahit au pied du mur nos muets bataillons.
A l'horrible lueur dans les airs répandue,
Des hardis assiégeans la marche est suspendue.
Déjà les derniers rangs fuyaient vers le glacis;
Mais d'une voix qui parle au courage indécis,
Seul, debout sur un bloc que le canon domine,
Qu'effleure le boulet, que l'éclair illumine,
Bonaparte retient leurs pas précipités :
« Compagnons, voyez-vous ces brillantes clartés?
« L'ennemi secondé par l'ouragan qui gronde,
« Veut ravir vos exploits à cette nuit profonde :
« Rendez grâce au canon qui rallume le jour;
« Marchez! le sort du monde est là, dans cette tour! »

Quand l'Etna, secouant son casque de fumée,
Menace de ses blocs la Sicile alarmée,
Tourmenté dans son lit, le flot palermitain
Se replie en fuyant jusqu'à l'écueil lointain;
La plage montre à nu sa grève solitaire :
Tout à coup, rappelée au centre du cratère,
La vaste mer, qu'annonce un mugissement sourd,
Bouleverse en passant le fond qu'elle parcourt,
Et, loin des bords prescrits, la vague diligente
Se montre, inattendue, aux peuples d'Agrigente.

Ainsi vers le fossé les soldats, chancelans,
Remontent sur la brèche à flots étincelans.
A leur tête est Murat : sous la tente tranquille,
Il languissait au camp, dans le repos d'Achille;
Mais, cédant au démon qui dévore son sein,
Le brillant cavalier s'est créé fantassin.

Junot vole après lui ; Verdier, Duroc, La Salle,
Kléber, comme une tour sur la tour colossale,
Refoulent devant eux les Turcs amoncelés.
Parmi vingt autres chefs que la nuit a voilés,
Lannes d'un bras puissant plante sur la muraille
Un reste de drapeau criblé par la mitraille,
Et, perçant dans ses bonds un rempart de spahis,
Le premier de l'armée entre à Ptolémaïs.
Partout de nos soldats les masses accourues,
De l'étroite cité percent les sombres rues;
Mais bientôt l'ennemi, repoussé de la tour,
Dans ses murs envahis les assiége à son tour.
Les Turcs, les Mamelucks, la noire populace,
Des quartiers de la ville ont encombré l'espace;
D'autres, du haut des toits, en créneaux transformés,
Font pleuvoir sur le sol des débris enflammés :
Les femmes, les enfans, que l'exemple aiguillonne,
Versent l'huile fumeuse et la poix qui bouillonne.
Dans les rangs ténébreux les chefs sont confondus :
Comme un tigre qui court par bonds inattendus,
L'infatigable Achmet, au sein de la mêlée,
Brandit sur les chrétiens sa masse ciselée :
Tu tombas le premier sous sa terrible main,
Lannes, qui de la ville as conquis le chemin !...
Déjà les Musulmans, qu'exalte leur défaite,
Ont levé le damas sur cette noble tête,
Quand, rapide vengeur, vers son ami blessé,
Suivi de ses dragons, Murat s'est élancé.
Son bras se multiplie, et son damas, qui vole,
Trace autour de sa tête une ardente auréole.
Une terreur subite a glacé les croyans :
A ces flottans cheveux, à ces yeux flamboyans,
A ce dolman d'azur que la tempête agite,
Dans les murs désolés de leur ville maudite,

Ils ont cru qu'animé d'un céleste transport,
Tombe, un glaive à la main, l'archange de la mort.
Tout fuit devant Murat ; sa formidable épée,
Sur une foule obscure à regret occupée,
Frappe du même coup Ismaël et Pharan;
Il renverse Hassem, contempteur du Coran;
Hassem, qui, possesseur des vignes d'Idumée,
Vidait dans les festins sa coupe parfumée :
Sur le pavé sanglant il précipite encor
Dragut, Orcan, Sédir, chers au peuple de Tor ;
Puis, comme fatigué d'un combat monotone,
Il saisit un coursier que le hasard lui donne,
Et s'élance au galop dans la vaste cité.
Bientôt des carrefours fuyant l'obscurité,
Sur le môle désert le cavalier s'arrête :
Il détache un canot que berce la tempête,
S'y jette tout armé, rompt la chaîne du port,
Double la tour maudite, et, voguant vers le nord,
Il descend en vainqueur sur la longue esplanade
Où l'aqueduc d'Achmet s'élève en double arcade.

Tandis que le héros, d'un vol aventureux,
Parcourait de ces murs les sentiers ténébreux,
Et que nos bataillons, arrêtés dans la ville,
Prodiguaient en mourant un courage inutile,
Les vaisseaux d'Angleterre, apparus sur les eaux,
De leur ceinture en feu démasquent les créneaux ;
Jusque sur le glacis leurs tonnantes volées
Atteignent des chrétiens les masses reculées,
Et l'aspect imprévu d'un allié puissant
Ressuscite l'effort des soldats du Croissant.
Aux lueurs de ces feux, *le Tigre* et *le Thésée*
Ont lancé leurs canots sur la mer apaisée;
Les fils de l'Océan ont débarqué sans bruit.

Pour ajouter encore à l'horreur de la nuit,
Arrive un messager sur son haut dromadaire;
Auprès du général conduit avec mystère,
D'une voix étouffée et d'un geste expressif,
Il parle sans témoins au héros attentif.
Quelque temps Bonaparte en silence médite :
Tout à coup, de la main montrant la tour maudite,
Il ordonne à Berthier, ami fidèle et sûr,
De rappeler Kléber qui combat sous le mur;
Il arrive sanglant, la tête échevelée,
Tournant à chaque pas ses yeux vers la mêlée :
« Kléber, le sort cruel nous garde d'autres coups;
« Les plus pressans dangers ne sont pas devant nous;
« Des prodiges nouveaux attendent ton épée :
« Une armée innombrable au Thabor est campée,
« Et si ton bras sauveur ne l'arrête en chemin,
« Sur nos soldats lassés elle tombe demain.
« Hâte-toi, n'attends pas que cette nuit funeste
« De ces vieux bataillons ait dévoré le reste;
« Prends deux mille soldats, ceux qui sous leurs drapeaux
« Goûtent loin de la brèche une heure de repos;
« Pour vaincre ou pour mourir tu les verras dociles :
« Les vallons du Thabor seront nos Thermopyles;
« Là nous verrons tomber mes enfans et les tiens,
« Ou nous en sortirons grands comme les anciens. »

A ces mots, l'étreignant de ses mains enlacées,
Il semble le remplir de ses grandes pensées !
Et les doubles éclairs du rempart et des cieux
Révélaient aux soldats ces sublimes adieux.

Kléber part; la colonne, à sa voix attentive,
Remonte du Bélus la solitaire rive.
L'armée au même instant, que la voix du tambour

Arrache de l'assaut prolongé sous la tour,
S'arrête tout à coup, d'épouvante saisie ;
Elle a vu s'élancer vers la route d'Asie,
Comme un spectre sorti de la ville des morts,
Le farouche El-Modhi sur un cheval sans mors.
Un cri d'horreur le suit ; Murat, que rien n'étonne,
Seul se précipitant vers le rempart qui tonne,
Ouvre ses bras nerveux pour le saisir vivant ;
Mais l'horrible étranger a fui comme le vent.
De joie, à son aspect, Ptolémaïs s'agite;
Il franchit les deux murs, monte à la tour maudite,
Et, prophète inspiré d'un lendemain fatal,
Paraît comme un typhon sur son noir piédestal.

NOTES

DU CHANT SIXIÈME.

Ptolémaïs.

C'est l'ancien nom de Saint-Jean-d'Acre. Cette ville, après avoir subi tant de désastres, est encore la même que du temps des croisades.

Salah-Eddin.

C'est le même sultan que les Occidentaux connaissent sous le nom de Saladin.

Prête à ces grands tableaux sa bordure d'azur.

M. de Châteaubriand a décrit cette partie de la Syrie avec son magique talent; ses pages nous ont fourni plusieurs inspirations qui n'étaient chez nous que des réminiscences; car toutes ses œuvres littéraires sont dans notre mémoire depuis l'âge de seize ans, et si profondément empreintes, que nous pourrions les réciter en aussi peu de temps qu'un autre mettrait à les lire. Qu'on nous permette ce petit écart d'amour-propre en faveur de nos bonnes intentions.

C'est là que règne Achmet, tyran sexagénaire.

Voici le portrait d'Achmet, d'après Thibaudeau, dans son *Histoire de Bonaparte* : « Parmi les pachas de la Porte était le

fameux Achmet, pacha de Saïde (Sidon) et de Saint-Jean-d'Acre, surnommé *Djezzar* ou *le Boucher*. Cet homme, féroce et entreprenant, commandait, avec le titre de visir, tout le pays situé entre le Nahr-el-Keb et Césarée, et avait une grande puissance. Il était à la fois son ministre, son chancelier, son trésorier et son secrétaire, souvent même son jardinier, son cuisinier, et quelquefois juge et bourreau. Il avait le vêtement d'un simple Arabe, et sa barbe blanche descendait sur sa poitrine; il portait dans sa ceinture un poignard garni de diamans, comme marque d'honneur de son gouvernement; il donnait ses audiences assis sur une natte, dans une chambre sans meubles, ayant près de lui un pistolet à quatre coups, une carabine à vent, une hache et un long sabre. Pendant la conversation, il découpait avec des ciseaux toutes sortes de figures en papier. Dans ses antichambres, on voyait des domestiques mutilés de toutes les manières: l'un avait perdu une oreille, l'autre un œil, l'autre un bras. L'intérieur de son harem était inaccessible; on ne connaissait point le nombre de ses femmes; celles qui entraient une fois dans cette prison mystérieuse, étaient perdues pour le monde. On leur donnait à manger par un tour, et c'était par là aussi que le médecin tâtait le pouls de celles qui étaient malades. Il tuait de sa propre main celles dont la fidélité était suspecte. Il avait alors près de soixante ans; mais sa vigueur était encore celle d'un homme dans la force de l'âge. »

La place où doit s'ouvrir l'assaut du lendemain.

Le général Cafarelli-Dufalga avait perdu une jambe sur les bords du Rhin; lorsque les soldats regrettaient la terre natale, ils disaient, en montrant Dufalga: « Quant à lui, il est heureux: il a toujours un pied en France. » Ce brave général, que Bonaparte aimait d'une affection particulière, fut tué devant Saint-Jean-d'Acre.

Le lamentable loumb, triste oiseau de l'écueil.

Espèce de goéland, dont le chant ressemble au cri de détresse d'un homme qui se noie. Voyez l'*Épisode de Velléda*, dans *les Martyrs*.

Marchez : le sort du monde est là, dans cette tour !

Bonaparte mettait la plus grande importance et le plus opiniâtre acharnement à la prise de Saint-Jean-d'Acre : « Le sort de l'Orient est dans cette bicoque, » disait-il un jour à Murat, en lui montrant la ville assiégée.

Plus tard, sur le rocher de Sainte-Hélène, il revenait avec complaisance sur ce siége, et persistait dans ses premières idées; les souvenirs de Saint-Jean-d'Acre étaient ses regrets de prédilection.

La campagne d'Égypte était, selon lui, aussi intéressante qu'un épisode de roman. Voici ce qu'il disait à ce sujet, au rapport de M. Las Cases :

« C'était pourtant bien audacieux d'avoir osé se placer ainsi « au milieu de la Syrie, avec seulement douze mille hommes. « J'étais, continuait-il, à cinq cents lieues de Desaix, qui for- « mait l'autre extrémité de mon armée..... Si j'avais été maître « de la mer, j'eusse été maître de l'Orient; et la chose était si « possible, que cela n'a tenu qu'à la stupidité ou à la mauvaise « conduite de quelques marins.... Les Anglais ont frémi de nous « voir occuper l'Égypte. Nous montrions à l'Europe le vrai « moyen de les priver de l'Inde. Ils ne sont pas encore bien « rassurés, et ils ont raison. Si quarante ou cinquante familles « européennes fixent jamais leur industrie, leurs lois et leur « administration en Égypte, l'Inde sera aussitôt perdue pour « les Anglais, bien plus encore par la force des choses que par « celle des armes. »

Nous remarquerons en passant que presque toutes les phrases que nous avons mises dans la bouche de Bonaparte sont historiques.



Raffet del. *Gaitte sc.*

LA PESTE.

CHANT SEPTIÈME.

LA PESTE.

ARGUMENT.

Bataille du mont Thabor. — Kléber délivré par Bonaparte. — Déroute complète des Musulmans. — Retour de l'armée à Ptolémaïs. — Premiers symptômes de la peste. — Sortie de trois mille pestiférés conduits par El-Modhi. — La peste se propage dans l'armée. — L'hospice dans une mosquée. — Détails et scènes de la peste. — Dévouement de Desgenettes. — Bonaparte paraît dans la mosquée ; il touche les pestiférés ; discours qu'il leur adresse.

Voyez-vous au midi ces grèves désolées,
Où le lac de Tibère étend ses eaux salées ?
Voyez-vous le Carmel, dont le dernier vallon
Porte un fleuve sans gloire aux plaines d'Esdrelon ;
Nazareth et Cana, tout empreints du Messie,
La cime de l'Hermon, par les cèdres noircie,
Lieux saints, d'où le chrétien croit distinguer encor
L'auréole céleste au sommet du Thabor ?
Sur ces monts, sur le flanc des collines boisées,
Sur ces rives sans fleurs par le Jourdain creusées,
Cent mille Musulmans, l'un à l'autre inconnus,
Des confins de l'Asie au mont Thabor venus,
De leur choc circulaire assiégent dès l'aurore
Ce carré que surmonte un drapeau tricolore.

Kléber est là... Kléber, sur ce point isolé,
Comme un écueil lointain par l'Océan foulé,
De ces peuples sans nom brisant les vagues noires,
Retarde sa défaite à force de victoires.
Debout parmi les siens, il les domine tous;
Sa tête haute et fière appelle tous les coups;
Rien ne peut ébranler sa stoïque constance;
Désigné pour mourir ou pour sauver la France,
De son devoir sublime il accepte le poids.
Ainsi tu dois briller une seconde fois;
Ainsi, dans un désert en victoires fertile,
Quand cent mille Ottomans combattront tes dix mille,
Contrainte d'enfanter un prodige pareil,
Ta gloire éblouira la ville du soleil !...

Autour de ce carré, puissant par sa tactique,
Tourbillonne à grands cris l'armée asiatique.
Nul n'osait assaillir d'un bond audacieux
Le chrétien colossal que mesurent les yeux.
Un seul s'était promis cette héroïque tête :
C'est l'Arabe cuivré, séide du Prophète,
Qui, dans Alexandrie impuissant assassin,
D'un poignard émoussé toucha son noble sein;
Aujourd'hui, l'œil fixé sur sa grande victime,
Il donne à ses projets l'apparence du crime.
Tantôt, se présentant comme un transfuge ami,
Il cherche pour issue un rang mal affermi;
Tantôt, tirant le fer de sa veste grossière,
Le sombre Souliman, dans des flots de poussière,
Rampe sous le chameau d'un Arabe de Tor :
Tel, d'un regard subtil, un noir alligator,
Épiant une proie au rivage attachée,
Nage, en suivant sous l'onde une route cachée.
Vingt fois, pour consommer ses horribles exploits,

Sur la première ligne il se glisse, et vingt fois
Nos soldats, déjouant une ruse subtile,
De leurs pieds dédaigneux repoussent le reptile.
Héroïques soldats, qui, dans vos murs de fer,
Comme un palladium gardiez votre Kléber !
Bientôt, sous tant de chocs votre force brisée
Va livrer au Barbare une victoire aisée;
Les trésors des combats s'épuisent : dans les rangs
Étincellent encor quelques feux expirans ;
Debout, près de l'affût, l'artilleur inutile
A fouillé vainement son arsenal mobile,
Et ce faible carré que la foudre soutint,
Semble le noir foyer d'un volcan qui s'éteint.
Cependant le jour fuit : sa lumière inclinée
Allonge du Thabor l'ombre indéterminée;
L'espoir ne soutient plus le soldat affaibli :
Tout à coup, des hauteurs qui couronnent Souli,
Résonne le canon dans les vallons sonores;
Des bataillons semés de drapeaux tricolores,
Le clairon, le tambour, les cris qui frappent l'air,
Annoncent Bonaparte aux soldats de Kléber.
Ces drapeaux, ces clameurs, ces lointaines fanfares,
Le grand nom de Kébir, ont glacé les Barbares;
Déjà leurs escadrons, par la terreur conduits,
De l'Hermon sinueux regagnent les circuits,
Et bientôt, affranchi de son immense chaîne,
Le carré prisonnier s'élance dans la plaine.
Ainsi, quand dans la nuit un immense glaçon
Environne un vaisseau qui vogue vers l'Hudson,
Sur l'immobile pont une foule pensive
Contemple de la mer la surface massive,
Et, lasse de tenter un impuissant effort,
Dépose l'espérance et n'attend que la mort ;
Mais qu'un vent désiré, tiédi sous l'autre pôle,

D'un ciel lourd et brumeux déchire la coupole,
Soudain la mer vaincue ouvre ses bras roidis;
Le vaisseau, quelque temps sur ses flancs engourdis
S'agite, et, libre enfin de sa prison qui gronde,
Sillonne en conquérant les limites du monde.

En vain, pressés de fuir, les Barbares, tremblans,
De leurs légers chevaux ensanglantent les flancs;
En vain, pour échapper au tranchant de l'épée,
Ils s'ouvrent sur les monts une route escarpée :
Partout nos bataillons les suivent dans leur vol.
Parmi les flots poudreux qui dérobent le sol,
Des dragons de Murat nouveaux auxiliaires,
Arrivent sur les Turcs quatre cents dromadaires,
Formidable escadron, dont le pas colossal
Devance, sans effort, le galop d'un cheval.
La mort sur tous les points accompagne la fuite :
Junot vers Nazareth s'élance à leur poursuite,
Reynier garde l'Hermon de l'un à l'autre bout,
Kléber est au Thabor, Napoléon partout.
Comme un noble allié de la France guerrière,
Le Jourdain lui prêta sa puissante barrière;
Vingt mille Musulmans, fils de lointains climats,
Cherchant le pont sauveur qui conduit à Damas,
Suivaient du fleuve saint la déserte vallée;
Refuge désastreux! Du lac de Galilée,
Le sabre de Murat, qu'ils ont vainement fui,
Jusqu'au pont de Jacob, les chasse devant lui,
Et dans les flots profonds leurs corps tombés en foule
Opposent une digue à l'onde qui s'écoule;
Vous eussiez dit qu'alors, vers son berceau lontain,
Comme aux jours d'Israël remontait le Jourdain.
Quelques uns cependant, soustraits au fil du glaive,
Regagnèrent les bords où le soleil se lève;

Ces soldats, par l'Anglais en triomphe attendus,
Effrayans messagers, aux peuples de l'Indus
Annoncèrent la France, et les tyrans de l'onde
Pâlirent un moment dans Surate et Golconde.

Ainsi nos bataillons mêlaient au même lieu
Les merveilles de l'homme aux merveilles de Dieu;
Heureux s'ils pouvaient voir, sous ce dernier trophée,
Ptolémaïs soumise et la guerre étouffée !
Mais le camp affaibli demande leur retour,
Et l'indomptable Achmet a rebâti sa tour.
Ils quittent le Thabor ; leur marche triomphale
S'arrête de nouveau vers la ville fatale;
Là, d'un siége éternel subissant les ennuis,
Ils consument encore et leurs jours et leurs nuits;
Des deux partis rivaux la foule consternée,
Chaque jour sous les murs expire moissonnée;
Les cadavres mêlés s'élèvent en monceaux :
Ces remparts, en deux mois, ont vu soixante assauts;
Et le gouffre entr'ouvert devant la tour maudite
Dévore des deux camps la glorieuse élite.

Cependant transpirait, dans l'enceinte des murs,
Un air cadavéreux aux miasmes impurs,
Redoutable fléau qu'une vapeur immonde
Dans la fange du Nil alimente et féconde,
Et que le vent du sud, rapide messager,
Apporte sur son aile à ce peuple étranger.
Déjà les Mamelucks sauvés des Pyramides,
Du pacha de Judée alliés homicides,
Dans les vieux carrefours que souille leur abord,
Répandent en passant le levain de la mort ;
Bientôt Ptolémaïs, de cadavres semée,
Semble une ville en deuil du sépulcre exhumée ;

Et des lambeaux humains la tiède exhalaison
Pousse vers les chrétiens l'invisible poison.
D'abord du camp français l'heureuse insouciance,
Du fléau qu'il recèle ignorait la présence;
Comme un sicaire obscur qui frappe dans la nuit,
On eût dit que le mal, sous la tente introduit,
Dérobait avec soin ses funestes symptômes;
Le soldat aspirait d'homicides atomes,
Et, sur des bras amis, vainement soutenu,
Parlait avec effroi d'un tourment inconnu.
Alors, pour éclaircir sa vague inquiétude,
Muette de stupeur, la sombre multitude,
Révélant un soupçon par le geste exprimé,
Portait aux pieds des chefs un corps inanimé.
Hélas! depuis long-temps, habiles à se taire,
Les chefs avaient connu l'effroyable mystère;
Mais au fond de leurs cœurs refoulant le chagrin,
Ils montraient à la foule un visage serein,
Et, d'un prudent mensonge unanimes complices,
De l'horrible secret étouffaient les indices.
Inutile détour! Le camp épouvanté
Va connaître aujourd'hui la triste vérité.
Aujourd'hui dans la ville un démon fanatique
Seconde du Pacha l'affreuse politique :
Sur ses chaînes de fer, à la chute du jour,
Le large pont-levis s'abaisse, et de la tour
Trois mille Musulmans descendent en silence;
Monté sur Al-Borak, El-Modhi les devance;
L'œil sombre et menaçant, l'Ange du désespoir
Vers le convoi muet secoue un drapeau noir;
L'un à l'autre enlacés de leurs mains dégoûtantes,
Nus, armés de la peste, ils marchent vers les tentes,
Et, du geste invitant les chrétiens consternés,
Leur promettent de loin leurs corps empoisonnés.

Quelquefois, épuisé par le mal qui l'assiége,
Un fantôme ambulant de ce morne cortége
Tombe sous les palmiers qui bordent le chemin;
L'Ange exterminateur le touche de la main,
D'une voix solennelle il parle; sa parole
Donne un reste de vie au souffle qui s'envole,
Et le corps du mourant, par la fièvre engourdi,
Tout à coup se relève à la voix d'El-Modhi.
Ainsi, tout parsemés de nuances bleuâtres,
Les cadavres, gisans dans nos amphithéâtres,
Se dressent sur leurs pieds, entr'ouvrant au hasard
Une bouche sans voix et des yeux sans regard,
Quand l'effrayant Volta, magique Prométhée,
Rend aux chairs du sépulcre une ame épouvantée.

Cependant vers l'armée immobile d'effroi,
S'avançait, à pas lents, le funèbre convoi;
Le farouche El-Modhi précède la colonne;
Dans l'enceinte du camp sa forte voix résonne :
« Chrétiens, qui résistez au fer des Musulmans,
« El-Modhi vous condamne à leurs embrassemens. »
Puis, s'adressant au chef qu'il désigne du geste :
« Kébir ! en te quittant je te lègue la peste;
« Si de ton camp maudit, vivant tu peux sortir,
« Tremble de me revoir aux sables d'Aboukir ! »

Il a dit; et, pareil aux lueurs du phosphore,
Dans la brume du soir le démon s'évapore,
Et l'on distingue encor son éclatante voix,
Et son rire infernal qui s'éteint dans les bois.

Sous les feux prolongés, insensible à la crainte,
La horde d'El-Modhi du camp franchit l'enceinte;
Leurs cadavres hideux, pêle-mêle entassés,

Encombrent le glacis, inondent les fossés;
Ils présentent leurs bras au fer qui les mutile,
Et, pareils aux tronçons d'un venimeux reptile,
Par l'ardente agonie un moment ranimés,
Ils s'élancent tout nus sur nos soldats armés :
Sur ces corps enlacés par d'horribles étreintes,
D'une bouche fétide ils laissent les empreintes,
Et leur sein dilaté par un dernier effort,
Dans le sein de leur proie ensemence la mort.

Le vieux Pacha triomphe ; et l'armée abattue
Connaît enfin le nom du fléau qui la tue.
Ce n'est plus ce mal sourd, dans l'ombre recélé,
Qui frappait sous la tente un soldat isolé ;
A toute heure, aujourd'hui, dans ce camp qu'il décime,
Assassin découvert, il marque une victime;
Et ce sol, abhorré même des ennemis,
Semble un impur royaume à la peste soumis.

Non loin du camp s'élève une antique mosquée,
Comme un vaste refuge aux mourans indiquée ;
Le marbre de ses murs, dépouillé d'ornemens,
Conserve encor des mots écrits par les Imans;
Des touffes de palmiers ornent son vestibule,
Et du frais Océan la brise qui circule,
Glissant sur les rosiers d'un limpide bassin,
Porte dans la mosquée un air suave et sain.
C'est là que la pitié, loin des tentes bannie,
Dans un lit moins brûlant accueille l'agonie ;
Sous le large portail des murs hospitaliers,
Pêle-mêle introduits, fantassins, cavaliers,
Dans le camp de la mort ont conquis une place ;
La douleur qui se plaint, la fureur qui menace,
L'abattement muet, l'effréné désespoir,

Peuplent le double rang du funèbre dortoir ;
Hospice désastreux ! enceinte dévastée !
Où l'ange de la mort, effroyable Protée,
Couvrant de mille aspects son visage odieux,
Toujours d'un nouveau masque épouvante les yeux.
Auprès du vétéran, qui sans murmure expire,
Son jeune compagnon, dans l'accès du délire,
Se débat sur sa couche, et mêle avec effort
Un rire convulsif au râle de la mort ;
Et tandis que les uns, par un geste farouche,
Rejettent le linceul de leur brûlante couche,
D'autres, de leurs manteaux étroitement drapés,
Du suaire guerrier meurent enveloppés.

Sitôt que brille enfin sous la profonde arcade
Cette faible lueur qu'attend l'œil du malade,
Quand l'aube, se glissant à travers les barreaux,
Dessine sur les murs les moresques vitraux,
Et que, dans l'édifice où ce jour luit à peine,
Apparaît de la nuit la désastreuse scène ;
Des esclaves bédouins, malheureux ennemis,
Comme une vile proie à la peste promis,
De l'un à l'autre lit parcourant l'intervalle,
Passent en promenant la civière fatale.
Ils s'éloignent chargés de cadavres impurs ;
Dans la fosse béante, ouverte autour des murs,
Leurs mains vont enfouir ces dépouilles immondes,
Et des chiens affamés les meutes vagabondes,
Convives odieux, par la peste nourris,
Exhument en hurlant ces horribles débris.

Mais la mort, poursuivant ses fureurs redoublées,
Aura bientôt rempli ces places dépeuplées ;
A l'œil du désespoir l'indomptable fléau

Déroule chaque jour un plus sombre tableau.
Autour de son chevet, qu'aucune main n'effleure,
L'homme demande en vain un homme qui le pleure;
Quelquefois vous voyez des spectres affaiblis,
L'air morne et solennel, se dresser sur leurs lits,
Et, du geste indiquant les angles de la salle,
Appeler leurs amis d'une voix sépulcrale;
Mais de leur agonie insensible témoin,
L'égoïsme muet veille à son propre soin.
Par l'horreur qui la suit l'infortune exilée
Traîne au sein de la foule une mort isolée;
Vainement le malade invoque le secours
De l'art opérateur qui prolonge nos jours;
Accoudé sans témoins sur la fatale claie,
D'une main courageuse il visite sa plaie,
Et, guidé par l'instinct à défaut de savoir,
Arrache le duvet, humide d'un sang noir.
Un homme cependant, dans cette horrible enceinte,
De la terreur publique ose braver l'atteinte :
Desgenette est son nom; sur un marbre pieux
La Grèce l'eût inscrit à côté de ses dieux.
Courbé près d'un mourant que la fièvre désole,
Il reproche à la foule une terreur frivole,
Rassure le soldat qui tremble pour ses jours;
Puis, d'une horrible preuve appuyant ses discours,
Au fond d'une tumeur par le mal calcinée,
Il puise sur l'acier la goutte empoisonnée,
Et dans sa propre veine, ouverte de sa main,
Infiltre sans pâlir le liquide venin.

Sublime dévoûment! Mais, toujours incrédule,
La foule, en l'admirant, d'épouvante recule;
Le mal contagieux, réfutant la raison,
Du contact homicide atteste le poison.

Quand le vaste linceul de la nuit qui s'abaisse,
Sur ce grand sarcophage étend son ombre épaisse,
Tant de soupirs mêlés, tant de cris confondus,
Comme une seule voix sont encore entendus.
Une lampe de fer, suspendue aux ogives,
Dessine en traits blafards des figures pensives;
Tel le croissant des nuits, de ses reflets tremblans
Effleure des tombeaux les simulacres blancs.
Alors si du Carmel, où veille la prière,
Tinte à coups mesurés la cloche hospitalière;
Si la brise, en passant sur le couvent latin,
Porte au camp dévasté ce murmure lointain,
Le soldat expirant, que trouble un dernier songe,
Recueille avec effroi le son qui se prolonge;
Il retrouve, à la voix qui descend du Carmel,
Un confus souvenir du culte paternel,
Et croit qu'auprès de lui, sous ces tristes murailles,
Le lamentable airain sonne ses funérailles.
Non, généreux guerriers! dans cet asile impur
Vous ne mourrez pas tous de ce trépas obscur;
La rage du fléau bientôt sera trompée:
Les uns vers le Delta périront par l'épée;
D'autres, dans les hameaux de leur lointain pays,
Parleront du Thabor et de Ptolémaïs;
Souffrez encore un jour; à la prochaine aurore
Un prodige sauveur à vos yeux doit éclore;
Elle brille: au dehors de ces arceaux voûtés
Quel son long-temps muet retentit? Écoutez!!!
La fanfare du camp, qui dans les airs expire,
Chante l'hymne: *Veillons au salut de l'Empire.*
Distinguez-vous la voix des soldats attendris?
Le nom du général se mêle à tous ces cris;
La foule vers ces lieux semble être convoquée;
Le long murmure approche; on ouvre la mosquée:

Un peuple de soldats, arrêté sur le seuil,
Mesure avec effroi ce long palais du deuil...
Tout à coup, s'arrachant à ces groupes timides,
Plus calme qu'à Lodi, plus grand qu'aux Pyramides,
Bonaparte est entré ; ses plus chers généraux,
Kléber, Reynier, Murat, escortent le héros ;
Il marche, et de mourans la salle parsemée
Tressaille sur les pas du père de l'armée.
Dans les regards éteints un céleste pouvoir
Fait luire à son aspect le reflet de l'espoir ;
De ces rangs désolés compagnes assidues,
La douleur et la mort sont comme suspendues,
Et dans leurs lits de jonc des spectres enchaînés
Se dressent un moment sur leurs bras décharnés :
Tous invoquent des yeux l'homme que Dieu protége ;
Et tandis que les chefs qui forment son cortége,
Pâles imitateurs d'un magnanime effort,
Pour la première fois tremblent devant la mort,
Et, dans cet air chargé d'atomes homicides,
Se penchent avec soin sur des parfums acides,
Lui, le front découvert, prononce dans les rangs
Ces mots mystérieux qui charment les mourans ;
Sur ces lits qu'il dénombre étendant sa main nue,
Lentement il poursuit cette horrible revue :
On vit en ce moment le magique docteur
Porter dans chaque plaie un doigt consolateur ;
Au souffle du malade il mêlait son haleine,
Découvrait les tumeurs qui se cachent sous l'aine,
Et dans ce temple impur, dieu de la guérison,
Il promettait la vie en touchant le poison.

Alors sous les arceaux de la funèbre voûte
Retentit une voix que le silence écoute :
« Soldats, le monde entier contemple vos destins ;

« La République a lu vos premiers bulletins :
« Le Nil conquis par vous a roulé dans son onde
« Les premiers cavaliers de l'Égypte et du monde ;
« Combattus par la soif et les déserts mouvans,
« Vos bataillons vainqueurs ont reparu vivans ;
« Le Jourdain prisonnier vous doit sa délivrance,
« Et la voix du Thabor parle de notre France !
« Ce lieu de tant d'exploits serait-il le cercueil ?
« Si, veuve de ses fils, la République en deuil
« Me demandait un jour : Qu'as-tu fait de l'armée ?
« Où sont ces vieux soldats si grands de renommée,
« Ces vainqueurs de Mourad, des Beys, des Osmanlis ?
« Faudra-t-il lui répondre : Ils sont morts dans leurs lits ?
« Levez-vous ! Ranimez votre force abattue ;
« Bien plus que le fléau l'effroi du mal vous tue ;
« Sur un lit de douleur comme au sein des combats
« La mort est moins funeste à qui ne la craint pas.
« Vivez ! Nous quitterons, demain avant l'aurore,
« Cette horible cité que la peste dévore ;
« Ici votre ennemi se dérobe à vos coups ;
« Cherchons d'autres combats sous un soleil plus doux.
« L'Égypte nous attend ; implacable adversaire,
« Mourad a reparu dans les plaines du Caire ;
« Suivi de Mamelucks, bientôt il va s'unir
« Aux nouveaux Ottomans campés sous Aboukir.
« C'est en vain que du Nil le désert nous sépare ;
« Marchons ! Au moment même où ce peuple barbare
« Nous croit ensevelis au pied du mont Thabor,
« A ses yeux étonnés reparaissons encor,
« Et, vengeant d'Aboukir le sanglant promontoire,
« Couvrons un nom de deuil par un nom de victoire ! »

NOTES

DU CHANT SEPTIÈME.

Ta gloire éblouira la ville du soleil.

Allusion à la bataille d'Héliopolis, gagnée un an après par Kléber.

Tout-à-coup, des hauteurs qui couronnent Souli.

Souli, village au sud de la plaine d'Esdrelon, et qui la domine.

Arrivent sur les Turcs quatre cents dromadaires.

Bonaparte avait confié à Junot le soin de former un escadron de dromadaires, qui ont rendu de grands services à l'armée. Les Français s'étaient parfaitement habitués à l'allure de ces animaux.

Jusqu'au pont de Jacob, les chasse devant lui.

Le pont de Jacob est situé à dix lieues environ de la plaine du Thabor.

Pâlirent un moment dans Surate et Golconde.

Au moment où les nouvelles de nos conquêtes en Égypte parvenaient en France, l'idée généralement répandue en Europe était que le gouvernement français avait un but bien plus vaste que celui de s'emparer de l'Égypte.

Exhument en hurlant ces horribles débris.

Ces effrayans détails ne sont pas malheureusement les fruits de l'imagination des poètes. On lit dans l'*Histoire médicale de l'armée d'Orient*, par Desgenettes :

« Des bandes de chiens affamés, comme ceux qui dévorèrent Jézabel, rôdaient continuellement autour de nos ambulances; on les vit se jeter avec avidité sur des cataplasmes qui avaient recouvert des bubons, manger des chairs charbonnées, et se repaître de cadavres pestiférés. »

Desgenette est son nom.

Empruntons ce récit à Desgenettes lui-même :

« Ce fut pour rassurer les imaginations et le courage ébranlé de l'armée, qu'au milieu de l'hôpital je trempai une lancette dans le pus d'un bubon appartenant à un convalescent de la maladie au premier degré, et que je me fis une légère piqûre dans l'aine et au voisinage de l'aisselle, sans prendre d'autre précaution que celle de me laver avec de l'eau et du savon, qui me furent offerts. J'eus pendant plus de trois semaines deux petits points d'inflammation correspondans aux deux piqûres, et ils étaient encore très sensibles lorsqu'au retour d'Acre je me baignai, en présence d'une partie de l'armée, dans la baie de Césarée. »

Un autre trait d'héroïsme de Desgenettes, que nous n'avons pu consigner dans notre poëme, est celui-ci :

« Invité par le quartier-maître de la soixante-quinzième demi-brigade, une heure avant sa mort, à boire dans son verre

une portion de son breuvage, je n'hésitai pas à lui donner cet encouragement. Ce fait, qui se passa devant un grand nombre de témoins, fit notamment reculer d'horreur le citoyen Durand, payeur de la cavalerie, qui se trouvait dans la tente du malade. » (*Histoire médicale de l'armée d'Orient.*)

Nous ne pouvons parler ici de Desgenettes sans consacrer quelques lignes au noble dévouement de son digne émule, le chirurgien en chef Larrey.

Dans cette première marche, si pénible pour l'armée, d'Alexandrie à Damanhour, quand les soldats, trompés par le mirage, épuisés de fatigue et dévorés de soif, tombaient en expirant sur le sable du désert, on vit Larrey parcourir les rangs désespérés, exprimant sur les lèvres des soldats quelques gouttes d'esprit-de-vin qu'il portait avec lui dans une petite outre de cuir, et leur donner l'exemple d'un courage qui avait abandonné jusqu'à nos généraux.



Raffet del. Guillé sc.

ABOUKIR.

CHANT HUITIÈME.

ABOUKIR.

ARGUMENT.

Les tentes du Bosphore. — Mustapha et Mourad-Bey. — L'armée d'Orient réunie sur le promontoire d'Aboukir. — Nouveaux auxiliaires égyptiens conduits par El-Modhi. — L'artillerie volante. — Mort d'El-Modhi. — La sibylle du Coran. — Charge de Murat. — Kléber. — L'armée ottomane anéantie. — Dernière nuit de Bonaparte en Égypte. — Épilogue.

Un camp tumultueux, sorti du sein des mers,
A peuplé d'Aboukir les rivages déserts ;
L'Égypte a salué les tentes du Bosphore :
Leur parure se mêle aux couleurs de l'aurore ;
A ces rideaux zébrés d'argent et de satin,
Enflés comme une voile au souffle du matin ;
A ces frais pavillons couronnés de bannières,
D'armes, de croissans d'or, de flottantes crinières,
On croirait voir de loin un tapis d'Ispahan
Déroulé sur le sable aux bords de l'Océan.
Du Sultan de Stamboul la puissance alarmée,
Au noble Mustapha confia cette armée ;
L'imprudent, à son maître, en partant, a promis
De parer le Sérail de têtes d'ennemis !
Chaque jour, dans son camp pompeusement traînée,
On voit la longue chaîne aux vaincus destinée,

Et la cage de fer qui, du champ d'Aboukir,
Au château des Sept-Tours doit transporter Kébir.

A ces fiers Osmanlis, sur ce même rivage,
Se joignent, en poussant une clameur sauvage,
Deux mille Mamelucks, escadron épuisé
Que déroba la fuite aux vainqueurs de Ghizé.
Mourad-Bey les conduit ; rusé dans sa défaite,
De la chaîne libyque il a suivi la crête ;
Il a trompé Desaix ; et, par un long circuit,
Aux périls du désert échappé, cette nuit,
Du pacha de Stamboul ce noble auxiliaire
Dans un dernier effort veut ressaisir le Caire.
Le fier Circassien, de tant de chocs froissé,
Étale les lambeaux de son luxe passé,
Et montre avec orgueil aux Ottomans novices
Sa face de lion, belle de cicatrices.

La France, défiée aux plaines d'Aboukir,
A ce sanglant duel se hâte d'accourir ;
Du Caire, du Fayoum, de l'étroite frontière
Où Suez à deux mers oppose sa barrière,
Du Delta nourricier aux fertiles sillons,
Arrivent à la fois nos joyeux bataillons.
Quels sont ces combattans qu'on aperçoit à peine,
Marchant, le long des flots, sur la poudreuse arène?
L'armée a reconnu leur éclatante voix :
Des gouffres du désert ressuscités deux fois,
Et vainqueurs du fléau tyran de la Syrie,
Ils viennent pour combattre aux champs d'Alexandrie ;
On dirait qu'aujourd'hui, sous un climat plus doux,
Un noble instinct les guide à ce grand rendez-vous.
« Amis, leur dit le chef, je vous rends à vos frères ;
« Dès ce jour, les destins ne nous sont plus contraires ;

« Dans ce dernier combat que je vous ai promis,
« Écrasez d'un seul coup ce peuple d'ennemis !
« Ils sont tous devant vous, soldats ; le Directoire
« Par ma bouche, aujourd'hui, décrète la victoire. »

Il a dit, et déjà ses rapides regards
Ont du camp d'Aboukir mesuré les remparts ;
Devinant leur pensée aussitôt que conçue,
Du combat qui s'apprête il a jugé l'issue :
Dans la plaine il étend ses immenses réseaux,
Et semble marquer l'heure où dans les vastes eaux
Tombera, sans retour, l'armée asiatique.
Tel, sur le haut sommet de sa tour prophétique,
L'homme inspiré qui suit dans la voûte sans fin
Les astres échappés au doigt du séraphin,
Annonce l'heure fixe où, sans heurter les mondes,
Tombent sur notre ciel ces sphères vagabondes,
Et la nuit où, bornant leurs cercles révolus,
Elles percent l'abîme où l'œil ne les suit plus.
Un cri part d'Aboukir ; la redoute qui tonne
A troublé de la mer le repos monotone ;
Aux deux angles du camp par Mourad défendus,
Résonnent les canons que l'Anglais a vendus :
Et, debout sur le cap, la tour chère au Prophète,
D'un turban de fumée environne sa tête.
A ce signal, pareils en nombre à ces oiseaux
Qui dans un jour d'orage obscurcissent les eaux,
Arrivent les tribus de la zone africaine ;
Le hideux El-Modhi sur ses pas les entraîne ;
Sa voix a réveillé ces enfans des déserts :
L'olivâtre Bédouin sorti des lacs amers,
Le Maure du Sennahr, l'Abyssin qui dévore
La chair des noirs taureaux qui mugissent encore,
L'Arabe qui suspend aux créneaux d'une tour

Sa hutte de roseaux, comme un nid de vautour,
Tous les peuples, depuis les rives du Takase,
Bords inhospitaliers que le Cancer embrase,
Jusqu'aux lieux où le Nil pour la dernière fois,
De la blanche cascade entend mugir la voix.
Devant nos bataillons ces hordes rapprochées
S'arrêtent ; tout à coup leurs flèches décochées,
Comme un nuage obscur levé sur l'horizon,
Portent à l'ennemi la mort et le poison.
Autour des rangs français le noir essaim bourdonne :
Tout à coup, au signal que Bonaparte donne,
Volent ces artilleurs qui, prompts comme l'éclair,
Font rouler le canon sur ses ailes de fer ;
De sa bouche d'airain la mitraille vomie
Creuse de longs sillons dans la horde ennemie.
A l'instant le canon, l'arsenal qui le suit,
L'artilleur cavalier, tout s'échappe, tout fuit ;
Sur la ligne où gronda la redoute enflammée,
L'ennemi n'atteint plus qu'une épaisse fumée,
Et vers un but lointain reprenant son essor,
Le canon voyageur tonne et s'envole encor.

El-Modhi, ranimant ses timides peuplades,
S'écrie, en poursuivant les tonnerres nomades :
« Glorieux instrumens des célestes desseins,
« Venez, fils du désert, Arabes, Abyssins ;
« Voyez comme le plomb bondit sur ma poitrine !
« Mon souffle éteint le feu, mon regard extermine ;
« Répandu de mes mains, le sable que je tiens
« Abattra dans leur vol les boulets des chrétiens. »
Il dit ; en même temps le centaure sauvage
Lance vers l'ennemi le sable du rivage,
Et du divin Prophète invoquant le saint nom,
S'élance sur la ligne où gronde le canon ;

Des tribus de Sennahr la stupide phalange
Hurlait avec respect les paroles de l'Ange.
O terreur ! tout à coup le céleste envoyé
Bondit dans un éclair et tombe foudroyé !...
Un long cri d'épouvante éclate dans la nue ;
Tout fuit : en ce moment une femme inconnue,
Sibylle du Coran, qui de son noir talon
Excite les flancs nus d'un sauvage étalon,
Vers le corps d'El-Modhi vole et se précipite.
D'un infernal amour son sein ridé palpite ;
Sa main sèche, exercée à fouiller les tombeaux,
Lie aux crins du coursier le cadavre en lambeaux ;
L'étalon, effrayé du fardeau qui le souille,
Porte au désert natal cette informe dépouille,
Et l'on dit, de nos jours, que le corps du démon
Repose enseveli sous les sables d'Ammon.

A travers la poussière et les flots de fumée,
Les Osmanlis, du camp ont vu fuir une armée :
Ils ne soupçonnent pas que leurs lâches amis
Regagnent les déserts qui les avaient vomis.
A leurs yeux fascinés, les chrétiens sont en fuite ;
Le bouillant Mustapha s'élance à leur poursuite ;
Mourad lui crie en vain : « Quelle erreur te séduit ?
« Kébir est devant nous ; c'est El-Modhi qui fuit. »
Guidés par leur Pacha que son orgueil entraîne,
Janissaires, spahis, se jettent dans la plaine ;
Tous, gorgés d'opium, enivrés de leurs cris,
De leur camp protecteur ont quitté les abris ;
Tous, altérés de sang et d'horribles conquêtes,
Pour les tours du Sérail vont moissonner des têtes.

Bonaparte s'écrie : « Ils tombent sous nos coups !
« Prends la charge, Murat, la bataille est à nous ;

« Va leur montrer ce bras que l'Égypte redoute,
« Et jusque dans la mer écrase leur déroute. »
« — Oui, répond le héros, sur la selle grandi;
« Tu vas voir si déjà mon bras s'est engourdi;
« Ce sabre et mes dragons t'assurent leur défaite;
« Jamais tu ne m'offris une si belle fête! »
Il dit, et vers les Turcs, à flots précipités,
Il entraîne avec lui ses dragons indomptés,
Escadrons de géans, dont l'adresse fatale
Pousse comme un poignard l'épée horizontale.
Tandis qu'à leur aspect, les ennemis troublés
Regagnent de leur camp les abris reculés,
Kléber aux fantassins imprimant son audace,
De l'étroit promontoire emprisonne l'espace.
Tous s'avancent, l'œil fixe, inclinés à demi,
Et sur le premier rang montrent à l'ennemi
Cette lance française au fer triangulaire,
Du fusil tiède encor sanglante auxiliaire;
Resserrés tout à coup dans ce cercle de dards,
Les Turcs épouvantés trouvent sur leurs remparts
Murat et ses dragons, Kléber et son épée;
La route du désert aux vaincus est coupée;
La mer leur reste, asile immense mais trompeur,
Où court le désespoir, où s'engloutit la peur;
Quelque temps sur les flots ce grand débris surnage;
Mais l'agile artilleur consomme le carnage,
Et des enfans d'Allah refuge désastreux,
L'Océan calme et pur se referme sur eux.
Noble France, bondis d'orgueil! sonnez, fanfares!
Sur ce champ de combat dépeuplé de Barbares,
S'avance, tel qu'un dieu, l'impassible héros,
Paré de ses soldats et de ses généraux;
Les drapeaux d'Aboukir, du Thabor et du Caire,
Couronnent en flottant son chapeau militaire.

Murat, de la bataille arrivé le dernier,
A jeté sur ses pas Mustapha prisonnier;
L'héroïque Kléber, perçant la foule immense,
Vers son rival de gloire avec amour s'élance,
Et sur son noble cœur le presse, en s'écriant :
« Aboukir a fixé le sort de l'Orient;
« Qu'aujourd'hui devant vous tout orgueil se confonde :
« Vous êtes à mes yeux aussi grand que le monde. »

Mais la nuit, confondant le rivage et les flots,
Aux vainqueurs d'Aboukir conseille le repos;
Les soldats, possesseurs des tentes du Bosphore,
S'étendent sur l'arène, où le sang fume encore.
Demain, sur ces déserts quand le jour aura lui,
Peut-être ils pleureront leur gloire d'aujourd'hui!
Cette nuit un vaisseau sorti d'Alexandrie,
A reçu le guerrier qu'implore sa patrie.
Il vogue sur les flots, et craint que le soleil
De ses vieux compagnons ne hâte le réveil;
Tel un père entraîné dans un lointain voyage,
A l'heure du départ qui glace le courage,
De ses enfans chéris redoutant les adieux,
Attend que le sommeil ait pesé sur leurs yeux.
Le père de l'armée, en quittant cette rive,
A surpris dans ses yeux une larme furtive;
Mais il porte en son ame un regret moins amer;
Ses soldats sont heureux, il leur laisse Kléber!



Et l'armée orpheline, en sa morne attitude,
Contemplait de la mer l'immense solitude!
Soldats! pourquoi ces pleurs, ce deuil silencieux?
Un jour vous oublîrez ces funestes adieux;
L'homme qui du désert osa frayer les routes,
Vous le retrouverez dans ces sanglantes joutes
Où, de l'Europe entière acceptant les défis,
La France belliqueuse appellera ses fils.
Chargé d'autres lauriers, sur la terre natale
Il chérira toujours sa gloire orientale;
Et tandis que ses vœux pressent votre retour,
Les pompes de l'Égypte embellissent sa cour;
Et dans le Carrousel les Mamelucks du Caire
Ornent de leurs turbans sa garde consulaire.
Et vous qui, plus heureux, vainqueurs d'un long exil,
Aujourd'hui pour la France abandonnez le Nil,
Lieutenans du héros dès ses jeunes années,
A son noble avenir liez vos destinées!
Un jour, sous son manteau semé d'abeilles d'or,
Géans républicains, vous grandirez encor;
Sa main, en vous jetant des fiefs héréditaires,
Chargera de fleurons vos casques militaires.
Eckmuhl, Montebello, Berg, Frioul, Neuchâtel,
Vous donnerez au camp un blason immortel!
Le glaive impérial qui détruit et qui fonde,
Pour vous, en écussons découpera le monde;
Et devant l'ennemi, sous le feu des canons,
D'un baptême de sang anoblira vos noms!

Dans ce drame éclatant de quatorze ans de gloire,
Commencé sur le Nil, achevé sur la Loire,
Vous reverrez un jour vos généraux vieillis,
Soldats du mont Thabor et d'Héliopolis!
Vos drapeaux qu'agita l'aquilon d'Idumée,
Marcheront les premiers devant la Grande-Armée;
Vos pas ébranleront tout le Nord chancelant
Aux plaines d'Austerlitz, d'Iéna, de Fridland;
Jours de fête où, perçant un rideau de nuages,
Le soleil dardera ses lumineux présages!
Bientôt, des bords du Rhin, vers l'Asie élancés,
Émules rajeunis de vos travaux passés,
Épouvantant des Czars la sainte métropole,
Vous irez dans Moskou chercher les clefs du pôle;
Et quand, pour échapper à vos puissantes mains,
Le pôle, sous vos pieds, glacera ses chemins;
Quand les rois, secouant leur stupeur léthargique,
Convoqueront l'Europe aux champs de la Belgique,
Une dernière fois parés des trois couleurs,
Soldats, vous combattrez dans ce vallon de pleurs
Où la France, portant son dernier coup d'épée,
Tombera digne d'elle, au visage frappée!!!

Alors de ce grand siècle, étonné de finir,
Plus rien ne restera qu'un morne souvenir.
Sur une île de rocs, dans l'Océan jetée,
La gloire et le génie auront leur Prométhée,
Et les rois, l'enchaînant à cet écueil lointain,
Au vautour britannique offriront un festin.
Des nations en deuil sublimes mandataires,
Trois hommes le suivront sur les mers solitaires;
Ils formeront la cour de son étroit palais,
Et, sur un sol impur, sous un soleil anglais,
Volontaires captifs dans l'île sépulcrale,

Serviront sans témoins son ombre impériale.
Ainsi, quand sous la voûte aux funèbres parois,
Memphis vit enfermer le plus grand de ses rois,
Consacrant à la mort un culte légitime,
D'étranges courtisans suivirent la victime;
Et d'une gloire éteinte escortant les débris,
Vivans, dans son tombeau, gardèrent Sésostris!!!

NOTES

DU CHANT HUITIÈME.

Au château des Sept-Tours doit transporter Kébir.

Ces ridicules fanfaronnades sont assez dans le caractère des Turcs ; il n'est pas impossible que Mustapha eût fait préparer une cage et des chaînes pour Bonaparte et ses soldats ; du moins est-il certain qu'il avait le plus profond mépris pour ses ennemis, et une pleine confiance en lui-même, comme on peut en juger par ce qui suit :

« Mourad-Bey, sorti de la Haute-Égypte, vint, par des chemins détournés, jusqu'à Aboukir, où était campée l'armée turque. Au débarquement de ceux-ci, les détachemens français s'étaient repliés pour se concentrer : fier de cette apparence de crainte, le pacha, qui les commandait, dit avec emphase en apercevant Mourad-Bey : « Eh bien ! ces Français tant redoutés, dont tu n'as pu soutenir la présence, je me montre, les voilà qui fuient devant moi ! » Mourad-Bey, vivement blessé, lui répondit avec une espèce de fureur : « Pacha, rends grâce au Prophète qu'il convienne à ces Français de se retirer ; car, s'ils se retournaient, tu disparaîtrais devant eux, comme la poussière devant l'aquilon ! »

Il prophétisait : à quelques jours de là eut lieu la bataille d'Aboukir. (Extrait du *Mémorial de Sainte-Hélène.*)

Sa face de lion, belle de cicatrices.

Le portrait de Mourad-Bey fait partie du grand ouvrage de

l'Égypte. Le Bey est représenté assis sur un tapis, un éventail de plumes à la main. Ses traits ont une grande analogie avec la face du lion; la large blessure qu'il reçut aux Pyramides donne à sa figure un caractère d'héroïque fierté.

De la blanche cascade entend mugir la voix.

El-Modhi amène avec lui toutes les tribus, depuis le Takase, fleuve qui coule dans la Nubie et l'Éthiopie, jusqu'à la première cataracte qu'on trouve en remontant le Nil.

Ces Barbares, de retour dans leurs déserts, durent proclamer, sans doute, les exploits merveilleux de notre armée; que de bulletins arabes doivent avoir été publiés sous les huttes d'Éléphantine et dans les sépulcres de Luxor et de Thèbes! Aussi le nom de France est-il plus connu aujourd'hui encore chez les Wehabites et les Abyssins, que le nom du pays qu'ils habitent. L'anecdote suivante en est une preuve entre mille :

M. Taylor, dans une de ses laborieuses marches sous le tropique, avait confié son sac de voyage à un Arabe de Karnac; celui-ci, tout fier de son fardeau, prit subitement l'attitude d'un grenadier et marcha au pas, en disant : *Soldat français! Soldat français! Bonaparte!*

Ce trait, qui nous a été raconté par M. Taylor, rappelle ces enfans bédouins qui causèrent tant de surprise à M. de Châteaubriand, en proférant le cri : « *En avant, marche!* »

Repose enseveli sous les sables d'Ammon.

El-Modhi fut tué d'un coup de biscaïen près de Damanhour, au moment où il jetait du sable sur la direction des boulets, pour ranimer la confiance de ses crédules soldats. Une femme s'élança vers son cadavre, et le lia à la queue d'un étalon arabe, qui s'enfonça dans le désert avec son horrible fardeau.

Ces détails ont été racontés par un Arabe au général Dumas, et nous ont été communiqués par son fils.

Jamais tu ne m'offris une si belle fête!

A la bataille d'Aboukir, lorsque Murat reçut l'ordre de charger, il s'écria : *Si jamais ennemis doivent être écrasés par ma cavalerie, ce sera aujourd'hui!* Le héros tint parole.

Vous êtes à mes yeux aussi grand que le monde.

La gêne du vers nous a malheureusement contraints d'altérer ces mémorables paroles de Kléber à Bonaparte, après la bataille d'Aboukir : *Général, vous êtes grand comme le monde!*

Serviront sans témoins son ombre impériale.

En parlant de ces trois *hommes* qui ont suivi l'exil de Napoléon, nous n'avons pas prétendu soustraire à l'admiration publique le nom du quatrième, qui s'offrit pour ce grand et douloureux sacrifice; le nom de M. Las Cases est inséparable des trois autres : Bertrand, Gourgaud et Montholon. Si nous avons exprimé ici le nombre trois, c'est que nous avons voulu spécialement désigner ceux qui représentaient l'armée auprès de l'Empereur.

Nous ne pouvons terminer ces Notes sans rapporter les noms des savans et des artistes qui ont jeté tant d'éclat sur l'expédition militaire d'Égypte.

GÉOMÉTRIE.

Fourrier. — Costaz. — Corancez. — Say.

ASTRONOMIE.

Nouet. — Quesnot. — Méchain fils.

MÉCANIQUE.

Monge. — Hassenfratz jeune. — Sirop. — Cassard. — Adnès père. — Conté. — Dubois. — Couvreur. — Lenoir fils. — Adnés fils. — Cécile.

HORLOGERIE.

Lemaître.

CHIMIE.

Berthollet. — Potier. — Champy fils. — Samuel-Bernard. — Descostils. — Champy père. — Regnault.

MINÉRALOGIE.

Dolomieu. — Cordier. — Rozières. — Victor Dupuy.

BOTANIQUE.

Nectoux. — Delille. — Coquebert.

ZOOLOGIE.

Geoffroy. — Savigny. — Redouté.

CHIRURGIE.

Dubois. — Labate. — Lacipière.

PHARMACIE.

Boudet. — Rouyer.

ANTIQUITÉS.

Pourlier. — Ripault.

ARCHITECTURE.

Norry. — Balzac. — Protain. — Hyacinthe Lepère.

DESSINATEURS.

Dutertre. — Denon. — Rigo. — Joly.

INGÉNIEURS DES PONTS ET CHAUSSÉES.

Lepère aîné, Girard, ingénieurs en chef. — Bodard. — Faye. — Martin. — Duval. — Gratien-Lepère. — Saint-Génis. — Lancret. — Fèvre. — Devilliers. — Jollois. — Favier. — Thévenot. — Chabrol. — Raffeneau. — Arnollet.

INGÉNIEURS-GÉOGRAPHES.

Jacotin, ingénieur en chef. — Lafeuillade. — Greslé. — Bourgeois. — Leduc. — Boucher. — Pottier. — Dulion. — Faurie. — Bertre. — Lecesne. — Lévêque. — Chaumont. — Laroche. Jomard. — Corabœuf.

SCULPTEUR.

Casteix.

GRAVEUR.

Fouquet.

LITTÉRATEURS.

Parseval de Grandmaison. — Lerouge.

MUSICIENS.

Villoteau. — Rigel.

ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

Viard. — Alibert. — Caristie. — Duchanoy.

INTERPRÈTES.

Venture. — Magallon. — Jaubert. — Raige. — Belleteste. — Laporte.

IMPRIMEURS.

Marcel. — Puntis. — Galland.

WATERLOO.

AU GÉNÉRAL

BOURMONT.



Raffet del. Frilley sc.

WATERLOO.

WATERLOO.

Il faut donc te rouvrir, tombe long-temps fermée!
Sanglante Josaphat de notre Grande-Armée!
Levez-vous, habitans des plaines de malheur!
Pour entendre aujourd'hui d'étranges infamies,
Il faut qu'après quinze ans vos cendres endormies
        Ressuscitent avec douleur!

On s'est tu jusqu'ici; les pesans insulaires
Venaient fouler aux pieds vos gazons tumulaires.
Qu'importe? ce plaisir amusait leur orgueil:
Ils allaient achetant, dans ce bazar des tombes,
Les débris anguleux des obus et des bombes
        Au pâtre qui vit du cercueil.

Et puis ils emportaient, crédules antiquaires,
Les trésors enfouis dans ces froids reliquaires,
Assemblage confus de fer, de plomb, d'airain;
Et la foule stupide aux bords de la Tamise
Touchait avidement la dépouille conquise
        Dans ce muséum souterrain.

Il fallait ces hochets à leurs pauvres chroniques,
Au répertoire usé des fastes britanniques;

Leurs exploits remontaient aux temps de Beaumanoir :
Comme un grand souvenir dont un peuple s'honore,
Ils en étaient réduits à répéter encore
Les vieux contes du Prince-Noir.

Aussi, quand des combats la chance aléatoire
D'une page douteuse habilla leur histoire,
L'Anglais la publia monté sur des tréteaux ;
De leurs drapeaux vainqueurs ils montraient la merveille
Comme des parvenus, mendians de la veille,
Étalent leurs premiers manteaux.

Ils avaient un héros ! L'Homère de l'Écosse
Jeta dans Hyde-Park le plan de son colosse ;
Le ciseau du sculpteur mentit en le créant :
Changeant en profil grec son anglaise effigie,
Il cuirassa de fer sa poitrine élargie ;
Il fit du pygmée un géant !

Et les lords pélerins, abandonnant leur île,
Se rendaient au champ belge où vainquit leur Achille ;
Ils allaient répétant : Waterloo, Wellington !
Ces mots, plus durs encor dans leur bouche bretonne,
Tombaient comme un refrain d'un timbre monotone ;
Toujours : Waterloo, Wellington !

Eh bien ! on souffrait tout ; et l'Europe assourdie
Leur laissait le plaisir de cette parodie.
Quel besoin, pour si peu, de venger nos héros ?
Pour ce futile affront, ombres chères et saintes !
Jamais nos tristes voix, nos généreuses plaintes
N'oseraient tourmenter vos os.

Mais, outrage inouï dont la France tressaille !

Un homme, le Sinon de la grande bataille,
Du trône militaire a conquis le pouvoir;
Les Anglais l'ont voulu : par sa main diffamée
Ils donnent lâchement un soufflet à l'armée.
La venger, c'est notre devoir.

Vengeons-la ; disons tout ; qu'à notre vieille haine,
Qu'aux outrages passés l'affront nouveau s'enchaîne ;
Dans cet hymne de deuil que chacun ait son prix.
Équitables témoins de cette grande lice,
En jugeant Wellington, vouons à son complice
L'immortalité du mépris.

Reprenons pour nos morts toute leur part de gloire;
Dans son intégrité rétablissons l'histoire.
Le temps n'a pas jugé la moderne Créci :
Ce pompeux Waterloo que leur bouche raconte,
C'est notre Mont-Saint-Jean, nous l'adoptons sans honte ;
Notre bataille, la voici.

Souvent, dans ces grands chocs qui brisent un empire,
Dans ce moment suprême où tout un peuple expire,
Quand, sur un même point, deux potentats rivaux
Poussent des tourbillons d'hommes et de chevaux,
Et que le monde attend, dans sa stupeur profonde,
Un grand évènement qui va changer le monde,
Des signes précurseurs, au firmament écrits,
Parlent de l'avenir aux vulgaires esprits ;
Le ciel fait retentir, aux accords du tonnerre,
Le prologue effrayant du drame de la terre ;
Il annonce aux mortels, par cette grande voix,
Qu'il prend aussi sa part aux querelles des rois,
Et prédit par son deuil l'éclipse d'un grand homme,
Comme il fit pour César, Napoléon de Rome.

Ils ne faillirent point, ces éloquens signaux !
La nue avait ouvert ses profonds arsenaux ;
Dans les champs de Fleurus les torches de l'orage,
De nos soldats vainqueurs éclairaient le passage ;
Ils marchaient, et le bruit des tonnerres lointains
Ressemblait à l'écho de leurs canons éteints.
Là, tout est citoyen, et cette foule immense
Dans son recueillement comme un seul homme pense.
Hélas ! le temps n'est plus où leurs vieux bataillons
Combattaient l'ennemi dans ses propres sillons ;
Leur fortune a passé ; leur courage est le même :
Tous savent que demain, dans un duel suprême,
Sous leurs aigles voilés de longs crêpes de deuil,
Des portes de la France ils défendront le seuil.
Un seul homme est parjure à ce pacte unanime :
Du drapeau que la gloire avait fait légitime,
Il s'éloigne, sans bruit, la veille d'un combat ;
De la foi militaire odieux apostat,
Comme, d'un pied furtif, dans l'ombre et le mystère,
Sort du lit conjugal une femme adultère.
Dès que la nuit profonde a noirci l'horizon,
Dégradé par ses mains, rêvant la trahison,
Il s'est enfui. Demain, quand l'aube matinale
Ouvrira pour les chefs la tente impériale,
Dans ce noble cortége au grand conseil admis,
Un seul fera défaut... Il est aux ennemis.

Le traître s'est fait justice,
Il se chasse de nos rangs ;
Ah ! que son nom retentisse,
Maudit par les vétérans !
Reniant l'aigle des braves,
Qu'à Wellington, qu'aux Bataves
Il vende un honteux appui.

Grâce à la fuite d'un lâche,
L'armée est pure et sans tache;
On combattra mieux sans lui.

La France toujours heureuse
Dans ses belliqueux défis,
Du Rhin et de Sambre-et-Meuse
A fait appel à ses fils.
Puissant par sa renommée,
Sur le reste de l'armée
Plane ce corps immortel
Que jamais on ne hasarde
Qu'au jour suprême, la Garde
Qui venait du Carrousel.

Épuisés d'une victoire
Qu'ils cueillirent en chemin,
Ils marchaient dans l'ombre noire,
Soucieux du lendemain;
Parfois, dans les airs humides,
Au feu des éclairs rapides,
Scintillaient les aigles d'or,
Qui, de crêpe encor voilées,
Dans ces plaines désolées
Semblaient prendre leur essor.

La pluie aux gouttes glacées
Ruisselle des vêtemens,
Des enseignes affaissées,
Du cou des chevaux fumans.
Ralliés à leur bannière,
Les fantassins dans l'ornière
Traînent leurs pas ralentis,
Et les cavaliers plus sombres

Soulèvent, comme des ombres,
Leurs manteaux appesantis.

Voici les monts et les plaines
Que le chef leur a promis;
Ils ont oublié leurs peines
En face des ennemis.
Nulle plainte ne s'élève;
On ne veut repos, ni trève,
Ni sommeil, ni doux festins;
Qu'importe l'eau qui ruisselle?
Le Mont-Saint-Jean étincelle
Du feu des bivouacs lointains.

Les défenseurs britanniques
Apparaissent sur les monts,
Comme dans nos jeux scéniques
Errent de rouges démons.
On distingue à leur costume,
Ces soldats nés dans la brume,
Les Écossais demi-nus;
Au centre sont les Bataves,
Qui regrettent d'être braves,
Et de nous avoir connus.

Et bientôt un vent magique,
Au premier rayon qui luit,
Découronne la Belgique
Des nuages de la nuit.
Voyez, au-delà des crêtes,
Le noir manteau des tempêtes
Qui s'affaisse en larges plis;
Salut, clarté d'espérance!
Que Dieu protége la France!
C'est le soleil d'Austerlitz!

Calme imposant, que rien ne trouble encore,
Ni bruits confus dans la forêt sonore,
Ni villageois qui, d'un chant de gaîté,
Va saluant un beau matin d'été!
Bientôt, hélas! pour mourir et s'éteindre,
D'autres concerts, d'autres sons, d'autres voix,
Sur ce gazon que tant de sang doit teindre,
Retentiront pour la dernière fois.
Pompeux tableau de la puissance humaine!
L'Europe entière est là, dans cette plaine.
Entendez-vous ces belliqueux accords?
Le voyez-vous, bondissant dans l'espace,
L'aide-de-camp qui dicte un ordre et passe?
Une seule ame agite ce grand corps;
Tout est brillant, plein de vie et d'audace!
O voyageurs qui suivez ce chemin,
Comme il est beau!... Venez le voir demain.

Tout tressaille à la fois : le signal militaire
Ébranle tous les cœurs d'un choc involontaire;
C'est le premier canon, si distinct et si clair,
Quand rien ne trouble encor la pureté de l'air.
Le feu part de nos rangs; sur la ligne écarlate,
En lumineux sillons la fusillade éclate;
Les bruyans arsenaux ouverts dans les deux camps
Font jaillir à la fois leurs mobiles volcans :
La comète de fer, l'étincelante bombe,
Qui tombe en sciant l'air, tue et creuse une tombe;
L'incendiaire obus, aux bonds irréguliers,
Qui du pied des chevaux remonte aux cavaliers :
Ainsi grince le vent; sur le pont d'un navire
Avec un bruit pareil la voile se déchire.
Mais la voix qui commande, organe souverain,
Sait dominer encor les trois cents voix d'airain;

Sitôt que le boulet, de sang humain avide,
Dans les rangs labourés laisse un espace vide,
Les chefs encor debout, les officiers mourans,
Font entendre ces mots : Soldats, serrez vos rangs !

Quand le vent du matin soufflant sur notre armée,
Entr'ouvre lentement le dôme de fumée,
L'intelligent soldat tourne un œil scrutateur
Sur la haute colline où plane l'Empereur.
Il est là : la bataille à peine commencée,
Il cerne l'horizon dans sa vaste pensée :
Il distingue, à travers le brouillard sulfureux,
Les plaines, les vallons coupés de chemins creux,
La lointaine forêt de pins et de mélèzes,
Les plateaux tout rougis des deux lignes anglaises ;
Tout est devant ses yeux : par le génie et l'art,
Il ravit pas à pas toute chance au hasard,
Combine la victoire, et son œil semble lire
Sur ce grand échiquier où l'on joue un empire.
Quelquefois cependant, le regard soucieux
Et l'oreille inclinée, il consulte les cieux.
Que fais-tu donc si loin, Grouchy ? Qui te retarde,
Excelmans, autrefois toujours à l'avant-garde ?
Et Gérard, toujours prêt à marcher au canon ?
Et Vandamme ? Et vous tous de si puissant renom ?
Sans doute qu'en voyant votre marche trompée,
Vous brisez dans vos mains votre inutile épée,
Et que vous convoitez, remplis d'un saint courroux,
Cet horizon de flamme où l'on combat sans vous.

Il ne sera plus temps !... Vers les lignes bretonnes
Toute l'armée en feu s'ébranle en dix colonnes :
Jérôme le premier, vers leur droite poussé,
Veut que le sang d'un roi soit le premier versé ;

Son aile qu'il entraîne au fond de la vallée,
Emporte d'Hougoumont l'enceinte crénelée;
En vain ses défenseurs cherchent l'abri des bois;
Poursuivie et forcée une seconde fois,
L'élite des Anglais vers les monts se replie
Sous le choc foudroyant du roi de Westphalie.
Le centre de l'armée est accouru : d'Erlon
Prodigue ses boulets dans le creux du vallon,
Et sur le château-fort, si redoutable encore,
Reille lance l'obus qui brise et qui dévore.

Montez sur le plateau, centre de l'ennemi;
A vous, soldats de Ney, cuirassiers de Valmy,
Cavaliers de Milhaud! partez, la charge sonne.

La voyez-vous passer l'accablante colonne?
Ces centaures massifs aux gigantesques flancs,
A la tête de fer, aux pieds étincelans;
D'hommes et de chevaux épouvantable trombe,
En bloc elle s'élève, en bloc elle retombe,
Retentit sur les champs de son passage empreints,
Comme un son prolongé de tambours souterrains.
Le cou tendu, le sabre au niveau de la tête,
Tous, du profond ravin, remontent sur la crête,
Et, près de la couvrir de leur immense vol,
Sous les pieds des Anglais font palpiter le sol.
Voilà l'heure de mort! Puissans hommes de guerre,
Consommez aujourd'hui le deuil de l'Angleterre!
Que de fois, en pleurant leurs fils et leurs époux,
Les femmes d'Albion se souviendront de vous!
Ils l'ont voulu : leur joie au moins sera complète :
Ce n'est plus Fontenoy, bataille d'étiquette,
Où vos aïeux, cruels et courtois à demi,
Avant de l'égorger saluaient l'ennemi;

Ce n'est point une lutte avec art nivelée,
C'est un duel farouche, une ardente mêlée;
On se voit face à face, on se prend corps à corps,
Le fer a soif du sang, la terre veut dés morts.
Poussez à l'ennemi, point de coup qui l'effleure,
Visez à la poitrine où la plaie est meilleure;
Décidez, sans prétendre à des exploits nouveaux,
Qui doit mourir ici des deux peuples rivaux.

La charge a retenti sur ces profondes masses :
Les balles des fusils glissent sur les cuirasses,
Comme en un jour d'été, dans les plaines d'Artois,
La grêle rebondit sur l'ardoise des toits.
Masses d'Anglais! rempart vivant que rien n'entame,
Ni des hauts cuirassiers la foudroyante lame,
Ni les puissans chevaux sur la ligne élancés!
Ils résistent, debout l'un sur l'autre pressés;
Dans ce carré de fer que la tactique enchaîne,
Nul Anglais ne s'émeut, ni d'effroi, ni de haine;
Mais ce qu'à nos soldats inspire un noble espoir,
Ce qu'ose l'héroïsme, il le fait par devoir.
La guerre est son métier; dans un jour de bataille,
Pour gagner le salaire, il se bat... il travaille.
Peu soucieux de gloire, il subit le danger
Dans l'ignoble souci du boire et du manger,
Et de ses gras festins exigeant le partage,
Au sang de l'abattoir s'abreuve de courage;
Pareil au journalier, automate banal
Qu'un statuaire adroit met sur un piédestal,
Si ses chefs l'ont voulu, dans sa gêne stoïque,
Il garde tout un jour une pose héroïque;
Son œil n'exprime rien que la morne stupeur;
Immobile soldat, sans courage et sans peur.

Long-temps nos cavaliers se brisent sur la ligne
De ces lourds fantassins, martyrs de leur consigne;
Vingt fois sur ses longs dards, luisant épouvantail,
Les chevaux en délire enfoncent leur poitrail;
Mais comme de la mer la vague renaissante
Mine, à force de chocs, une digue puissante,
La colonne française, en rapides torrens,
Dans sa dernière charge écrase les deux rangs,
Et la mort, mille fois ou donnée, ou reçue,
Au milieu des carrés agrandit une issue.
En vain les Grands-Bretons, immobiles et froids,
Se reforment plus loin en carrés plus étroits;
En vain des autres monts regagnent-ils la cime :
Partout la main de fer les suit et les décime;
L'orgueilleux Wellington, qui pâlit pour ses jours,
Cuirassé de soldats, étouffé de secours,
De son armée entière attend la dernière heure,
Donne des ordres vains, croise les bras et pleure.

Maintenant contemplez ce champ de Waterloo,
Montez sur ces hauteurs; quel sublime tableau!
Quel spectacle! Voyez, que la bataille est belle!
Le centre des Anglais sous la Garde chancelle;
Les Bataves, chassés du château d'Hougoumont,
Ont pris pour boucliers les crêtes de ce mont;
Vingt mille Anglais, l'orgueil de leur plus forte élite,
Couchés après leur mort sur la ligne prescrite,
Ensanglantent le mont qui sera leur tombeau;
L'aigle de Frédéric s'enfuit devant Lobau;
Les bandes de vaincus, par la peur entassées,
De Bruxelle et d'Anvers inondent les chaussées;
Anglais, Hanovriens, fantassins, cavaliers,
Débordent les côteaux, franchissent les halliers.
Écoutez retentir, sur le terrain qui crie,

Le roulement d'airain du train d'artillerie;
C'est une armée en fuite, un immense débris;
Partout notre aigle plane; entendez-vous ces cris
Qu'autour de l'Empereur l'enthousiasme inspire?
C'est le cri des soldats quand ils sauvaient l'empire,
Sublime *Te Deum* que leur tonnante voix
Fit retentir dix ans à l'oreille des rois!

C'est alors que sonna cette heure solennelle
Que Dieu marque du doigt sur l'horloge éternelle.
Alors se révéla cette terrible loi
Dont l'homme cherche en vain l'insoluble pourquoi,
Cette loi qui prescrit, sans le retard d'une heure,
Qu'un monarque s'éteigne et qu'un empire meure.
Le soir, on vit paraître à l'horizon lointain
Un Blucher, un vieillard, prête-nom du destin;
Le ciel laissa tomber un atome de sable
Sur le géant que tous jugeaient impérissable;
L'aigle, sans Dieu, perdant son foudre accoutumé,
S'abîma dans la nue... et tout fut consommé.

Et vous qui, les derniers sous l'ombre tricolore,
Avez vu ce grand jour, et qui vivez encore!
Répondez : dans ce chant n'avons-nous rien omis?
Avons-nous dit le nom de tous vos ennemis?
Celui qui, seul de tous s'exilant de l'armée,
Ne fut pas dans vos rangs noirci par la fumée,
Qui, de sa voix française entonnant l'air breton,
Le soir de la bataille embrassa Wellington,
Que fait-il? Sur son front sa honte est-elle écrite?
A-t-il vu par nos lois sa famille proscrite,
Son écusson rompu, son champ semé de sel?
Est-il banni de France?

Il est au Carrousel!
Le signe de l'honneur décore sa poitrine;
La garde du château, quand il passe, s'incline.
Pour payer Waterloo, les Anglais indécis,
Sur nos faisceaux guerriers à la fin l'ont assis;
Les Anglais! Quand, cédant sa couronne échappée,
Le plus grand des vaincus leur rendit son épée,
Pour lui le pain d'exil fut mêlé de poison.
Mais toi, dans cette nuit de haute trahison,
Quand tu vins au foyer du peuple britannique,
Obscur machinateur, vendre ta foi punique,
L'Angleterre t'offrit, comme un droit mérité,
Le flétrissant honneur de l'hospitalité,
Et sa reconnaissance, à regret suspendue,
Te promit une part de la France vendue.
Eh bien! elle a rempli son pacte avilissant;
On t'a jeté le prix de la terre de sang.
Depuis qu'une ordonnance attacha ta personne
Au faîte du pouvoir où le plus pur frissonne,
Ton courage impassible, aux affronts aguerri,
Supporte fièrement l'heure de pilori.
Aux publiques clameurs ton ame est résignée;
Mais le moment approche où la France indignée
Enfin va t'accabler de son immense poids:
Sous l'auguste portique où s'agitent nos lois,
Quand ta bouche, long-temps par la pudeur fermée,
Demandera de l'or pour solder ton armée,
Un cri retentira, signal de ton déclin,
Jusqu'au pont triomphal où combat Duguesclin;
Tu verras, à ta voix, sur leurs bancs circulaires,
Électrisés d'horreur nos tribuns populaires,
Et ton œil insolent se ternira d'effroi
A l'aspect de Gérard qui répondit de toi.

Va, rien ne peut casser l'immuable anathème;
Quand le peuple a maudit, son arrêt est suprême;
Sa justice inflexible interdit tout pardon;
Tu peux sur ta poitrine étaler un cordon,
Tu peux fléchir du roi la bonté paternelle;
Mais aux regards de tous la tache est éternelle.
Quatorze ans ne font point oublier ces forfaits;
La peine se prescrit, et la honte jamais.

NOTES

DE WATERLOO.

On s'est tu jusqu'ici; les pesans insulaires.

Notre ami, M. Saintine, qui a visité l'été dernier le champ de bataille de Waterloo, et qui l'a étudié en observateur et en poète, nous a écrit de Waterloo même une lettre que nous croyons devoir insérer ici. Elle justifiera quelques-unes de nos assertions, et servira à faire connaître au lecteur l'état présent de ce lieu célèbre.

« Waterloo, 18 juin 1829.

« C'est à vous, mes amis, que je rendrai compte de mes émotions de ce jour. Elles furent nombreuses et fortes; et puisque *Waterloo* doit être le sujet de l'un de vos poëmes, vous aurez fait avec moi ce triste pélerinage.

« Parti de Bruxelles de grand matin, après avoir traversé une partie de la belle forêt de Soignes et les villages de Waterloo et de Mont-Saint-Jean, je me trouvai enfin devant ce théâtre où sembla commencer et finir ce grand drame révolutionnaire; car dès 1794 les Français, sous les ordres du général Lefèvre, illustraient déjà par deux combats, par deux victoires, la ferme de Mont-Saint-Jean et les murs de Waterloo.

« La plaine que j'avais sous les yeux est légèrement dominée par deux chaînes parallèles de monticules, dont la première, s'élevant du village de Merk-Braine au village de La Haie, se vit occupée par les Anglais. L'armée française, sur les hauteurs qui lui font face, s'étendait sur une ligne courbe et concave, en

appuyant sa gauche en avant de Braine-la-Leude, et sa droite sur le bois de Frischemont.

« Il y a quatorze ans, à pareil jour, cent cinquante mille hommes s'agitaient et mouraient sur ce terrain; aussi n'y voit-on plus aujourd'hui que des tombeaux et des trophées. Les premiers monumens qui s'offrirent à moi furent celui du général Gordon, frère du comte d'Aberdeen, et celui des Hanovriens. Ils sont situés tous deux vis-à-vis l'un de l'autre, sur les bords de la route. Les Prussiens ont élevé le leur sous la forme d'un clocher gothique en fer. Un immense amas de terre, haut de deux cent vingt-cinq pieds, représentant une pyramide à large base, et surmontée d'un énorme *lion belgique* qui regarde et semble menacer la France, est le monument triomphal des Belges. Il est construit sur ce fameux plateau où la cavalerie française attaqua et enfonça les carrés anglais, et il y entra comme matériaux cent mille charretées de terre et dix mille cadavres. Wellington seul dédaigna, pour éterniser sa gloire, l'érection d'une colonne ou d'un obélisque, car le marbre et le fer cèdent au temps; mais il s'adjugea modestement la victoire.

« Ce que je ne puis vous décrire, mes amis, c'est l'impression poignante que je ressentis, lorsque, du haut de la pyramide belge, je pus embrasser d'un coup d'œil toute la disposition du terrain, et suivre à loisir, sur l'excellente relation de M. Mortonval, les mouvemens des deux armées. Quoique je ne connusse que trop le funeste dénouement de Waterloo, en voyant passer devant moi toutes ces chances de fortune que le génie de Napoléon et la valeur des soldats avaient créées dans cette longue journée; en suivant sur le champ de bataille les mouvemens progressifs des Français, me figurant leur ardeur, leur impétuosité, voyant la ligne anglaise ébranlée, le chemin de Bruxelles déjà couvert de fuyards, Wellington lui-même ne s'armant déjà plus que du courage de la résignation, j'oubliais Blucher! et croyais encore que la victoire allait rester à la France.

« J'étais encore dans la stupéfaction du réveil, lorsque je fus distrait par l'arrivée de plusieurs étrangers, qui, avec leurs guides, vinrent prendre place auprès de moi sur la plate-forme. Il y avait parmi eux des Français, des habitans de Bruxelles, et surtout des Anglais. L'un de ces derniers, qui, aussi bien que les autres, avait payé le guide pour qu'il lui racontât sa victoire, fut d'abord très attentif lorsque le savant cicérone lui nomma, en les lui désignant du doigt, les hauteurs, les versans et les

ravins occupés par les deux armées; mais, sitôt que le narrateur eut commencé sa bataille et expliqué comment la gauche des Français attaqua et délogea d'abord les alliés du bois d'Hougoumont, l'honnête gentleman, qui n'était pas venu à Waterloo pour entendre médire des Anglais, fit aussitôt un demi-tour à droite, et, passant derrière le large piédestal du lion belgique, s'y promena quelque temps pour donner à l'historien le temps d'en finir avec son bois d'Hougoumont. Il revint bientôt se mêler au groupe d'auditeurs, mais au côté opposé à celui d'où il était parti. Il entendit alors, avec une satisfaction marquée, raconter la charge brillante de la cavalerie de Ponsonby sur l'infanterie française du centre; mais, lorsqu'il vit pour résultat les cavaliers anglais enveloppés, écrasés, les généraux Ponsonby et Picton tués, les Français maîtres de La Haie-Sainte, il fit un demi-tour à gauche, et retourna derrière son lion, exhaler sa mauvaise humeur. Puis il se risqua de nouveau; mais alors les artilleurs anglais abandonnaient leurs pièces, les carrés étaient entamés, plusieurs régimens tourbillonnaient en pleine déroute. Le grave Breton n'y tint plus; cette fois il n'alla pas chercher un refuge derrière le piédestal; et, sans attendre Blucher, il descendit les deux cent vingt-cinq marches de la montagne, indigné, sans doute, de ce qu'aux yeux mêmes d'un misérable guide, la vérité historique était encore plus respectable que les Anglais.

« Nous allâmes de là visiter ce célèbre château d'Hougoumont, dont la guerre a fait une ruine. Les arbres qui l'entourent sont mutilés par la mitraille et les boulets; de nouvelles portes viennent d'y être placées; mais on assure que les anciennes étaient tellement criblées et déchiquetées par les balles, qu'elles ressemblaient à un tamis. Les Français perdirent beaucoup de monde avant de pouvoir s'emparer d'Hougoumont; une forte haie qui, du côté qu'ils attaquaient, masquait un mur dont ils ignoraient l'existence, leur fit long-temps épuiser infructueusement tout le feu de leur mousqueterie. Deux fois ils pénétrèrent dans les cours, et deux fois ils furent repoussés. Enfin ils s'en rendirent maîtres; mais déjà l'incendie dévorait cette vieille construction, et un grand nombre de blessés furent écrasés et brûlés sous les décombres. La chapelle seule fut préservée. Les paysans, comme vous le pensez bien, ne manquèrent pas de crier au miracle, et aujourd'hui le guide nous raconta comment, lorsque de longues colonnes de flamme, après avoir détruit les bâtimens principaux, se dirigeaient vers la chapelle, elles s'ar-

rêtèrent et s'anéantirent tout-à-coup à la vue d'un énorme Christ de bois qui en surmonte la porte à l'intérieur. Je vérifiai moi-même le miracle. La chapelle était intacte; mais le Christ avait les pieds brûlés.

« En revenant d'Hougoumont, nous rencontrâmes des femmes qui voulurent nous vendre des tronçons d'armes, des débris d'obus et des balles de fusil. On m'avait dit que les habitans de ce pays en tenaient fabrique. Je me rappelais la mystification des trente mille *Othons grand bronze*, vendus aux Anglais par les Italiens modernes, faux monnayeurs de l'antiquité. Je consultai mon guide; il me dissuada. « Dans les premières années, me « dit-il, en labourant la terre, nous trouvions une telle quantité « de balles et de débris, que nous ne les ramassions que pour « les vendre à la livre. Aujourd'hui encore, avec un peu d'at- « tention, on en découvre en grand nombre. Ce n'est plus là- « dessus que nous pouvons spéculer : cela est devenu trop com- « mun. Mais si vous êtes curieux d'acheter des têtes, j'en ai là « quelques-unes bien nettoyées, et que je vous céderai. — Com- « ment, des têtes!... m'écriai-je; vous vendez des têtes? — Les « Anglais nous en emportent beaucoup, » me répondit-il froidement.

Il m'expliqua alors par quel moyen il se les procurait. Nous arrivions devant La Haie-Sainte. « Vous voyez, me dit-il, en me « montrant un grand champ de seigle à droite; tous ces épis ne « sont pas de même couleur; il y a là des places entières d'un « vert plus foncé, plus noirâtre que les autres; c'est là que sont « les fosses. Il en est ainsi presque dans toute la plaine, et lors- « que nous voulons quelques ossemens, quelques têtes, nous « remarquons l'endroit, nous attendons le soir et nous fouillons. »

« Je quittai ce spoliateur de la tombe des héros pour entrer à la ferme où je devais dîner. Tout y respirait la joie et le plaisir; car c'est fête aujourd'hui! Il y avait dans la cour de jeunes villageoises fort vives qui riaient et chantaient; un bon dîner m'attendait dans une salle à manger très propre; car la propreté est le luxe du pays; et moi, je venais de visiter un petit jardin charmant où tout était fleurs et parfums. Eh bien! mes amis, cette ferme était celle de La Haie-Sainte, la tête du centre anglais, où l'action fut la plus vive et la plus meurtrière. Ces cours avaient été jonchées de cadavres; c'est dans cette salle à manger qu'on s'était massacré pendant l'action et qu'on avait amputé les blessés après. Et dans ce jardin *gazonné et doux fleurant*, les

Français, ivres de sang et de poudre, avaient égorgé quatre cents Hanovriens qui leur criaient grâce! Les arts ne vivent que de contrastes, mais il en faut excepter la gastronomie. On dîne mal face à face avec de pareils souvenirs.

« Je couche à Waterloo, où Wellington avait établi son quartier-général. Il logeait près de l'auberge de Jean-de-Nivelles. La petite église de Waterloo a ses murs entièrement recouverts de cénotaphes en marbre, consacrés, par les différens corps de l'armée anglaise, à leurs officiers morts pendant le combat. Le cimetière renferme aussi plusieurs tombes creusées le lendemain de ce grand jour, et j'ai lu dans un jardin de la ville l'inscription tumulaire qui recouvre la jambe du comte d'Uxbridge; etc., etc., etc. »

Aussi, quand des combats la chance aléatoire.

Croirait-on que l'exaltation produite par l'heureux coup de dés de Waterloo soit encore à Londres dans toute son intensité? Pendant que les Français font de beaux cours de philosophie pour se prouver que les deux peuples rivaux se sont donné la main, que les haines nationales de peuple à peuple sont ridicules et contraires à l'esprit grave de l'époque, les Anglais, très philosophes aussi, persistent dans le *statu quo* de leurs vieilles rancunes, et nous regardent du même œil qu'au temps de Jeanne d'Arc et de Jean Chandos. Nous en sommes toujours pour nos avances de courtoisie: elles nous coûteront cher dans l'avenir. D'ailleurs les Anglais prennent nos avances pour une soumission de peuple vaincu; et si de leur côté ils balbutient quelquefois les mots d'union, de paix philosophique entre peuples, c'est de cet air de bon sens protecteur que le fort prend devant le faible. Leur gouvernement, qui n'est point du tout philosophe, croit qu'il est de sa politique d'entretenir la haine nationale de John Bull, lequel est merveilleusement porté à seconder les vues de son gouvernement. Qu'on nous permette un parallèle entre les deux peuples, parallèle qui se rattache à notre sujet.

Si, après avoir battu les Anglais à Waterloo, ainsi que nous l'avons fait, nous fussions restés maîtres du champ de bataille, l'enthousiasme aurait éclaté dans Paris. Nos auteurs dramatiques du Cirque auraient composé un mimo-drame qui, après cinquante représentations, serait rentré dans le néant. On aurait

vu dans cette pièce ce qu'on voit partout, des soldats qui s'entre-fusillent, et une intrigue d'amour jetée à travers tout cela; mais ni Wellington, ni Bligton, ni Picton, ni aucun ennemi nominativement amené. Notre peuple des boulevarts aurait applaudi les Français et plaint les Anglais, avec ce bon sens et ce tact qui le caractérisent.

Que s'est-il passé à Londres? D'abord il a été généralement admis que Wellington avait battu Napoléon sans le secours de Blucher, et Walter Scott a fait un centième roman pour le prouver. Alors leurs auteurs dramatiques, dont le meilleur ne vaut pas M. Draparnaud, ont composé des pièces ignobles, dans lesquelles on traite de lâches ces cuirassiers de la Garde qui, à jeun depuis deux jours, ont tué à coups de sabre quinze mille Anglais bien repus de vin et de bœuf. On a représenté ces misérables productions de la barbarie anglaise sur le théâtre d'Astley. On les a représentées il y a quinze ans, et, chose incroyable! elles n'ont point encore lassé aujourd'hui la curiosité britannique.

Ils avaient un héros! L'Homère de l'Écosse.

Pour comprendre jusqu'à quel degré de folie la gravité anglaise peut descendre, il faut avoir vu cette caricature d'airain, étalée sur piédestal à Hyde-Park : le vaincu de Waterloo déguisé en Achille! On nous a conté à Londres que, peu de temps après l'inauguration de cette mascarade, de jeunes Français, plus patriotes que prudens, renversèrent pendant la nuit le colosse menteur. Les traces de ce glorieux sacrilége furent promptement effacées; la statue remonta sur son piédestal, mais elle avait passé six heures dans la poussière, comme l'original à Waterloo.

Reprenons pour nos morts toute leur part de gloire.

Ce jugement, porté sur Wellington et la bataille, n'émane pas de nous, pauvres poètes, fort ignorans en stratégie. Vingt autres, avant nous, ont démontré victorieusement que sir Arthur Wellington a vu sa ligne enfoncée sur le plateau de La Haie-Sainte, qu'à six heures du soir sa bataille était perdue, et

que la chaussée de Bruxelles était inondée de bagages et de fuyards. Après cela, c'est bien la peine de se faire couler en bronze! Il est encore évident aujourd'hui, et vrai comme axiome, que, sans l'arrivée inattendue et non calculée de Blucher, le peu d'Anglais qui avait échappé au sabre des cuirassiers serait resté sur La Haie-Sainte. Il est à remarquer que, dans toutes les grandes batailles qui ont changé le sort d'une nation, la victoire se décida au tomber du jour par un incident qui n'avait pas été prévu.

Un seul homme est parjure à ce pacte unanime.

A Waterloo, la trahison a plus fait encore contre la France que l'arrivée de Blucher, machine septuagénaire, sans idée et sans volonté. Nous voulons bien admettre un instant que le général Bourmont, en passant à l'ennemi, ne lui ait porté ni cartons, ni plans, ni secrets, qu'il ait tout simplement cédé à l'impulsion de son vieux cœur chouan, quoique le moment fût mal choisi pour obéir à son cœur; mais on mesurera sans peine le terrible effet moral que cette désertion exerça sur une armée qui se souvenait de Leipsick. C'est pour cela que la *faute* de M. de Bourmont est si odieuse; il suffisait que le soldat fût instruit officiellement d'une seule trahison, pour qu'il en supposât vingt, pour qu'il en supposât cent; de là ce découragement funeste qui se propagea plus rapidement encore aux approches de la nuit.

« M. de Bourmont avait été placé dans l'armée par le prince de Neufchâtel. En 1813, au moment de l'arrivée, en Allemagne, du corps du général Grenier, qui venait de l'Italie, il fut attaché comme adjudant-commandant à l'état-major du maréchal Macdonald, chef du 11e corps. Lors de la reprise des hostilités, en août, les 3e, 5e et 11e corps ayant été mis sous les ordres de ce maréchal, le général Gérard eut le commandement du 11e, et M. de Bourmont se trouva ainsi employé près de lui. En septembre, même année, l'Empereur passa une revue du 5e corps, près de Bischofwerda; très content de ce corps d'armée, il accorda au général Gérard un grand nombre de récompenses pour les officiers et soldats. Ce général, saisissant le moment où l'Empereur lui témoignait publiquement sa satisfaction, demanda le grade de général pour M. de Bourmont, qu'une blessure rete-

nait à Dresde. Le renom que M. de Bourmont s'était acquis dans la chouannerie n'était pas de nature à prévenir l'Empereur en sa faveur; mais le général Gérard fit valoir avec tant de chaleur le dévouement et la bonne conduite de cet officier, que l'Empereur finit par lui accorder le grade de général, vainement demandé jusque-là pour lui par Macdonald et Berthier.

« Après les malheurs qui terminèrent cette campagne, l'Empereur ayant confié le commandement du corps des réserves de Paris au comte Gérard, celui-ci, satisfait des services de M. de Bourmont, obtint encore pour lui le commandement d'une de ses brigades.

« En février 1814, les corps du maréchal Victor et du général Gérard ayant dû repasser sur la rive droite de la Seine, et le général Gérard, qui faisait l'arrière-garde, voulant retarder le plus possible le passage de la Seine par l'ennemi, à Nogent, résolut de défendre cette ville ouverte en établissant des traverses dans les rues, en crénelant les maisons, etc. On n'avait que quelques heures. Le général Bourmont, avec deux bataillons, fut chargé de cette défense, et s'en acquitta de la manière la plus brillante. Les ennemis perdirent plus de deux mille hommes dans l'attaque. M. de Bourmont fut grièvement blessé. Combien de fois, depuis 1815, a-t-il dû regretter une mort qui eût été glorieuse?

« Aussitôt que l'Empereur fut informé de la résistance opiniâtre de Nogent, il envoya au comte Gérard le brevet de général de division pour M. de Bourmont; il n'y avait que quelques mois qu'il était encore adjudant-commandant. L'Empereur, en lui donnant ce rapide avancement, semblait vouloir prouver qu'il savait à la fois récompenser les belles actions et dompter ses propres préventions.

« A la Restauration, M. de Bourmont fut nommé au commandement de la division militaire à Besançon. Le maréchal Ney commandait dans cette partie de la France: M. de Bourmont se trouva sous ses ordres; circonstance qui eut plus tard les suites les plus funestes pour tous les deux. On se rappelle le procès du brave des braves...

« Pendant les Cent-Jours, M. de Bourmont sollicita vivement auprès du ministre de la guerre d'être employé activement dans l'armée. Se voyant rudement repoussé par le maréchal Davoust, il eut recours à son ancien chef Gérard; mais ce dernier ne put vaincre la répugnance de Davoust. Il s'adressa alors directement

à l'Empereur, et, secondé par le maréchal Ney, les généraux Flahaut et Labédoyère, il parvint à obtenir, de ce prince, le commandement d'une des divisions du 4e corps pour le général Bourmont. L'Empereur avait été indisposé contre M. de Bourmont pour des propos tenus dans les salons du faubourg Saint-Germain; mais les instances de son protecteur triomphèrent. L'Empereur estimait à la fois, dans le général Gérard, le caractère, les talens, la brillante bravoure et le sang-froid dans les dangers. Il avait sur lui de grandes vues.

« En vain Davoust soumit-il à l'Empereur de nouvelles observations, Bourmont fut chargé du commandement de la 3e division du 4e corps qui se formait à Metz. Il partit aussitôt pour son poste; c'était dans le commencement d'avril.

« Le 4e corps, sous les ordres de Gérard, se mit en marche le 11 juin pour se porter sur la Sambre. Le 14 il était en position à Philippeville: là il reçut l'ordre de l'Empereur de se porter au Catelet pour y passer la Sambre. La division Bourmont formait tête de colonne; son quartier-général était à Florennes, village à deux lieues en avant de Philippeville. Dans la soirée du 14, ce général fit la reconnaissance du terrain dans le plus grand détail, et donna tous les ordres nécessaires pour la sûreté de ses troupes et la marche du lendemain.

« Le 15, à quatre heures du matin, les troupes prirent les armes; à cinq heures et demie, M. de Bourmont monta à cheval, accompagné de son chef d'état-major le colonel Clouet, d'un autre officier d'état-major M. Villoutrays, et de trois aides-de-camp; un brigadier et six chasseurs à cheval servaient d'escorte. Ce groupe se porta en avant comme pour reconnaître le chemin. Au bout d'une demi-lieue, le général Bourmont renvoya, sous divers prétextes, deux de ses chasseurs au commandant de sa première brigade, et peu après il congédia les autres chasseurs, remettant au brigadier deux lettres pour le comte Gérard, et chargeant ce sous-officier de dire au général de la première brigade qu'il allait rejoindre Louis XVIII. Le brigadier le vit parlementer avec les avant-postes prussiens, et passer à l'ennemi avec ses officiers.

« Aussitôt que le loyal Gérard eut connaissance de cet évènement, il se rendit au galop sur le front de la troisième division. Les soldats étaient animés de fureur. Le général en chef confia la conduite de la division au général Hulot qui commandait la première brigade. En ce moment venaient d'arriver du

Champ-de-Mai les officiers, sous-officiers et soldats qui y avaient été envoyés pour recevoir les nouvelles aigles. Le général en chef, en les remettant à ses troupes, et après leur avoir exprimé énergiquement toute l'indignation dont il était pénétré contre M. de Bourmont, leur dit :

« Soldats de la troisième division, voici les nouvelles aigles « que l'Empereur confie à votre valeur : celles d'Austerlitz « étaient usées par quinze ans de victoires; voici l'instant de « donner de nouvelles preuves de votre brillant courage : l'en« nemi est devant vous; la France vous contemple. »

« Ce discours fut accueilli par des cris mille fois répétés de vive l'Empereur ! Le lendemain, ces mêmes soldats furent vainqueurs à Fleurus. »

. . . . Et bientôt un vent magique.

Une tempête effroyable dura pendant toute la nuit qui précéda la bataille. Les Anglais, qui bivouaquaient déjà sur place, au milieu de la journée du 17, en souffrirent beaucoup moins que les soldats de Napoléon, qui encore en marche, étaient loin de songer à s'abriter contre l'orage. Durant cette longue obscurité, interrompue seulement par la lumière rapide des éclairs, les Français manœuvraient sous des torrens de pluie, dans des chemins fangeux, défoncés sous le poids de l'artillerie, et n'entrèrent définitivement en ligne sur les hauteurs de la Belle-Alliance que dans la matinée du 18. A la pointe du jour, le maréchal Ney, après avoir parcouru le front de l'armée, se rendit vers l'Empereur, qui déjà comptait sur la victoire, malgré l'infériorité de ses forces, et lui annonça que Wellington ne paraissait pas disposé à tenter les chances de la bataille. A neuf heures, la pluie cessa, le ciel s'éclaircit ; nos soldats joyeux crurent saluer le soleil d'Austerlitz, et Napoléon, qui craignait de voir l'ennemi lui échapper, le retrouvant encore dans ses mêmes positions, s'écria plein d'enthousiasme en tendant les bras vers lui : « Ah ! je les tiens donc ces Anglais ! » Le vieux Blucher devait venir les lui arracher des mains, et donner un démenti aux calculs du génie et aux inspirations de la gloire.

L'intelligent soldat tourne un œil scrutateur.

Cette colline est située à gauche de la grande route et à hauteur de la Belle-Alliance; c'est de là que Napoléon expédia ses ordres pour la bataille. Il se trouvait ainsi au centre de son armée, tandis que Wellington, occupant encore son quartier-général dans la petite ville de Waterloo, située à deux milles de son corps d'armée, prouvait que, s'il avait manqué de prudence en acculant ses soldats sur une forêt, qui, en cas d'échec, compromettait leur salut à tous, il avait pris du moins des mesures très sages pour commander la retraite en personne, et arriver le premier à Bruxelles.

Sur ce grand échiquier où l'on joue un empire.

C'est un mot de Napoléon; à la bataille de la Moscowa, il dit: *J'attends de voir plus clair sur mon échiquier.*

Et Gérard, toujours prêt à marcher au canon?

Nous rappelons ici l'énergique expression militaire du général Gérard.

Emporte d'Hougoumont l'enceinte créneléе.

Entre les deux chaînes parallèles sur lesquelles étaient postées les deux armées, on trouve, dans le vallon, le château ou ferme d'Hougoumont, belle retraite toute couronnée de bois, et qui fut complètement dévastée dans ce grand jour. Le général anglais avait jeté dans Hougoumont ses meilleures troupes. Elles en furent chassées par Jérôme qui commandait l'aile gauche de l'armée française. Ce prince se couvrit de gloire à Waterloo. A la nuit, quand le désordre se mit dans ses rangs, il s'écria avec l'accent de l'héroïsme: *Ici doit périr tout ce qui porte le nom de Bonaparte!*

Consommes aujourd'hui le deuil de l'Angleterre.

Voici le relevé officiel des pertes éprouvées par les Anglo-Bataves et les Prussiens pendant les journées des 16, 17 et 18 juin 1815 :

Anglais.	10,981	Rapport de Wellington, du 29 juin 1815.
Hanovriens	2,757	
Légion allemande . .	1,900	États par régiment.
Brunswickois. . . .	2,000	
Nassau.	3,100	Rapport du prince Bernard.
Hollandais et Belges. .	4,136	Rapport du prince d'Orange.
Prussiens. . . . . (dont 25,000 à Ligny.)	33,132	Rapport des généraux prussiens.
	58,006 h.	

L'orgueilleux Wellington, qui pâlit pour ses jours.

Tous les historiens s'accordent à dire que Wellington, voyant tomber ses soldats autour de lui, versa d'abondantes larmes. Son patron Achille en versait aussi, mais de colère et dans sa tente ; au milieu d'une bataille, il n'en faisait répandre qu'aux Troyens. Si le général anglais a pleuré par un sentiment d'humanité, comme on veut nous le faire croire, ce sentiment ressemble beaucoup aux émotions d'une femme.

Partout notre aigle plane ; entendez-vous ces cris.

Ici se termine notre bataille de Mont-Saint-Jean : il est six heures du soir ; les Anglais sont battus, notre chant de vengeance est terminé. Tout ce qui se passe à l'arrivée de Blucher entrait aussi peu dans notre plan que dans celui de Wellington.

A-t-il vu par nos lois sa famille proscrite ?

Personne n'ignore que, d'après les lois de l'ancienne chevalerie, le coupable, convaincu de haute trahison, avant de subir le dernier supplice, voyait le bourreau briser à coups de hache son écu et son blason. Des prêtres, en lançant l'anathème, chantaient sur

lui la prière des morts; une main infamante lui imposait un baptême ignominieux, pour détruire sur son front et sur sa joue l'onction du preux et le baiser fraternel. Sa maison était rasée, son champ semé de sel, son nom maudit. Nous avons encore des chevaliers; mais, dans le cas de félonie et de déloyauté, à défaut du bourreau, ce n'est plus que l'opinion publique qui leur imprime sur le front le sceau réprobateur.

Jusqu'au pont triomphal où combat Duguesclin.

La statue du célèbre connétable qui battit les Anglais vient d'être placée nouvellement sur un des appuis du pont Louis XVI, qui fait face au palais de la Chambre des Députés.

Tu verras, à ta voix, sur leurs bancs circulaires.

« L'Empereur, le 16 au matin, aussitôt que nous fûmes à la hauteur de Fleurus, se porta au galop sur la ligne des tirailleurs, et, pour mieux reconnaître la position de l'ennemi, il monta dans un moulin qui se trouvait en avant de cette ligne, et sur notre droite. Dans ce moment j'aperçus le général Gérard dont le corps d'armée venant de Metz avait passé la Sambre au Catelet; j'en informai l'Empereur qui le fit appeler aussitôt. *Eh bien! Gérard*, lui dit-il, *votre fameux Bourmont est donc redevenu chouan? Davoust avait bien raison de me dire qu'au moment du danger cet homme nous abandonnerait.* Gérard exprima à Sa Majesté combien il regrettait d'avoir été le protecteur de cet officier. « Mais, ajoutait-il, il s'était si bien conduit jusque-là, « il me paraissait si sincèrement dévoué à Votre Majesté, que « tout autre à ma place eût été également trompé. » L'Empereur répéta alors ce qu'il avait déjà dit à Ney sur le même sujet: *Les blancs sont blancs, et les bleus sont bleus.* »

(*Extrait du Journal du général Gourgaud.*)

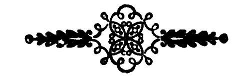


Raffet del *Polee sc*

LE FILS DE L'HOMME !

LE

FILS DE L'HOMME.



Après la publication de notre dernier poëme *Napoléon en Égypte*, nous crûmes devoir en faire hommage aux membres dispersés de la famille impériale. Des exemplaires de cet ouvrage furent adressés à Rome, à Florence, à Trieste, jusqu'à Philadelphie ; et nous ne craignons pas de l'avouer, des suffrages augustes récompensèrent notre bon souvenir, et quelques lettres honorables nous furent écrites par des mains qui avaient long-temps signé des décrets. Nous conçûmes alors le désir de tenter une nouvelle dédicace auprès d'un prince que des affections plus intimes attachent plus particulièrement à notre héros. Cette idée nous obséda quelque temps, et finit par nous entraîner : tandis que l'un de nous allait, sur le sol natal, rétablir une santé usée par les veilles, l'autre quittait Paris pour se rendre à Vienne, dans l'espoir de parvenir jusqu'au jeune duc de Reichstadt, et de lui offrir un exemplaire de *Napoléon en Égypte*.

Cette entreprise, purement littéraire et tout-à-fait inoffensive, n'a pu obtenir aucun résultat : il fallut reculer devant les obstacles politiques, et le poète voyageur est revenu dans sa patrie, sans avoir recueilli le fruit de sa course aventureuse.

PRÉFACE

OU

PROFESSION DE FOI.

Heureux d'avoir inscrit les chants d'une épopée
Sur la colonne antique où repose Pompée,
J'ai voulu répéter aux oreilles d'un fils
La gloire paternelle aux plaines de Memphis;
C'est là tout le complot de mon pélerinage.
De nobles souvenirs modeste témoignage,
J'allai pour confier au pupille d'un roi
Un livre que la France avait lu sans effroi.
O vous qui, ralliés autour du blanc panache,
Avez toujours suivi la bannière sans tache,
Serviteurs éprouvés du trône et de l'autel
Sur la terre d'exil non moins qu'au Carrousel,
Dans nos cœurs moins parfaits souffrez quelque faiblesse;
Moins purs que vous, moins pleins de vie et de jeunesse,
De nos vieilles erreurs conservant le levain,
Nous contemplons parfois un simulacre vain.
Vous ne l'ignorez pas; un coupable délire
Accueillit en naissant l'héritier de l'Empire;

Idole quand la France adorait de faux dieux,
Nous lui gardons encore un souvenir pieux.
Charles, qui le premier a droit à notre hommage,
Nous permet d'encenser une innocente image ;
Instruit par l'infortune, il pardonne à l'erreur
D'une fidélité qui survit au malheur.
Hélas ! je pris la vie au milieu d'un orage ;
Rien ne me révélait l'histoire de notre âge,
Et la gloire présente à mes yeux éblouis
Déroba bien long-temps les fils de saint Louis.
Pourtant, j'entrevoyais leur antique effigie
Comme les fictions d'une mythologie ;
J'avais lu vaguement, dans Monsieur Le Ragois,
Que la faveur du ciel nous conservait des rois ;
Mais, tout en déplorant leur race dispersée,
J'ignorais les détails de leur longue Odyssée,
Sur quel sol protecteur, sous quels lointains abris
Respiraient librement les augustes proscrits.
Soumis aveuglément au droit de la puissance,
Je ne me doutais pas, dans mon adolescence,
Que l'héritier des lis, exilé de Mittau,
Régnait, chez les Anglais, dans un humble château,
Et que, depuis vingt ans, sa bonté paternelle
Rédigeait pour son peuple une charte éternelle.
Aussi, quand le vrai roi, dans Paris ramené,
Apparut comme un astre à son peuple étonné,
Long-temps, comme étranger au sein de ma patrie,
Conservant malgré moi ma vieille idolâtrie,
Je suivais de l'erreur le labyrinthe obscur ;
Aujourd'hui même encore, instruit par l'âge mûr,
Dans les doutes nouveaux où mon esprit s'enfonce,
Souvent je m'interroge et reste sans réponse ;
Comme un frêle canot qui flotte sur les mers,
Sceptique irrésolu, je m'égare et me perds ;

Mais bientôt revenant à la saine doctrine,
Honteux de mes erreurs, je frappe ma poitrine;
Vainement la raison combat le droit public,
Elle tombe vaincue aux pieds de Metternich,
Et, bien que nourrissant un doute involontaire,
De la foi politique adore le mystère.

LE FILS DE L'HOMME.

Poète aventureux, dans mon lointain essor,
A la cour de Pyrrhus j'ai vu le fils d'Hector!
Oui, j'osai pénétrer dans la ville chrétienne
Que signale de loin la tour de Saint-Étienne :
Ce fleuve est le Danube, ami de ses remparts;
C'est ici la maison où dorment les Césars;
Voici l'écusson jaune, emblème de victoires,
Où l'aigle au double front étend ses ailes noires,
Et là, vers l'escalier qu'un Bohême défend,
S'ouvre la galerie où repose un enfant.
Que vous dirai-je encore? A mes lèvres glacées
Épargnez le récit de mes douleurs passées!
Un pouvoir ombrageux veillait autour de lui;
Je l'ai vu, mais de loin; étranger sans appui,
Au seuil de son palais, sans en toucher les dalles,
Triste, j'ai secoué mes poudreuses sandales,
Et je n'ai même pu recueillir une fois
Le son de sa parole et l'accent de sa voix.

Écoutez cependant : La nuit était venue;
Le peuple, du théâtre inondait l'avenue;
Et moi, Français obscur, par la foule conduit,
Sur un siége isolé je me jette sans bruit.

J'écoutais vaguement et je voyais à peine :
Les héros de Schiller s'agitaient sur la scène ;
A l'ovale contour des gradins spacieux,
Sur une triple ligne étincelaient des yeux ;
Dans le fond de l'arène, à peine contenues,
Comme un pavé mouvant sortaient des têtes nues ;
Au centre, aux deux côtés, de l'un à l'autre bout,
Partout était le peuple, et le calme partout.
Bientôt, dans une loge où nul flambeau ne brille,
Arrivent gravement César et sa famille,
De princes, d'archiducs, inépuisable cour,
Comme l'aire d'un aigle ou le nid d'un vautour.
On lisait sur leur front, dans leur froide attitude,
Les ennuis d'un plaisir usé par l'habitude ;
Un lustre aux feux mourans, descendu du plafond,
Mêlait sa lueur triste au silence profond ;
Seulement par secousse, à l'angle de la salle,
Résonnait quelquefois la toux impériale.
Alors un léger bruit réveilla mon esprit :
Dans la loge voisine une porte s'ouvrit,
Et, dans la profondeur de cette enceinte obscure,
Apparut tout à coup une pâle figure ;
Étreinte dans ce cadre, au milieu d'un fond noir
Elle était immobile, et l'on aurait cru voir
Un tableau de Rembrand chargé de teintes sombres
Où la blancheur des chairs se détache des ombres.
Je sentis dans mes os un étrange frisson ;
Dans ma tête siffla le tintement d'un son ;
L'œil fixe, le cou raide, et la bouche entr'ouverte,
Je ne vis plus qu'un point dans la salle déserte :
Acteurs, peuple, Empereur, tout semblait avoir fui,
Et, croyant être seul, je m'écriai : C'est lui !

C'était lui... Tout à coup la figure isolée,

D'un coup d'œil vif et prompt parcourut l'assemblée :
Telle, en éclairs de feux, jette un reflet pareil
Une lame d'acier qu'on agite au soleil.
Puis, comme réprimant un geste involontaire,
Il rendit à ses traits leur habitude austère,
Et s'assit. Cependant mes regards curieux
Dessinaient à loisir l'être mystérieux :
Voyez cet œil rapide où brille la pensée,
Ce teint blanc de Louise et sa taille élancée,
Ces vifs tressaillemens, ces mouvemens nerveux,
Ce front saillant et large, orné de blonds cheveux;
Oui, ce corps, cette tête où la tristesse est peinte,
Du sang qui les forma portent la double empreinte.
Je ne sais toutefois; je ne puis sans douleur
Contempler ce visage éclatant de pâleur!
On dirait que la vie à la mort s'y mélange :
Voyez-vous comme moi cette couleur étrange?
Quel germe destructeur, sous l'écorce agissant,
A sitôt défloré ce fruit adolescent?
Assailli malgré moi d'un effroi salutaire,
Je n'ose pour moi-même éclaircir ce mystère;
Le noir conseil des Cours, aux peuples défendu,
Est un profond abîme où nul n'est descendu;
Invisible dépôt, il est dans chaque empire
Une énigme, un secret qui jamais ne transpire :
C'est ce secret d'État que, sur le crucifix,
Les rois en expirant révèlent à leurs fils.
Faut-il vous répéter un effroyable doute?
Écoutez; ou plutôt, que personne n'écoute!
S'il est vrai qu'à ta Cour, malheureux nourrisson!
La moderne Locuste ait transmis sa leçon,
Cette horrible pâleur, sinistre caractère,
Annonce de ton sang le mal héréditaire,
Et peut-être aujourd'hui méthodique assassin,

Le cancer politique est déjà dans ton sein.
Mais non; mon ame, en vain de terreurs obsédée,
Repousse en frissonnant une infernale idée;
J'aime mieux accuser l'étude aux longues nuits,
Des souvenirs amers ou de vagues ennuis.
Comme une jeune plante à la tige légère,
Que poussa l'ouragan sur la terre étrangère,
Loin du sol paternel languit, et ne produit
Que des fleurs sans parfum et des boutons sans fruit;
Sans doute l'orphelin que la grande tempête
Emporta vers le nord dans son berceau de fête,
Aujourd'hui, comprimant de cuisantes douleurs,
Tourne vers l'occident des yeux chargés de pleurs.

O chute désastreuse et sitôt amenée!
C'était hier encor la pompeuse journée
Où le Grand-Chancelier, au fracas du canon,
Aux fastes de l'Empire associait son nom;
C'est hier qu'à Paris, sans gardes, sans défense,
Il conviait le peuple aux jeux de son enfance;
Et le peuple, attentif aux mots qu'il épelait,
Souriait à sa bouche encor blanche de lait.
D'autres fois, agitant une soyeuse rêne,
Sur la terrasse unie où se mire la Seine
Il guidait de ses mains, dans la tiède saison,
Deux paisibles coursiers à la blanche toison,
Dans le temps que son père, entraînant dix armées,
Écrasait sous son char les villes consumées.

Hélas! tout fut détruit, le faible avec le fort!
Dans son mortier de fer, l'inexorable sort,
Sous un marteau d'airain pila comme du verre
Et le jouet d'enfant et le char de la guerre;
Et dans ce jour suprême où les rois, sur Paris

Débordaient des soldats de leur gloire surpris,
Quand, pour chercher au loin une ville meilleure,
Il lui fallut quitter la royale demeure,
O prodige inouï! l'orphelin bégayant
Sembla prophétiser un oracle effrayant;
Pour la première fois, indocile et farouche,
De longs vagissemens s'échappaient de sa bouche,
Et, comme épouvanté de ses futurs destins,
Il serrait Montesquiou de ses bras enfantins.

Eh bien! long-temps meurtri par ce précoce orage,
Il a crû, toutefois, en stature, en courage;
Aujourd'hui, le plus beau des princes de sa Cour,
De la ville étrangère il a conquis l'amour.
Oh! si d'autres destins eussent régi le monde!
S'il sortait du cercueil qui dort au sein de l'onde!
S'il vivait! s'il pouvait, encore à son midi,
Contempler sous ses yeux son jeune fils grandi!
Quels baisers sortiraient de ses lèvres de flamme,
Quel océan de joie abreuverait son ame!
Lui qui, sur un roc nu, de douleurs consumé,
Réchauffait de ses pleurs un buste inanimé!
Il verrait dans ce fils, qu'il laissa si débile,
Ressortir de son sang le type indélébile!
On dit que, jeune encor, pensif et soucieux,
De ses hochets d'enfant il détournait les yeux;
Que d'un sauvage instinct sa grande ame frappée
Tressaillait comme Achille à l'aspect d'une épée.
Aujourd'hui, que du temps les rapides efforts
Ont allié la grâce aux forces de son corps,
Comme le jeune aiglon qui sent croître sa serre,
Avide des plaisirs images de la guerre,
A traverser un fleuve, à franchir un ravin,
Il pousse hardiment son coursier transylvain,

Heureux quand, libre enfin de ses tristes études,
Exerçant à son gré ces nobles habitudes,
Dans une immense plaine il étend son essor!
Mais l'ombrageux pouvoir d'un austère mentor
Redoute, dans ce cœur plein de vie et de sève,
Ces arts ambitieux par qui l'homme s'élève :
Au lieu de ces loisirs que le soupçon proscrit,
Les problèmes d'Euclide absorbent son esprit,
Et des soins vigilans, où la peur se décèle,
De cette ame inflammable éloignent l'étincelle.

Insensés! à quoi bon ces pénibles détours?
Pour soustraire à ses yeux l'histoire de nos jours,
Donnez-lui pour palais la voûte sépulcrale;
Tout lui parle de nous dans votre capitale!
Là, Wagram à l'Autriche a servi de tombeau;
Cette plaine est Essling; cette île c'est Lobau;
Ce palais de Schœnbrunn, fantôme de Versailles,
Abrita nos guerriers après trente batailles;
Tous ces humbles hameaux, ces villages sans noms,
Son père les noircit du feu de ses canons;
Sur quel endroit du sol que son pied se dirige,
Il marche sur l'histoire, il remue un prodige.
Non, non, il n'est plus temps! vos soins viennent trop tard,
Tout l'instruisit : un signe, un coup d'œil, le hasard.
Que dis-je? Quand, chassé de l'Europe chrétienne
Dom Miguel vint quêter l'assistance de Vienne,
Ce grossier Portugais, qui s'est fait roi depuis,
Fut lui-même un écho de ces merveilleux bruits.

Il sait donc désormais, il n'a plus à connaître
Ce qu'il est, ce qu'il fut, et ce qu'il pouvait être.
Oh! que tu dois souvent te dire et repasser
Dans quel large avenir tu devais te lancer!

Combien dans ton berceau fut court ton premier rêve!
Doublement protégé par le droit et le glaive,
Des peuples rassurés espoir consolateur,
Petit-fils d'un César et fils d'un Empereur,
Légataire du monde, en naissant roi de Rome,
Tu n'es plus aujourd'hui rien que LE FILS DE L'HOMME!
Pourtant quel fils de roi contre ce nom obscur
N'échangerait son titre et son sceptre futur?

Mais quoi! content d'un nom qui vaut un diadème,
Ne veux-tu rien un jour conquérir par toi-même?
La nuit, quand douze fois ta pendule a frémi,
Qu'aucun bruit ne sort plus du palais endormi,
Et que seul, au milieu d'un appartement vide,
Tu veilles, obsédé par ta pensée avide;
Sans doute que parfois sur ton sort à venir
Un démon familier te vient entretenir.
Oui, tant que ton aïeul, sur ton adolescence
De sa noble tutèle étendra la puissance,
Les jaloux archiducs, comprimant leur orgueil,
Du vieillard tout-puissant imiteront l'accueil;
Mais qui peut garantir cette paix fraternelle?
Peut-être en ce moment la mort lève son aile.
Tôt ou tard, au milieu de ses gardes hongrois,
Elle mettra la faux sur le doyen des rois;
Alors il sera temps d'expliquer ce problème
D'un sort mystérieux ignoré de toi-même :
Fils de Napoléon, petit-fils de François,
Entre deux avenirs il faudra faire un choix.
Puisses-tu, dominé par le sang de ta mère,
Bannir de ta pensée une vaine chimère,
Et de l'ambition éteindre le flambeau!
Le destin qui te reste est encore assez beau :
Les rois ont grandement consolé ton jeune âge;

Le duché de Reichstadt est un riche apanage,
Et tu pourras un jour, colonel allemand,
Conduire à la parade un noble régiment.
Qu'à ce but désormais ton jeune cœur aspire;
Borne là tes désirs, ta gloire, ton empire;
Des règnes imprévus ne gardons plus l'espoir;
Ce qu'on vit une fois ne doit plus se revoir :
Tout dort autour de nous; sur le flot populaire
Les rois ont étendu leur trident tutélaire;
Dans un ciel calme et pur luit un nouveau soleil;
Les potentats du Nord, réunis en conseil,
D'une éternelle paix gratifiant l'Europe,
Au futur genre humain ont lu son horoscope;
Et sans doute le ciel, dans ses livres secrets,
De Vienne et de Laybach a transcrit les arrêts :
Car, si la politique, en changemens féconde,
Une dernière fois bouleversant le monde,
Sous des prétextes vains divisait sans retour
L'irascible amitié de l'une et l'autre Cour;
Si, le fer à la main, vingt nations entières,
Paraissant tout à coup autour de nos frontières,
Réveillaient le tocsin des suprêmes dangers;
Surtout si, dans les rangs des soldats étrangers,
L'homme au pâle visage, effrayant météore,
Venait en agitant un lambeau tricolore;
Si sa voix résonnait à l'autre bord du Rhin...
Comme dans Josaphat la trompette d'airain,
La trompette puissante aux siècles annoncée
Suscitera les morts dans leur couche glacée;
Qui sait si cette voix, fertile en mille échos,
D'un peuple de soldats n'éveillerait les os?
Si d'un père exilé renouvelant l'histoire,
Domptant des ennemis complices de sa gloire,
L'usurpateur nouveau, de bras en bras porté,

N'entrerait pas en roi dans la grande cité?
Tels, aux bruyans accords des cris et des fanfares,
Les princes chevelus, dans les Gaules barbares,
Paraissaient au milieu des Francs et des Germains,
Montés sur des pavois soutenus par leurs mains.

C'est ainsi que, jouet d'un songe fantastique,
Je mêlais au passé l'avenir prophétique.
L'heure avait déjà fui ; sous le long corridor
La foule s'écoulait, et je rêvais encor :
Je comptais les anneaux de cette immense chaîne
Qui lia deux captifs dans les deux Sainte-Hélène ;
Je voyais tour à tour et l'enfant au berceau,
Et le saule qui pleure en gardant un tombeau,
Et tous ces souvenirs de tristesse et de gloire
Se heurtaient à la fois dans ma vague mémoire.
Alors, comme apparaît et grandit sur les murs
Un spectre que l'optique esquisse en traits obscurs,
De la place où j'étais, au plafond de la salle,
Se dressa lentement une ombre colossale ;
Trois fois elle tourna des regards de fureur
Sur les armes d'Autriche et le vieil empereur ;
Elle éleva trois fois une voix gémissante,
Puis, emportant son fils, farouche et menaçante,
L'ombre se recoucha dans son pâle linceul :
Alors finit le songe, et je me trouvai seul.

NOTES

DU FILS DE L'HOMME.

Hélas ! je pris la vie au milieu d'un orage.

On se méprendrait étrangement sur nos intentions, si l'on supposait que, dans ce morceau, nous avons voulu jeter de la gaieté ou du ridicule sur de douloureux souvenirs. A Dieu ne plaise que nous choisissions jamais pour sujet de plaisanterie de si hautes et si augustes infortunes ! Notre idée ici a été de retracer l'état de notre éducation sous le régime impérial. Certes, il est malheureusement vrai que la génération qui s'élevait à cette époque grandissait dans une ignorance complète, relativement au sort de la famille royale. Soit dans les lycées, soit dans les colléges particuliers, on affectait un profond silence sur cette histoire contemporaine; le sujet de nos entretiens et le texte même de nos compositions étaient souvent tirés du bulletin de nos armées ; et comme, au milieu de tant de prodiges, le gouvernement d'alors nous semblait indestructible, et qu'un nouvel ordre de choses était trop difficile à prévoir, il n'est pas étonnant qu'on s'occupât peu parmi nous du sort d'une famille qui devait changer la face de notre patrie. Aussi, à l'époque de la Restauration, notre éducation fut presque à refaire : il nous fallut apprendre à connaître, non seulement l'existence, mais les noms de ceux qui étaient appelés à nous gouverner. Ceci s'applique seulement aux hommes de notre âge, et personne ne peut démentir notre assertion. Nul doute que dans le même temps il n'existât un grand nombre de Français qui, à travers tant de changemens politiques, avaient toujours suivi des yeux les restes proscrits de la famille royale, et qui, même sous le gouvernement de fait, n'en conservaient pas moins au pouvoir légitime leurs souvenirs et leurs affections.

J'avais lu vaguement, dans Monsieur Le Ragois.

Les personnes qui sont fidèles à leurs souvenirs d'enfance, se rappelleront sans peine l'histoire de France de M. Le Ragois; pour les autres, nous devons ajouter que cette histoire en un volume signale, par demandes et par réponses, les principaux évènemens de nos annales, depuis Pharamond jusqu'à *Buonaparte :* là, chaque portrait de roi est accompagné d'une épigraphe latine et d'un distique français, qui préparent merveilleusement à l'intelligence du texte.

Le point sur lequel l'auteur paraît insister le plus vivement, c'est le lieu de la sépulture de nos rois. — En effet, pour complément obligé de chaque chapitre, on lit : Où fut-il enterré ? — Réponse : A Saint-Germain; ou bien : A Saint-Denis. — Personne alors n'aurait pu prévoir qu'il faudrait un jour varier la formule pour le dernier des héros de cette histoire, et dire : A Sainte-Hélène !!!

Poète aventureux. . . . . . .

Comme mon but, en écrivant cet ouvrage, n'est pas de donner ni un récit d'aventures personnelles, ni un itinéraire de Paris à Vienne, je franchirai rapidement la distance qui sépare ces deux capitales; d'ailleurs les relations de ce genre ont été faites par de meilleurs observateurs que moi; ainsi je ne dirai rien de Rastadt, célèbre par son congrès; de Carlsruhe, dont les rues aboutissent à un centre commun, comme les lames d'un éventail déployé; de Stuttgard, où j'eus le plaisir de voir M. Schwab, traducteur de notre *Napoléon en Égypte ;* de Munich, toute rajeunie par ses édifices; d'Ulm, d'Augsbourg, et de Saltzbourg, où commence l'Autriche. Je me hâte d'arriver à Vienne, qu'on prendrait de loin pour un faubourg noirâtre, entouré de plusieurs grandes villes.

Soumis à l'usage des lieux, le jour même de mon arrivée, je me rendis aux bureaux de la police, pour demander un permis de séjour. Là, il fallut subir une infinité de questions, sur le motif de mon voyage, sur les personnes qui pourraient répondre de moi, sur mes moyens d'existence, sur le séjour que je présumais faire dans cette ville; enfin, sur ma religion et mon

caractère. Je donnai tous les renseignemens qu'on exigea. Sur les deux dernières questions, je répondis que j'étais Catholique, Apostolique et Romain; et quant à mon *caractère*, je déclarai que j'étais homme de lettres, ce qui parut sonner assez mal aux oreilles de mon inquisiteur; cette dénomination lui paraissant un peu trop vague, il poussa l'attention jusqu'à me demander quels étaient les ouvrages que j'avais publiés jusqu'à ce jour: je ne crus pas utile de me vanter auprès de lui des *Villéliade*, des *Peyronnéide*, des *Corbiéréide*, ni même d'un poëme où le vénérable Metternich figure au nombre de nos héros; je me contentai de lui dire que je composais des poésies, et qu'au besoin j'écrivais en prose sur divers sujets. Cette réponse, assez peu nette, parut le satisfaire; et, moyennant un florin, bon argent, que je déposai sur son bureau, il m'accorda pour un mois le droit de bourgeoisie dans la capitale de l'Autriche.

Grâce à quelques lettres de recommandation que j'avais obtenues à Paris, et au hasard qui me fit rencontrer le plus obligeant de mes compatriotes, j'eus accès dans les maisons les plus honorables de Vienne: je m'étais d'abord convaincu de l'extrême bonté de ce peuple, en comprenant dans ce mot même la populace. La qualité d'étranger semble leur imposer une obligation de services tout-à-fait bénévoles et désintéressés. Plusieurs fois, égaré dans mes courses, j'ai demandé mon chemin à des femmes, à des vieillards, ou même à des enfans, et je voyais avec étonnement ces obligeans cicérones se déranger eux-mêmes de leurs affaires et de leurs amusemens, pour me mettre sur la voie, et me quitter sans même soupçonner qu'on pût leur offrir une récompense pour une chose si simple. Bien différens en cela de cette hideuse canaille de Londres, toujours prête à hurler contre un étranger inoffensif, toujours épiant l'occasion de l'égarer, de le fourvoyer, s'il a la malheureuse idée de lui demander une indication de chemin.

J'avoue cependant que, tout en rendant justice au bon naturel de ce peuple, je conservais encore des préventions contre la caste aristocratique; je me figurais que la morgue et le mépris pour l'étranger s'étaient réfugiés dans les salons: mais combien je fus promptement détrompé de ces fausses idées!

Ma qualité d'auteur et celle de Français étaient pour moi une double recommandation qui m'ouvrit bientôt les salons de Vienne. Là se trouvaient réunis les littérateurs les plus distingués de cette capitale. Parmi eux, je citerai d'une manière

particulière M. Hammer, premier orientaliste d'Europe; madame Pichler, auteur d'*Agatocle* et d'une foule de romans remarquables; enfin, M. Sedlitz, jeune poète hongrois, dont les ouvrages font les délices de Vienne. M. Hammer, qui joint à l'instruction la plus profonde une modestie et une simplicité toutes germaniques, m'accorda des témoignages précieux de sa bienveillance; il fit même pour moi (ce que je suis persuadé qu'il n'a fait pour personne au monde) une pièce de vers que je me plairais à citer ici, si ses éloges étaient moins exagérés.

M. Sedlitz a fait également un effort en ma faveur, et cela par suite d'une conversation qui paraîtra singulière. Le jeune poète, après avoir exprimé sur nos ouvrages les opinions les plus flatteuses, voulait à toute force obtenir de moi que notre premier poëme ne serait pas rimé. Mais, lui disais-je, ce serait une innovation ridicule en France, et personne ne nous lirait. — Essayez, répondit-il. — Mais Voltaire l'a essayé : il a fait ce qu'on appelle des vers blancs, et cette tentative n'a pas réussi. D'ailleurs enlever la rime à notre poésie, c'est la dépouiller de tout son charme et la rendre abordable à tous nos prosateurs. — Essayez, persistait-il; on pourra se moquer de vous d'abord, et ensuite on vous imitera. — Et comme à cette époque il n'était bruit dans les salons de Vienne que d'un morceau de poésie dont il était l'auteur, il voulut bien se donner la peine de me le traduire en français, vers par vers, et mot par mot. C'est une espèce de songe, d'évocation tout-à-fait dans le genre germanique: Napoléon et sa vieille armée y ressuscitent sous la plume du poète, et je pense que cette pièce, marquée au type original, fera plaisir à nos lecteurs.

LA REVUE NOCTURNE.

A minuit, de sa tombe
Le tambour se lève et sort,
Fait sa tournée et marche,
Battant la caisse bien fort.

De ses bras décharnés
Remue conjointement
Les baguettes, bat la retraite,
Réveil et roulement.

La caisse sonne étrange,
Fortement elle retentit,
Dans leur fosse en ressuscitent
Les vieux soldats péris;

Et qui au fond du Nord
Sous la glace enroidis,
Et qui trop chaudement gisent
Sous la terre d'Italie,

Et sous la bourbe du Nil
Et le sable de l'Arabie;
Ils quittent leur sépulture,
Leurs armes ils ont saisi.

Et à minuit, de sa tombe
Le trompette se lève et sort,
Monte à cheval et sonne
La trompe bruyant et fort.

Alors sur chevaux aériens
Arrivent les cavaliers,
Vieux escadrons célébrés,
Sanglans et balafrés.

Sous le casque, leurs crânes blanchâtres
Ricanent, et fièrement
Leurs mains osseuses soulèvent
Leurs glaives longs et tranchans.

Et à minuit de sa tombe
Le chef se lève et sort;
A pas lents il s'avance,
Suivi de l'état-major.

Petit chapeau il porte,
Habit sans ornemens,
Petite épée pour arme
Au côté gauche lui pend.

La lune à pâle lueur
La vaste plaine éclaire;
L'homme au petit chapeau
Des troupes revue va faire.

Les rangs présentent les armes;
Lors sur l'épaule les mettant,
Toute l'armée devant le chef
Défile tambour battant.

On voit former un cercle
De capitaines et généraux;
Au plus voisin à l'oreille
Ce chef souffle un mot.

Ce mot va à la ronde,
Résonne le long de la Seine;
Le mot donné est la France,
La parole : Sainte-Hélène.

C'est là la grande revue
Qu'aux Champs-Élysées,
A l'heure de minuit
Tient César décédé.

Ceci, comme on le voit, n'est plus que le squelette d'un corps; c'est une esquisse brute qui pourrait devenir un tableau admirable, si un Victor Hugo voulait lui donner le coloris et la vie; mais du moins cette pièce peut donner une idée de la nouvelle poésie allemande, et fournit également la preuve de la popularité que la gloire française a su conserver dans les états qu'elle avait conquis.

Et je n'ai même pu recueillir une fois
Le son de sa parole et l'accent de sa voix.

Le but de mon voyage étant d'être présenté au duc de Reichstadt, de lui offrir notre poëme, on doit penser que je ne né-

gligeai aucun moyen possible d'y parvenir. Dans le nombre des personnes qui me témoignaient quelque intérêt, les unes étaient tout-à-fait sans pouvoir, les autres craignaient avec quelque raison de s'immiscer dans une affaire de cette nature; ainsi je me vis presque réduit à moi seul pour conseiller et pour protecteur. Je pensai qu'au lieu d'employer des détours qui auraient pu attirer des soupçons sérieux sur mes intentions pacifiques, il valait mieux aborder la question avec franchise, et déclarer ouvertement le motif de mon séjour à Vienne.

D'après cette idée, je me présentai chez M. le comte de Czernine, qui est *oberhofmeister* de l'empereur, charge qui répond, je crois, à celle de grand-chambellan. Ce vénérable vieillard me reçut avec une bonté et une obligeance dont je fus vraiment pénétré; et quand je lui eus énoncé le but de ma visite, il n'en parut nullement surpris; seulement il m'engagea à m'adresser à M. le comte Dietrichstein, chargé spécialement de l'éducation du jeune prince, et même il voulut bien m'autoriser à m'y présenter sous ses auspices: je ne perdis pas un moment; et, en quittant M. le comte de Czernine, je me rendis sur-le-champ chez M. Dietrichstein.

J'eus un véritable plaisir de me trouver avec un des seigneurs les plus aimables et les plus instruits de la Cour de Vienne. Aux fonctions de grand-maître du duc de Reichstadt, il joint la charge de directeur de la bibliothèque, et, devant ce dernier titre, je pouvais invoquer hardiment ma qualité d'homme de lettres. Il voulut bien me dire que notre nom et nos ouvrages ne lui étaient point inconnus, que même il avait pris le soin de se faire envoyer de France toutes les brochures que nous avons publiées jusqu'à ce jour, et qu'en ce moment il attendait avec impatience notre dernier poëme. Comme, à tout évènement, je m'étais muni d'un exemplaire, je me hâtai de le lui offrir, et même de lui en faire une dédicace signée, ce qui parut lui être agréable. Encouragé par cet accueil, je crus le moment propice pour en venir à une ouverture décisive.

« Monsieur le comte, lui dis-je, puisque vous voulez bien me témoigner tant de bienveillance, j'oserai vous supplier de me servir dans l'affaire qui m'attire à Vienne: je suis venu dans le but unique de présenter ce livre au duc de Reichstadt; personne, mieux que son grand-maître, ne peut me seconder dans mon dessein; j'espère que vous voudrez accéder à ma demande. » — Aux premiers mots de cette humble requête verbale, le visage

du comte prit une expression, je ne dirai pas de mécontentement, mais de malaise, de contrainte : il paraissait comme fâché d'avoir été assez aimable pour m'enhardir à cette demande, et sans doute qu'il aurait préféré n'être pas dans la nécessité de me répondre. Après quelques secondes de silence, il me dit : « Est-il bien vrai que vous soyez venu à Vienne pour voir le jeune prince ? Qui a pu vous engager à une pareille démarche ? Est-il possible que vous ayez compté sur le succès de votre voyage ? On se fait donc en France des idées bien fausses, bien ridicules, sur ce qui se passe ici ? Ne savez-vous pas que la politique de la France et celle de l'Autriche s'opposent également à ce qu'aucun étranger, et surtout un Français, soit présenté au prince ? Ce que vous me demandez est donc tout-à-fait impossible. Je suis vraiment fâché que vous ayez fait un si long et si pénible voyage sans aucune chance de succès, etc., etc. »

Je lui répondis que je n'avais mission de personne en venant en Autriche ; que c'était de mon propre mouvement, et sans impulsion étrangère, que je m'étais décidé à ce voyage ; qu'en France, on pense généralement qu'il n'est pas difficile d'être présenté au duc de Reichstadt, et que même on assure qu'il reçoit les Français avec une bienveillance plus particulière ; que, d'ailleurs, les mesures de prudence qui repoussent les étrangers me semblaient ne pas devoir m'atteindre, moi qui ne suis qu'un homme de lettres, qu'un citoyen inaperçu, et qui n'ai jamais rempli de rôle ou de fonctions politiques. « Je conçois, ajoutai-je, que mon zèle peut vous paraître exagéré ; cependant considérez que nous venons de publier un poëme sur Napoléon : est-il donc si étrange que nous désirions le présenter à son fils ? Croyez-vous que cet hommage littéraire ait un but caché ? Il ne tient qu'à vous de vous convaincre du contraire. Je ne demande pas à entretenir le prince sans témoin ; ce sera devant vous, devant dix personnes, s'il le faut, et s'il m'échappe un seul mot qui puisse alarmer la politique la plus ombrageuse, je consens à finir ma vie dans une prison d'Autriche. »

Le grand-maître répliqua que tous ces bruits répandus en France, au sujet de personnes présentées au duc de Reichstadt, étaient de toute fausseté ; qu'il était persuadé que le but de mon voyage était purement littéraire, et détaché de toute pensée politique ; mais que néanmoins il lui était impossible d'outrepasser ses ordres ; que les plus strictes défenses interdisaient ces sortes d'entrevues ; que cette mesure n'était pas l'effet d'un ca-

price momentané, mais bien la suite d'un système constant adopté par les deux Cours; qu'elle n'était pas applicable à moi seul, mais à tous ceux qui tenteraient d'approcher du prince, et que j'aurais grand tort de m'en trouver lésé spécialement; « enfin, ajouta-t-il, ce qui doit excuser ces rigueurs, c'est la crainte d'un attentat sur sa personne. »

« Mais, lui dis-je, un attentat de cette nature est toujours à craindre, car le duc de Reichstadt n'est pas entouré de gardes; un homme résolu pourrait toujours l'aborder, et une seconde suffirait pour consommer un crime : votre prévoyance est donc en défaut de ce côté. — Maintenant vous craignez peut-être qu'une conversation trop libre avec des étrangers ne lui révèle des secrets, ou ne lui inspire des espérances dangereuses; mais, avec tout votre pouvoir, est-il possible à vous d'empêcher qu'on ne lui transmette ouvertement ou clandestinement une lettre, une pétition, un avis, soit à la promenade, soit au théâtre, ou dans tout autre lieu? Moi, par exemple, si, au lieu de m'adresser franchement à vous, je m'étais posté sur son passage; si je m'étais hardiment avancé vers lui, et qu'en votre présence même je lui eusse remis un exemplaire de *Napoléon en Égypte?* vous voyez bien que j'aurais trompé toutes vos précautions, et que j'aurais rempli mon but, d'une manière violente, j'en conviens, mais enfin il n'en est pas moins vrai que le prince aurait reçu mon exemplaire, et qu'il l'aurait lu ou du moins qu'il en aurait connu le titre. »

M. Dietrichstein me fit une réponse qui me glaça d'étonnement. « Écoutez, Monsieur; soyez bien persuadé que le prince n'entend, ne voit et ne lit que ce que nous voulons qu'il lise, qu'il voie et qu'il entende : s'il recevait par hasard une lettre, un pli, un livre qui eût trompé notre surveillance, et fût tombé jusqu'à lui sans passer par nos mains, croyez que son premier soin serait de nous le remettre avant de l'ouvrir; il ne se déciderait à y porter les yeux qu'autant que nous lui aurions déclaré qu'il pourrait le faire sans danger. — Il paraît, d'après cela, monsieur le comte, que le fils de Napoléon est bien loin d'être aussi libre que nous le supposons en France? — Réponse : *Le prince n'est pas prisonnier, mais....* il se trouve dans une position toute particulière. Veuillez bien ne plus me presser de vos questions, je ne pourrais vous satisfaire entièrement : renoncez également au projet qui vous a conduit ici : je vous répète qu'il y a impossibilité absolue.

— Eh bien! vous m'enlevez tout espoir; je ne puis certainement recourir à personne après votre arrêt, et je sens qu'il est inutile de renouveler mes instances; mais du moins vous ne pouvez me refuser de lui remettre cet exemplaire, au nom des auteurs: il a sans doute une bibliothèque, et ce livre n'est pas assez dangereux pour être mis à l'index.

M. Dietrichstein secoua la tête, comme un homme irrésolu; je compris qu'il lui était pénible de m'accabler de deux refus dans le même jour. Aussi, ne voulant pas le forcer à s'expliquer trop nettement, je pris congé de lui, en le priant de lire le poème, de se convaincre qu'il ne contenait rien de bien séditieux, et de me faire espérer que, d'après cette conviction, il consentirait à favoriser ma seconde demande.

Environ quinze jours après, je retournai chez le grand-maître; j'en revins encore à mes premières obsessions. Il était étonné lui-même de ma ténacité. — Je ne vous conçois vraiment pas, me disait-il; vous mettez trop d'importance à voir le prince; contentez-vous de savoir qu'il est heureux, qu'il est sans ambition: sa carrière est toute tracée; il n'approchera jamais de la France, *il n'en aura pas même la pensée*. Répétez tout ceci à vos compatriotes; désabusez-les, s'il est possible. Je ne vous demande pas le secret de tout ce que j'ai pu vous dire; bien au contraire, je vous prie, à votre retour en France, de le publier, et même de l'écrire si bon vous semble. Quant à la remise de votre exemplaire, n'y comptez pas: votre livre est fort beau comme poésie, mais il est dangereux pour le fils de Napoléon; votre style plein d'images, cette vivacité de descriptions, ces couleurs que vous donnez à l'histoire; tout cela, dans sa jeune tête, peut exciter un enthousiasme et des germes d'ambition qui, sans aucun résultat, ne serviraient qu'à le dégoûter de sa position actuelle. L'histoire, il en connaît tout ce qu'il doit savoir, c'est-à-dire les dates et les noms: vous voyez, d'après cela, que votre livre ne peut lui convenir.

J'insistai encore quelque temps; mais je vis bientôt que le grand-maître ne m'écoutait que par civilité. Je ne voulus pas m'épuiser en prières inutiles, et dès lors, désabusé de mon innocente chimère, je regardai cette visite comme une audience de congé, et je ne pensai plus qu'à retourner en France.

Jusqu'au moment de mon départ, je continuai à visiter les personnes qui m'avaient jusqu'alors témoigné tant d'intérêt. Dans une de ces paisibles réunions, on m'a répété un propos du

duc de Reichstadt, qui m'a singulièrement frappé. Je le tiens de bonne source; et, si je ne craignais de nuire à la fortune de cette personne, je la nommerais ici : qu'on se contente de savoir qu'elle voit familièrement le prince presque tous les jours. Dernièrement, cet étrange jeune homme paraissait absorbé par une idée fixe; il était entièrement distrait de sa leçon; tout-à-coup il se frappe le front avec un signe d'impatience, et laisse échapper ces mots : « Mais que veulent-ils donc faire de moi? pensent-ils « que j'aie la tête de mon père !... »

On doit conclure de cela que le rempart vivant qui l'entoure avait été franchi, qu'une lettre ou un pli indiscret avait été lancé jusqu'à lui, et que, pour cette fois, il avait enfreint les ordres qui lui prescrivent de ne rien lire sans l'aveu de ses précepteurs.

Les héros de Schiller s'agitaient sur la scène.

Le théâtre de la Cour, Hoftheater, celui où j'aperçus pour la première fois le duc de Reichstadt, est remarquable par le peu de luxe de la salle et des décorations. On y joue indistinctement la comédie, le drame tragique, et même des farces ignobles, indignes de nos théâtres des boulevarts. On vante beaucoup le mérite des acteurs; il n'appartient pas à un étranger de prononcer là-dessus; il m'a semblé qu'ils avaient plus de vérité et moins d'emphase que les comédiens anglais. Ce qui est vraiment étonnant, c'est le peu de clarté répandue dans la salle pendant la représentation. Figurez-vous une enceinte elliptique, à peu près grande comme celle des Français, éclairée, non par un lustre, mais par un quinquet à six ou huit branches, qu'on trouverait mesquin dans un estaminet de Paris : c'est au milieu de cette lueur douteuse que les spectateurs cherchent vainement à se reconnaître; aussi n'a-t-on pas pris la peine d'établir l'usage des loges grillées, ce que j'attribue moins à la sévérité des mœurs qu'à la parcimonie du luminaire.

Outre cet étrange effet de lumière fantasmagorique, on ne peut s'empêcher d'être frappé du silence de tout ce peuple. Les héros de Schiller ou de Goëthe ont beau s'agiter sur la scène, aucun cri, aucun murmure, aucun trépignement ne trahit les émotions de joie et de plaisir : l'arrivée même ou la sortie de la famille impériale n'excite pas le moindre tumulte; on dirait une

réunion d'ombres heureuses et paisibles, assistant aux Champs-Élysées à une représentation scénique.

. . . . La toux impériale.

L'empereur François depuis long-temps languit dans un état habituel de souffrance ; une toux presque constante le fatigue horriblement, et pourtant au milieu de ces douleurs physiques, au lieu de se résigner au repos que semble lui prescrire la faiblesse de son âge, cet infatigable souverain semble craindre de dérober un moment à ses devoirs. Malgré les bruits désavantageux qu'on affecte de semer sur son compte, principalement dans les libelles anglais, nous nous plaisons à rendre justice aux vertus privées de ce monarque. Par les froids les plus rigoureux, il est toujours debout à cinq heures du matin ; deux fois par semaine il donne des audiences publiques, des audiences de huit ou neuf heures, pendant lesquelles le dernier de ses sujets, un portefaix, un cocher de fiacre, peut l'aborder familièrement et lui demander justice. Il n'est aucun monarque au monde qui pousse à ce point la simplicité, ou, pour mieux dire, la bonhomie. Au milieu de la nuit, si le feu se manifeste dans quelque quartier de Vienne, il monte à cheval et se rend en personne au théâtre du danger, qu'il ne quitte que le dernier et après s'être assuré que la tranquillité est parfaitement rétablie; aussi le peuple de Vienne, qui dans ses jours de détresse lui a prodigué tant de preuves de dévouement, lui conserve encore toute son affection. On ne pousse pas autour de lui des cris tumultueux de *vive l'Empereur !* mais tous les yeux s'attachent sur lui avec intérêt; on épie en silence les changemens sinistres ou favorables de son visage, et une expression d'amour et de respect est empreinte sur toutes les physionomies.

Sur la terrasse unie où se mire la Seine.

On se rappelle que le jeune roi de Rome se montrait sur la terrasse des Tuileries, promené dans un petit char traîné par deux béliers.

Il serrait Montesquiou de ses bras enfantins.

Le 29 mars, toute la cour impériale partit pour Rambouillet; on remarqua alors avec étonnement un fait qui, dans toute autre circonstance, eût été regardé comme très ordinaire, et même puéril. Au moment de monter en voiture, le jeune Napoléon, qui était accoutumé à faire de fréquens voyages à Saint-Cloud, à Compiègne, à Fontainebleau, etc., etc., ne voulait pas quitter sa chambre; il poussait des cris, se roulait par terre, disait qu'il voulait rester à Paris, et qu'il ne voulait pas aller à Rambouillet: sa gouvernante avait beau lui promettre de nouveaux joujoux; dès qu'elle le voulait prendre par la main pour l'entraîner, il commençait à se rouler et à se débattre, en criant encore plus fort, qu'il ne voulait pas quitter Paris; il fallut employer la force pour le porter dans une voiture.

Ce grossier Portugais, qui s'est fait roi depuis.

Dom Miguel, exilé à Vienne après l'attentat de Bemposta, n'a pas laissé dans cette capitale de brillans souvenirs. — Messieurs les apostoliques de *la Quotidienne*, qui l'ont déjà canonisé de son vivant, et qui applaudissent chaque jour à la justice expéditive de leur jeune Titus, seraient peut-être désenchantés si on leur racontait ce que la notoriété publique apprend aux voyageurs sur sa vie privée. Traité à la Cour de François comme un homme sans mœurs, dégoûtant de débauche, il avait vu les portes du palais impérial se fermer pour lui, et dès lors le frère de l'empereur dom Pèdre ne fut plus qu'un coureur de filles et un pilier d'estaminet. Pour ne pas déroger tout-à-fait, il s'était formé pourtant une espèce de Cour, où toutes les nymphes de Vienne venaient ensemble ou tour à tour réveiller les désirs du jeune sultan, et le distraire par des orgies scandaleuses. — Là, chaque jour, la pipe allemande ou le cigarito portugais à la bouche, l'assassin de Moneira, jurant *caraco*, distribuant des arrêts à coups de cravache ou même à coups de poing, s'instruisait, en gouvernant son petit sérail, à l'art de décimer un royaume. Quelquefois, pour varier ses plaisirs, il prenait ses premières leçons d'équitation sur un grand lévrier allemand,

qui, mieux appris que les mules portugaises, sut respecter les côtes d'une majesté en herbe.

Enfin le ministre Metternich, voyant que dom Miguel apprenait chaque jour à ses flegmatiques vassaux qu'un fils de roi, issu des Bragance, pouvait être aussi mauvais garnement que le dernier sujet de S. M. François II, voulut mettre un terme à cette conduite avilissante, et chercha comment il pourrait occuper la nullité du Portugais. — Précisément à la même époque, le duc de Reichstadt avait besoin d'un menin; mais, fidèle au système qui avait présidé à l'éducation du jeune prince, le premier ministre voulut placer auprès de lui, ou un homme assez dévoué pour tout lui taire, ou un être assez stupide pour tout ignorer; cette dernière espèce même fut préférée, et l'on choisit dom Miguel pour occuper ce poste. — Cependant, cet homme qu'on avait cru si peu dangereux, ce Portugais si grossier, avait fait un cours d'histoire dans les billards et les tabagies; les mots de Napoléon, d'abdication, vaguement écrits dans sa tête, n'en sortaient que par idées confuses; mais ces idées, il les exprimait tout haut devant le duc de Reichstadt, et quelques mots suffirent au fils de Napoléon pour lui révéler ses destinées !!!

DOUZE JOURNÉES
DE
LA RÉVOLUTION.

PREMIÈRE JOURNÉE.



Dessiné par Raffet — *Gravé à l'eau forte par Frilley*

LE JEU DE PAUME 1789.

20 JUIN 1789.

LE JEU DE PAUME.

Major rerum mihi nascitur ordo.
VIRGILE.

Le peuple est patient, car il est éternel!
L'un à l'autre liés par un droit criminel,
Treize siècles de rois, de nobles et de prêtres,
Avaient appesanti le front de nos ancêtres :
Le peuple résigné sous des fers écrasans
Se réservait un jour après treize cents ans.
Il avait donc subi, docile tributaire,
Soixante usurpateurs par ordre héréditaire,
Depuis les premiers Francs sur le pavois élus,
Depuis l'âge douteux des soldats chevelus,
Jusqu'au roi de malheur, né pour des jours prospères,
Qui naquit criminel du crime de ses pères;
Oreste couronné dont le destin fit choix
Pour clore avec du sang ce long drame des rois.
Quel miracle eût sauvé la vieille monarchie?
La couronne pesait à sa tête fléchie;
Le sceptre, pour finir un reste de chemin,
N'était plus qu'un bâton dans sa caduque main.
Quand l'arbre est près de choir, il est temps qu'on le coupe :
Dès que l'iniquité déborde de la coupe,

Dès qu'un jour a comblé l'ère des jours maudits,
C'est au peuple à son tour de dresser des édits;
Il faut que sur les grands son bras s'appesantisse
Et que la liberté tienne un lit de justice.

Ouvre ta grille d'or, féodale cité!
Qu'on annonce le peuple! il est ressuscité!
Le voyez-vous? il vient au temple de Versailles
Avec la liberté bénir ses fiançailles;
On dirait que le ciel, en signes éclatans,
Se déclare complice à cent mille assistans;
Dans les bois du château la foudre promenée
Prête un sublime orchestre à ce grand hyménée;
Des franges de la nue aux lumineux lambeaux
Resplendit pour la fête un cercle de flambeaux.
On entend une voix, la voix des sombres crises;
Elle éveille la cour en courant sur les frises,
Sous l'arche qui conduit au royal corridor,
Sur le dôme effilé de la chapelle d'or,
Sur les frais pavillons, les longues colonnades,
Que bâtit pour lui seul le roi des dragonnades.
Oh! c'est la voix du peuple! il quitte ses sillons:
Il plante dans le parc ses premiers pavillons;
Il sent qu'il est venu son jour de représailles;
Pour mieux se faire entendre il a choisi Versailles;
En face du balcon, piédestal du grand-roi,
Le fouet en main, il dit aussi : *L'État, c'est moi.*

Venez, valets de cour; à la plèbe vassale
De vos bras énervés fermez la grande salle;
Bien! refoulez ce peuple; à ses Représentans
Barrez dès le matin l'église à deux battans;
Oh! lui, pour se montrer dans sa noble roture,
N'orne pas les lambris de soyeuse tenture;

Pour lui, point de fauteuils aux coussins ramollis,
De tapis de velours, sablés de fleur de lis.
Partout il tient sa cour; toit de chaume ou mansarde,
Vile échoppe de bois dont le mur se lézarde,
Hangar de jeux publics ou de cirques forains,
Le peuple tient partout ses États souverains;
Et le lieu qu'il choisit pour ses nobles usages
Prend une majesté qui traverse les âges;
Il imprime sur tout son mémorable sceau;
Car tout ce qui fut grand eut un humble berceau :
Le chêne aux vastes bras jaillit d'un fruit immonde;
Un pâtre de Médine a fait trembler le monde;
L'universelle Rome eut du foin pour cimier,
Son colosse futur rampa sur le fumier;
L'Évangile naquit sous l'étable de chaume,
Et la liberté sainte aux murs d'un jeu de paume.

Salut, auguste enceinte où le peuple aux abois
Demanda son salut à tes voûtes de bois!
Avec leurs yeux de flamme, avec leurs voix sonores,
Ils se levèrent là, comme des météores,
Tous ces hommes hardis dont nous nous souvenons :
Ils ignoraient encor l'avenir de leurs noms.
Pour la première fois, ces acteurs de grands rôles
Jetaient aux rangs confus de magiques paroles;
Inconnus dans le peuple, ils s'essayaient tout bas
Aux éclats de tribune, aux tragiques débats,
Aux tempêtes de voix, aux gestes de la foule,
Au retentissement d'un trône qui s'écroule,
On les voyait bondir sous le hangar des jeux,
Tous ces héros futurs des drames orageux;
Au peuple amoncelé, béant aux avenues,
Parlant avec des voix depuis lors tant connues;
Deux surtout qui semblaient sur leurs fronts réunir

Le terrible secret des choses à venir;
Mystérieux agens de cette nouvelle ère,
Double crête surgie au volcan populaire :
L'un hérissé d'orgueil, dans sa laideur si beau,
Ouragan fait de chair, qu'on nomme Mirabeau,
Puissance prophétique en un jour révélée,
Avec sa voix d'airain, sa hure échevelée,
Sa parole qui tue ou consterne d'effroi,
Tout seul il prend le peuple et le couronne roi.
Géant né pour le siècle et que le siècle pousse,
Sa main va lui donner la première secousse,
Et l'effort impulsif de ce puissant levier,
Fera trembler le sol jusqu'au vingt-un janvier...
L'autre est muet encor : sa poitrine oppressée
Se gonfle d'avenir et garde une pensée;
Sa contenance est froide, et pourtant, de son œil,
Tombe un de ces regards qui présagent le deuil,
Et l'accès du frisson qui contracte sa face,
Révèle son histoire à peine à sa préface;
Cette énigme sans mot, ce nom de fange ou d'or,
Doit luire ou se flétrir sous le neuf thermidor.
Vous étiez aussi là, penchés sur la fournaise,
De ce monde nouveau méditant la Genèse,
Hommes d'audace calme et d'énergique main,
Qu'on ne peut faire un pas sans heurter en chemin;
Homériques héros de dix ans d'épopée,
Qui vous dressez la nuit à ma vue occupée;
Et vous qu'ont emportés les politiques vents,
Et vous qui sur le sol restez encor vivans!

Oh! vierges en ce jour de crimes ou de fautes,
Vous pouvez tous ici porter vos têtes hautes;
Aucun reflet de sang ne souille encor ces murs;
Je vous embrasse tous, car vous êtes tous purs;

Gloire de bronze à vous qui, les premiers de France,
Avez par un serment juré sa délivrance;
Qui, dans le jeu de paume, et sous l'œil du château,
Avez pris à deux mains la hache et le marteau;
Et, probes journaliers, sans espoir de salaire,
Posé le monument sur sa base angulaire!
Quarante ans sont passés entre ce jour et nous;
Mais je vous vois encor sur la terre à genoux;
Je vous vois convulsifs du feu patriotique,
Le cou, les bras tendus vers le royal portique,
Et saisissant au vol l'électrique moment,
Répéter comme un chœur votre hymne de serment.
Le président du peuple, ignorant l'étiquette,
Pour son fauteuil d'honneur a pris une banquette;
C'est l'austère Bailly : ce lumineux savant
Observe, dans les nuits, l'ordre du ciel mouvant;
Mais aux champs étoilés où son œil se promène,
Jamais il n'aperçut un plus grand phénomène :
Sur un trépied de bois il apparaît, debout,
Soufflant la prophétie à ce peuple qui bout,
A la sienne unissant tant de nobles pensées,
Gouvernant de sa main cinq cents mains hérissées,
Et dans sa pose grave, et sa simple fierté,
Par un mot, comme Dieu, créant la liberté.

La liberté! Son char a trouvé son ornière;
On va la voir courir sous sa neuve bannière;
Ceux qui nous l'ont poussée ont des bras vigoureux;
Qu'importe qu'en son vol elle passe sur eux!
C'est l'idole du Gange; elle donne une extase,
Une mort sans douleur au passant qu'elle écrase;
La liberté se sert du sang de ses amis,
Pour cimenter les dons qu'elle nous a promis;
Par des chemins mêlés de gloire ou de supplice,

Il faut qu'au temps donné son œuvre s'accomplisse.
Le jour qu'elle naquit, la cour à Trianon
La regarda passer et demanda son nom;
Tous ces jeunes seigneurs, aux riches aiguillettes,
Soleils de l'Œil-de-Bœuf, rayonnans de paillettes,
D'un doigt injurieux, au perron du château,
Désignaient les tribuns vêtus du noir manteau;
Ils charmaient, au récit des populaires scènes,
D'Artois, le compagnon de leurs amours obscènes;
Leur déplorable rire emplissait les salons;
Et la femme du roi, la reine aux cheveux blonds,
Des éclats étourdis de sa joie insensée,
Parfumait en courant son royal gynécée.
Et que fait son époux? son époux chasse au tir;
Il n'entend pas la voix qui vient de retentir;
Impassible monarque, il caresse sa meute,
Dans le serment du peuple il ne voit qu'une émeute :
Pauvre roi! le bandeau transmis par ses aïeux,
En glissant de son front est tombé sur ses yeux.

Oui, jeunes courtisans, oui, femmes satinées,
Ayez foi dans la force et dans vos destinées,
Croyez-en le bonheur qui jamais ne vous ment,
Riez du jeu de paume et de son vain serment :
Que peuvent ces robins, ces gens de bas étage,
Pour vous ravir à tous votre antique héritage?
Que peuvent contre vous leurs absurdes mandats?
N'avez-vous pas ici vos remparts de soldats?
Vous tenez en vos mains la facile victoire,
Avec vos Suisses lourds, vos gardes du prétoire,
Vos cavaliers debout sur le royal perron,
Qui n'attendent qu'un mot pour darder l'éperon.
Eh bien! vous comblerez votre haute démence :
Ce premier pas du peuple est un voyage immense;

Ces gardes menaçans, par vous salariés,
Viendront baiser la main de ceux dont vous riez ;
Ces fastueux seigneurs, proscrits de leurs repaires,
Seront bientôt réduits à renier leurs pères,
A briser en public l'écu de leur maison ;
Le peuple fauchera comme un faible gazon
Vos comtes, vos barons, vos marquis, vos vidames ;
Vous entendrez un jour les plus hautaines dames,
Regrettant l'agonie au fond d'un tombereau,
Demander *un moment à monsieur le bourreau !!*

Un jour, au mois brûlant qui précède l'automne,
A Versailles, devant le bassin de Latone,
Sous l'ombre des tilleuls dont le double rideau
Teint d'un triste reflet la grande pièce d'eau,
Un vieillard promeneur, avec un doux sourire,
M'a conté lentement ce que je viens d'écrire ;
De ce glorieux drame, acteur contemporain,
Il avait mis son nom sur ce livre d'airain.
Il ajouta : « Le soir dans ces parcs solitaires
« Où les rois consommaient leurs pompeux adultères,
« Dans ce vert labyrinthe où nous nous promenons,
« Sur ce sentier de fleurs qui mène aux Trianons,
« Après le grand serment, j'ai vu le deuil descendre ;
« Au front de ce palais j'ai vu tomber la cendre ;
« Le seul cri des tribuns aux États envoyés,
« En un jour fit ce bois tel que vous le voyez ;
« Les arbustes naissans ont séché sur la tige ;
« L'imposante forêt a perdu son prestige ;
« Ce parc mélancolique où vient pleurer le vent

« Semble un de ces tableaux qu'on croit voir en rêvant,
« Que l'Arioste crée et qu'Albane dessine,
« Fantastique jardin de Médée ou d'Alcine,
« Image de vapeurs qui porte aux longs ennuis,
« Prête à s'évanouir à l'approche des nuits.
« Maintenant le grand-roi ne saurait reconnaître
« Ce merveilleux séjour que son orgueil fit naître ;
« Dans un chaos de deuil tout s'est enseveli :
« La rouille a dévoré les ressorts de Marly ;
« Les tritons des bassins sur les conques marines
« N'aspirent plus la Seine au creux de leurs narines ;
« Voyez sur ces talus les ifs silencieux,
« Comme une sombre gaze ils descendent des cieux ;
« Là, tout est triste et mort depuis le jeu de paume;
« Le silence est le roi de ce vide royaume ;
« Il semble que partout on lit : En ce temps-là
« Sous ce bois monarchique un grand peuple parla. »

NOTES

DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

Il sent qu'il est venu son jour de représailles.

Il est de ces vérités qu'on ne saurait trop répéter, parce qu'il faut qu'elles deviennent triviales pour servir plus efficacement à l'instruction du peuple ; c'est que la révolution française, si juste et si sainte dans son principe, n'a été, même dans ses plus sanglantes crises, qu'une débonnaire compensation des souffrances qu'avait endurées la nation depuis la première dynastie.

Quand on songe aux hideuses barbaries de la féodalité, à ces coutumes qui livraient, sur toute la surface de la France, le peuple entier à la merci d'une poignée de tyrans; quand on se rappelle que le seigneur, fatigué à la chasse, faisait éventrer un vassal pour réchauffer ses pieds dans le sang; quand on lit chaque jour que, depuis les prémices de la jeune vierge, jusqu'à la main coupée du serf mort insolvable, tout était dans le patrimoine des seigneurs et des princes, on est tenté de rendre hommage à la clémence de nos pères, qui se sont contentés de frapper sur un certain nombre de grands coupables.

Ne cherchez pas les causes de la révolution dans le déficit Calonne, dans l'*Encyclopédie*, dans la régence ; la révolution a été enfantée par treize siècles d'abrutissement et d'esclavage : chaque crime de la féodalité, du clergé ou des rois, apportait avec lui la nécessité d'une juste représaille.

Ce serait un rapprochement curieux que de comparer les pages sanglantes de la révolution avec la série de violences, d'attentats, d'assassinats et de massacres ordonnés par la royauté, pendant ces siècles tant préconisés, et jusqu'à nos jours. L'his-

toire de la monarchie, ainsi conçue, serait sans doute moins laconique et moins élogieuse que celle de M. Le Ragois, mais elle aurait son côté neuf de philosophie populaire; écrite à l'usage du peuple, et non *à l'usage de M. le Dauphin*, le peuple y reconnaîtrait la vérité de cette apostrophe de Grégoire: *L'histoire des rois est le martyrologe des nations.* Nous voudrions avoir le temps d'écrire un semblable livre; mais pour ceux qui seraient désireux de s'en occuper, nous allons tracer le sommaire historique de chaque règne.

PHARAMOND, roi fabuleux, dont les vertus et les vices sont ignorés. Il commit cependant le crime d'accepter la royauté absolue chez les Francs, libres et égaux jusqu'alors.

CLODION ou CLODIUS. Ses faits et gestes sont très obscurs. Il engagea sa peuplade dans des guerres injustes contre les Romains, et fut constamment battu par eux. Le jour des noces d'un de ses officiers, il eut l'imprévoyance de faire participer son armée entière aux jeux et aux fêtes; les Romains survinrent au milieu des réjouissances, et passèrent les Francs au fil de l'épée.

MÉROVÉE. Tout ce qu'on présume de lui, outre sa bataille de Châlons-sur-Marne, c'est que, par une criminelle usurpation, il fit abolir l'usage d'élire les rois, en élevant sur un bouclier le plus brave des chefs, et laissa la couronne à son fils Childéric, qui régna le premier *par droit de naissance*. Cette histoire est d'ailleurs très peu connue.

CHILDÉRIC, roi débauché et dissipateur. L'excès de ses vices souleva contre lui son peuple, qui le chassa et nomma à sa place Égidius Siagrius. Celui-ci fut tellement méchant, que les Francs rappelèrent leur premier roi.

CLOVIS, roi barbare et dévoré de la soif des richesses. Son autorité était celle d'un chef de brigands. A l'instigation de l'évêque Rémi, il embrassa le christianisme, et n'en continua pas moins ses pillages et ses assassinats.

THÉODORIC, CLODOMIR, CHILDEBERT et CLOTAIRE. Les quatre fils de Clovis eurent tous les vices de leur père, sans hériter de son génie. Ils divisèrent entre eux la Gaule comme une métairie, et entraînèrent leurs sujets dans une foule de guerres injustes et sanglantes.

CARIBERT, GONTRAN, SIGEBERT et CHILPÉRIC. Les quatre fils de Clotaire divisèrent encore la Gaule en 561. Leur règne est une suite monotone de meurtres, d'usurpations et de brigandages.

Brunehaut et **Frédégonde**, reines ou régentes, se montrent dans l'exercice de leur tyrannie dignes complices de semblables rois. Le sacrilége, l'adultère, l'assassinat et l'empoisonnement étaient leurs délassemens.

Clotaire II, fils de Frédégonde. L'histoire en dit peu de chose. On sait seulement qu'il fit assassiner Brunehaut, Boson, Godin; qu'il enrichit les évêques et les leudes, et s'assujettit le premier à la tutelle des maires du palais. Il était lâche et cruel. Il est un des premiers rois qui aient sacrifié les intérêts de son royaume aux plaisirs de la chasse.

Dagobert, roi fainéant, fit assassiner son oncle Brunulfe. Le reste de son règne, il fut remplacé par le maire du palais, et se consola avec ses femmes de son avilissement. C'est le Louis XV de la première race. Il était cruel comme son père, et fit massacrer neuf mille Bulgares qui voulaient se réfugier en France.

Sigebert et **Clovis**, rois dévots, imbéciles et fainéans, se bornèrent à enrichir leurs maîtresses et à doter les monastères.

Clotaire III, roi fainéant, laissa régner, sous son nom, Ébroin, maire du palais.

Childéric II fit enfermer dans un couvent Ébroin et Thierri, roi de Neustrie. Pour satisfaire à ses débauches, il écrasa le peuple, et fit battre de verges un citoyen vertueux, nommé Bodillon, qui blâmait ces exactions. Cet outrage causa la mort du tyran.

Thierri II et **Dagobert II**, rois cruels, débauchés et fainéans. Leur règne, ou plutôt celui d'Ébroin, maire du palais, est une suite d'assassinats. Dagobert II périt dans une émeute; Thierri II mourut dans une prison où Pepin l'avait confiné.

Clovis III, **Childebert**, **Dagobert III**, rois imbéciles et fainéans.

Chilpéric II et **Thierri III**, rois fainéans, dont les noms servent seulement pour la chronologie. On en peut dire autant de Carloman, Childéric III et Thierri IV.

Pepin-le-Bref, plus audacieux que ses pères, qui s'étaient contentés du titre de maires du palais, usurpe le trône au mépris du droit d'élection, et fonde une nouvelle dynastie.

Charlemagne, génie vaste et entreprenant, étend ses conquêtes en Europe, se fait proclamer empereur d'Occident, et porte la gloire des Francs à un haut degré de splendeur. D'ailleurs ambitieux et cruel.

LOUIS Ier, roi dévot, faible et imbécile, jouet de ses fils et des évêques.

LOTHAIRE Ier, fils dénaturé et roi despote, se soumet aux moines pour racheter ses crimes.

CHARLES-LE-CHAUVE, roi lâche, sans vertus, entreprenant et cependant inhabile à exécuter. Jouet des grands, haï du peuple, avare et avide d'impôts, il laissa, par son peu de courage, les Normands ravager une partie de son royaume.

LOUIS-LE-BÈGUE, prince valétudinaire et imbécile, sans vices ni vertus.

LOUIS III et CARLOMAN, princes faibles et dont le règne fut très court.

CHARLES-LE-GROS, roi lâche et sans énergie, fit assassiner Godefroi, ennemi qu'il n'osait combattre, signa des traités honteux avec les Normands, et se couvrit d'infamie.

CHARLES-LE-SIMPLE, roi fainéant, qui mourut en prison. C'est sous son règne que la féodalité prit sa plus grande extension.

RAOUL, roi guerrier et entreprenant.

LOUIS IV, D'OUTRE-MER, guerrier, imprudent et déloyal. Ses injustes guerres écrasèrent le peuple d'impôts.

LOTHAIRE II. L'histoire s'explique peu sur son règne. Nous savons seulement que le peuple était accablé de charges onéreuses, et livré à une odieuse servitude.

LOUIS V, roi fainéant. A la fin de son règne, l'empire de Charlemagne était réduit à la Neustrie et à quelques provinces adjacentes.

HUGUES CAPET, roi audacieux et cruel. Son règne est rempli de guerres et signalé par les envahissemens de la féodalité, dont lui-même relève.

ROBERT II chante au lutrin, dote les abbayes et fait des miracles.

HENRI Ier. Sous son règne, la guerre et la famine dépeuplèrent la France d'une manière horrible.

PHILIPPE Ier, roi débauché et cruel, altère les monnaies par avarice, et trafique scandaleusement des bénéfices ecclésiastiques.

LOUIS-LE-GROS. Son règne est une série de guerres et de brigandages. Il invente la guérison des écrouelles au moyen d'un attouchement.

LOUIS VII, dit *le Jeune*, roi faible, dissimulé, irritable et cruel, ravagea la Champagne, et brûla le bourg et le château de Vitry. Treize cents personnes périrent dans cet incendie par les ordres du roi. Il perdit une armée nombreuse dans une folle croisade.

PHILIPPE-AUGUSTE fit faire quelques progrès aux lettres et aux sciences, mais partagea les opinions et les vices de son époque.

LOUIS VIII préféra persécuter les Albigeois, et leur faire la guerre, lorsqu'il pouvait facilement chasser les Anglais qui envahissaient la France.

LOUIS IX, prince bon et honnête, dont l'Église a fait un saint, parce qu'il jeûnait, se macérait, portait un cilice, se faisait donner le fouet, et enfin parce qu'il dépensa l'argent et le sang de la France à d'inutiles et ridicules croisades.

PHILIPPE III, plutôt moine que roi.

PHILIPPE IV persécuta et brûla les Templiers. Ensuite il se délassa à battre la fausse monnaie, en altérant par ses édits la valeur des espèces.

LOUIS-LE-HUTIN, prince violent et cruel. Son règne de deux ans n'est rempli que de supplices et de persécutions.

PHILIPPE V, dit *le Long*, prince faible et indolent.

CHARLES IV, dit *le Bel*, persécuta cruellement les Juifs, et s'enrichit en altérant les monnaies.

PHILIPPE VI, prince aveugle et sans jugement, eut le malheur d'être tracassier, et d'allumer, par sa conduite impolitique, entre la France et l'Angleterre, une guerre qui dura plusieurs siècles. Il accrut les impôts, et par suite amena la famine et la peste. Pendant ces calamités, il dansait avec ses courtisans. Les historiens le représentent comme un très mauvais roi.

JEAN. L'histoire l'appelle *le Bon*, et cependant son règne n'est qu'une suite d'actes de despotisme et de traits, qui, dit un écrivain contemporain, caractérisent un tyran, dur, fougueux, colère et cruel.

CHARLES V. Il est surnommé *le Sage*, c'est-à-dire, dans le langage du temps, *le Lettré*. Il fut l'ami des moines, et pour satisfaire son avarice, écrasa la France de charges et d'impôts.

CHARLES VI, roi sans doute bon et vertueux, mais fou. Pendant sa longue démence, la France fut le théâtre des plus horribles calamités. La guerre civile, la famine, la peste, les brigands et les grands seigneurs ravagèrent ce malheureux pays,

et tourmentèrent sans relâche la nation. Les Anglais profitèrent de ces affreuses calamités pour envahir le territoire.

Charles VII, prince inepte, faible, et livré à ses maîtresses. Une femme sauva sans lui la France, et la délivra des étrangers: pour récompense, le roi la laissa brûler vive par les Anglais. Voluptueux et ignorant, Charles VII abandonna la France à l'oppression des seigneurs.

Louis XI, prince avare, méchant et superstitieux. Mauvais fils, mauvais père, il fut accusé d'avoir empoisonné son père et son frère. L'histoire l'a surnommé le Néron de la France. Pour expier ses crimes, il enrichissait les églises. Son château était entouré de fossés, de grilles et de gibets, garnis de cadavres.

Charles VIII, fils de Louis XI. Son père l'avait élevé avec cette maxime: *Celui qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner.* Il est juste de dire qu'il fut meilleur que son éducation ne pourrait le faire présumer.

Louis XII, économe et vertueux. Il avait de bonnes intentions. Ses fautes et ses erreurs appartiennent à son siècle; mais la France n'en souffrit pas moins.

François Ier. Ce roi dissipateur et débauché persécuta les protestans avec la cruauté la plus froide et la plus révoltante. Pendant vingt-deux ans, chaque jour de son règne fut marqué par un auto-da-fé; la cour assistait aux supplices et encourageait les tortures. Le roi établit un tribunal d'*inquisition*, et une *chambre ardente* pour juger plus promptement les luthériens. L'espionnage des inquisiteurs, les délations, les bûchers et la servile complaisance des tribunaux vendus à François Ier, réduisirent, sur tous les points de la France, un grand nombre de familles à l'exil ou à la misère; les biens des victimes étaient confisqués, et celles-ci livrées aux flammes sur le moindre soupçon. Des villages entiers (Cabrières et Mérindol en Provence) furent détruits, et leur population massacrée sans distinction d'âge et de sexe.

Ce roi, surnommé *le Père des lettres*, rendit, le 13 janvier 1535, un édit portant l'abolition de l'imprimerie, défendant *toute impression de livres dans le royaume, sous peine de la hart.*

Henri II, prince cruel et inepte, toute sa vie dirigé par des maîtresses, des courtisans, sa mère Médicis, et le cardinal de Lorraine.

Continuation des massacres, bûchers et supplices commencés par son prédécesseur.

François II, âgé de seize ans, ne règne que dix-sept mois. Persécutions et supplices de luthériens. Commencement des guerres de religion.

Charles IX ordonne les affreux massacres de la Saint-Barthélemy. Dix mille protestans égorgés à Paris, vingt mille dans le reste de la France. Le roi donne lui-même l'exemple.

Henri III, prince lâche et livré à la débauche; son règne est celui des mignons et des capucins. Les persécutions religieuses continuent partout où les protestans ne sont pas les plus forts. Ce prince avait, comme Charles IX, tiré sur les Parisiens la nuit des massacres.

Henri IV dilapide nos finances par sa passion du jeu et ses prodigalités à l'égard de ses maîtresses. Ce prince qui, malgré ses fautes, est encore le meilleur de nos rois, ce *bon Henri* punissait des galères le braconnier qui tirait sur le gibier royal.

Louis XIII. Guerre civile rallumée entre les catholiques et les protestans. Long despotisme de Richelieu; nombreuses victimes condamnées par la servilité des juges.

Louis XIV, surnommé *le Grand.* Tyran glorieux et prodigue, qui paya des historiographes, des poètes, des sculpteurs et des peintres, pour créer sa renommée. Ses guerres longues et continuelles épuisèrent la France d'hommes; ses fêtes et sa passion pour les monumens nécessitèrent de nombreux impôts qui appauvrirent la nation : c'est là néanmoins le beau côté de la médaille. La fin de son règne fut dirigée par les jésuites et une vieille dévote. L'édit de Nantes fut révoqué à leurs instigations, et cent cinquante mille familles protestantes, dépositaires de notre industrie, quittèrent le territoire français, victimes de leur attachement à leur religion. Ceux qui restèrent furent, pendant longues années, traqués comme des bêtes fauves, embastillés ou pendus. Des régimens de dragons convertissaient, le sabre à la main, les populations du Midi et arrachaient les enfans à leurs mères. Louis XIV mourut après soixante-dix ans d'un règne fastueux et tyrannique; le peuple se réjouit de sa mort et insulta au cadavre du grand roi.

Louis XV, livré toute sa vie à des maîtresses du plus bas étage qui règnent sous son nom, est le modèle le plus accompli du despotisme dans sa décrépitude. La France descend sous son règne au dernier rang des nations de l'Europe. Ses prodigalités, jointes à celles des règnes précédens, achèvent la misère du peuple. On

se réjouit à sa mort, et cependant l'*Almanach royal* le surnommait *le Bien-Aimé*.

Louis XVI. . . . .

Louis XVIII. Voir à la *Biographie des Contemporains* les articles : Ney, Labédoyère, Mouton-Duvernet, Faucher, Lallemand, Didier, Carbonneau, Bories, Raoulx, Goubin, Pommier, Berton, Caron, Caffé, Vallée, etc., etc., et cent autres que nous ne pouvons citer, faute d'espace. Se rappeler en outre les dépêches télégraphiques, les agens provocateurs, les assassinats du Midi, la guerre d'Espagne, etc.

Charles X. La rue Saint-Denis en 1827; la mitraille des trois journées! . . .

Maintenant, l'histoire à la main, comparez, et, si vous l'osez, condamnez la nation de 89 et celle de 1830!!

Le fouet en main, il dit aussi : *L'État, c'est moi*.

On se rappelle que Louis XIV, à peine âgé de dix-sept ans, et s'essayant au despotisme, entra subitement, le fouet à la main, à la suite d'une partie de chasse, dans la salle d'audience du parlement de Paris, et fit aux magistrats des remontrances sévères accompagnées de menaces.

C'est le même prince qui, dans une autre circonstance, et plus tard, interrompit le discours d'un conseiller qui lui disait naïvement : « Le roi et l'État. » *L'État, c'est moi*, dit le despote. Le conseiller humilia sa raison devant cet axiome, qui fit fortune et servit à la France de Charte constitutionnelle jusqu'en 1789.

Barrez dès le matin l'église à deux battans.

La cour, pour empêcher la réunion des députés du Tiers, fit fermer la porte des églises des Récollets et de Saint-Louis. C'est alors que les députés se décidèrent à prendre le jeu de paume pour tenir leur séance.

Et la liberté sainte aux murs d'un jeu de paume.

Le jeu de paume servait aux exercices des princes, et surtout

du comte d'Artois. Ses murs étaient noircis et dépouillés. Il n'y eut, pendant toute la séance, que deux ou trois mauvais bancs et une table. Mais, dit un écrivain de l'époque, ce lieu s'agrandit par la majesté de l'assemblée. Les galeries se remplirent de spectateurs; la foule du peuple entoura la porte, et dans les rues, à une grande distance, se pressa pleine d'intérêt.

Le jeu de paume est aujourd'hui un atelier de menuiserie.

Dans le serment du peuple il ne voit qu'une émeute.

Dans un des premiers mouvemens de 1789, le roi s'écria, consterné : « Mais c'est donc une émeute! » La Rochefoucauld-Liancourt lui répondit : *Non, sire; c'est une révolution.*

Louis XVI et sa cour étaient venus jusque-là sans le savoir!

Demander un moment à monsieur le bourreau.

Lorsque madame Dubarry qui, sortie des dernières classes de la société, était parvenue à gouverner despotiquement Louis XV et la France, fut condamnée à mort et conduite au lieu du supplice, elle s'exhala en cris affreux tout le long du trajet. Portée sur l'échafaud, sa dernière parole fut celle-ci : « Un moment, monsieur le bourreau!... »

DEUXIÈME JOURNÉE.



Dessiné par Raffet — *Gravé à l'eau forte par Frilley 1832*

LA BASTILLE 1789

INTRODUCTION

A LA DEUXIÈME JOURNÉE.

Le serment du jeu de paume n'était que le prologue d'un grand drame. L'heure approchait où l'insurrection parlementaire allait être suivie de la révolte des masses; où le peuple, las d'être spectateur oisif de sa régénération sociale, devait prendre part à la lutte et peser dans la balance avec ses haches, ses piques et ses canons.

Un lit de justice eut lieu le 23 juin dans la salle ordinaire des États. Les deux premiers ordres furent installés avec les formes de l'étiquette, mais on laissa longtemps le Tiers-État attendre sous le vestibule. A la fin les Députés du peuple se lassèrent de cette ridicule tribulation; ils allaient se retirer. On se décida à ouvrir, ils entrèrent.

Louis XVI fut introduit; il adressa une longue série de reproches aux États, et fit donner lecture d'une *déclaration constitutionnelle.* Cet édit cassait les arrêtés du Tiers et les mandats impératifs, et déterminait certaines formes réglementaires. Le roi ordonna ensuite à l'assemblée de se séparer, et se retira lui-même au milieu du plus profond silence. Après son départ tous les membres de la noblesse sortirent ainsi qu'une partie du clergé; les communes demeurèrent à leur place et en silence. Le grand-maître des cérémonies, Dreux-Brézé, s'approcha

de Bailly, et lui dit : « Monsieur, vous avez entendu les « ordres du roi. » *La nation assemblée n'a pas d'ordre à recevoir*, répondit le président du Tiers. Ce fut alors que Mirabeau prononça ces immortelles paroles : « Allez dire « à votre maître que nous sommes ici par la volonté du « peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des « baïonnettes. » Dreux-Brézé se retira.

Mais la cour ne se tint pas pour vaincue. Les ordres du roi amenèrent à Versailles, à Paris ou dans les environs, de nombreuses troupes prêtes à agir. On parla hautement de reléguer l'assemblée à Soissons, ou de la dissoudre par la force. Le ministère fut recomposé, et le Génevois Necker, directeur-général des finances, fut exilé à Coppet.

Cependant une effervescence singulière se manifestait à Paris. Dès la nuit du 12 au 13 juillet, les principales barrières furent incendiées. Le prince de Lambesc, pour étouffer l'émeute, chargea les citoyens à la tête d'un régiment étranger, et tua de sa main un vieillard, aux Tuileries. Ce meurtre fut le signal de la vengeance.

Le premier coup frappé sur le vieil édifice lézardé et décrépit de la monarchie capétienne fut la prise de la Bastille par le peuple de Paris soulevé au nom de la liberté et de l'égalité. C'est ce glorieux évènement qui forme le sujet de la *deuxième journée.*

14 JUILLET 1789.

LA BASTILLE.

Ici l'on danse.
(*Le Peuple.*)

Au flanc des vieilles tours, par les siècles noircies,
Le temps a sillonné de sombres prophéties;
Sous le crâne voûté de leurs blocs chancelans,
Un oracle enfoui dort quelquefois mille ans.
Les règnes de nos jours, comme ceux des vieux âges,
Sous des Palladium conjurent les présages;
Mais, quand des potentats l'heure suprême a lui,
Leur talisman se brise et les brise avec lui.
Le jour où sur le front de la Gaule vassale,
La Bastille éleva sa tête colossale,
Ses créneaux, ses donjons, son large parapet,
Un nécromant parut devant Charles Capet:
« Écoute bien, le ciel m'en donna l'assurance,
« Le sang capétien dominera la France;
« Sous le nom des Bourbons, à défaut des Valois,
« La race de tes fils lui dictera ses lois;
« Ils la tiendront esclave et ne craindront rien d'elle,
« Tant que subsistera ta haute citadelle;
« Tant que sur ses pieds lourds, que le ciment unit,
« Se soutiendra debout ta fille de granit.
« L'heure qui la verra s'incliner sur son ombre,
« L'heure où d'humbles vassaux, enhardis par le nombre,

« A sa tête royale auront porté la main,
« Sera pour tes neveux le jour sans lendemain. »
Et depuis lors, pareil au glas de l'agonie,
Cet oracle importun troublait la tyrannie ;
La soucieuse Cour, le doigt vers l'avenir,
Du secret désastreux n'osait s'entretenir,
Et les rois, en quittant le trône héréditaire,
Transmettaient à leurs fils le paternel mystère.
Aussi, pour raffermir leur pâle royauté,
Chacun d'eux, sur le trône à son tour cahoté,
Exhaussait de ses mains la prison sans rivale,
De son fossé bourbeux prolongeait l'intervalle,
Attachait à ses flancs une nouvelle tour
Plus haute, inaccessible à l'aile du vautour,
Et pour garder ce Fort, protecteur de sa race,
Ajoutait une pièce à sa dure cuirasse.

Elle était donc debout, cette fille des rois,
Étendant sur le sol ses immenses parois ;
Babel du despotisme, elle portait aux nues
Ses corridors, tout pleins de choses inconnues,
Ses insolentes tours que la crainte bâtit,
Ses voûtes d'où jamais une voix ne sortit.
Les monarques juraient par sa base éternelle :
Du peuple de Paris sinistre sentinelle,
Le front illuminé d'immobiles fanaux,
Au-dessus du faubourg élevant ses créneaux,
La nuit, elle parlait de ses lugubres scènes,
Avec son frère aîné le donjon de Vincennes.
Heure morne ! au signal des muets familiers,
Le rauque pont-levis hurlait sur ses piliers ;
On entendait rugir, du pavé jusqu'au faîte,
Les gonds, les cadenas, orchestre de la fête ;
L'orgueilleuse étalait son formidable écrin

De chaînes, de carcans, de bracelets d'airain;
De sa porte, fermée à l'espérance seule,
La herse, en se levant, ouvrait l'immense gueule;
Et malheur au captif que la main des bourreaux
Descendait en silence au fond des soupiraux!
Vêtu de sa prison comme d'un froid suaire,
Vivant, on l'inscrivait au livre mortuaire,
Et quand le dernier souffle avait quitté sa chair,
Ses os restaient pendus à la chaîne de fer.

Oh! sur ces blocs massifs, sur cette plate-forme,
Comme sur un chevet que la royauté dorme!
Guichetiers couronnés, élus par droit divin,
Allez, ne rêvez plus sur un oracle vain!
Votre Bastille est là, haute, imposante, et belle!
Que peuvent tous les bras de la France rebelle?
Quel levier assez fort pour secouer ce poids?
Eh bien! contemplez-la pour la dernière fois!
Voyez-vous son horloge où depuis tant d'années
Se traînent lentement les heures enchaînées?
Écoutez! elle sonne, à son terme certain,
L'heure qu'à cinq cents ans assigna le destin.
Venez, peuples! depuis l'ère où naquit le monde,
Jamais date plus grande, époque plus féconde,
Dans les fastes humains ne remplit un feuillet:
Levez-vous, c'est le jour du QUATORZE JUILLET!

Paris a son Forum comme Rome l'antique,
Immense rendez-vous du peuple politique,
Bazar resplendissant dans les jours de bonheur,
Jardin quadrangulaire aimé du promeneur,

Arceaux où nuit et jour, de colonne en colonne,
Sur de larges pavés la foule tourbillonne.
Les rayons de l'été, brisés au triple mur,
Dans son tube de verre étonnent Réaumur,
Alors que de juillet, sous les deux cents portiques
S'engouffrent par torrens les flammes magnétiques.
C'est le mois, c'est le lieu de la rébellion ;
Le peuple y vient bénir le signe du lion :
C'est le patron du peuple ; à grands flots de lumière,
Il lui verse d'en haut sa liberté première ;
Il dore ce jardin, ce fantastique lieu,
Ces pilastres légers que bâtit Richelieu.
Tous les fronts sont brûlans, tous les yeux sont en flamme !
La grande Liberté dit son épithalame ;
Ils sont venus, les jours des livres sibyllins :
Silence ! écoutez tous Camille Desmoulins !
C'est le prêtre du lieu ; la tête échevelée,
Sur la chaise de bois de la riante allée,
Noyé dans les rayons qui lui pleuvent des cieux,
Qu'un soleil fraternel mêle au feu de ses yeux,
Au peuple amoncelé qui de chaleur pétille,
D'une entraînante voix il crie : A LA BASTILLE !
Mille voix ont redit ces trois magiques mots ;
Puis de l'arbre voisin il coupe les rameaux,
Les sème autour de lui ; la foule les recueille ;
Tous arborent au front la cocarde de feuille :
Électriques soldats, par un élan soudain,
Ils tordent en passant les grilles du jardin,
Escortent pêle-mêle, héroïques recrues,
La jeune Liberté qui marche dans les rues,
Débordent sur les quais, inondent chaque pont ;
Au cri de Desmoulins l'autre rive répond,
Et vers le château-fort, objet de tant de haine,
D'un bond universel tout Paris se déchaîne.

Sentinelles des tours! baissez le pont-levis.
Le peuple et la Bastille! ils sont là, vis à vis :
Voyons! qui le premier baissera la paupière,
Ou du géant de chair, ou du géant de pierre?
Voyons! qui roulera dans le fossé fangeux,
De la tour impassible ou du peuple orageux?
C'est un duel à mort : malheur à qui succombe!
Pour l'esclave ou le maître apprêtez une tombe.
O Justice! il est temps de lui faire raison;
Paris tient cette fois la Bastille en prison;
De ses anneaux vivans il étreint l'édifice,
Comme un boa se roule aux flancs d'une génisse.

Ah! s'il est un jour saint dans nos fastes écrits,
Un jour étincelant sur le front de Paris,
C'est ce jour de juillet, cette ère qui commence
Le lumineux sillon d'un avenir immense.
Sans doute on ne vit pas, dans vingt sanglans assauts,
Les cadavres vainqueurs s'élever en monceaux;
Oui, ce peuple ouragan eut la victoire aisée;
Dans ses mains, à son poids, la Bastille pesée
Sembla s'évanouir comme un décor trompeur
Qui se perd sur la scène, et s'échappe en vapeur;
Mais l'œuvre mémorable en ce jour de merveille,
C'est de voir d'un seul bond un peuple qui s'éveille,
Qui, sûr de soutenir un cartel arrogant,
Devant un château-fort ose jeter le gant;
Qui pour inaugurer son sublime scandale
Met sa profane main sur l'arche féodale;
Qui, bravant Bezenval, Lambesc, et ses dragons,
Vient briser à deux poings les portes sur leurs gonds.
Gloire à qui le premier perça ces noirs repaires!
Votons l'apothéose à celui de nos pères
Qui plaça le boulet dans ce premier canon

Que l'écho des huit tours porta sur Trianon !
Oh! prévoyait-il bien dans sa vague pensée
Quelle œuvre d'avenir il avait commencée,
Quel retentissement devait avoir pour nous
Ce canon solennel qu'il pointait à genoux?
Quel siècle allait jaillir de sa sainte fumée,
De la première amorce en ce jour allumée,
Qui, dorant d'un éclair ces augustes instans,
Devait de flamme en flamme étinceler trente ans?
Que de ce grain de poudre allait bientôt éclore
Le signe flamboyant du drapeau tricolore,
Et des rayons de gloire à couvrir chaque front
Des hommes qui vivaient et de ceux qui vivront?

Et voilà ce qui donne au grand jour que je chante
Ce lumineux éclat, cette pompe touchante !
C'est le jour sans pareil : sublimes conquérans,
Nos aïeux aujourd'hui nous paraîtraient moins grands,
S'il leur avait fallu, sur les pas de Camille,
Après un an d'assauts monter sur la Bastille.
Leur siége fut un jeu : sur le bord du fossé,
Dans l'enceinte des cours peu de sang fut versé;
Car le peuple est bien fort : s'il trouve à son passage
Un château ceint de tours, reliques du vieux âge,
Dentelé de créneaux noircis par le canon,
Qu'on somme de se rendre, et qui réponde : Non;
Le peuple le secoue en ses fortes racines;
Dans les fossés profonds il se couche en fascines,
Prend élan du glacis, et dans trois de ses bonds
Il renverse les tours, les chaînes et les ponts.
Voilà ce qui fut fait : le château des Tournelles,
Ses tours faites pour vivre et pour être éternelles,
Son bastion d'avant, vestibule d'enfer,
Son double pont-levis scellé de clous de fer,

Tout, en bien moins de temps que ne l'écrit ma plume,
Fut broyé comme un bloc d'argile sur l'enclume.

Oh! lorsque dans sa veille on porte son esprit
Sur cette histoire d'or qu'un père nous apprit,
Un frisson de bonheur vient rafraîchir notre ame!
On se fait en idée acteur de ce beau drame :
Mêlé parmi ces fronts chargés de rameaux verts,
On se rue avec eux dans les cachots ouverts;
On suit les souterrains dans leur profonde issue,
On arrache les fers à la voûte qui sue.
En contemplant ce peuple, Hercule des faubourgs,
Qui de ses larges mains démantelle les tours,
Étreint le despotisme au fond de sa tanière,
Colosse aux dents de fer, aux entrailles de pierre;
A l'aspect du soleil qui, d'un pur horizon,
Tombe en lames de feu sur la noire prison;
De ce limpide jour qui perce les décombres,
Qui ruisselle au milieu de quatre siècles d'ombres;
Au bruit de ce canon qui transmet coup sur coup,
La victoire à Paris et le deuil à Saint-Cloud;
Qui porte pour message, à ceux du Jeu de Paume,
Qu'un nouveau souverain surgit dans le royaume;
Des pleurs d'enivrement tremblent à nos deux yeux,
Et nous nous grandissons devant de tels aïeux.

C'est ainsi que tomba la prison féodale.
Va, peuple de Paris, héroïque vandale,
Sur les débris épars de son dernier arceau
Laisse de ta fureur l'ineffaçable sceau!
La Bastille! c'est peu que ta main la renverse :

Sur ses noirs fondemens passe sa propre herse,
Comme une proie aux dents; traîne dans les fossés
Ses créneaux, sur ton front si long-temps exhaussés;
Ta rage est légitime, et ta victoire est sainte.
Va, danse, chante en rond sur sa lugubre enceinte,
Et qu'à chaque refrain de l'hymne universel
Dans ses tristes sillons ta main sème le sel.
C'est bien!... Depuis ce jour, sur cette place immense
Où ta main répandit l'inféconde semence,
Où tu mis sous l'orteil l'édifice géant,
Le sol maudit par toi n'a vu que le néant.
Nul projet de trois rois, nulle puissance d'homme
N'en fit surgir palais, fontaine, marbre ou dôme.
Souvent sur cette place ils ont porté leurs pas,
Ceux qui savent tenir l'équerre et le compas,
Rêvant quelque édifice, étendant leurs cordages
Aux jalons verticaux des lourds échafaudages,
Voilant dans le mystère, à l'abri des hangars,
Des monumens futurs qu'attendaient nos regards:
La terre a revomi, du fond de ses entrailles,
Le ciment encor frais, et les pans de murailles.
Maçons profanateurs! laissez à ce terrain
L'empreinte où se posa le pied du SOUVERAIN.
Il faut qu'à tout jamais la leçon se propage;
On n'écrit qu'une fois sur une telle page;
C'est le champ de la mort, c'est l'espace interdit:
Pour montrer à vos yeux que ce sol est maudit,
Pour signaler au monde un formidable exemple,
L'invisible écriteau ne peut être assez ample.
Depuis que le palais, œuvre de Salomon,
S'abîma dans la rue au niveau du limon,
Les hommes bien souvent ont d'une main impie
Voulu du temple saint rebâtir la copie;
Chaque fois entr'ouvrant des gouffres sulfureux,

Le terrain profané se referma sur eux;
Car le ciel avait dit à la merveille altière :
Il ne restera pas de toi pierre sur pierre.
Comme le temple impur de l'antique Sion,
La Bastille est vouée à la destruction;
Sur ces deux monumens, broyés comme du sable,
L'anathème d'en haut subsiste impérissable,
Afin que l'univers apprenne qu'en ce lieu
A passé la colère ou du peuple ou de Dieu.

NOTES

DE LA DEUXIÈME JOURNÉE.

Le jour où sur le front de la Gaule vassale,
La Bastille éleva sa tête colossale.

La Bastille fut construite sous Charles V, commencée en 1369, et achevée en 1383.

Hugues Aubriot, prévôt des marchands, né à Dijon, en posa la première pierre, et en fut le premier prisonnier. On l'y renferma sous prétexte d'hérésie. Il en fut tiré par la faction des *Maillotins*, qui le mit à sa tête; mais Aubriot, à peine libre, ne voulut pas courir la chance d'une incarcération nouvelle, et quitta Paris le jour même.

Sous Charles V, la Bastille ne consistait qu'en deux tours isolées. Quelques années après on construisit deux autres tours; elle devait servir à la fois de prison et d'arsenal. Vers le commencement de son règne, Charles VI fit ajouter quatre nouvelles tours aux anciennes, et les réunit toutes par un mur. Il fit entourer l'édifice d'un fossé profond de vingt-cinq pieds. Les cachots étaient enfoncés de dix-neuf pieds au-dessous du niveau de la cour, et n'avaient pour ouverture qu'une étroite barbacane donnant sur le fossé. Les prisonniers, privés d'air et de clarté, plongés dans une atmosphère infecte, ne pouvaient y vivre longtemps.

Pendant les guerres qui eurent lieu sous la minorité de Louis XIV, le grand Condé essaya vainement de s'emparer de cette forteresse que Turenne jugeait inexpugnable, quoiqu'elle eût été prise deux fois, en 1594 et en 1649. Le peuple de Paris s'en rendit maître en moins de quatre heures. La vérité de l'histoire oblige à dire que la résistance ne fut pas proportionnée à

l'attaque, et que le courage des assaillans était plus grand que leurs dangers. Une longue paix avait désarmé à demi les remparts de la Bastille et affaibli la garnison.

La nuit, elle parlait de ses lugubres scènes,
Avec son frère aîné le donjon de Vincennes.

Le donjon de Vincennes, autre prison d'État, fut fondé en 1337 sous Philippe de Valois, continué par Jean-le-Bon, et achevé sous Charles V, qui, à ce qu'il paraît, avait un goût très prononcé pour les constructions semblables. Du temps de Charles VII, le roi d'Angleterre, Henri, maître d'une grande partie de la France, mourut à Vincennes, en 1422 ; ce château n'était alors qu'une maison de plaisance, où les rois venaient se *soulacier* et *s'esbattre ;* mais sous ce prince, en 1472, ce lieu d'*esbattement* fut changé en prison d'État. Charles IX y mourut, dévoré de remords ; et un des successeurs de ce prince, Louis XIII, ou plutôt Richelieu, y entassa un grand nombre de prisonniers.

Ses os restaient pendus à la chaîne de fer.

Il y avait dans les souterrains de la Bastille un cachot fangeux et fétide. Du centre d'une énorme pierre, placée au milieu de ce cachot, partait une grosse chaîne propre à retenir, non pas seulement un homme, mais tel monstre que l'on puisse imaginer. Les électeurs de Paris, indignés, firent arracher la chaîne, démonter et briser les doubles et triples portes, et scier les bascules des ponts-levis.

A l'époque de la démolition, on découvrit dans l'une des fosses attenant aux cachots un squelette parfaitement conservé. Un grand nombre de députés de la Constituante, s'y étant transportés pour le voir, gardèrent un profond silence ; Mirabeau fut le premier qui le rompit, en s'écriant : *Pourquoi ces gueux de ministres ne mangeaient-ils pas les os !* Quelques jours après, dans des fosses inconnues aux guichetiers, on découvrit deux autres cadavres avec un ou deux boulets de 36. Il paraît, et cette pensée inspirait une profonde horreur, que des malheureux avaient été écrasés dans ces oubliettes. Dussault raconte dans ses Mémoires

qu'il a vu et touché à la Bastille un vieux corselet de fer inventé pour retenir un homme par toutes les articulations, et le réduire à une éternelle immobilité.

Cet horrible instrument de torture fut transporté à l'Hôtel-de-Ville. On découvrit d'autres machines bizarres dont l'usage ne put être deviné : c'était le secret des geôliers et des bourreaux.

On lit dans les mêmes Mémoires : « On nous indiqua une terre « grise extraite de latrines sèches que l'on avait vidées, et l'on « nous y fit remarquer une grande quantité d'ossemens, la plu« part brisés ou en dissolution; mais en cherchant nous trou« vâmes un *tibia* bien conservé..... Des ossemens humains dans « des latrines ! »

Lorsque l'assemblée des électeurs entendit la lecture du procès-verbal qui attestait que des cadavres avaient été trouvés dans les cachots, l'abbé Fauchet, depuis évêque du Calvados, s'écria : « Le procès-verbal que vous remettez dans les archives « de la Commune constate que les cadavres appartiennent au « despotisme, et que c'est lui qui les avait scellés dans les murs « de ces cachots qu'il croyait éternellement impénétrables à la « lumière. Le jour de la révélation est arrivé; les os se sont levés « à la voix de la liberté française : ils déposent contre les siècles « de l'oppression et de la mort, et prophétisent la régénération « de la nature humaine, etc., etc. »

Voyez-vous son horloge où depuis tant d'années
Se traînent lentement les heures enchaînées ?

L'horloge de la Bastille, qui fut brisée à coups de pavés, était supportée par deux statues d'esclaves chargés de chaînes. Il y avait également, par un autre raffinement de barbarie, un tableau qui servait de principal ornement à la chapelle, et qui représentait *saint Pierre aux liens*. Ce tableau, apporté le 15 juillet dans la salle des électeurs, resta exposé aux yeux du public, qui ne pouvait concevoir cette recherche tyrannique.

. . . . C'est le jour du QUATORZE JUILLET.

L'histoire de la prise de la Bastille est bien connue; mais

nous devons néanmoins placer ici quelques détails chronologiques qui ne pouvaient entrer dans le plan des Douze Journées.

Le 12 juillet, le prince de Lambesc charge le peuple. On se réfugie au Palais-Royal, on s'arme, et on incendie les barrières dans la nuit.

Le 13, on sonne le tocsin, on pille les boutiques des armuriers, la populace se munit de bâtons, de piques et de lances. Le comité des électeurs des trois ordres détermine l'établissement d'une garde bourgeoise.

Le 14 juillet, le peuple attaque la Bastille par le faubourg Saint-Antoine. Le gouverneur de Launay fait déployer le drapeau de paix; alors cinq ou six cents bourgeois armés s'introduisent dans la forteresse; mais tout à coup le pont-levis est haussé, et une décharge d'artillerie renverse plusieurs citoyens; le peuple s'épouvante, le canon tire sur la ville, un grand nombre de Parisiens sont tués ou blessés. Cependant on se rallie, on amène du canon, et les masses débouchent par la cour des Célestins. Une attaque du côté des jardins ne réussit pas; on s'avance dans la cour des salpêtres, on s'empare du corps-de-garde et des logemens des invalides.

Bientôt les chaînes du pont-levis sont brisées, et, malgré le feu des assiégés qui redouble, la première cour est envahie. La vue des morts exaspère le peuple. Après un combat long et meurtrier, les logemens du gouverneur sont incendiés, et les citoyens aguerris montent de toutes parts sur les toits et dans les chambres. Les invalides qui composaient la garnison sont presque tous mis à mort; le deuxième pont-levis est brisé à coups de canon. Des femmes, des enfans, secondent les assaillans de tous leurs efforts; on les voit, après les décharges de l'artillerie royale, courir sur les projectiles encore chauds, et les rapporter aux Parisiens, dont les munitions vont manquer.

Un moment s'écoule, et tout à coup, maîtres de la forteresse, les Parisiens l'envahissent de tous côtés, ayant à leur tête Élie, Hullin, Maillard et Arné. Ce dernier arrête le gouverneur, le livre à la foule qui l'entraîne et lui tranche la tête. Les restes de la garnison implorent la clémence des vainqueurs, et sont épargnés. Tel est le sommaire du 14 juillet 1789.

Le lendemain, les électeurs ordonnèrent la démolition de la Bastille. Cette opération, à laquelle furent constamment employés près de mille ouvriers, aidés d'un grand nombre de citoyens, dura plusieurs mois. Le général Lafayette envoya,

comme un présent, à Washington, une des clés des grandes portes de cette prison; et, après la ruine de l'édifice, l'emplacement fut le théâtre de scènes populaires et de réjouissances publiques. L'inscription suivante était tracée sur les débris : *Ici l'on danse.* Quelque temps après, on fit construire, avec des pierres de la Bastille, quatre-vingt-trois modèles de cette forteresse, qui furent envoyés dans chaque département. Sous le règne de Napoléon, et pendant les quinze années de la Restauration, la plupart de ces morceaux d'architecture si curieux furent détruits; néanmoins quelques-uns subsistent encore; nous en avons vu un au Musée de Grenoble; caché depuis la République, il a reparu, par les soins des administrateurs, après la révolution de 1830.

La poésie française, bien que sollicitée par un si grand évènement, fut stérile à célébrer le 14 juillet. Le républicain Alfieri chanta la victoire populaire dans une ode italienne digne du sujet. Du fer qui scellait les murailles de la prison on fondit des médailles patriotiques; sur les pierres arrachées des fondemens, on grava le nom des vainqueurs. Le luxe et la mode s'emparèrent de ces débris, et l'on en vit des fragmens enrichis d'or, étincelans de pierres précieuses, orner le cou des femmes, dont la beauté, les talens, l'esprit ou les opinions attiraient alors les regards. Madame de Genlis portait à son cou un des plus riches entre tous ces médaillons de circonstance.

Voir, pour de plus amples détails, les Mémoires de Linguet et de Dussault, recueillis par M. Berville, et le curieux ouvrage qui a pour titre : *La Bastille dévoilée.*

Silence, écoutez tous Camille Desmoulins!

Un des caractères les plus fortement tracés et les plus enthousiastes que présente notre histoire, depuis 1789, c'est sans doute celui de Camille Desmoulins. Jeune et ardent patriote, à l'aurore de la révolution il en embrassa avec ivresse tous les principes et toutes les conséquences. Ses écrits respirent une conviction et un entraînement qui étaient dans son ame. Un des promoteurs de l'insurrection glorieuse du 14 juillet, il était à la tête des attroupemens qui, le 17 juillet 1791, au Champ-de-Mars, signèrent sur l'autel de la patrie la pétition qui demandait la déchéance de Louis XVI. Membre de la Convention nationale, il

vota la mort du roi sans appel et sans sursis. En 1794, il rédigea *le Vieux Cordelier*, œuvre digne de Suétone et de Tacite, mais qui témoignait à chaque page du désir qu'il avait de s'arrêter dans la marche de la révolution. Ce pas en arrière lui coûta la vie. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort et exécuté le 5 avril 1794. Sa jeune épouse le suivit de près à l'échafaud.

. . . . La cocarde de feuille.

La première cocarde patriotique était verte; elle consistait en une feuille d'arbre. On lit à ce sujet, dans *le Vieux Cordelier*, où Camille Desmoulins raconte la journée du 13 juillet 1789, le passage suivant:

« J'avais les larmes aux yeux, et je parlais avec une action que « je ne pourrais ni retrouver ni peindre. Ma motion fut reçue « avec des applaudissemens infinis. Je continuai : — Quelles cou- « leurs voulez-vous? — Quelqu'un s'écria: Choisissez. — Vou- « vous le vert, couleur de l'espérance, ou le bleu de Cincinnatus, « emblème de la liberté d'Amérique et de la démocratie? Des « voix s'élevèrent: — Le vert, couleur de l'espérance! — Alors « je m'écriai: Amis, le signal est donné, etc. »

Le lendemain le peuple abandonna la couleur verte (livrée du comte d'Artois), et prit la cocarde rouge et bleue (blason de Paris). Depuis, la couleur blanche fut ajoutée aux deux autres.

TROISIÈME JOURNÉE.

INTRODUCTION

A LA TROISIÈME JOURNÉE.

La prise de la Bastille porta ses fruits. Les princes, les courtisans, les principaux seigneurs s'éloignèrent précipitamment de Paris, et se retirèrent au-delà des frontières. Ainsi commença cette coupable émigration qui devait durer vingt-cinq ans; les fugitifs allaient solliciter pendant toute une génération les armes de l'Europe contre la France révolutionnaire, jusqu'au jour où douze cent mille baïonnettes, précédées de la trahison, devaient ramener leurs débris au sein d'une patrie qu'ils avaient répudiée.

La nuit du 4 août 1789 acheva la victoire du 14 juillet. L'Assemblée nationale abolit, d'enthousiasme, et par acclamation, droits féodaux, justices seigneuriales, priviléges, dîmes, redevances, et vénalité des charges; elle déclara tous les Français égaux devant la loi, et admissibles à tous les emplois.

La déclaration des droits de l'homme et la liberté religieuse furent ensuite décrétées.

Mais une dynastie de treize siècles, une fois croupie dans le despotisme, ne se résigne pas à mourir sans défense sous le pied du peuple. Louis XVI, qui ne pouvait croire que la liberté fût légitime, la reine, Autrichienne de cœur et de naissance, la Cour enfin, inhabile à sentir

sa faiblesse, une fois revenus du premier étourdissement, commencèrent à agir d'abord sans bruit, puis tête levée, pour le rétablissement de l'ancien régime et le renversement du nouveau, alors de si fraîche date.

La capitale cessa d'être approvisionnée : le ministère essayait de faire craindre aux Parisiens les suites de la liberté. Versailles fut cerné de troupes, et l'Assemblée constituante placée sous la haute main du pouvoir royal.

C'est encore à l'insurrection populaire qu'il était réservé de sauver la liberté naissante; elle connut sa mission, et sut l'accomplir.



Frilley aqua forti

LE PEUPLE À VERSAILLES, 1789.

5 ET 6 OCTOBRE 1789.

LE PEUPLE A VERSAILLES.

Paris a reconquis son roi.
(*Paroles de Bailly.*)

Quand les palais des rois vont crouler sous la cendre,
Qu'importe aux courtisans les clameurs de Cassandre!
Que leur font ces avis, tonnerres éloquens,
Qui révèlent un sol où dorment les volcans!
Les hymnes des festins, les joyeuses cithares,
Couvrent le grondement qui sort des solfatares;
Sur un drap mortuaire on danse sans frissons.
Après quatre mille ans de terribles leçons,
Sous le brouillard de feu dont le dais l'enveloppe,
Voyez dans ses parfums s'endormir Parthénope!
Elle ne quitte point le Pausilippe aimé,
Le pin harmonieux sur ses laves semé,
Ses collines d'azur par l'oranger couvertes,
Son oreiller de rose et son lit d'algues vertes,
Sa coupe étincelante où tombe le raisin;
Et puis elle frémit, quand le volcan voisin,
Las de lui révéler sa colère prochaine,
Ouvrant sa gueule rouge, en hurlant se déchaîne,
Et, dans le sol ouvert, partout ensevelit
Le calme Sybarite étendu sur son lit.
Oui, tant que l'homme heureux, à la tête frivole,

Verra son avenir dans le présent qui vole,
Tant qu'il ne prêtera que des organes sourds
Aux voix des siècles morts qui lui parlent toujours,
Qu'il n'accuse que lui, si la noire tempête
Le saisit ivre-mort dans quelque nuit de fête !
Ses yeux voilés d'orgueil auraient dû le prévoir :
Le passé qui conseille avait fait son devoir.

Les rois, surtout les rois ! ceux-là, dans tous les âges
Ont constamment fermé leur paupière aux présages ;
C'est encore aujourd'hui comme aux siècles premiers ;
Quand la foudre tombait sur les royaux cimiers,
Quand le poignard frappait un roi du Bas-Empire,
Sur le trône sanglant il en montait un pire,
Un, qui baissant les yeux sur ún passé récent,
Dédaignait la leçon écrite avec du sang.
Tel va le monde : aussi la clameur des poètes
Ne retentirait pas sur ces royales têtes,
Si le sort qui préside aux augustes malheurs
Ne frappait en tombant que les rois et les leurs :
Mais ce sang qui des Cours enregistre les fautes
Rejaillit et se fige aux têtes les moins hautes ;
L'ouragan qui meurtrit le trône le plus beau
Va tourmenter le pauvre assis sur l'escabeau ;
Et, bien qu'aux yeux de tous la chose soit notoire,
La main du courtisan qui trace leur histoire,
D'un coupable avéré contrainte à faire un choix,
Incrimine le peuple et disculpe les rois.
Il est temps que le peuple ait aussi son Plutarque :
Disculpons le sujet des fautes du monarque ;
Qu'au poids réparateur de l'austère équité
Le salaire du crime enfin soit acquitté.

Certes ! dès que le ciel, conseiller salutaire,

Des débris de huit tours couvre un arpent de terre,
Lorsque pour secouer un roi dans sa torpeur
Il transforme d'un coup la Bastille en vapeur,
Et qu'enivrant les tours, les palais et les dômes,
Il fait trembler le sol sous un tremblement d'hommes;
Alors, ouvrant les yeux vers le noir horizon,
Un roi doit accueillir la tardive raison :
Sa Cour, insoucieuse aux fentes du cratère,
Pour écouter l'orage un instant doit se taire,
Rendre la coupe pleine aux mains des échansons,
De l'historique voix méditer les leçons;
Car un seul jour de plus dans la coupable orgie
Agrandit le volcan sur sa base élargie;
Un seul jour de vertige et de dédain moqueur
Irrite jusqu'aux os tout un peuple vainqueur,
A la froide pitié prépare la victime,
Soulève la vengeance et la fait légitime.
Eh bien! non; quand le ciel en un langage clair
Écrirait l'avenir sur les pages de l'air,
Et que pour dissiper un vertige tenace
Il prendrait cette voix qui parle la menace,
Rois, reines, courtisans, sur l'abîme joyeux,
Du céleste écriteau détourneraient les yeux,
Pour ne les plus rouvrir qu'à cette suprême heure
Où du rouge billot la hache les effleure.
O démence! engourdis par vos larges repas,
Hébétés par l'orgueil, vous ne soupçonnez pas
Que le drame du peuple à peine au premier acte
Épouvante les airs d'un bruit de cataracte,
Et qu'on ne trouve plus une assez forte main
Pour dompter ce torrent qui se creuse un chemin.
Oui, vous avez raison; il faut qu'un palais rie,
Que l'insolente Cour danse à l'Orangerie;
D'une chasse royale il faut jouir encor;

Il faut jeter aux bois les sons légers du cor,
Et que Versaille entier, dans sa joyeuse allure,
Au vent des grandes eaux livre sa chevelure;
Il faut railler le peuple, il est si faible! Allons!
Que le bal de la nuit ébranle vos salons,
Que du parvis au toit le château s'illumine!
Paris n'a pas mangé, Paris meurt de famine,
C'est bien! chargez la table, avides courtisans,
Arrondissez autour vos visages luisans,
Buvez les vins sortis des royales vendanges,
Les vins dont s'inondaient Pompadour et Fontanges.
C'est bien, l'orgie est pleine! Ils sont là par milliers
Tous ces nobles armés du fer des chevaliers;
Sur la table, à leur tour, ils font leur jeu de paume;
Ils jurent à Louis de sauver son royaume;
Leur délire s'exalte au nom de Fontenoi;
Devant la France entière ils ouvrent le tournoi;
Sublimes fanfarons, dans leur rage trompée,
Contre le peuple absent ils brandissaient l'épée,
Et les dames au cintre assises sur les bancs
Font pleuvoir sur leurs fronts les fleurs et les rubans.
Non, ce n'est point assez pour cette nuit folâtre;
Montrez, montrez l'idole à ce peuple idolâtre;
Que la royauté passe au milieu de ces rangs,
Qu'elle sème partout ses parfums enivrans,
Que de ses propres mains elle agite la braise!
Voici Louis! voici la fille de Thérèse!
Comme pour rappeler de maternels destins,
Elle montre son fils aux nouveaux palatins;
Elle jette en passant ces paroles de flamme
Qui troublent la raison et s'attachent à l'ame;
Entremêlant sa voix à leurs bruyans accords,
Aux airs séditieux des flûtes et des cors,
La royale Circé subjugue les convives;

Anathème sur eux! de leurs mains convulsives,
De leurs pieds insultans, sur le parquet vineux,
De la sainte cocarde ils salissent les nœuds;
Et nul front ne pâlit, et sur une colonne
Aucune main n'écrit l'arrêt de Babylone!
Point de prophète noir qui de son bras divin
Renverse sous leurs yeux leurs amphores de vin!
Une voix du dehors seule attriste les ames,
Une nocturne voix, mais c'est la voix des femmes,
Êtres aux faibles mains qui viennent à grands cris
Leur demander un pain qu'on leur cache à Paris!
Que craindre d'elles? rien, rien; poursuivez l'orgie,
Sur la cire qui meurt rallumez la bougie;
Hautes dames de cour, fières sur vos plians,
Fermez, fermez l'oreille aux pauvres supplians;
Hommes d'armes, debout! que la balle extermine
Ces vassaux criminels qui parlent de famine;
Car la Cour a mangé; dragons de Bezenval,
Arrière les mutins, sabre en main, à cheval!

O terreur! les voici! les larges avenues
Se noircissent au loin de femmes demi-nues,
Aux obscènes haillons, aux visages meurtris!
Le tourbillon informe élancé de Paris
Déborde par Saint-Cloud, par la route de Sèvres;
Elles sont là, hurlant, la rage sur les lèvres,
Les yeux tout flamboyans d'une horrible lueur,
Tordant les poings souillés de fange et de sueur;
De la race de l'homme effroyables femelles,
Elles livrent aux yeux leurs bras et leurs mamelles,
Entre-choquent leurs cris, mêlent leurs rangs confus,
Au milieu des chevaux, des caissons, des affûts;
Sur ces groupes sans nom qui piétinent l'arène,
L'ardente Méricourt domine en souveraine;

Debout sur un canon comme sur son pavois,
Elle exalte les rangs du geste et de la voix ;
On distingue au milieu de ses sœurs de bataille
La blancheur de son teint et le fût de sa taille ;
A sa mâle vigueur la grâce n'a pas nui.
Désormais, du boudoir fuyant le mol ennui,
Une lance à la main, la tête échevelée,
Elle marche aux périls comme Penthésilée ;
Nul homme assez hardi, piéton ou cavalier,
Ne jouterait contre elle en combat singulier ;
Le sabre et le fusil pendent à ses épaules :
On croirait voir passer la prêtresse des Gaules ;
C'est la Pythie en feu, qui sur ce noir essaim
Souffle le dieu caché qui suffoque son sein.
Là, s'agitaient aussi dans la horde androgyne
Ces chefs puissans d'audace et larges de poitrine,
Qui toujours, quand sonna l'heure d'un grand péril,
Trouvèrent sous la main la pique ou le fusil :
Hullin, qui le premier sous la cocarde verte
Bondit d'un pied vainqueur dans la Bastille ouverte,
Et Maillard que juillet compte dans ses héros,
Que septembre inscrira dans les noms des bourreaux ;
Et tous ces hommes forts, aux sinistres colères,
Dans les jours de vengeance étendards populaires.
Comme on voit ruisseler les laves d'un volcan,
Comme les flots d'un fleuve, ainsi marche ce camp ;
Le canon pour escorte et le tambour en tête,
Paris vient cette fois présenter sa requête.

Maintenant, ô Versaille ! il est temps de frémir ;
Dans cette longue nuit garde-toi de dormir ;
Hâtez-vous, défenseurs de l'auguste famille !
Voilà les assiégeans : fermez, fermez la grille ;
Silence ! cachez-vous sous vos larges vitraux ;

L'ours a flairé sa proie à travers les barreaux !
Sur les flancs du château qui palpite de crainte,
L'immense bataillon resserre son étreinte ;
Il prélude à l'assaut par de sinistres jeux :
Le nocturne bivac étincelle de feux ;
Au reflet des charbons attisés par les piques,
Les bacchantes en cercle entonnent leurs cantiques ;
Elles tressent leurs mains, et d'un pied qui bondit
Passent en tournoyant sous le palais maudit.
Et voilà tout à coup qu'un vaste cri résonne !
Une issue est ouverte à l'armée amazone ;
Tout ce peuple se rue au milieu des débris ;
Son bras dévastateur mutile les lambris.
Nuit de deuil ! pourras-tu dans tes sombres abîmes
Couvrir ce long recueil d'attentats anonymes,
Ce carnage fumant dans le royal séjour,
Ces cadavres jetés aux pavés de la cour,
Ces têtes qui la veille élégamment coiffées
S'élèvent sur des pieux en signe de trophées,
Et ce boucher hideux, ce Moloch rugissant,
Qui mange des chairs d'homme et se lave de sang ?
Non, sur ce noir tableau le jour perçant doit luire ;
Ce pontife du meurtre est là pour nous instruire ;
Méditons bien ceci : dans ces graves momens
Où le ciel veut donner ces hauts enseignemens,
D'une main invisible il suscite et promène
Les grands exécuteurs de la justice humaine.
Là, dans ce noir chaos de tant d'hommes hideux
Apparut comme un spectre un homme inconnu d'eux ;
D'où vient-il ? on ne sait : quel est son nom ? mystère !
Sa voix intérieure est un cri de panthère ;
C'est la langue sans mots que parlent les démons,
Un râlement sorti des caverneux poumons ;
Sa barbe, ses cheveux, couvrent ses traits obscènes ;

Victimaire public dans ces bruyantes scènes,
Affamé du tribut que le peuple lui doit,
Dès qu'on traîne un captif il fait signe du doigt;
Tout imbibé du sang où sa fureur se vautre,
Quand son œuvre est finie, il en demande une autre,
Et comme pour dresser d'effroyables festins,
Il dépèce en lambeaux de tièdes intestins.
Ah! sans interroger une source lointaine,
Qui donc expliquera ces prodiges de haine,
Ce prêtre de la mort qu'on n'a pu définir,
Cet *homme à longue barbe*, effroi du souvenir?
Que savez-vous? peut-être une injuste sentence
Vingt ans dans les cachots broya son existence:
Peut-être qu'un seigneur de cette même Cour
Souilla son chaste hymen d'un impudique amour,
Ou que du Parc-aux-Cerfs une trame infernale
Emporta dans la nuit sa fille virginale.
Ah! ne condamnons point ces hommes délirans
Qui rendent des forfaits à des forfaits plus grands!
Le peuple, dans ce jour que vous nommez néfaste,
Soldait sur quelques-uns les crimes de leur caste;
Non, ce lit parfumé de jasmin et de nard,
Ces odorans linceuls que perce le poignard,
Ce dôme de rideaux qu'ouvre la baïonnette,
Non, ce n'est pas le lit de Marie-Antoinette;
Le peuple est clairvoyant et n'est point oublieux!
Il connaît de tout point l'histoire de ces lieux;
C'est le lit où les rois par goût héréditaire
Transmettaient à leurs fils des leçons d'adultère;
C'est la secrète alcove aux fétides parois;
C'est l'auge où se vautraient ces maîtresses de rois,
Qui, pour prix de leur danse au sortir d'une fête,
A l'Hérode chrétien demandaient une tête;
Qui ravissaient, la nuit, dans un embrassement,

L'ordre d'un homicide à leur royal amant,
Et de leur chair vendue honorant leur famille,
Rivaient par un baiser l'écrou de la Bastille.

Ainsi, quand sur les toits du criminel château
Le peuple de Paris tomba comme un marteau,
Ce fut justice : « Va, cours châtier Versailles ! »
Lui criait une voix du fond de ses entrailles;
Un pouvoir inconnu le poussait en chemin :
Et quel homme assez ferme, en étendant la main,
En jetant sur les flots sa parole puissante,
Aurait pu refouler cette mer rugissante ?
Un seul ! mais le génie ami des nations,
L'ange fort qui préside aux révolutions,
A ses sens engourdis cachant le vol des heures,
L'écarta cette nuit des royales demeures,
Et jusqu'au point du jour à paraître si long
Lafayette dormit sous un rideau de plomb.
Silence ! il a paru : médiateur sublime,
Il suspend dans les cœurs la colère unanime.
Les dards ensanglantés se baissent devant lui ;
Sur un pacte sacré l'aube sereine a lui;
Elle étend sur le deuil une fête publique ;
Le monarque a compris la nocturne supplique,
Il n'est pas oublieux jusqu'au point de braver
Ces nouveaux courtisans venus à son lever.
Il obéit : jamais ni Syphax ni Persée,
Contemplant à leurs pieds leur pourpre dispersée ;
Jamais ces grands captifs que le consul romain
Traînait après son char dans le poudreux chemin,
Ne portèrent au front tristesse plus fatale :
C'est donc ainsi qu'un roi marche à sa capitale !
Oh ! que la route est longue et que le char est lent !
Déplorable jouet d'un triomphe insolent,

Escorté de canons, de femmes attroupées,
De rameaux verdoyans et de têtes coupées,
Il arrive; ô douleur! que sont-ils devenus
Ces cris resplendissans, ces transports ingénus,
Qui naguère accueillaient sa fortune meilleure?
Hélas! il a compris qu'à dater de cette heure,
Ce Paris que son œil parcourt avec effroi
N'a plus qu'un roi, le peuple; un seul sujet, le roi.

NOTES

DE LA TROISIÈME JOURNÉE.

Ils jurent à Louis de sauver son royaume.

C'est le 1er octobre, au moment où le pain manquait à Paris, qu'eut lieu le célèbre banquet offert par les gardes-du-corps aux chefs royalistes de la garnison de Versailles. Le local de la fête était la grande salle des spectacles, exclusivement destinée aux réjouissances officielles de la Cour. Le nombre des convives était immense. Le roi, suivi de la reine tenant le dauphin dans ses bras, semblait présider au festin. Au moment où la musique joua l'air connu : *O Richard, ô mon roi, l'univers t'abandonne !...* la scène prit un caractère décisif. On sonna la charge, on escalada les loges, la cocarde blanche fut arborée et les couleurs nationales foulées aux pieds. La même orgie avait lieu dans les galeries du château, où les dames de la Cour prodiguaient aux chevaleresques officiers les félicitations, les rubans et les cocardes.

Les mêmes scènes se renouvelèrent le 3 octobre.

L'ardente Méricourt domine en souveraine.

Théroigne de Méricourt, amazone célèbre, qui joua souvent un grand rôle dans la première période de la révolution. Fille d'un cultivateur, aux environs de Liége, elle vint de bonne heure à Paris, où sa beauté séduisit plusieurs personnages marquans de l'époque. Loin de repousser leurs tentatives, elle les ruina par ses folies et son faste.

Née avec une ame ardente et impressionnable, elle se livra

avec ivresse au mouvement populaire de 1789. Vêtue en amazone et coiffée d'un chapeau à la Henri IV, elle allait se mêler aux rassemblemens qui occupaient sans cesse les galeries ou les avenues de l'Assemblée nationale. Vouée tout entière à la crise politique, elle repoussa toutes les provocations avec une sévérité de mœurs qui la rendait encore plus originale. Le soir elle réunissait chez elle une espèce de club où assistaient quelques constituans. Les auteurs du journal *les Actes des Apôtres* s'amusaient souvent aux dépens de Théroigne, et lui donnèrent pour amant le député *Populus*. Théroigne joua un rôle très actif dans la nuit du 5 au 6 octobre. Ce fut elle qui pérora le régiment de Flandre, et détermina nombre de soldats à abandonner la cause royaliste. Ayant recueilli dans quelques-uns de nos poètes les vers qui pouvaient le plus contribuer à exalter les esprits, elle en avait meublé sa mémoire, et elle les débitait avec emphase dans son jargon moitié flamand, moitié français. Elle fut arrêtée, en 1791, dans les Pays-Bas, et conduite à Vienne, où elle fut détenue pendant un an. L'empereur Léopold fut curieux de converser avec elle, et à la suite d'une entrevue lui rendit la liberté. De retour à Paris, elle prit une part active aux troubles du 10 août, et fit massacrer Suleau, journaliste qui l'avait souvent attaquée dans ses feuilles.

Après le 10 août Théroigne adopta les idées des Orléanistes, et fut fouettée publiquement aux Tuileries. Quelque temps s'écoula, et elle devint folle. Détenue d'abord dans une maison du faubourg Saint-Marceau, ensuite à la Salpétrière, elle vécut vingt-trois ans dans l'état de démence et d'abrutissement le plus complet, ne se plaisant que dans la fange, et ne recherchant, comme les animaux immondes, que les alimens les plus dégoûtans. Elle mourut en 1817. Malgré sa cruelle position, elle avait conservé de grands restes de beauté; ses pieds et ses mains étaient d'une perfection remarquable.

Hullin, qui le premier. . . . .

HULLIN (PIERRE-AUGUSTE), général de division, comte, etc., né à Genève en 1758, de parens pauvres, fut successivement ouvrier en horlogerie, et chasseur au service du marquis de Conflans. Dans la journée du 14 juillet 1789, Hullin se distingua entre tous les vainqueurs de la Bastille. Le premier il s'élança

dans la forteresse. Emprisonné sous la terreur, il fut rendu à la liberté par le 9 thermidor. Le général Bonaparte l'employa à l'armée d'Italie, où il se distingua glorieusement. Hullin commanda le château de Milan en 1797 et en 1798, et l'année suivante concourut à la défense de Gênes.

Après la bataille de Marengo, Hullin fut promu au grade de général de division et de commandant des grenadiers de la garde consulaire. Ce fut lui qui, le 21 mars 1804, présidait le conseil de guerre de Vincennes qui condamna à mort le duc d'Enghien. Le général Hullin se couvrit de gloire dans les campagnes d'Austerlitz et d'Iéna. Pendant la guerre de Russie, au mois d'octobre 1812, il commandait la division militaire de Paris, et fut blessé par le général Mallet, qui crut un moment avoir renversé le gouvernement de Napoléon. En 1814, Hullin accompagna Marie-Louise à Blois, fut destitué de son commandement par les Bourbons, réintégré durant les cent-jours, et exilé après la seconde Restauration. Rentré en France, il a vécu dans la retraite.

Et Maillard que juillet compte dans ses héros.

Maillard était en 1789 huissier au Châtelet. Il se fit remarquer par son audace à l'attaque de la Bastille. Le 5 octobre suivant, il battit le tambour, rassembla les femmes, et marcha à leur tête sur Versailles. Ce fut lui qui présida la terrible commission populaire qui, durant les jours de septembre 1792, organisa les massacres de l'Abbaye. Il figura ensuite, dit une biographie, parmi les dénonciateurs des prisons, contribua au mouvement sanglant de 93, fut décrété d'arrestation, remis en liberté, et nommé agent du Comité de sûreté générale. Il mourut dans la misère.

Cet *homme à longue barbe*. . . . . .

La vie et le véritable nom de cet homme furent quelque temps enveloppés de mystère. Les uns affirmaient l'avoir reconnu pour ce même dragon qui, quelques mois auparavant, arracha le cœur de Foulon, et le jeta tout saignant sur le bureau de l'Hôtel-de-Ville; d'autres crurent retrouver en lui un malheureux, nommé Nicolas, qui gagnait sa vie à l'aide de sa barbe, en po-

sant dans les ateliers. Toutes les dépositions faites au Châtelet lors de l'enquête sur les 5 et 6 octobre le désignent simplement sous le nom de l'*Homme à la longue barbe.* Aujourd'hui il ne reste plus d'incertitude sur la biographie de ce terrible personnage.

JOURDAN (MATHIEU-JOUVE), surnommé *Coupe-tête*, naquit en 1749 à Saint-Just, près le Puy en Velay. Sous le nom de *Petit*, en 1789, il coupa plusieurs têtes condamnées par la populace. Ce fut lui qui massacra Deshuttes et Varicourt, gardes-du-corps, qui, le 6 octobre, se dévouèrent pour le salut de la reine. Il portait alors une longue barbe, ce qui le fit confondre pendant quelque temps avec un autre homme également barbu, qui fut accusé de ces meurtres. Jourdan Coupe-tête fut s'établir à Avignon, et à la tête d'une bande d'égorgeurs, qui s'appelait elle-même corps des *braves brigands*, il pilla et assassina dans le département de Vaucluse. C'est lui qui présida aux massacres de la *Glacière*. Le Comtat était alors en proie à deux partis, l'un papiste, l'autre révolutionnaire, tous les deux organisant l'incendie et la guerre civile. Jourdan continua, amnistié par la Législative, le cours de ses exécutions, et remplit d'horreur Marseille et le Midi. Enfin le Comité de salut public, en mai 1794, décréta d'arrestation cet homme sanguinaire, qui fut condamné à mort, et subit le supplice dû à ses crimes.

Lafayette dormit sous un rideau de plomb.

Après avoir pris, le soir du 5 octobre, toutes les dispositions nécessaires pour sauver Louis XVI et sa famille des suites d'un mouvement qu'il n'avait pu empêcher, malgré ses efforts, et voyant Versailles plus calme, Lafayette fut se livrer à un sommeil nécessaire, que les royalistes ont eu la mauvaise foi de lui reprocher. Aussitôt que le général de la garde parisienne fut réveillé par les massacres du 6, il se leva précipitamment, et vint calmer le peuple et sauver le roi.

QUATRIÈME JOURNÉE.

INTRODUCTION

A LA QUATRIÈME JOURNÉE.

Il appartient à l'histoire, plus rigoureuse que la poésie, d'enregistrer tous les graves évènemens de notre révolution. Elle n'a pas le droit de resserrer son répertoire, d'élaguer des détails arides, de choisir çà et là quelques épisodes : ainsi dans cette période de trois années depuis les journées de Versailles jusqu'au 20 juin 1792, elle aura à énumérer les immenses travaux de l'Assemblée constituante, la vente des biens du clergé, la division de la France en 83 départemens, la suppression de la noblesse et des ordres de chevalerie, la constitution de 1791 promulgée et acceptée par le roi, etc., etc. Mais le poète qui ne veut pas être un gazetier a le privilége d'accepter ou de rejeter tel ou tel évènement ; ses inspirations sont indépendantes ; il laisse à l'historien sa consciencieuse exactitude, et, dans cette immense table de chapitres, il ne recueille que des sujets pour ses chants lyriques ou ses épopées. Ici, nous devons le dire, les faits sont presque tous merveilleux, les *journées* toutes grandes de poésie. Il était difficile d'arrêter un choix entre tant de mémorables pages ; la mort de Mirabeau, les fêtes du Panthéon, la fédération du 14 juillet, l'évasion de la famille royale, et la tumultueuse pétition au Champ-de-Mars dispersée par le drapeau rouge : il y a là profusion de drames ; tous

ces sommaires sont électriques, toutes ces dates font vibrer de hauts souvenirs ; le poète se trouva embarrassé au milieu de cette éblouissante chronologie.

Mais, commandé par les bornes de cet ouvrage, il crut devoir s'arrêter à l'insurrection du 20 juin, imposante préface du 10 août.

Les influences de Dumouriez venaient de faire renvoyer du ministère trois ministres alors populaires, Roland, Clavières et Servan. Cette imprudence du parti de la Cour fut vivement ressentie par les Girondins, qui saisirent l'occasion que leur offrait le roi d'entrer avec ce dernier dans une lutte où la victoire leur était d'avance assurée.

D'autres fautes du roi exaspéraient encore le peuple : ce prince, à l'instigation de Lafayette, avait apposé son *veto* sur le décret qui ordonnait la formation d'un camp de 20,000 hommes, et sur le décret qui punissait de la déportation les prêtres rebelles. Toutes ces causes précipitaient d'inévitables évènemens.



Dessiné par Raffet — *Gravé à l'eau forte par Frilley*

LE PEUPLE AUX TUILERIES 1792.

20 JUIN 1792.

LE PEUPLE AUX TUILERIES.

Apparet domus intus, et atria longa patescunt;
Apparent Priami et veterum penetralia regum.
(*Virgile.*)

L'IDOLE monarchique a perdu son vieux culte;
C'est le vingt juin ! le jour de la sublime insulte,
Où le peuple, étendu sur les fauteuils royaux,
De sa calleuse main touche les saints joyaux ;
Où l'homme du faubourg plonge ses yeux avides
Dans l'espace profond des appartemens vides ;
Où le roi de la rue et le roi du château
Sur la table des dés vont jouer leur manteau :
C'est le dernier moment des pompes souveraines,
Le dernier jour du roi, du captif de Varennes.
L'incorrigible orgueil a feint de ne pas voir
Le tourbillon rapace où nage le pouvoir ;
En vain, par des complots, par des trames ourdies
Il a cru retarder l'heure des tragédies ;
L'œuvre marche a sa fin ; soyez, soyez contens,
Diplomates de Cour, conseillers impotens !
Vous avez voulu voir une pourpre avilie ?
Eh bien ! Louis boira l'affront jusqu'à la lie ;
Vous seuls avez creusé de vos perfides mains
L'ornière qui le pousse à de sanglans chemins ;

Aujourd'hui dégradé de son ancien prestige,
Sa tête va bondir de vertige en vertige,
Jusqu'au jour où changeant cette pourpre en linceul,
Sur son dernier théâtre il comparaîtra seul.

C'est encore un vingt juin ! sous les soleils torrides
Ce jour ouvrit l'histoire à nos éphémérides ;
Date retentissante à l'oreille des rois,
Elle étincelle encor pour la troisième fois.
L'ouragan est sorti des flancs de la Gironde ;
Comme une forge en feu la ville entière gronde,
Non ce lâche Paris, boudoir de citadins,
Cet enclos de bazars, de palais, de jardins,
Non ce ventre à chair molle, engourdi de paresse,
Cet amas corrompu d'intestins et de graisse ;
Mais Paris des faubourgs Saint-Antoine et Marceau,
De nerfs et de tendons élastique faisceau,
Arsenal d'hommes forts qui, d'une main durcie,
Exercent en suant la tenaille et la scie ;
Qui, dès que le tocsin frissonne aux ateliers,
S'élancent en trois bonds aux royaux escaliers,
Et frappent, mieux que nous, faibles hommes de plume,
Sur un trône de roi comme sur une enclume.

Ce Paris s'est levé de toute sa hauteur,
Farouche, menaçant comme un gladiateur
Qui de son large orteil presse une terre libre
Et fixe un œil ardent sur sa chaîne qui vibre.
Débordés à la fois par un double chemin,
Ces fraternels faubourgs se sont serré la main.
Hardis représentans de la grande famille,
Ils inondent le sol où tomba la Bastille :
Cette place qui fume encor depuis trois ans
Résonne sous les pieds des soldats artisans ;

Le tumulte préside à leurs rangs énergiques.
Ce ne sont point ici ces pivots stratégiques,
Ces raides mannequins, automates des rois,
Ces soldats bien vêtus, bien alignés, bien droits,
Dont les pieds compassés s'avancent en bataille
Comme un soubassement d'une longue muraille;
Leurs confus pelotons se heurtent en tous sens;
Ils brandissent des faulx, des haches, des croissans:
Habillés à la hâte ou demi-nus, qu'importe?
Pour forcer une grille ou briser une porte,
Pour broyer à ses pieds de pâles bataillons,
La vengeance convoque une armée en haillons.
Quand au palais des rois le peuple rend visite,
Quand à leur table d'or, superbe parasite,
Poussé par un outrage il vient s'asseoir enfin,
Sa grande gueule ouverte, en leur disant: J'ai faim!
Aux pointes des fusils présentant sa requête,
C'est alors qu'il revêt son habit d'étiquette,
Et que pour accomplir un dessein médité
Il se présente en Cour, beau de sa nudité.
Voyez-les, cette fois, dans leur cynique allure:
Le bonnet phrygien presse leur chevelure;
Ils ont improvisé, par d'unanimes vœux,
Des chefs aux seins velus, aux bras noirs et nerveux,
Dont la voix retentit comme un clairon de guerre;
Et comme chef unique ils ont élu Santerre.
C'est le roi des faubourgs, c'est leur Agamemnon,
Un de ceux dont le peuple idolâtre le nom,
Un de ceux qu'en tout temps, pour dominer la foule,
Le prévoyant destin fond dans un large moule.
Ses âpres compagnons n'obéissent qu'à lui;
Sous les feux du soleil son long sabre a relui;
C'est l'heure du départ: les informes recrues
Ruissellent comme un fleuve encaissé dans les rues;

Tous les bras sont levés, tous les fronts sont couverts
D'épis de la moisson, de fleurs, de rameaux verts;
Le sol palpite au loin sous ce peuple qui passe;
L'éclatant *Ça ira* resplendit dans l'espace;
En guise de drapeau mille mains ont porté
L'arbre qui prend racine avec la liberté;
D'autres sur deux canons traînent LES DROITS DE L'HOMME,
Ces tables de la loi de la nouvelle Rome;
Décalogue éternel que le doigt souverain
Marqua sur un feuillet bien plus dur que l'airain.
Partout, sur le chemin qui mène aux Tuileries,
Marseille a déployé ses riches théories,
Ses fêtes de la mer, ses parfums d'Orient,
Et la sainte révolte a pris un air riant.
Ce sont eux! écoutez leurs sonores syllabes!
Ce sont les fils des Grecs, des Romains, des Arabes,
Les fils de la mer chaude et des brûlans climats,
Ceux qui montent d'un saut à la pointe des mâts,
Qui de chaque cheveu dardent une étincelle,
Qui lavent dans la mer leur sueur qui ruisselle;
Seul peuple de nos jours qui garde dans ses yeux
L'éclair indépendant de ses premiers aïeux.
Sur les bonds convulsifs des enfans de Phocée
La noire multitude au château s'est poussée;
Une immense clameur assiége le palais,
Remplit le Carrousel, et l'hymne marseillais
Gronde avec ses refrains sous la sublime voûte
Où, l'œil terne de peur, la Cour muette écoute.

Et cependant, que fait le fantôme de roi?
Que sent-il en son cœur? le courage ou l'effroi?
Rien; nous hommes du peuple, ignorans que nous sommes,
Nous supposons aux rois le sang des autres hommes;
Nous plaçons dans leur sein, par un calcul trompeur,

Des phases d'héroïsme et des phases de peur.
Eh bien! non ; l'air des Cours, l'atmosphère gothique
Ont si bien endurci leur fibre lymphatique,
Qu'ils conservent toujours la fraîcheur de leur teint ;
Tout, jusqu'à l'égoïsme, en leur ame s'éteint !
Aussi, dans ces grands chocs que leur palais voit naître,
Quand la voix des faubourgs gronde sous leur fenêtre,
Ils ont ce calme plat et ce courage faux
Qui provoquent le peuple et font les échafauds.
En ce moment de deuil le monarque docile
Pour lancer un *veto* convoquait son concile,
Sans craindre que jamais dans ce pompeux salon
La hautaine révolte imprimât son talon.
Il avait près de lui, pour garde et pour escorte,
Quelques vieux courtisans d'une majesté morte,
Quelques prêtres vêtus de blancs habits de lin,
Qui de la monarchie assistaient le déclin ;
Tous ces nains machinaient une œuvre colossale;
Ils tressaient un cordon pour la France vassale,
Et, martyrs imposteurs du trône et de l'autel,
A l'insolente plèbe ils jetaient le cartel.
O pitié ! même à l'heure où ce peuple qu'on raille
Investit de ses bras leur dernière muraille,
Ces prêtres conseillers, ces nobles fanfarons,
Ces eunuques titrés, aux brillans éperons,
Jurent d'abattre encor le peuple qui se lève,
Et leur main qui jura laissa tomber le glaive.
A peine, sur les cours, quelques hardis valets
Ferment à deux battans les portes du palais ;
La hache qui surgit du faisceau populaire
A déjà tout broyé comme l'épi sur l'aire,
Le chêne qui défend les larges escaliers,
Et les gonds cramponnés au marbre des piliers,
Et la grille de fer dressée au vestibule ;

De rempart en rempart l'étiquette recule ;
Par un dernier effort, sous un panneau de bois
Elle veut abriter le monarque aux abois.
Que faites-vous ? huissiers ! qu'on ouvre en confiance !
La bouche du canon vous demande audience ;
Jamais un orateur marchant sur des affûts
A la porte des rois n'éprouva des refus.
Place donc ! faites place à cette immense trombe !
Bien ! tout est envahi, le dernier rideau tombe ;
Le palais de Priam ouvre ses profondeurs :
Aux Pyrrhus des faubourgs, aux noirs ambassadeurs,
Apparaissent au loin d'immenses galeries,
Les secrets reposoirs des saintes Tuileries ;
Ces calmes corridors où, pour faire trois pas,
L'étiquette jalouse apportait son compas ;
Ces lambris d'où descend une fraîche tenture
Que ne souilla jamais un parfum de roture !
Oh ! tout est profané ! sous ces augustes toits,
Marseille a déchaîné son tonnerre patois ;
La pointe des fusils froisse les girandoles ;
Ces fauteuils où la Cour encensait ses idoles
S'affaissent sous le poids de ces conquérans lourds ;
Des pieds noirs et fangeux marchent sur le velours.
Non, l'histoire d'un peuple, en ses vieilles annales,
Ne déroula jamais de telles saturnales :
Ils agitent les dards, les piques, les couteaux,
Les drapeaux de haillons, les grossiers écriteaux ;
Ils tiraillent ce roi sans culte et sans couronne ;
Comme un cercle étouffant, ce peuple l'environne :
A l'angle du salon, debout sur un fauteuil,
Louis sur ses sujets jette un calme coup d'œil,
Met la main sur son cœur, et la foule lui crie :
Plus de *veto !* choisis Coblentz ou la patrie !
De hideux orateurs aux sauvages accens

Hurlent autour de lui des conseils menaçans,
Mêlent des cris de rage aux saccades du rire.
A bas les noms de roi, de majesté, de sire!
On l'appelle *monsieur*; un grotesque échanson
Porte jusqu'à sa bouche une horrible boisson;
Puis d'un usage antique ils font le simulacre :
« S'il est roi, dit Legendre, il est temps qu'on le sacre;
« J'ai sa couronne prête; » et son bras effronté
Du bonnet jacobin coiffe la royauté;
Louis, roi des Français, le peuple te salue!
Voilà la royauté telle qu'il l'a voulue!

C'est assez pour un jour! de ce sol calciné
Le débile roseau n'est pas déraciné;
Quelques panneaux brisés, quelques grilles tordues,
Les rauques voix du peuple au palais entendues,
La royauté traînée à son dernier gradin:
Voilà tout ce qu'a pu le souffle girondin!
Pour amener ce choc, que la mort accompagne,
Il faut que l'ouragan sorte de la Montagne.
Va donc, ne vide pas sur ce palais ami
Ta coupe de colère épanchée à demi;
Va, peuple confiant, qu'une voix douce enchaîne,
Mets au front de ton roi la couronne de chêne,
Brise dans ton remords tes orageux tambours,
Émousse sur le sol la pique des faubourgs;
Louis, instruit enfin par ce jour d'audience,
Rompt avec son clergé tout pacte d'alliance;
Sa parole est sacrée, il te l'a bien promis,
Ses amis de Coblentz seront ses ennemis;
La sainte liberté va devenir son culte;
Ceux qui dans le château, par une trame occulte,
D'un sinistre avenir entretiennent l'espoir,
Vers un sol étranger s'exileront ce soir.

Mensonge ! trahison ! les rois de sacristie
Savent l'art d'obtenir quelques jours d'amnistie ;
Réveillés en sursaut par la rébellion,
Leur hypocrite main assoupit le lion ;
Celui-ci, dépensant quelques mesquines ruses,
Un moment à la vague impose des écluses ;
Mais le peuple lui garde un terrible retour ;
Il reviendra finir l'ébauche de ce jour,
Et jeter sur le sol, dans une lutte prompte,
Ce front découronné qui sua tant de honte !
Pour subir un tel maître il a trop de fierté ;
On pardonne le crime et non la lâcheté :
Un roi qui du balcon sur la publique place
Voit vers ses corridors marcher la populace,
Et ne sait pas trouver dans un recoin du cœur
Un héroïque élan d'une mâle vigueur,
Et ne sait pas mourir avec ses domestiques
Sur le champ de bataille ouvert sous ses portiques,
Et défendre sa tour où sonne le beffroi,
Et clouer à son front sa couronne de roi,
Et ne dérouille pas, pour jeter l'épouvante,
Le fer de tant d'aïeux dont toujours il se vante ;
Qui, pour se ménager un douteux lendemain,
Répudie en son cœur le serment de sa main :
Celui-là peut tomber la tête sur la pierre
Sans que larme de deuil humecte une paupière,
Sans qu'un cri de douleur, de pitié, de remord,
Éclate dans la ville où l'on dit : Il est mort !
Qui se laisse avilir se fait ses agonies !
Contre lui tout est juste ; à lui les gémonies,
A lui les sombres jours où le peuple bravé
Dépèce une couronne assis sur un pavé !
Le peuple a toujours droit ; en vain on l'incrimine !
Ce n'est que lentement qu'il prépare la mine,

Qu'il creuse dans ce roc, sulfureux piédestal
Où les rois sont debout jusqu'au moment fatal.
Il n'est jamais pressé de punir ; que d'années
Il lui faut pour saisir des têtes condamnées!
Avant de foudroyer un roi dans son palais
Il fait luire quatre ans l'éclair sous ses volets ;
Ses avis sont fréquens et sa menace est lente ;
Enfin pour écraser une Cour insolente,
Au plus grand désespoir le peuple se résout :
Son vingt juin méprisé fait jaillir le dix août.

NOTES

DE LA QUATRIÈME JOURNÉE.

C'est encore un vingt juin. . . . .

A voir la fatalité qui s'attache à quelques dates et à certains anniversaires, on dirait que les monarchies modernes, comme la vieille Rome, subissent l'influence de jours néfastes. Pour la royauté de Louis XVI, le 20 juin devait être une époque d'évènemens et de deuils périodiques. En effet, ce jour en 1789 se fait célèbre par le serment du jeu de paume, cette grande préface de la révolution. Depuis lors, le 20 juin 1791, le roi et la famille royale s'échappent, à la faveur de la nuit, du château des Tuileries, pour fuir à l'étranger, tentative coupable qui fut déjouée à Varennes, d'où le roi fut ramené prisonnier à travers les imprécations de la multitude. Enfin c'est le 20 juin 1792 que le peuple, maître des Tuileries, surprend pour la première fois une dynastie dans un salon, et déchire le velours qui recouvrait les planches de son trône.

L'ouragan est sorti des flancs de la Gironde.

La journée du 20 juin 1792 est tout entière l'œuvre de cette célèbre Gironde dont la destruction remplira bientôt une page à ces poëmes. Le but des Girondins était moins de renverser que d'avilir la royauté, pour la tenir ensuite sous leur dépendance. Parvenir au ministère et s'emparer du gouvernement, c'était là leur arrière-pensée; elle s'accomplit.

. . . . Ils ont élu Santerre.

Santerre (Claude), brasseur de bière dans le faubourg Saint-Antoine, acquit, dès le commencement de la révolution, un grand ascendant sur les habitans de cette partie de la capitale, et se fit remarquer à la prise de la Bastille. Le 20 juin 1792 il commandait les rassemblemens du faubourg Saint-Antoine. Après le 10 août, journée au succès de laquelle il contribua puissamment, la Commune le nomma commandant de la garde nationale, et ce fut en cette qualité qu'il conduisit Louis XVI au Temple, et le 21 janvier suivant à l'échafaud. Nommé général d'une armée parisienne envoyée contre la Vendée, il fut défait par les royalistes. De retour à Paris, il y fut arrêté comme *Orléaniste*, et rendu à la liberté le 9 thermidor. Depuis lors, il a cessé de jouer un rôle important, et il est mort à Paris en 1808.

Santerre, comme presque tous les hommes marquans de notre révolution, est mort pauvre; exproprié du vaste enclos du Temple sur lequel a été bâtie la Rotonde, il subsistait d'une modique pension qui lui avait été accordée par l'État. Un de ses fils vit aujourd'hui à Paris indigent et obscur. Ne serait-ce pas une justice que le gouvernement de 1830 récompensât dans leur génération ceux qui ont si puissamment secouru la révolution de 92?

. . .

En guise de drapeau mille mains ont porté
L'arbre qui prend racine avec la liberté.

La multitude suivit la rue Saint-Honoré jusqu'à la hauteur des Tuileries, et se préparait à déboucher par la porte des Feuillans. A ce moment les groupes populaires, précédés par des hommes armés de haches, escortaient un immense peuplier couché sur une charrette : c'était *l'arbre de la liberté*. Toute cette foule était sans armes. Les uns disaient qu'ils allaient planter cet arbre à la porte de l'Assemblée nationale, dans les bâtimens du Manége. (Aujourd'hui cet édifice et ses dépendances sont remplacés par les rues de Rivoli et Castiglione.) D'autres voulaient l'élever sur la terrasse des Tuileries, en face de la grande porte du château.

La noire multitude au château s'est poussée.

Nous allons placer quelques détails historiques sur les évènemens du 20 juin. On comprendra sans peine comment, nécessaires pour développer le texte poétique, ils y eussent été déplacés.

Les attroupemens commencèrent à se former dans les faubourgs dès cinq heures du matin. Santerre, riche brasseur, s'était fait le chef du quartier Saint-Antoine; les insurgés du faubourg Saint-Marceau avaient pour général le nommé Alexandre, chef d'un bataillon de la garde nationale. Nonobstant les arrêtés du directoire, à peine le jour commençait à poindre, que gardes civiques, invalides, piquiers, hommes sans armes, femmes, enfans, tout se réunit.

Les rassemblemens du faubourg Saint-Marceau s'avançaient avec un calme apparent, précédés de deux pièces de canon, et grossis d'un nombre considérable d'uniformes. Au faubourg Saint-Antoine l'insurrection paraissait encore plus menaçante; des canonniers, des grenadiers, des commissaires de police revêtus de leur écharpe, étaient mêlés à la foule. Cette troupe d'environ quinze cents hommes se grossit considérablement dans le trajet du faubourg au passage des Feuillans. Le point du départ avait été à la place de la Bastille; les tables de la loi et plusieurs pièces de canon figuraient à l'avant-garde, et çà et là, dans toute la longueur du cortége, se faisaient remarquer des inscriptions significatives, telles que : *A bas le veto! La nation! la loi! Avis à Louis XVI!*

Ces citoyens, d'états et de costumes divers, armés, comme en juillet 1789, de ce qui était tombé sous leurs mains, marchaient dans un désordre formidable. Coiffés du bonnet rouge, et se tenant par la main, ils semblaient possédés tous d'une seule et grande pensée. En tête se faisaient remarquer les charbonniers et les forts de la Halle. Parmi les armes de toute espèce dont cette masse d'hommes était hérissée, on apercevait des piques, des scies, des haches, le tout entremêlé de rameaux verts, de bouquets de fleurs, et d'épis de blé.

Le cortége populaire défilait lentement aux acclamations des spectateurs. Enfin, vers les deux heures il arriva dans la cour des Feuillans et demanda à défiler armé dans la salle des séances de l'Assemblée nationale. Alors une vive discussion s'éleva parmi les députés : les uns voulaient obtempérer au vœu du peuple,

les autres citaient les textes des lois et des règlemens qui paraissaient s'y opposer. *Vingt mille hommes armés attendent votre décision,* dit un député républicain; *Vingt millions de Français l'attendent aussi*, répliqua Ramond, député royaliste. Pendant qu'on délibérait encore, la foule, lasse d'attendre aux portes, envahit la salle et défile lentement. L'orateur des faubourgs, nommé Huguenin, prononça une adresse longue et diffuse, mais forte de menaces et d'imprécations contre la Cour. Elle invoquait le célèbre article des droits de l'homme, en vertu duquel se trouvait légalement consacré le plus saint des devoirs. Après la lecture, Santerre offrit un drapeau, et la députation sortit au bruit de l'air *Ça-ira*, traversa les Tuileries et se rendit au Carrousel. Cette place ainsi que celle de Louis XV ressemblaient à deux vastes camps.

Nous plaçons dans leur sein, par un calcul trompeur,
Des phases d'héroïsme et des phases de peur.

M. de Châteaubriand (ce témoignage n'est pas suspect) raconte naïvement, dans un de ses ouvrages, que Louis XVI étant à la chasse, surprit sous un arbre un de ses vieux gentilshommes qui s'était endormi; le bon roi trouva plaisant de le réveiller en laissant tomber une grosse pierre sur la poitrine du vieillard; celui-ci se leva furieux, et reconnaissant le roi, il s'exhala en injures. Je savais bien, lui dit-il, que vous étiez le plus cruel, le plus barbare des hommes. Louis XVI, comme étonné qu'on eût pris ainsi la chose, se retira en grommelant cette phrase: *Aussi il se fâche! il se fâche!*... L'excellent monarque ne pouvait concevoir qu'une pierre tombée sur l'estomac d'un vieillard endormi lui eût causé de la douleur.

Quelques prêtres vêtus de blancs habits de lin.

Lorsque la foule pénétra dans le salon où se trouvait le roi, plusieurs prêtres habillés de blanc, qui entouraient Louis XVI, disparurent avec précipitation. Sans doute ils étaient venus là pour le remercier du *veto* royal, apposé au décret qui punissait les prêtres réfractaires.

La bouche d'un canon vous demande audience.

Quelques simulacres de résistance eurent lieu à la porte du château ; on en ferma les portes. Cependant les gendarmes à cheval, au dehors, livrèrent passage au peuple, qui entra comme un torrent. Les gardes nationaux et les autres amis du roi essayèrent bien de barricader les portes des premiers appartemens, mais la présence d'un canon que les faubouriens montèrent sur leurs épaules leva tous les obstacles ; la foule pénétra dans le palais.

A l'angle du salon, debout sur un fauteuil.

La scène qui se passa quand Louis XVI et le peuple furent en présence est aussi étrange qu'inouïe.

De la salle des Cent-Suisses où avait été traînée la pièce de canon, la colonne des faubourgs entra sans obstacle dans la seconde salle, et se trouva arrêtée à la porte de la troisième appelée *l'Œil-de-Bœuf*. Au premier coup de hache qui frappe cette porte, Louis XVI se résigne, ordonne de l'ouvrir, et crie *vive la nation !* en agitant son chapeau. Le roi prit ensuite place sur une haute banquette, dans l'embrasure d'une fenêtre donnant sur la grande cour. Il était entouré de cinq ou six gardes nationaux. En un clin d'œil la vaste salle se remplit de peuple armé de faulx, de piques, de fourches, et de bâtons garnis de couteaux.

Au milieu de tout ce tumulte et de cet appareil étranges, les tables des droits de l'homme furent placées en face du roi ; la foule se pressait autour lui. *Sanctionnez les décrets*, lui criait-on ; *rappelez les ministres patriotes ; chassez vos prêtres ; choisissez entre Coblentz et Paris.* Le roi tendait la main aux uns, agitait son chapeau pour satisfaire les autres ; mais le désordre et le bruit ne permettaient pas de l'entendre.

. . . . Un grotesque échanson
Porte jusqu'à sa bouche une horrible boisson.

Un des faubouriens présenta au roi une bouteille, et Louis XVI but *à la santé de la nation*. La foule cria alors *le roi boit !* Les

pointilleux amateurs d'histoire anecdotique ne sont pas d'accord sur le point de savoir si le roi but avec ou sans un gobelet. Une gravure de l'époque, que nous avons sous les yeux, le représente buvant à la bouteille même.

Legendre. . . . .

Legendre, célèbre boucher, prit une part active aux scènes populaires de la révolution. Ce fut lui qui s'adressa au roi en lui disant : « *Monsieur*... oui, *monsieur,* écoutez-nous; vous êtes un « perfide, vous nous avez trompés, vous nous trompez encore; « mais prenez garde à vous, etc. » Selon plusieurs traditions dignes de foi, ce fut ce même Legendre qui donna à Louis XVI le bonnet rouge dont ce prince fut obligé de se couvrir. Ce signe de la révolution servit au roi de sauvegarde, comme, durant la détention de Jean-le-Bon, le chaperon du prévôt des marchands, Marcel, sauva la vie du jeune dauphin, alors régent, et depuis Charles V. (*Froissard*, tome I.)

Va, peuple confiant. . . . . .

L'assemblée nationale, effrayée du danger que courait la vie du roi, lui envoya une députation. Les efforts de ces législateurs, joints à ceux de Jérôme Péthion, maire de Paris, et alors l'idole du peuple, ne contribuèrent pas peu à persuader aux faubouriens que leur journée était suffisamment remplie, et qu'ils n'avaient plus qu'à évacuer le château. La foule se retira en défilant devant la reine, les princesses, et le dauphin, grotesquement affublé d'un énorme bonnet rouge. Le maire s'évertuait à crier : « Le « peuple a fait ce qu'il devait faire. Parisiens, vous avez agi « avec la fierté et la dignité d'hommes libres. Mais en voilà assez; « que chacun se retire ! » Et à dix heures du soir la foule s'était entièrement écoulée.

Ainsi se termina la journée du 20 juin; la monarchie de Louis XVI agonisa bien encore jusqu'au 10 août, mais elle était véritablement morte du jour où elle avait été traînée dans la boue, et foulée par les sabots des deux faubourgs.

CINQUIÈME JOURNÉE.

INTRODUCTION

A LA CINQUIÈME JOURNÉE.

Le 25 juillet 1792, le duc de Brunswick publia son fameux manifeste ; il était daté de Coblentz, arsenal et foyer de l'émigration.

L'étranger, écrivant sous l'inspiration des Tuileries et de Coblentz, a déclaré, dans cet insolent manifeste, que Paris vaincu sera livré à une exécution militaire, et à une subversion totale ; que les Français qui OSERAIENT SE DÉFENDRE seraient punis comme des rebelles, et leurs maisons démolies ou brûlées. Ces inconcevables menaces devaient nécessairement amener des excès populaires, des crises sanglantes, d'épouvantables exécutions ; mais le manifeste de Brunswick justifiait tout d'avance, tout avait déjà son excuse dans une criminelle agression. Brunswick et Coblentz avaient souffleté la France !

L'Assemblée nationale venait de jeter à la France ces mots électriques : LA PATRIE EST EN DANGER ! Les citoyens armés arrivaient à Paris de tous les points ; ceux de Marseille se distinguaient entre tous par une ardeur patriotique qu'ils tenaient de leur climat ; et leur enthousiasme contagieux présageait une journée de terrible explosion. Brunswick était encore trop éloigné, l'heure de la bataille n'était pas venue ; mais l'avant-garde prussienne était au centre de Paris, sur le Carrousel, au château. La conni-

vence du roi et de la Cour avec ceux de Coblentz était flagrante aux yeux, à la raison, à l'instinct du peuple : c'était donc sur le Carrousel qu'il fallait relever le gant jeté par Brunswick ; c'était dans les Tuileries mêmes qu'il fallait écraser les têtes de l'hydre réactionnaire dont la queue était à Coblentz. Le 20 juin avait été oublié comme une vieille page d'histoire ; une nouvelle était à écrire, avec une date burinée par les boulets sur le marbre du château. C'est la date du 10 août.



Raffet del. *Frilley sc.*

10 AOUT 1792.

10 AOUT 1792.

LE PEUPLE ROI.

Dies iræ, dies illa.

LA REINE, MADAME ÉLISABETH.

MADAME ÉLISABETH.

Ma sœur! venez donc voir le lever de l'aurore!
Jamais sur les tapis du pavillon de Flore
Le soleil n'a glissé tel que nous le voyons :
On croirait, à le voir derrière Notre-Dame,
Qu'une triste lueur a coloré sa flamme,
Qu'il a du sang dans ses rayons.

Ma sœur! ce soleil rouge est de mauvais augure;
Mon Dieu! le froid du cœur me monte à la figure;
Je tremble pour mon frère; ô ma sœur, ai-je tort?
Je voudrais bien le voir loin de cette demeure;
Dites, que fait le roi? que fait-il à cette heure?

LA REINE.

Ce que fait mon époux? il dort!

MADAME ÉLISABETH.

Mon frère dort! que Dieu le couvre de son aile!
Je veillerai pour lui comme une sentinelle;
Prions bien l'une et l'autre au pied de cette croix,
Pour que le ciel lui donne un bonheur sans mélange

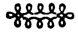
Et lui prête le bras et le glaive de l'ange
Qui veille aux portes des bons rois.

LA REINE.

Oui, priez ; la prière est sœur de l'espérance ;
Mais moi, femme du roi, moi, la reine de France,
Ce n'est pas aujourd'hui le rôle qu'il me faut ;
Je veux prier aussi, mais après la victoire ;
Avant, le marchepied d'un dévot oratoire
N'est qu'un degré vers l'échafaud.

Si le pourpre qui teint le soleil qui se lève
Annonce un de ces jours où l'on tire le glaive,
On ne me verra point devant mon crucifix ;
La fille des Césars, quand son palais s'écroule,
Sous les mille poignards de l'insolente foule
Doit tomber en montrant son fils.

Puis ces femmes debout à la croisée ouverte
Contemplaient la rivière et sa pelouse verte,
Les quais déserts encor du Louvre à la Cité ;
Et de ce regard fixe où la tristesse éclate,
Elles suivaient aux cieux ce soleil écarlate,
Le dernier de la royauté.



A moi l'insigne honneur de conter cette histoire !
Fils non dégénéré d'un brûlant territoire,
Bercé depuis trente ans de l'hymne solennel,
J'ai le droit de chanter le combat paternel.
Vous, qui ressuscitez nos souvenirs épiques,
Vous, qui gravez sur bronze avec le fer des piques,
Poètes ! libre à vous, dans ces fastes ouverts,

De choisir des sujets pour d'héroïques vers ;
Partout, ailleurs qu'ici, dans l'art des hexamètres
Je vous proclamerai mes rivaux ou mes maîtres ;
Mais ce jour m'appartient, il est mien tout entier ;
Mes concitoyens morts m'ont fait leur héritier;
Quand sur le Carrousel le hasard me promène,
Je m'arrête, et je dis : Je suis sur mon domaine !
Laissez-moi donc ouvrir ces éclatans feuillets :
Pour parler du dix août il faut un Marseillais.

Et toi, qui conduisis les destructeurs du trône,
De la plage lointaine où s'abîme le Rhône,
Toi, sans qui, dérobée aux foudres du dix août,
La vieille royauté serait encor debout,
Ombre de Barbaroux, digne enfant de Marseille,
Apparais aux lueurs de ma lampe qui veille,
Électrise ce chant de victoire et de deuil ;
Viens, avec ce front nu, ce flamboyant coup d'œil
Devant qui s'inclinait la terrible phalange ;
Salut et gloire à toi, séditieux archange !

Cette nuit-là, Paris jetait ces hurlemens
Qui précèdent toujours les longs enfantemens.
Le sombre Hôtel-de-Ville était comme une tête
Où le géant pensif méditait la tempête ;
Comme d'immenses bras il tordait ses faubourgs,
Formidables leviers qu'il soulève aux grands jours.
L'aube luit : le tocsin dont la langue est connue,
Cette voix de l'enfer qui tombe de la nue,
Épanche la terreur sur tout homme vivant :
Aux armes, citoyens ! levez-vous ! en avant !
La révolte mugit de toute son haleine ;
C'est elle avec sa pique et son casque de laine ;
Elle va, secouant ses pétillans tisons,

Elle heurte du pied l'ardoise des maisons,
Agite les marteaux sur les portes sonores,
Éparpille dans l'air ses rubans tricolores,
Vomit de ses poumons un frénétique chant,
Marche la tête haute et grandit en marchant.
C'est l'heure de mourir ou de gagner un trône ;
Paris a salué sa terrible patronne ;
Sa grande voix, pareille au bruit de cent tambours,
Fait sortir des soldats d'entre les carrefours ;
Elle évoque, en passant, au seuil de la Commune
Ces sinistres esprits d'orageuse fortune,
Ces âpres Cordeliers, ces brûlans Jacobins,
Qui jurent par le sang comme les chefs thébains,
Ces hommes dont les pieds marqueront sur l'arène :
Tallien, Manuel, Fabre, Billaud-Varenne,
Bourdon, Merlin, Chabot, sorti du saint dortoir;
Legendre, parfumé d'une odeur d'abattoir,
Santerre dont le nom ravit la populace :
Tous marqués dans les yeux du rayon de l'audace.
Quel est donc ce géant qui rugit ? c'est Danton !
Il se dresse, pareil au Satan de Milton ;
Il semble de lui seul remplir toute la scène.
Oh ! contemplez sa face, elle en vaut bien la peine :
C'est un dogue farouche, un ours démuselé ;
C'est un bloc sulfureux à grands coups ciselé ;
De sa lèvre de fer que le dédain contracte
Sa parole bondit comme une cataracte ;
Jusqu'ici dans la foule il a pu se bannir,
Mais pour lui, dès ce jour, date un large avenir ;
Comme une lave ardente il jaillit du cratère;
Un boulet de canon le porte au ministère.

Voilà ceux qu'en ce jour de choc universel
La sublime furie entraîne au Carrousel.

A ce grand rendez-vous sont venus dès la veille
Cinq cents hommes portant leur soleil de Marseille ;
Ils ont couru dix jours, suivant avec transport
L'aiguille du marin qui leur montrait le nord,
Qu'il est beau de les voir, bien long-temps avant l'heure,
Comme un brave en duel qui craint d'être en demeure !
Ces brûlans étrangers parlent tous à la fois ;
Ils sont partout, mêlant les gestes à la voix,
Tour à tour généraux, orateurs, sentinelles,
Faisant jaillir l'éclair de leurs noires prunelles,
Insultant le château d'un poing audacieux,
Secouant les canons sur les rauques essieux ;
Jamais calmes, pareils, dans leur humeur mobile,
Aux flots mutins, aux vents qui parlent dans leur ville.
Paris compte sur eux : le combat peut s'ouvrir;
Ils savent qu'ils sont là pour tuer ou mourir.
A ce fier bataillon, phalange volontaire,
S'unissent les soldats sortis du Finistère ;
Ils sont aussi venus avec le sabre au poing ;
Le Sud et l'Occident ne font plus qu'un seul point,
Et l'océan breton, de sa vague étonnée,
Rencontre au Carrousel la Méditerranée.
Que la part des lauriers soit égale pour eux !
Frères ! vous êtes nés sur un sol généreux ;
Votre vieille Armorique enfanta par centaines.
De rudes chevaliers, de puissans capitaines.
C'est assez pour les rois : à son jour de déclin,
Que le peuple à son tour trouve ses Duguesclin.
Ces robustes soldats ouvriront la bataille,
On les a réservés pour la première entaille;
De la hache du peuple ils sont le pur acier;
La masse de derrière est un fer plus grossier;
Vous les verrez pourtant prendre part à la scène,
Ceux des faubourgs lointains que divise la Seine ;

Du noir Hôtel-de-Ville ils ont franchi l'arceau,
Liant en un seul nom Saint-Antoine et Marceau :
De leurs osseuses mains que le labeur a teintes,
En partant, ils ont pris sous leurs forges éteintes
Le marteau bondissant, le fer des ateliers,
Ces instrumens massifs qui brisent les piliers,
Les portes des châteaux et la grille insolente,
Barrière aux pieux dorés que la royauté plante.
Une nuit a créé ces milliers d'assaillans :
Les uns sont déployés sous les murs des Feuillans,
D'autres, que Lazowski de sa voix aiguillonne,
Devant le Pont-Royal déroulent leur colonne ;
Westermann a pressé ses ardens bataillons
En face de la cour et des deux pavillons.
C'est Paris tout entier enivré de colère
Qui présente au château l'assaut triangulaire :
Tous, Marseillais, Bretons, citoyens de Paris,
Vers le centre commun s'ébranlent à grands cris
En secquant les mains vers les hautes croisées,
Vers les dômes couverts d'écailles ardoisées,
Vers ces portes de fer, vers ces noires cloisons
Où la Cour machina ses hautes trahisons.
C'est un siége d'Homère, une bataille antique ;
Ils semblent dédaigner la moderne tactique ;
A d'autres la prudence et les chemins couverts,
L'osier de l'artilleur et les branchages verts ;
Eux s'avancent, offrant sur les trois avenues
Des têtes sans abris et des poitrines nues.

A vous, soldats du trône, orgueilleux paladins !
Inondez de vos rangs la cour et les jardins;
Montrez-vous aux balcons, sortez des galeries;
C'est l'heure de sauver vos saintes Tuileries ;
Jamais plus beau tournoi, sonné par les clairons,

Devant le Carrousel n'appela les barons.
Oh! vous allez les voir sur ces mille fenêtres
Ces héroïques fils d'héroïques ancêtres ;
Ils vont faire onduler aux augustes arceaux
L'armorié guidon, signe des grands vassaux ;
A l'heure du péril une lâche faiblesse
Ne fera pas mentir le sang de la noblesse ;
Ils viendront : tout seigneur qui sur son vieil écu
Porte un signe éclatant du mécréant vaincu ;
Tout preux, tout chevalier à devise latine,
Fils de ceux dont le sang teignit la Palestine,
Seront fiers de montrer à ce peuple arrogant
Qu'au dix août la noblesse a relevé le gant.
Se peut-il ? Dans les cours, sur la royale grille,
Nulle bannière au vent, nul étendard ne brille.
Le peuple par trois fois a touché leur blason,
Et nul ne s'est montré pour en avoir raison ;
Aucun d'eux n'a paru sur la large terrasse,
Tout grandi par l'orgueil de son antique race,
Demandant d'un ton fier quelle insolente main
Avait touché l'armure aux poteaux du chemin.
Pour défendre leur prince et les sacrés portiques,
Ils empruntent des bras aux cantons helvétiques ;
Ils sont partis, laissant au fusil étranger
Un périlleux devoir qu'ils n'osent partager ;
Ces avares soldats que l'argent seul convie,
Aujourd'hui seront seuls à dépenser leur vie ;
Car ces pâles Bourbons si chers aux courtisans,
Dès que leur trône arrive aux jours agonisans,
Somment avec ferveur la France très chrétienne
De tendre à leur faiblesse un bras qui les soutienne,
Et ne trouvent jamais au pied de leur autel
Que l'archer, fils bâtard de Melchtal et de Tell.

Allons, Suisses massifs, sans peur et sans colère,
Journaliers du château, gagnez votre salaire ;
C'est le jour du travail, soyez obéissans ;
Mandataires soldés de paladins absens,
Vous avez dans vos mains leur courage et leurs titres :
Feu de tous les balcons! feu de toutes les vitres!
Feu des longs corridors, des corniches, des toits,
Du pavillon de Flore et de celui d'Artois!
Que vos deux mille éclairs, du perron jusqu'au faîte,
Illuminent le roi comme au jour de sa fête!
C'est bien : parmi les feux des rouges pelotons,
Du sein de ce palais, camp des treize cantons,
Nul cri d'amour ne sort, nul cri parti de l'ame
Jetant le nom du roi dans les sillons de flamme,
Ce *vivat* solennel qui vole avec son nom
Quand la fête sanglante allume le canon :
Hélas! pour proclamer le nom de Louis seize,
Il n'est plus dans ce camp une bouche française!
Silence! on n'entend là, dans ces tristes momens,
Que l'ordre militaire et des mots allemands.

Mais, vis-à-vis, quel bruit dans cette large foule!
Il semble au Carrousel que tout Paris s'écroule,
Que le Louvre a rompu ses portiques voûtés ;
C'est un torrent de voix qui déborde ; écoutez!
Un chant tombé du ciel dans la tête d'un homme,
Hymne né sous la tente et que Marseille nomme,
Un chant épileptique, un refrain colossal,
Qui réveille par bonds tout un peuple vassal,
De l'esclave des rois arrache les menottes,
Fait vibrer dans les airs d'incendiaires notes ;
Ce chant du citoyen, cet hymne marseillais
Tonne avec les canons sur les murs du palais.
Du bonnet phrygien la chevelure ceinte,

O mes frères! chantez, chantez la strophe sainte;
Promenez sous les cieux cet orageux refrain,
Ce tonnerre allumé dans vos poumons d'airain;
Chantez! ce chant va bien lorsque le boulet gronde,
Quand la balle en passant siffle comme la fronde;
Il aime ce fracas qu'on entend aujourd'hui;
L'orchestre des canons est seul digne de lui.
Voyez comme, à ce chant qui gonfle vos narines,
Partout la flamme sort des ardentes poitrines;
Comme les fils du Nord qui vous ont écoutés,
Du même feu que vous brûlent à vos côtés!
A tous une seule ame, une volonté seule!
Ils se roulent en bloc comme une immense meule
Sur la grille de fer aux solides faisceaux;
La voilà qui se mêle aux fanges des ruisseaux!
Sur ses pieds de granit puissamment étayée,
Le bras des deux faubourgs d'un coup l'a balayée;
Partout la citadelle a livré ses abords;
Paris et le château vont lutter corps à corps.
O sainte liberté! maintenant, sur ton livre
Inscris ceux qui pour toi n'ont plus de jours à vivre,
Les premiers des martyrs, ceux que nous invoquons,
Ceux qui se font tuer sous les royaux balcons.
Ton fanatique amour leur rend la mort légère;
Ils tombent en riant sous la balle étrangère;
Ils sont heureux, ils ont leurs frères pour témoins,
Et le Suisse royal a des balles de moins.
Ah! par un sang trop pur leur triomphe s'expie:
Soldats de rois! cessez une défense impie;
Faut-il que pour punir vos lâches trahisons
Ce peuple assassiné lance tous ses tisons?
Que les ardens canons rangés en batteries
Crèvent par tous les flancs vos larges Tuileries?
Eh bien donc! entendez rugir sur ces parois

La dernière raison des peuples et des rois;
Jamais gueule d'airain ne fut plus éloquente;
Aux frontons ciselés, aux chapiteaux d'acanthe,
Au dôme de l'horloge, aux portiques noircis,
Aux pavillons jumeaux que planta Médicis,
A tout ce vaste amas du royal labyrinthe,
Partout le noir boulet grave sa blanche empreinte;
Il s'engouffre en sifflant dans les rideaux soyeux,
Déchire les portraits où pendent les aïeux,
Et sur le long pourtour du mur expiatoire
Dessine avec fracas un grand tableau d'histoire.
Ne vous étonnez pas : ce haut renversement,
Ces éclats de granit, de marbre, de ciment,
La chute de ces murs par l'écho réfléchie,
C'est ainsi qu'en tombant craque une monarchie.
Vous qui lisez, voyez que de débris il faut
Pour faire une charpente au royal échafaud!
Voyez au Carrousel quelle grande hécatombe
Il faut offrir au ciel pour qu'un monarque tombe!
Car, au pied du château que le Suisse défend,
Ce combat du dix août n'est pas un jeu d'enfant;
Car trois mille martyrs, trois mille en quelques heures
Ont rougi le pavé des royales demeures;
Trois mille renversés avec la balle au front,
Qu'à leur foyer du soir les mères pleureront!
Et pendant que leurs corps ensanglantent la fange,
Dites, que fait le roi, le roi de France? il mange.
Tel est leur héroïsme : abrutis sur leur sort,
Les rois comme les bœufs mangent devant la mort!
Entouré de poignards, parqué dans une loge,
Il entend les couplets de son martyrologe;
Bourbon dégénéré! comme il s'est appauvri
Le sang de Louis neuf et du héros d'Ivri!
Ce martyr résigné, c'est le fils d'Henri quatre!

Moins brave qu'une femme, à l'heure de combattre,
Du trône héréditaire il a fui ce matin :
Il est là, sans regrets, sourd au combat lointain,
Ou quelquefois prêtant une oreille apathique
Au tonnerre d'airain qui brûle son portique,
Aux cris de ses soldats par le peuple broyés :
Ils meurent pour leur roi, qu'importe? ils sont payés.

Ils sont payés : déjà leur journée est finie;
L'écho des lambris d'or rend leurs cris d'agonie;
L'horloge du château, funéraire beffroi,
Sonne, sonne le glas des défenseurs du roi :
Leur sang ruisselle à flots; il filtre des mansardes,
Des murs que le boulet déchira de lézardes;
Il s'imbibe aux tapis, qu'en soyeux échelons,
La rampe fait monter aux portes des salons.
C'est que le peuple fort a pris d'assaut la place;
Qu'autour de l'édifice il se serre et s'enlace
Comme un écrou de fer d'un immense circuit,
Rempart infranchissable au désespoir qui fuit.
Le peuple, cette fois, entrant aux Tuileries,
N'a pas son front chargé de couronnes fleuries;
Il ne vient plus joncher les somptueux tapis
De roses du vingt juin et de jaunes épis.
Sa première leçon ne fut pas entendue;
Il entre pour goûter une vengeance due;
Et puis, s'il oubliait des outrages anciens,
Ne voit-il pas le sang de trois mille des siens,
Large mare écumeuse où le Carrousel nage,
Dont l'enivrant parfum conseille le carnage?
N'entend-il pas crier du sein des bataillons :
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons?
Aussi la Pitié sainte est remontée aux astres;
Son culte est méconnu dans ce jour de désastres;

Le peuple échevelé, de sa voix de lion,
Proclame à l'ennemi sa loi du talion ;
Mort pour mort ! il lui faut jusqu'à l'extrême goutte.
Que ce palais conquis solde le sang qu'il coûte,
Que les morts entassés sur les pavés ardens
Pèsent le poids de ceux qu'on égorge dedans !
Allez, l'œuvre de sang sera pleine et parfaite ;
C'est un peuple vainqueur qui préside à la fête ;
Anathème aux vaincus ! tombe sous le couteau
Quiconque a respiré l'ombre de ce château !
La vengeance est subtile à flairer les victimes ;
Le sabre intelligent sonde tous les abîmes ;
C'est encor peu : rendez ce tableau sans pareil ;
Ajoutez une flamme aux rayons du soleil ;
A cette grande fête invitez l'incendie :
Le voilà battant l'air de son aile agrandie ;
Jusque sur les balcons, par un horrible jeu,
Il va lécher le sang de ses langues de feu ;
Sur ce vaste théâtre où le carnage fume
Passe l'odeur des chairs que la flamme consume ;
Le sang du citoyen et le sang étranger
Sur les pavés brûlans coulent sans se figer.
Horreur à se voiler les yeux toute une vie !
Vengeance de la mort par la mort assouvie !
A qui la faute ? à qui les déchirans remords ?
A qui l'horrible droit de manger tous ces morts ?
Aux lâches qui s'en vont au marché des frontières
Vendre notre sang pur, creuser nos cimetières,
Recruter les soldats de Prusse ou du Germain,
Leur désigner du doigt l'étape et le chemin,
Nourrir leur roi trompé par d'espérances vaines ;
Puis, avares du sang qu'ils soignent dans leurs veines,
Assis sur les talus de l'Escaut ou du Rhin,
Attendre pour rentrer que le ciel soit serein.

La faute ? à toi, Brunswick, qui, du seuil d'une tente,
Agites sur Paris ta houssine insultante,
Qui des rives de l'est, sol où tu débordas,
Fais mugir jusqu'à nous tes féroces soldats !
Va, nous les attendons ces bandes sacriléges ;
Malheur à toi ! malheur au roi que tu protéges !
Tu veux lui replacer le diadème au front ?
Eh bien ! sois glorieux, tes vœux s'accompliront ;
Tu sauras dans cinq mois, ô désastreux prophète,
Quelle Cour doit le suivre à sa dernière fête,
Dans quelle pourpre vive on teindra son manteau,
Et quel trône on lui garde en face du château !

NOTES

DE LA CINQUIÈME JOURNÉE.

Ma sœur! venez donc voir le lever de l'aurore.

On lit dans M. Rœderer l'anecdote suivante : « Au moment « qu'on entendit la voiture de M. le maire sortir de la cour, on « ouvrit un contrevent du cabinet du roi pour voir ce que c'était « que ce bruit de voiture. Le jour commençait à luire. Madame « Élisabeth alla à la croisée; elle regarda le ciel qui était fort « rouge, et elle dit à la reine qui était restée au fond du cabinet: « *Ma sœur! venez donc voir le lever de l'aurore* ; et la reine y « alla. Ce jour, elle vit le soleil pour la dernière fois. » (Chronique de cinquante jours, etc., liv. IV, pag. 359.)

Ombre de Barbaroux, digne enfant de Marseille.

L'illustre Barbaroux partage avec Danton la gloire d'avoir donné la première et la plus puissante impulsion au 10 août.

Qui jurent par le sang comme les chefs thébains.

Allusion aux sept chefs qui jurèrent devant Thèbes, en plongeant leurs mains dans le sang d'un taureau noir qu'ils venaient d'égorger.

Oh! contemplez sa face, elle en vaut bien la peine.

Danton, le Mirabeau de la populace, avait reçu de la nature

des formes colossales, et une éloquence de tribun toute-puissante sur les faubourgs. Sa figure, horriblement cicatrisée de petite vérole, son nez écrasé, ses lèvres saillantes, ses yeux petits, son regard ardent et audacieux, sa voix rude et tonnante, lui donnaient le droit de s'écrier, comme il le fit un jour : *J'ai la taille athlétique et la physionomie âpre de la liberté*. On sait que sur l'échafaud il adressa au bourreau ces étranges paroles : *Quand tu auras coupé ma tête, montre-la au peuple, elle en vaut bien la peine !...*

Un boulet de canon le porte au ministère.

J'ai été porté au ministère par un boulet de canon.
(Paroles de Danton après le 10 août.)

Hymne né sous la tente et que Marseille nomme.

La Marseillaise, qui a renouvelé chez nous les victoires que les inspirations classiques de Tyrtée avaient fait remporter aux Spartiates, est, comme tout le monde le sait, l'ouvrage de Rouget-de-l'Isle, officier du génie. Ce patriote composa notre hymne national à Strasbourg, au moment où l'armée républicaine allait franchir le Rhin.

Dites, que fait le roi, le roi de France? il mange.

Plus la chute de Louis XVI était grande, plus il devait à sa position de roi de supporter son malheur avec noblesse et dignité; il n'en fit rien. Il ne sut opposer à son infortune qu'une résignation stupidement insouciante. Arrivé dans la loge du logographe, au moment où tonnait le canon du 10 août, et où tombait sa royauté, son premier soin fut de se faire servir à diner. C'est ainsi qu'au retour de Varennes il eut la précaution de prendre deux repas copieux. Le peu de paroles qui sortaient de sa bouche étaient d'accord avec cette piteuse manière d'agir. En fuyant les Tuileries pour se réfugier au sein de l'Assemblée nationale, sa phrase la plus remarquable fut celle-ci : *Voilà bien des feuilles; elles tombent de bonne heure cette année.* (M. Rœderer, p. 371.)

SIXIÈME JOURNÉE.

INTRODUCTION

A LA SIXIÈME JOURNÉE.

Voici une page d'horreur et de frissons, voici une date à rayer d'un glorieux livre ; le sang qui la couvre est plus repoussant, plus odieux à voir que celui des échafauds ; c'est le sang du meurtre, du meurtre dans ses plus effrayantes proportions. Le poète qui s'est donné la tâche de chanter cette lamentation osera tout dire, il ne voilera aucun coin de l'horrible tableau ; il faut que la poésie soit cynique de relief à l'œil et à l'esprit, comme la gravure du frontispice. A quoi bon imiter les historiographes des rois, ceux qui glissent adroitement sur les crimes des Cours, tout tremblans de compromettre la cause monarchique ? La cause de la liberté n'a pas besoin d'écrivains officieux ; elle est toujours en dehors de toute solidarité criminelle.

L'histoire des rois abonde en sanglantes pages, et il s'est souvent rencontré des écrivains pour les justifier ; on a eu l'impudeur de les appeler *rigueurs salutaires*. Même tolérance a été accordée aux vastes exécutions religieuses de Séville, de Lisbonne, de Goa ; mais nous, hommes de la liberté, nous flétrissons le 2 septembre. Pourtant on ne peut établir aucune commune mesure entre le fiévreux et sanglant paroxysme de notre époque, et les sept journées royales d'août 1572, et les auto-da-fé permanens de l'Europe et de l'Inde. Les cinquante mille

huguenots massacrés au nom de Charles IX ; les deux millions d'hérétiques brûlés en deux siècles, sont, auprès du 2 septembre, comme ces immenses tableaux de destruction peints aux voûtes des Musées, et qui absorbent les petites scènes de deuil domestique suspendues au-dessous. Il y a plus, ces massacres royaux ou religieux étaient ordonnancés avec calme. Le roi Charles IX, dit un historien, *permit aux Parisiens de tuer les huguenots*[1]. En Espagne et dans l'Inde, on assassinait avec pompe et quiétude, par de belles soirées d'été, sur de rians amphithéâtres, parfumés de roses et de jasmins. Au 2 septembre, le délire était dans tous les cerveaux; le sol tremblait; Paris était dans les convulsions de l'agonie ; l'ennemi émigré et l'ennemi prussien étaient à l'horizon avec leurs promesses inviolables d'incendie et de subversion ; il fallait partir en masse pour se battre, et ceux qui partaient se tournaient de frayeur vers ces prisons menaçantes, où rugissaient d'espoir tant de royalistes imprudens ; alors il se trouva ce qu'on trouvera toujours dans Paris, des hommes horribles qui se chargèrent d'une exécution... Il est étrange que ce soient précisément les apologistes des grands septembriseurs royaux et religieux qui essaient de flétrir notre belle révolution pour les crimes des Billaud-Varennes et des Maillard. A chacun ses œuvres; les causes pures ne craignent rien des folies sanguinaires des hommes. Torquemada et Billaud-Varennes n'ont pas laissé une seule tache sur le front de la religion et de la liberté.

1. *Trésor de l'Histoire de France*, par Gilles Corrozet, avec privilége du roi, 1645. Paris, chez Clousier, place Dauphine.



Raffet del. Frilley aqua forti

LES MASSACRES, 1792.

2 ET 3 SEPTEMBRE 1792.

LES MASSACRES.

Per strages libertas innocua.
SÉNÈQUE.

Quand ce chiffre de sang tombe sur une feuille,
Dans un mortel frisson notre esprit se recueille;
Il semble qu'un long crêpe étend ses noirs réseaux;
L'épiderme glacé se crispe sur les os;
Une raideur subite engourdit chaque membre,
Et l'on redit tout bas ces deux mots : DEUX SEPTEMBRE !
Puis, si l'on est de ceux qui jugent hardiment
Les choses du passé par l'instinct du moment,
Qui mettent sur leurs yeux le drap du mausolée,
Qui n'ont vu dans un fait que la chose isolée,
Ne remontant jamais par un profond coup d'œil
Au doigt originel qui prépara le deuil;
Alors, dans un accès de vertueuse haine,
On maudit les fureurs que le peuple déchaîne,
Et l'époque homicide où sa main, en passant,
Ne semait sur son sol que des dates de sang.
Oh! non, non, ce n'est pas quand rien ne nous agite,
Quand le calme bonheur règne dans notre gîte,
Quand l'oisiveté d'or, mère des doux ennuis,
Nous fait des jours d'azur et d'amoureuses nuits,
Quand au Forum muet nul tocsin de discorde

Il faut frapper un coup ! ces étranges paroles
Vont préparer les mains à de tragiques rôles;
De ce funeste oracle, en cinq mots combiné,
Le sens mystérieux n'est que trop deviné :
La nuit, la noire nuit tombe avec ses angoisses;
Saint-Germain-l'Auxerrois, doyenne des paroisses,
Éveille à son clocher ce tocsin endormi
Qui, sept grands jours, fêta la Saint-Barthélemy.
Cette église des rois, qui sonne pour leurs sacres,
Prend plaisir à sonner pour tous les grands massacres;
Ce n'est plus cette fois un tocsin grêle et long,
C'est un marteau qui bat dans la cloche de plomb,
Un son lourd, étouffé comme une voix qui râle
Et chante un duo sombre avec la générale.
Dans cette nuit de deuil on l'a choisie exprès
Pour répondre aux trois tours de Saint-Germain-des-Prés;
Comme sous Charles neuf la cloche est obéie :
L'assassinat se lève et marche à l'Abbaye;
Il ouvre en même temps, de sa hideuse main,
La tour du Châtelet, la Force, Saint-Firmin,
Et toutes ces prisons aux allées ténébreuses,
Aux corridors gluans, aux façades lépreuses,
Bercails de condamnés, réservoirs des bourreaux,
Viviers d'hommes, remplis à fleur de soupiraux.
Vous tous qui, dans les fers scellés à la muraille,
Rêvez la liberté sur la couche de paille,
Tremblez ! ce n'est pas l'heure où grincent les verrous;
Le peuple-magistrat vient lever vos écrous;
Tremblez ! on vous apporte une justice brève;
La Commune a pris soin d'expliquer votre rêve.
Ils entrent ! Voilà donc ceux qui les ont compris
Ces mots mystérieux qui planaient sur Paris;
De l'énigme de mort ce sont les interprètes;
Ils vont frapper le coup, les mains sont toutes prêtes :

D'un conseil invisible intime confident,
Maillard crée un prétoire et s'en fait président;
Il prend pour assesseurs deux hommes du cortége,
Pour toque un bonnet rouge, un escabeau pour siége,
Pour greffier, un boucher député des faubourgs,
Tenant un livre ouvert qu'il feuillette à rebours;
Pour lustre, un gros flambeau qui pétille et qui sue,
Et pour huissier un homme armé d'une massue.
Sinistre parodie! infâme tribunal!
Sur les pas d'un valet qui balance un fanal,
Le pâle prisonnier vient sous la geôle noire.
Il est debout : deux mots font l'interrogatoire;
Un horrible clin d'œil juge en dernier ressort.
L'arrêt dit : A la Force! Il est libre... Il est mort.
Le nom des accusés résonne sous la voûte;
Suivant l'ordre d'appel le réservoir s'égoutte;
Les bourreaux de la rue entendent chaque nom;
Et surtout, qu'on soit prompt à juger, ou sinon
Aux grilles du guichet une face livide
Se montre, en demandant si la prison est vide,
Si l'on dérobe au peuple un coupable impuni,
Et l'on entend des voix : Est-ce déjà fini?
Ils sont tous là guettant qu'une victime sorte;
Sur les étroits degrés de la fatale porte
Le calme assassinat a mis ses journaliers.
Deux hommes sont debout sur les hauts escaliers,
Le bras levé, hideux de face et de costume,
Comme deux forgerons qui vont battre l'enclume.
Chaque fois que marquée au stigmate des morts
La tête d'un captif apparaît au dehors,
Les deux masses de fer, qu'un double coup révèle,
Tombent et font jaillir des flocons de cervelle :
Femmes aux blonds cheveux, vieillards aux cheveux blancs,
Tous les fronts sont broyés sous les marteaux sanglans;

Dans la bouche où murmure un accent de prière
Se plonge au même instant la pique meurtrière.
Trente sabres, rangés sur un double cordon,
Coupent les bras tendus qui demandent pardon;
Et les noirs égorgeurs qu'absout la populace
S'enivrent du carnage exhalé sur la place,
Se penchent sur le sang qui se creuse un ravin
Comme autour d'une cuve où fermente le vin!
Partout des corps mourans à la face ternie,
Des membres, des tronçons tordus par l'agonie,
De convulsives mains, qui de leurs doigts crispés,
Étreignent par les pieds ceux qui les ont coupés;
Et sur ce lit de morts le bourreau se promène!
Ces cadavres hideux, privés de forme humaine,
C'est le digne tapis, c'est le moelleux coussin,
C'est l'éponge fumante où marche l'assassin.

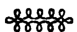
Quoi! l'holocauste fume et nul cri ne s'élève!
Paris, les yeux fermés, entend les coups du glaive!
Quoi! ce peuple muet en ses mortels abois,
S'incline sous Marat et sous Collot-d'Herbois!
Le meurtre court la rue et la loi le protége!
Quoi! des sept cents tribuns rassemblés au Manége,
Au seuil de la prison quand le sang coule à flots,
Nul d'entre eux ne viendra dans ce lugubre enclos!
Ah! qu'il vienne! avec lui que l'humanité sainte
Comme un astre inconnu luise dans cette enceinte!
O terreur! le voici, le funeste envoyé!
Sur le champ du massacre à ses yeux déployé,
Il arrive à pas lents, la figure sereine :
La foule bat des mains devant Billaud-Varenne;
Un pied sur un cadavre, un autre dans le sang,
Lui, semble contempler d'un regard caressant,
Comme un héros vainqueur sur un champ de bataille,

Le chantier de carnage où le peuple travaille.
Il promet le salaire à ses dignes efforts ;
Impassible, debout sur ces débris de morts,
Sur l'exécrable autel dressé par les furies,
On croirait voir planer le dieu des boucheries.
Va donc, puisqu'on t'absout, peuple ! fais ton devoir;
Que rien ne soit vivant dans chaque réservoir;
Que ta lourde massue en tous lieux retentisse ;
Sur toutes les prisons fais passer ta justice ;
Va, commande partout où se taisent les lois ;
Je n'ai que trop suivi tes effrayans exploits ;
D'autres dérouleront la page tout entière,
Ils compteront les morts de chaque cimetière ;
Ils entendront hurler, sans sécher de frissons,
Tes sanglans *Ça-ira*, tes lugubres chansons ;
Ils iront à la Force où ta main cannibale
Distribuait le corps de la blonde Lamballe ;
Dans ce large abattoir, à leurs yeux découvert,
Ils verront qui fit mieux de Maillard ou d'Hébert :
Qu'ils visitent encor, de peur qu'on ne l'oublie,
Ce lamentable Hôtel où grince la folie,
Le caverneux Bicêtre où le feu des canons
Broya les habitans des fangeux cabanons.
A ces tableaux de deuil, de carnage, de honte,
L'œil se ternit, la voix manque à qui les raconte ;
Je faillis, je succombe aux récits que je dois !
La harpe funéraire échappe de mes doigts !
Cet aspect me poursuit comme un songe funeste :
Grâce pour ce feuillet, je dirai tout le reste.
Qu'on blanchisse ces murs, qu'on lave ces carreaux ;
Apprêtez la civière et les noirs tombereaux ;
Déjà depuis trois jours, par un calcul atroce,
Vous aviez mesuré la largeur de la fosse ;
Hâtez-vous d'entasser tous ces débris humains

Dans le vaste cercueil que creusèrent vos mains.
Espérez-vous aussi, sous la tombe fermée
Ensevelir vos noms hideux de renommée ?
C'est en vain ; l'avenir, délateur éternel,
Pose son doigt brûlant au front du criminel ;
L'homme peut quelquefois, conseillé par la crainte,
D'un attentat visible anéantir l'empreinte ;
Dans sa profonde couche un cadavre inhumé,
Par la terre complice est bientôt consumé ;
Mais, pour en dérober l'effrayante mémoire,
Dans un lit de chaux vive on n'étend pas l'histoire.

Déchirons, il est temps, ces fastes de bourreaux ;
Sur des champs moins impurs cherchons d'autres héros.
Ce déluge de sang doit-il noyer la France ?
Non, voilà l'arc-en-ciel, le signe d'espérance
Qui nous promet encore un splendide avenir;
Loin d'être submergés, nous allons rajeunir !
Voyez sur l'horizon l'astre saint qu'on implore !
Le voilà ! regardez le drapeau tricolore ;
Place à lui dans les airs ! Qu'on le suive des yeux
Le nouveau labarum qui monte vers les cieux !
Noble soie attachée au long fer d'une lance,
Oh ! qu'elle est gracieuse à l'air qui la balance !
Comme ces trois couleurs forment sous le soleil
Un prisme éblouissant, un rayon sans pareil !
Jamais guidon royal, bannière châtelaine,
Oriflamme de pourpre, élevés dans la plaine,
Mieux que ce drapeau saint, animé par les vents,
Ne parlèrent aux yeux avec des traits vivans !
On dirait, à le voir luire comme une flamme,
Qu'un dieu le fit penser et le doua d'une ame,
Qu'il frissonne de joie alors qu'un vent léger
Sur le front des soldats le pousse à voltiger.

Comme un ruban d'honneur il décore une armée.
Oh ! pour le saluer, naissant dans la fumée,
Il fallait, dans un jour mortel à l'ennemi,
Tout l'accompagnement des canons de Valmy.
Oublions tout, laissons sous le plomb tumulaire
Le crêpe de septembre et deux jours de colère ;
Le ciel est pour la France, et son soleil a lui ;
Le ciel a pardonné, pardonnons comme lui.
Triomphe ! il est sauvé notre saint territoire !
Écoutons cet écho d'une double victoire,
Ce canon qui nous fait deux succès au lieu d'un,
Et chasse l'ennemi des portes de Verdun ;
Que Jemmape et Valmy, sous leur noble fumée,
Couvrent les corps sanglans d'une tombe fermée.
Dites-nous, aujourd'hui, si ce peuple arrogant
Qui se précipitait de Coblentz ou de Gand,
Sur tous nos grands chemins se frayant des issues,
Sanguinaire vengeur des injures reçues,
N'eût pas, après avoir triomphé dans Valmy,
Changé le deux septembre en Saint-Barthélemy ?
Le meurtre, cette fois, n'eût pas porté sa hache
Sous d'étroites prisons où le crime se cache ;
Conquis par l'étranger, tout Paris aux abois,
Eût vu d'autres Maillard, d'autres Collot-d'Herbois,
Bourreaux fleurdelisés qui, tels qu'au moyen-âge,
Auraient sous le soleil promené le carnage,
Et sur le Carrousel, au monarque Bourbon,
Porté ces corps pourris qui *sentent toujours bon.*



C'est de ce jour que date un avenir si vaste ;
Un bonheur de vingt ans suivit ce jour néfaste ;

Ce sang, qui des cachots inonda les degrés,
Retomba sur le front des royaux émigrés ;
Notre jeune étendard, radieux sur nos dômes,
Éleva sur le Rhin une frontière d'hommes,
De citoyens soldats, novices dans le rang,
Qui déjà saisissaient la victoire en courant,
Et revenaient conter leur récente merveille
Au foyer paternel abandonné la veille.
On vit s'improviser sur un fécond chemin
Des chefs, soldats hier et généraux demain,
Qui, portant dans leurs yeux le compas et l'équerre,
Aux premières leçons avaient compris la guerre,
Deviné ce grand art où le sort orageux
Jette sur le tapis deux peuples pour enjeux.
Tout miracle fut fait; harnais, chariots, tentes,
Fusils saisis tout chauds aux forges haletantes,
Canons aériens dans la plaine égarés,
Qui volent sur le front des bataillons carrés :
Tout surgit en un jour; toute main militaire
Eut un fer pour chasser l'ennemi de sa terre !
Toute armée eut le chef que son vœu demanda :
Kellermann, Dumouriez, Custines, Miranda,
Pléiade qu'à nos yeux tant de lustre décore,
Tant d'autres dont les noms sont flamboyans encore,
Astres qui pour monter du terrain le plus bas,
N'attendaient en ces jours que le vent des combats.
L'ennemi qui venait sur nous, la tête fière,
S'arrêta tout à coup et fléchit en arrière ;
Brunswick, pâle témoin de nos premiers élans,
Déchira sa victoire écrite sur ses plans ;
Car l'heure était venue où, partis de Jemmapes,
Nous allions visiter le monde par étapes,
Et couvrir sous les fleurs de nos arcs triomphaux
Le parfum qui montait du pied des échafauds.

NOTES

DE LA SIXIÈME JOURNÉE.

Comme si l'ouragan brûlait encor nos têtes.

Il y a dans cette page quelques vers que *Némésis* avait empruntés aux *Douze Journées*, pour le 16 août de Varsovie, 2 septembre polonais.

On n'entend que ce cri : Paris est pris demain!

A cette époque l'armée française réunie à Sédan, et privée d'un chef de confiance, paraissait incapable de résister à l'invasion. Le 20 août, Longwy avait été investi par les Prussiens; bombardé le 21, il capitule le 24. Le 30, Verdun subissait le même sort. Brunswick et l'émigration étaient sur la route ouverte de Paris ; le manifeste de vengeance allait avoir son plein effet. Qu'on juge du désepoir des Parisiens!

Il faut frapper un coup! . . . .

Ce fut le mot de Danton, à la nouvelle de l'approche de l'ennemi : ce mot fut répété, et il se rencontra des hommes qui lui donnèrent une extension criminelle qui peut-être n'était pas dans l'esprit de Danton. Mais l'heure était trop brûlante pour qu'on pût songer à raisonner sur une phrase symbolique. Ceux qui voulaient du sang l'expliquèrent selon leur horrible passion, et le 2 septembre fut fait.

L'assassinat se lève et marche à l'Abbaye.

La cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui sonna le grand 2 septembre de Charles IX, convoqua, deux siècles après, par un tocsin nocturne, les assassins de l'Abbaye.

De l'Abbaye on se rua dans toutes les prisons de Paris, aux Carmes, à la Conciergerie, au Luxembourg, à la Salpêtrière, à Bicêtre, à la Force, à Saint-Firmin. Partout le meurtre y répéta les mêmes tableaux. Le peuple se porta aussi au Temple; mais là, devant le seuil même de la prison royale, la Commune avait fait tendre un ruban tricolore; chose étrange! ces hommes, enivrés et altérés de carnage, s'arrêtèrent devant cette frêle barrière comme devant un mur d'airain.

Nul d'entre eux ne viendra dans ce lugubre enclos!

Pendant ces effroyables égorgemens, l'Assemblée tenait ses séances ordinaires, et sur les rapports qui lui parvenaient à chaque instant, elle passait tranquillement à l'ordre du jour. Toutefois il est juste de dire que le ministre Roland s'éleva avec courage contre ces assassinats; au plus fort des massacres, il les dénonça à l'Assemblée et à la France; il requit même Santerre qui était alors à Versailles.

Péthion, Dussault, Bazire, Manuel, et d'autres magistrats ou députés, essayèrent aussi de calmer la rage des exécuteurs; mais il leur fallut céder à la force; leur voix fut couverte par des huées, et ce n'est pas sans danger pour eux-mêmes qu'ils parvinrent à sauver quelques prisonniers. En un mot, l'Assemblée était impuissante, elle demeura spectatrice. La formidable Commune seule pouvait tout et ordonnait tout.

Les relations sur ces désastreuses journées varient beaucoup sur le nombre des prisonniers massacrés. Prudhomme affirme que le nombre des morts ne s'est pas élevé au-dessus de mille quatre cent trente-trois, tandis que Saint-Méard, auteur de l'*Agonie de trente-six heures*, le fait monter à douze mille huit cent quarante-sept. M. Thiers l'évalue de six à douze mille. Dans la séance des Jacobins du 13 février 1793, Dufourny déposa sur le bureau du président une liste des personnes massacrées en septembre; leur nombre s'élevait à mille soixante-dix-neuf.

Des recherches même assidues n'amèneraient peut-être aucun éclaircissement sur ce sujet. Il serait difficile aujourd'hui de fixer un chiffre exact sur le nombre des victimes, à cause de la partialité des auteurs contemporains.

D'après les auteurs cités par Montgaillard, les victimes de la Saint-Barthélemy s'élevèrent, dans toute la France, à cinquante mille. Sully, ministre d'Henri IV, évalue leur nombre à soixante-dix mille.

La foule bat des mains devant Billaud-Varenne.

Billaud-Varennes, revêtu de son écharpe, encourageait les massacreurs. « Peuple, disait-il, tu égorges des scélérats, tu « sauves la patrie, tu fais ton devoir. »

Vous aviez mesuré la largeur de la fosse.

Quand le jour des massacres fut fixé, on chercha des sépulcres assez larges pour contenir la foule des cadavres; Hébert visita lui-même, et désigna, à cet effet, les vastes excavations de Mont-Rouge. En même temps, et par la même préméditation, on avait eu soin de rassembler une quantité suffisante de chaux, de balais, de tombereaux, pour consommer régulièrement ces immenses funérailles.

Non, voilà l'arc-en-ciel, le signe d'espérance.

Le drapeau tricolore allait faire sa première apparition victorieuse à Valmy et plus tard à Jemmapes : c'était son début.

Ces corps pourris qui *sentent toujours bon.*

Allusion au mot connu d'un roi de France : Le corps d'un ennemi sent toujours bon.

Kellermann, Dumouriez, Custines, Miranda,
Pléiade qu'à nos yeux tant de lustre décore...

Parmi ces hommes, il en est un qui fut terni par la défection, un autre qui périt sur l'échafaud, accusé de trahison; mais alors ils étaient tous grands et purs.

SEPTIÈME JOURNÉE.



Raffet del. Frilley aqua forti

21 JANVIER 1793.

INTRODUCTION

A LA SEPTIÈME JOURNÉE.

L'ASSEMBLÉE législative avait décrété sa dissolution pour le 20 septembre ; elle devait céder la place à une nouvelle représentation nationale qui fût à la hauteur des périls du moment. La CONVENTION, de forte et terrible mémoire, accepta l'orageux héritage de la *Législative*, et ouvrit sa première séance au palais des Tuileries, encore tout noirci par la fumée du 10 août.

La Convention avait une tâche immense à remplir; elle la remplit jusqu'à la fin, avec un héroïsme, un dévouement, une abnégation qui ne trouvent aucun antécédent de comparaison dans toutes les histoires. Elle régnante, nos soldats, forts de son énergie et de leur patriotisme, brûlèrent le manifeste du duc de Brunswick, et chassèrent l'ennemi de notre territoire. Il ne devait y reparaître que vingt-trois ans après !

La Convention, en proclamant la république, se souvint de son royal prisonnier : c'était peu pour elle d'abolir la royauté, elle se donna le droit d'abolir le monarque. Louis XVI comparut à la barre des Représentans, et fut condamné à mort.

Il était dans l'ordre que cette condamnation fût regardée comme un crime colossal par les hommes de Coblentz et de Worms, par ces mêmes émigrés qui avaient dressé

l'échafaud de leur roi ; mais l'histoire, qui n'attend aucune indemnité pour prix de ses pleurs et de ses expiations, l'histoire impartiale ne flétrira pas les quatre cent soixante jurés qui votèrent la mort. Ce grand nombre de votans garantit la conscience de tous. Trois hommes assis sur une estrade, poussés par l'instinct du sang, peuvent faire tomber la tête d'un accusé avec une horrible passion ; mais on ne pourra jamais démontrer qu'il se soit rencontré quatre cent soixante juges, l'élite de la France, parfaitement unis dans cette communauté d'instinct sanguinaire. Cet appétit du tigre dans les entrailles de l'homme est un phénomène d'organisation qu'on peut supposer chez quelques rares individus, et jamais dans les masses. Les mesquins appréciateurs des grands évènemens, gens peu connaisseurs des hommes révolutionnaires et de leur époque, ont cru tout concilier en attribuant à *la peur* le vote du plus grand nombre. *La peur*, et *la Convention!* jamais on n'associera ces deux mots.

L'auteur de ces poëmes avait à raconter cette grande Élégie ; il l'a fait sans haine et sans récriminations. Qui oserait accuser et maudire quand l'échafaud est dressé ?

21 JANVIER 1793.

LA MORT DE LOUIS XVI.

La couronne des rois est un cercle de pointes ;
Ils offrent un aimant à l'éclair sulfureux ;
Dès que la foudre passe, elle tombe sur eux.
(SEPTIÈME JOURNÉE.)

MÉDITATION.

VIEILLE de six mille ans, cette terre usurpée,
Terre, de tant de pleurs, de tant de sang trempée,
N'est qu'un vaste sépulcre où la main des puissans
A toujours englouti les peuples innocens.
Planète de malheur, les rois l'ont parcourue
En poussant au hasard leur brutale charrue,
En laissant après eux, sur les champs dévastés,
Des ruines sans nom qui furent des cités.
Et sur tant de cités que le sang a rougies,
Quelle voix murmura de sombres élégies !
Les avons-nous pleurés ces peuples, expirans
Sous le large marteau des royaux conquérans ?
La date de leur mort nous est-elle connue ?
Palmyre pleure encor dans sa campagne nue ;
Et nous ne savons pas quel prince assyrien,
En détruisant, créa ce magnifique rien.
Oui, quand devant les rois des nations entières

S'abîment dans leurs champs creusés en cimetières,
Jamais une épitaphe, inscrite au grand chemin,
Du grand jour de leur mort n'instruit le genre humain;
Mais, lorsque après mille ans d'une immense hétacombe,
Après vingt peuples morts, la tête d'un roi tombe,
Oh! l'histoire dolente enregistre avec soin
L'attentat colossal dont elle fut témoin;
Elle impose des pleurs à tout sexe, à tout âge;
Le père lègue au fils ce deuil en héritage,
Et la date accolée à ce royal trépas
Est un spectre éternel qu'on trouve à chaque pas.
Faut-il donc qu'en regrets notre voix retentisse?
Enfants! nous blasphémons la suprême Justice!
Pourquoi tant de pitié? Silence! Bénissons
La main qui de si haut fait tomber ses leçons:
Le ciel vengeur du peuple, et jaloux qu'on le craigne,
Punit la royauté sans s'informer qui règne.
L'un à l'autre les rois, craignons de l'oublier,
Par chaînons fraternels ont voulu se lier;
En se targuant ainsi de droits héréditaires,
Des forfaits de leur race ils sont tous solidaires;
S'il faut en punir un pour le crime de cent,
Qu'importe que le sort tombe au plus innocent?
Quand le tonnerre est prêt, le bras fort qui le lance
Ne va pas peser l'homme à sa juste balance;
Que la leçon se donne, il suffit; le hasard
En frappant un Titus épargne un Balthasard.
Ils ne l'ignorent pas: ces grandeurs couronnées
Pressentent nuit et jour de noires destinées.
Dans le gobelet d'or que remplit l'échanson,
En buvant l'hypocras ils boivent le soupçon.
Jusque dans le sommeil, leurs terreurs occupées
Tâtent des assassins et des pointes d'épées.
Ils ont trop lu l'histoire, hélas! pour leur malheur;

Les dénouemens passés leur présagent le leur !
Un glaive pend toujours sur les têtes régnantes,
Et la moitié des rois meurent de morts saignantes.
Ils ont beau se vêtir de cuirasses d'airain,
Quand leur dernier jour sonne au cadran souverain,
Le spectre inexorable entre sous leur alcôve...
Piété, repentir, vertus, rien ne les sauve !
En vain, l'ame abattue et le frisson au sang,
Dès que sur leur palais un nuage descend,
Vers le ciel électrique ils tendent les mains jointes :
La couronne des rois est un cercle de pointes ;
Ils offrent un aimant à l'éclair sulfureux ;
Dès que la foudre passe, elle tombe sur eux.
Ainsi, plus de douleurs, lorsque l'an nous ramène
Du funèbre janvier la troisième semaine ;
Donnons une pensée à de royaux malheurs,
Qu'on ne voie à nos fronts ni sourire ni pleurs ;
Ne faisons pas sortir de cette grave histoire
Ou le chant triomphal ou l'hymne expiatoire ;
Cette page de deuil, il faut la dérouler
Pour instruire le peuple et pour le consoler.

RÉCIT.

Vingt-un janvier ! quatre ans de dévorante crise
Sont écoulés depuis que la Bastille est prise,
Et Louis vit encore ! oh ! quelle hostile main
L'empêcha de heurter les écueils du chemin ?
N'a-t-il pu dans ce cours de douleurs infinies
Trouver un jour de mort en quatre ans d'agonies ?
Quel invisible esprit, de l'abîme venu,
De ses ailes de fer protégea son sein nu ?
Quand, sous la sombre nuit, les bacchantes des halles
Troublèrent Trianon de leurs voix gutturales,

Quelle triste faveur du destin ennemi
Vint réveiller si tôt Lafayette endormi?
Malheureux! quand, fuyant la pourpre souveraine,
Il se vit au château ramener de Varenne,
Le long des boulevarts quel bras le défendit?
Pourquoi toujours encor même bonheur maudit,
Quand au milieu d'un peuple ivre d'impatience
La bouche d'un canon demandait audience?
Et dans ce dernier jour de choc universel
Où le sang dans le feu coulait au Carrousel,
A l'heure où de sa mort la populace avide
En forçant le palais trouva le trône vide?
Et dans septembre enfin, juste cinq mois avant,
Pourquoi dans sa prison a-t-il dormi vivant?
Quand le bras assassin, que la nuit sombre anime,
Laissait au fond des cœurs le poignard anonyme,
En ces deux jours de sang, où ce peuple en courroux,
Effrayant magistrat, vint lever les écrous,
Et, des guichets de fer forçant la noire issue,
Asséna sur les fronts le sabre et la massue,
Pourquoi, pourquoi le meurtre à la gueule sans frein
Dans un faible ruban trouva son mur d'airain?
D'où vient qu'en l'effleurant la foudre se dissipe?
Que n'a-t-il disparu, comme l'aveugle OEdipe,
Déraciné du trône, emporté loin du sol
Par l'ouragan du peuple au gigantesque vol!
Il le fallait ainsi! Quelque accident qu'on trame,
Les rois ne meurent pas avant la fin du drame;
Monarque invulnérable au centre des débris,
Un infernal pouvoir gardait ses jours proscrits;
La sinistre Commune, habile dans sa haine,
Le nourrissait vivant pour la publique arène;
C'était peu qu'il mourût! il fallait qu'un sénat
Prononçât le supplice et non l'assassinat.

LE JUGEMENT.

Voici la grande scène où le drame s'explique;
Voici la Royauté devant la République.
Il est nuit : mais jamais en face du soleil
Ne s'ouvrit plus terrible un suprême conseil.
Nul souvenir des temps, nulle histoire qui nomme
Tant d'hommes rassemblés pour juger un seul homme.
Sur les triples gradins qui heurtent le plafond
La foule, à flots massifs, s'étage et se confond;
Les bonnets phrygiens rougissent les tribunes;
On voit flamber des yeux sous des paupières brunes;
On voit saillir des fronts qu'une vague lueur
Révèle tout luisans de vin et de sueur.
Ornemens obligés des séances fatales,
Parmi ces groupes noirs surgissent dans les stalles
Des femmes au teint pur, debout aux premiers rangs,
Mélange gracieux de cheveux odorans,
De robes de velours, d'émeraudes luisantes,
De parures d'hiver aux formes séduisantes,
De tout ce qu'inventa de chefs-d'œuvre nouveaux
La mode qui riait devant les échafauds !
Elles sont là, pour voir, pour entendre et pour plaire;
D'un rayon solennel le lustre les éclaire ;
Il met en relief dans ses reflets tremblans
Leur gorge de satin et leurs bras nus et blancs;
Puis, la pâle lueur qui tombe et diminue
Comme un éclair lointain rejailli de la nue,
Glisse au fond de la salle, où les Représentans
Agitent leur écharpe et leurs plumets flottans,
Et ce livide jour qui nage dans les ombres
Blanchit sur un fond noir tous ces visages sombres.
Un mélange de voix, orchestre rauque et sourd,

Pareil au roulement d'un tombereau qui court;
La foule qui, hâtant l'heure du sacrifice,
Bat de ses flots épais les flancs de l'édifice;
Les pas tumultueux froissant les corridors;
Les appels de l'huissier, les clameurs du dehors,
L'heure, la nuit d'hiver, les ombres : tout imprime
A ce tableau sans nom une teinte sublime.
Mille voix ont sonné le redoutable instant;
Puis tout se tait: voilà l'accusé qu'on attend,
Le roi, voilà le roi ! sa misère est complète;
Un impassible huissier lui montre la sellette;
Un président s'adresse au royal prévenu,
Lui demande son nom comme un nom inconnu,
Et, résumant l'avis du terrible prétoire,
Lui permet de s'asseoir pour l'interrogatoire.
Oh ! ne le suivons point dans ces tristes débats
Où le peuple est si haut et le trône si bas;
Hâtons-nous; déployons la scène décisive
Où chaque député, l'œil creux, l'ame pensive,
Devant un peuple entier, jette à l'urne du sort
La syllabe qui donne ou la vie ou la mort.
Déjà la Plaine tremble et la Montagne gronde;
Un vent semble rouler la flottante Gironde;
Hommes irrésolus, dans leurs vœux délirans,
Hier encore ils criaient : Anathème aux tyrans !
Tant que pour contenter d'éblouissans prestiges;
Il leur fallut du trône effacer les vestiges,
Louis ne fut qu'un homme; et consternés d'effroi,
Au moment de frapper ils songent qu'il fut roi !
Le cri de la pitié dans leur ame française
Plaide mieux aujourd'hui que Tronchet et Desèze;
Leur audace a pâli : comme ces nécromans
Qui, la nuit, évoquaient de confus ossemens,
Et qui mettaient de peur la main sur la paupière

Quand le spectre attendu se dressait de la pierre,
Devant leur propre ouvrage ils baissent le regard!
Fraternels Girondins, vos yeux s'ouvrent trop tard!
Ce n'est plus désormais l'heure des théories;
Le jour que votre pied heurta les Tuileries,
De cet âpre sentier vous deviez voir le bout;
Il fallait reculer, la veille du dix août!
Ceux qui de la Montagne illuminent la crête
Ont marché comme vous, mais rien ne les arrête;
En partant, ils ont dit: Silence à tous remords!
Leur monument futur sera pavé de morts.
Qu'importe! pour qu'un jour leur empire se fonde,
Ils sont prêts, s'il le faut, à décimer le monde;
L'arbre républicain que leurs bras ont planté,
Pour monter vers les cieux doit être ensanglanté;
Ils seront aujourd'hui, dans leur terrible office,
Durs, froids comme le fer qui sert au sacrifice,
Et d'un doigt inflexible indiquant l'échafaud,
Debout sur leur Montagne, ils diront: Il le faut!
Ils sont tous là, groupés dans une attente sombre;
Le peuple les connaît, et son doigt les dénombre;
C'est le sage Carnot, général et tribun,
Qui doit veiller bientôt pour le salut commun;
Dubois-Crancé qu'attend un renom funéraire;
Voici les deux Merlin; puis Chabot; puis Barrère,
Qui, rhéteur homicide et bourreau caressant,
Mêle dans ses discours le miel avec le sang;
Tallien dont la voix fut toujours obéie;
Billaud, fumant encor du sang de l'Abbaye;
Collot-d'Herbois assis à côté de Bourdon;
Fouché qui de son code a rayé le pardon;
Le squalide Marat, ame cadavéreuse,
Qui promet tant de morts à la fosse qu'il creuse;
Et Chénier, qui, chargé du glaive de la loi,

Se souvient que Milton fut le juge d'un roi.
Là se montrent aussi sur la cime vivante
Trois hommes enlacés, trinité d'épouvante,
Destructeurs qui, montés sur un monde nouveau,
Élèvent dans leurs mains la hache et le niveau :
Couthon qui, dans ce jour consacrant sa doctrine,
Tousse un arrêt de mort, de sa faible poitrine ;
L'extatique Saint-Just, aux courageux frissons ;
Et le froid Robespierre, escorté de soupçons,
Qui porte dans son œil et sa figure blême
De son plan d'avenir l'indicible problème.
Ils sont tous trois, vivans avec la flamme au front !
Qui dirait qu'avant peu leurs têtes tomberont ?

L'impérissable vote à cette heure commence,
Escorté des clameurs d'un auditoire immense.
Chaque juge du roi de son siége descend
Pour frapper le coupable ou sauver l'innocent :
Debout à la tribune où la sentence flotte
Il dit quelle raison a décidé son vote ;
Tant qu'il parle, sa voix recueillie avec soin
Frappe la voûte calme et retentit au loin ;
Puis, selon qu'il retire ou qu'il cède la proie,
Le peuple ardent rugit de fureur ou de joie ;
Et cet immense écho, ce tonnerre de cris
Portent sept cents arrêts dans le vaste Paris.

Tout est fait ! chaque vote est déposé dans l'urne ;
Le lustre va s'éteindre, et la scène nocturne
N'a qu'une lueur vague, un rayon incertain,
Crépuscule d'hiver qui se lie au matin.
Un long cri de terreur parcourt le péristyle :
Quel ami vient prêter un secours inutile ?
C'est un juge mourant descendu de son lit ;

Il entr'ouvre à deux mains la foule qui pâlit;
Tel que ces spectres blancs qui, vêtus de suaires,
Parcourent à minuit les pieux ossuaires.
Il entre, en étalant ces nocturnes bandeaux
Qui chargent le malade à l'ombre des rideaux;
Le fantôme imposant étend sa main glacée,
Et la foule liquide est soudain condensée,
Et tous ont écouté, dans un morne repos,
Ce souffle solennel qui murmure des mots,
Cette voix formidable à la tombe ravie
Qui sème pour le roi des paroles de vie.
Voilà le dernier vote, il tombe d'un linceul;
Les arrêts de chacun réunis en un seul,
Au milieu des horreurs d'un lugubre silence
Vont charger les bassins d'une double balance.
Tous les yeux de la foule envisagent de près
Le calme président qui suspend les arrêts;
Alors un des plateaux de la balance austère
S'incline avec lenteur et descend vers la terre;
Là, pèsent de la mort les mots silencieux:
Le côté de la vie est monté vers les cieux.

LE DERNIER JOUR.

Dans le Temple aux froides murailles,
O vous, ses derniers courtisans,
Chantez l'hymne des funérailles,
Le psaume des agonisans!
Chantez sous la funèbre voûte
La prose lente de l'absoute;
Qu'il entende un cortége ami;
Que vos voix frappent son oreille;
Que ce triste concert l'éveille;
Car le roi de France a dormi!

Lorsque la sentence est signée,
Que le jour suprême est venu,
Une victime résignée
Sait tendre au bourreau son cou nu.
Le roi, que la révolte enferme,
N'avait pas su d'une main ferme
Tirer son vieux glaive et sortir.
Le chrétien à la foi bénie,
Dort son bon sommeil d'agonie
Avec le calme du martyr.

Homme né pour un monastère!
Maudis les malheurs de ton sang;
Maudis le droit héréditaire
Qui te fit monarque en naissant.
Il te fallait la vie heureuse,
Le toit calme d'une Chartreuse,
Les concerts de l'hymne sans fin,
La cellule où la paix habite,
Et les travaux du cénobite
Sous les ailes du séraphin.

Quel deuil dans la prison du Temple!
Auprès du lit où le roi dort,
Le saint prêtre qui le contemple
Psalmodie un verset de mort;
Les pleurs couraient à sa paupière;
Il commençait une prière,
Qu'un bon serviteur achevait.
Puis le roi s'éveilla sans crainte,
Laissant une dernière empreinte
Sur l'édredon de son chevet.

Un bruit sourd retentit dans les noires tourelles;

Le vieux manoir du Temple agite son beffroi ;
Les grilles, en grinçant, se disputent entre elles.
Qui frappe? c'est la Mort qui vient chercher le roi.

Le roi se lève, il rit au jour qui le délivre ;
Pour les ciseaux de mort soigne ses cheveux longs ;
Il met ses vêtemens comme s'il devait vivre,
Et donne avec fierté le dernier ordre : ALLONS !

Et son char funèbre roule,
Comme un ondoyant cercueil
Que la populeuse houle
Va briser contre un écueil.
Vers la sinistre portière
Se presse la ville entière,
Et dans ce cadre flottant
On voit par la vitre basse
La tête du roi qui passe :
C'est la tête qu'on attend.

Des cavaliers, au pas leste,
Alignés sur son chemin,
Tous vêtus de bleu céleste,
Marchent le mousquet en main.
Santerre, qui le protége,
A requis pour le cortége
Dix archers le sabre haut.
On voit s'avancer en tête
Ces messagers d'une fête
Qui finit à l'échafaud.

A cet effrayant mélange
D'hommes sortis des faubourgs,
Se joint la vieille phalange

Qui marche au pas des tambours;
Ceux que le dix août vit naître,
Ceux qui se firent connaître
Au grand assaut du palais;
Ceux qui d'une main hardie
Allument un incendie
Avec le feu marseillais.

Ainsi qu'au front d'une armée,
Pourquoi dans ces rangs confus
Les canons, mèche allumée,
Vont roulant sur leurs affûts?
Hélas! quand son heure sonne,
On ne voit venir personne
Au secours du souverain.
Éteignez la mèche ardente,
Car sa noblesse prudente
Est assise aux bords du Rhin.

La pluvieuse Lutèce,
Pour ce jour sans lendemain,
A pris ce ciel de tristesse
Que l'on touche avec la main;
Sous les branches effeuillées,
Et que la brume a mouillées,
Se glisse un vent refroidi;
C'est le deuil d'une tempête,
C'est la nuit sombre qui prête
Ses ténèbres à midi.

Déjà la funèbre escorte,
Dans ce nocturne matin,
A franchi la double porte
Saint-Denis et Saint-Martin;

Le boulevart se déroule
Aux yeux de l'immense foule
Longeant les sentiers étroits;
Et le char enfin s'arrête,
Avec sa victime prête,
Devant le château des rois.

Oh! que d'hommes armés! cette place où l'on tue
C'est celle où Louis-Quinze avait une statue;
Ce beau marbre est tombé sous le marteau fatal;
Il n'en reste plus rien qu'un hideux piédestal,
Un grand socle de bois; eh bien! on le destine
Au roi... Fermez les yeux, voilà la guillotine!
C'est elle! et que ce nom par la plume tracé
Avec l'humaine voix ne soit pas prononcé!
Le roi vient; nul ami sur la place publique
Ne l'a suivi, sinon un prêtre catholique,
Qui, devant lui marchant au funeste escalier,
Serre encore une fois ses mains qu'on va lier,
Lui présente le Christ et du doigt le convie
A ces cieux éternels, palais de l'autre vie;
Consolante parole et suprême entretien
Qui donne tant de vie à la mort du chrétien!
Tout est donc prêt; le roi monte à son dernier trône,
Contemple froidement la Cour qui l'environne;
Il s'apprête à parler : un pouvoir surhumain
A des quatre bourreaux paralysé la main;
Tout à coup une voix sortant de dessous terre
Retentit à la place où commandait Santerre,
Et cette voix disait : Bourreau! fais ton devoir!
Alors tout œil est fixe et regarde sans voir;
On touche le chaînon de la hache plombée...
Dites! quel est ce bruit? Une tête est tombée!
L'homme exterminateur la tient par les cheveux,

Vive et tremblante encor d'un mouvement nerveux;
Ainsi brillait jadis, suspendue et coupée,
Une médaille d'or à sa gloire frappée.
Quatre fois le licteur, aux coins de l'échafaud,
Montre au peuple béant ce trophée encor chaud;
Et ce hideux aspect qu'à dessein il prolonge
Atteste quatre fois que ce n'est point un songe,
Que cent mille Français, témoins de ce trépas,
En conteront l'histoire et ne mentiront pas.
En même temps un homme à la face inconnue
Bondit sur l'échafaud, fouille de sa main nue
L'égout du sang royal, de ses doigts palpitans
Le secoue avec rage au front des assistans;
Et le peuple enivré, défiant l'anathème,
Accepte en rugissant cet horrible baptême.

Cependant, que faisait ce conseil orageux
Qui conviait alors le peuple à de tels jeux?
Qu'ont-ils dit ces tribuns à la sentence brève?
Peut-être ont-ils cru voir, comme en un triste rêve,
Sur le seuil de leur porte où veille le canon
Le roi décapité qui les menace? Non;
Non, rien n'a détrempé leur impavide audace;
Les stoïques tribuns siégent tous à leur place;
Nul signe délateur de crainte ou de remords
N'a trahi sur leur front ce qui s'est fait dehors;
Ils avaient décrété la mort; l'œuvre finie,
Que leur font les détails d'une longue agonie?
Quand l'huissier du sénat, à la hâte arrivé,
Vint faire le récit du grand drame achevé,
D'une voix dédaigneuse on lui dit de se taire,
Et de ne pas troubler l'ordre parlementaire.

La salle est sans écho pour la joie ou le deuil;
Sublime d'arrogance, héroïsme d'orgueil!
Au moment où l'on croit que leur humble prière
Va demander pardon à l'Europe guerrière,
Va conjurer les coups que préparent les rois,
Ils ajoutent un titre au grand livre des lois,
Et le premier décret que leur conseil décide
Inscrit au Panthéon le nom d'un régicide.

NOTES

DE LA SEPTIÈME JOURNÉE.

Un glaive pend toujours sur les têtes régnantes,
Et la moitié des rois meurent de morts saignantes.

Ceci est une imitation de ces magnifiques vers de Juvénal:

Ad generum Cereris, sine cæde et vulnere, pauci
Descendunt reges et siccâ morte tyranni.

Il est nuit. . . . .

Ici le poète, pour hâter la marche du drame, s'est fait le droit de résumer toutes les séances du jugement en une seule. Le quatrième appel nominal (question du sursis) ne fut terminé qu'à trois heures après minuit.

Nul souvenir des temps, nulle histoire qui nomme
Tant d'hommes rassemblés pour juger un seul homme.

La Convention nationale était composée, le 20 janvier, de sept cent quarante-neuf membres, dont vingt-huit absens. Les sept cent vingt-une voix qui restaient furent ainsi réparties : pour *la mort*, trois cent quatre-vingt-sept; pour la *détention*, *les fers* ou la mort *conditionnelle*, trois cent trente-quatre. Jamais sentence capitale n'avait été prononcée par un si nombreux tribunal. Les juges qui condamnèrent à mort Charles Stuart n'étaient qu'au nombre de soixante-dix.

Chénier. . . . .
Se souvient que Milton fut le juge d'un roi.

On sait que le poète Milton vota pour la peine capitale dans le procès du roi d'Angleterre.

L'extatique Saint-Just, aux courageux frissons.

On dit que Saint-Just, homme d'un courage moral si énergique, frissonnait involontairement au sifflement des balles.

C'est un juge mourant descendu de son lit.

Son nom est Duchastel. Il vota pour le bannissement : ce vote motiva sa condamnation à mort dans le grand procès des Girondins : il périt avec eux le 31 octobre 1793.

Inscrit au Panthéon le nom d'un régicide.

L'assassinat de Lepelletier-Saint-Fargeau est devenu une histoire populaire. Son vote lui coûta la vie. Il fut poignardé par l'ex-garde-du-corps Pâris, dans un restaurant du Palais-Royal. Le jour même de l'exécution du roi, la Convention décréta les honneurs du Panthéon pour le représentant régicide.

HUITIÈME JOURNÉE.

INTRODUCTION

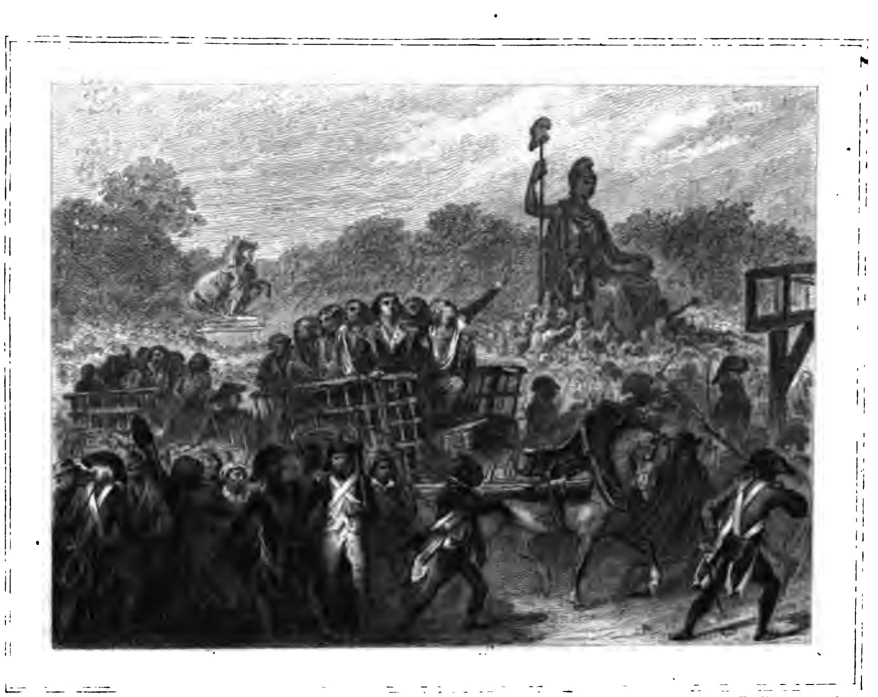
A LA HUITIÈME JOURNÉE.

Les Girondins formaient le parti modéré de la Convention nationale ; le talent de leurs chefs domina cette assemblée tant que la République n'eut que des périls ordinaires à braver. Sans la crainte toujours renaissante de l'invasion étrangère, sans la tourmente et la ténacité des complots intérieurs, sans l'insurrection vendéenne, les Girondins eussent mené à bien les affaires de la République. Il y avait chez eux patriotisme, lumières, dévouement, abnégation, courage, tout ce qu'il fallait pour traverser avec bonheur les orages qui naissent avec les nouvelles constitutions d'un pays ; mais il leur répugna de donner leur sanction à ce caractère d'atrocité où des dangers inouïs semblaient pousser les Montagnards. Il est des époques, heureusement fort rares, où la vertu timide, celle qui a foi aux lois inaliénables de l'humanité, la vertu qui aime mieux se faire un échafaud pour elle que pour les autres, peut être présentée comme crime et trahison aux peuples étourdis de calamités ; c'est ce qui arriva aux Girondins ; ils furent les victimes des circonstances plutôt que des hommes. Ils croyaient, eux, avec toute la bonne foi de leur patriotisme, que les mesures ordinaires de répression suffisaient en des cas extraordinaires ; l'évènement les aurait justifiés peut-être, s'il leur eût été donné

d'attendre l'évènement; mais leurs formidables ennemis les Montagnards, qui n'avaient foi qu'aux échafauds, les perdirent facilement dans l'esprit du peuple[1]; car le peuple, lui, voulait être sauvé à tout prix, et, le bandeau du péril sur les yeux, il n'entrevoyait son salut que dans la terreur. Les Girondins furent sacrifiés.

Ils tombèrent ces hommes forts et généreux, non pas victimes des Montagnards, comme le disent les appréciateurs superficiels, mais victimes de la Vendée follement insurgée par des nobles qui se servaient de stupides paysans pour recouvrer leurs titres perdus ; victimes de l'émigration armée qui embauchait à l'ennemi ; victimes de cette inexplicable fatalité, de ce désolant vertige, qui pèsent sur un peuple aux jours des grands désastres, et lui donnent une raison spéciale, qu'on appelle folie dès que les jours calmes sont revenus.

1. Par *peuple* j'entends ici, comme en d'autres passages antérieurs, cette masse énergique, orageuse, incessamment active, qui prenait une part directe aux affaires législatives, quoique sa tribune fût dans la rue; elle influençait l'Assemblée, et, par contre-coup, elle était à la disposition des chefs jacobins les plus audacieux.



Raffet del. *Frilley aqua forti*

SUPPLICE DES GIRONDINS.

31 MAI 1793.

LES GIRONDINS.

Fit scelus, indulgens per nubila tempora virtus.
(Sil. Ital.)

LA CONCIERGERIE.

Soldats de la tribune, après une défaite,
Ils vivaient pour la mort, comme pour une fête.
Ils sont vingt-un ; un seul semble faire défaut ;
Son fidèle poignard crut tromper l'échafaud ;
Mais son spectre sanglant, soustrait à l'infamie,
Sans doute, plane encor sur cette troupe amie.
Au bruit de cent verrous, sous ces caveaux épais,
Ces hommes sans espoir sont rayonnans de paix ;
Ils sont fiers de penser qu'aux jours de leur fortune,
Leur fleuve d'éloquence inondait la tribune,
Que dans tous les combats ils ont marché debout,
Que leurs noms sont inscrits au vingt juin, au dix août.
Depuis l'heure où le peuple arbitre de l'arène
Fit le geste fatal de sa main souveraine,
Nobles gladiateurs, en face du trépas
Ils présentent la gorge et ne murmurent pas.
L'arbre de liberté que Robespierre plante
Eut donc jusqu'à ce jour une sève trop lente !
Il voulut, sur le tronc, par lui mis à niveau,

Trancher du même coup les guis de l'an nouveau,
Rameaux dégénérés, dont la tige inféconde
Jaillissait de l'écorce, au vent de la Gironde.
A demain donc le jour du plus grand des convois :
Le couteau vers le ciel remontera vingt fois!!!

Au Palais, dont la mort a fait son vestibule,
Ils étaient réunis dans leur sombre cellule:
C'était leur nuit dernière, au long repas du soir
Tous ces agonisans étaient venus s'asseoir.
Demain, vers l'échafaud, la noire populace
Se heurtera pour voir, à la première place;
Eux, tranquilles acteurs du sanglant lendemain,
S'apprêtaient en riant à faire le chemin.
Quand le timbre infernal qui, dans les cachots pleure,
Du dernier jour d'octobre ouvrit la première heure,
Le calme Vergniaud qui, dans l'affreux moment,
Loin de craindre la mort l'attendait en dormant,
Sur un siége de bois, trépied de son génie,
Se leva tout brûlé du feu de l'agonie;
Cygne mélodieux qui jette un dernier chant!
Triste rayon d'adieu d'un soleil au couchant!
Il leur dit : « Dans ces lieux où l'amitié réside,
« Qu'une dernière fois Vergniaud vous préside;
« Nous n'avons dans le cœur ni crimes ni remords.
« Soyons joyeux; demain nous serons chez les morts;
« Frères! vous tous, si pleins de jeunesse et de vie,
« A ce dernier festin Vergniaud vous convie;
« L'échafaud sera large, et pour s'y voir admis
« Il faut être, demain, purs comme mes amis.
« Le jour où je parlai des enfans de Saturne
« J'avais bien entrevu cette fête nocturne;
« Fils de la liberté, chacun de nous martyr,
« Dans le sein maternel doit aller s'engloutir.

« Il le fallait ainsi ! quand la voix des comices
« M'eut jeté, jeune encore, aux orageuses lices,
« L'avenir m'était clair ; d'avance je savais
« Que je livrais ma vie à des jours bien mauvais,
« Qu'il fallait, tôt ou tard, dans ce terrible office,
« Porter comme un support ma tête à l'édifice,
« Et que mon sang si pur coulerait tout fumant
« Comme l'eau qu'on épanche et qu'on mêle au ciment.
« L'édifice nouveau que ce siècle commence,
« N'est pas l'œuvre d'un jour : c'est un travail immense,
« C'est un monde à bâtir, un de ces monumens
« Dont on pave le seuil avec des ossemens,
« Afin que nos neveux voyant le sang qu'il coûte,
« Le sang qui le rougit de la base à la voûte,
« S'inclinent de respect, et gardent à genoux
« Cet héritage saint qu'ils reçoivent de nous.
« De quel prix serait-elle au siècle qui va naître,
« Si cette liberté que nous fîmes connaître
« N'avait pas attaché la ceinture à nos reins,
« Si son vol eût trouvé des cieux toujours sereins ?
« Eh bien ! puisqu'à nous seuls sont échus les beaux rôles
« D'allumer son autel au feu de nos paroles,
« De rendre témoignage, au prix de notre sang,
« A la sainte déesse, à son culte naissant,
« Martyrs des premiers jours, acceptons notre tâche,
« Tendons un cou soumis au tranchant de la hache,
« Et que sur la légende un pieux souvenir
« Recueille les vingt noms qu'un jour on doit bénir.
« Pourquoi nous plaindre enfin ? La phalange d'élite
« Seule, depuis deux ans, qui harangue et milite
« Devait, sur l'échafaud où bientôt nous allons,
« Ensanglanter gaîment les premiers échelons.
« C'était là notre sort : cette grande secousse
« Qui rassemble nos morts nous fait la mort plus douce ;

« Nous tombons en famille, en nous serrant la main,
« Et quand le victimaire apparaîtra demain,
« Assis aux mêmes bancs de son char, il me semble
« Que nous allons sortir pour voyager ensemble,
« Et, qu'entourés partout de visages amis,
« Nul de vous ne verra cet échafaud promis.
« Je pouvais échapper à cette heure suprême,
« Me séparer de vous, amis, cette nuit même,
« Non comme un criminel qui, trompant son geôlier,
« Gagne l'abri sauveur d'un furtif escalier ;
« Mais en homme indigné qui veut ravir sa tête
« Au bourreau qui la tranche, au peuple qui l'achète ;
« Et les trompant tous deux du fond de sa prison
« Pour mourir libre et pur, avale du poison :
« Ce poison, le voilà ; l'espérance bannie,
« J'avais gardé pour moi ce trésor d'agonie ;
« Breuvage pour un seul, il ne nous suffit pas
« Pour nous échapper tous dans un commun trépas ;
« Chacun de nous ne peut avec la même audace
« Boire sa part de mort dans une même tasse ;
« Abattus à demi par ce poison trompeur,
« Nos sens seraient frappés d'une lourde torpeur,
« Et demain, au moment de terminer le drame,
« Notre débile corps calomnîrait notre ame !
« Non ; nous devons monter sur les rouges gradins,
« Nerveux et résolus comme des Girondins ;
« Ne pouvant consommer ce large suicide,
« A vivre cette nuit l'amitié me décide,
« Et j'épanche à vos yeux, sur ce hideux pavé,
« Ce breuvage si cher qui m'eût déjà sauvé. »
Il s'arrête à ces mots ; tous ses généreux frères
Frappent de cris joyeux les voûtes funéraires ;
L'inspiré Vergniaud, d'un regard surhumain,
Montre à tous le poison dans le creux de sa main,

Et, le front vers les cieux, sur la dalle grossière
Disperse, en souriant, l'homicide poussière.
Tel le jeune Alexandre, au milieu de ses rangs,
Pressé par des soldats altérés et mourans,
Dévoré plus que tous d'une soif convulsive,
Montra, sans le vider, un casque plein d'eau vive ;
Et comme il ne pouvait, d'une égale faveur,
Distribuer à tous le breuvage sauveur,
Il refusa de boire, et sur l'aride plaine
Répandit sans regret la coupe toute pleine.
Vergniaud dit encor : « Maintenant, c'est assez ;
« Levez-vous ! serrez-vous de vos bras enlacés ;
« Jurez tous, qu'abjurant une mort clandestine,
« Vous paraîtrez vivants devant la guillotine ;
« Que vous périrez tous, sans souiller d'un affront
« La dernière tribune où vos voix s'éteindront.
« Moi, je suis tout à vous ; au moment de me taire,
« De la sainte phalange indigne réfractaire,
« Désertant vos drapeaux bien avant le matin,
« Je ne veux pas du vôtre isoler mon destin ;
« Prisonnier avec vous dans les mêmes murailles,
« Avec vous je m'élance au char des funérailles,
« Et le dernier adieu sorti de mon gosier,
« Vos têtes l'entendront dans la manne d'osier. »

Alors, comme pour faire une joyeuse ronde,
Ils s'enlacèrent tous au nom de la Gironde ;
Tels qu'au libre repas des confesseurs romains,
Ils mirent en faisceau leurs électriques mains ;
Guirlande de martyrs qu'après cette veillée
Tout Paris devait voir sur le sol effeuillée,
Ainsi qu'on voit tomber ces longs rameaux mouvans
Qu'un dernier jour d'octobre arrache et donne aux vents.

Et puis, pour abréger cette nuit éternelle,
Dans un théâtre obscur, la troupe fraternelle,
Comme pour répéter un spectacle promis,
Réveille brusquement les acteurs endormis;
Au jour de l'échafaud ils s'exercent ensemble :
Riant, ils se couchaient sur la chaise qui tremble.
L'un d'eux, nommé d'office, exécuteur banal,
Illuminait la scène aux clartés du fanal;
Et, leur parodiant la machine qui tue,
Laissait tomber sa main sur leur gorge tendue.
Devant une mort vraie, athlètes courageux,
Ils charmaient leurs ennuis par ces funèbres jeux.
Aussi, quand sous l'abri de leur sombre coulisse,
Ils ouïrent sonner l'heure de leur supplice,
Ils étaient prêts, leur rôle était su jusqu'au bout,
Et l'aurore de mort les éclaira debout.

LA PLACE DE LA RÉVOLUTION.

Venez, vous qu'on attend, l'impatience est lasse;
L'heure déjà sonnée aigrit la populace;
On dirait qu'elle veut boire un sang girondin.
Que d'hommes entassés dans le royal jardin,
Aux Champs-Élyséens, rayons de promenades,
Sur le haut Garde-Meuble, aux frêles colonnades,
Sur les dalles du pont, partout où l'on peut voir
La fontaine de sang qui remplit l'abreuvoir!
On comprend cette ardeur; ce sont de rares fêtes
Que celles où l'on vient pour voir tomber vingt têtes.
Hâtez-vous, on a soif, et l'échafaud géant
Demande votre cou pour son collier béant.
Les voici! du guichet ils ont franchi la porte;
Des pesans cavaliers voilà la longue escorte;
A leur tête, au-devant du premier chariot,

Étincelle de loin le sabre d'Henriot.
En marchant vers l'autel d'une farouche idole,
Fiers, comme s'ils allaient monter au Capitole,
Les vingt triomphateurs, rangés en deux convois,
Chantent *la Marseillaise* avec leur forte voix ;
Glorieux de leur vie, ils se tournent sans honte
Vers ce peuple grossier qui les nomme et les compte.
Ils sont tous là présens, ainsi qu'ils l'ont promis,
Tous ; car le même char qui porte ces amis,
Cahote en même temps, au fond d'une corbeille,
Le corps de Valazé, suicidé la veille.
Malheureux ! il a cru par un coup de poignard
Epargner une entaille à l'acier montagnard !
L'inexorable main qui dressa le supplice,
S'empare d'un cercueil, vingt-unième complice,
Et pour donner à tous l'égalité du sort,
Traîne avec les vivans un cadavre à la mort.
Ils arrivent enfin ; au pied de sa statue,
Maudiront-ils en chœur la liberté qui tue?
Viendront-ils renier, par d'amers repentirs,
Celle qui dans un jour a fait vingt-un martyrs?
Non ; ils baissent leurs fronts pleins de nobles idées,
Devant la Liberté haute de vingt coudées,
Et loin qu'un seul d'entre eux la maudisse en passant,
Tous vénèrent la place où doit jaillir leur sang ;
C'est que leur vive foi même ne peut s'éteindre
Devant cet échafaud que tant de sang doit teindre ;
Pareils à ces chrétiens qui, par un beau trépas,
En s'immolant pour Dieu, ne le reniaient pas.

Montez donc, hommes forts, héros du dix brumaire ;
Saluez, en mourant, votre terrible mère.
On crie autour de vous : Vive la liberté !
Eh bien ! vous, le front ceint d'une mâle fierté,

Criez à votre tour, pour sublime réplique :
Vive la liberté ! vive la République !
Glorieux condamnés ! héroïques proscrits !
Nul ne reste muet pour ces généreux cris.
L'impassible bourreau par ordre les appelle ;
Son fer est aiguisé, car la moisson est belle.
Ils montent tour à tour : sous le couteau mouvant
S'abîme par degrés tout ce qui fut vivant ;
Et la hache infaillible, à coup sûr dirigée,
Commence à Sillery pour finir à Vigée.
Chaque fois qu'elle tombe avec un rauque son,
Le cœur des assistans est glacé d'un frisson ;
Le peuple s'en émeut, les ames sont brisées ;
Un murmure d'horreur sort des Champs-Élysées ;
Car, jeunesse, vertus, grâces, force, talent,
Tout s'évanouissait sur l'autel ruisselant.

Pourquoi donc cette foule autour d'eux entassée,
Ce peuple de Paris, la ville policée,
N'a-t-il pas en s'armant des grilles du jardin
Sauvé de l'échafaud tout ce sang girondin ?
Énigmes de ces temps, mystères politiques,
Aussi sombres pour nous que ceux des jours antiques !
Hélas ! notre regard que l'histoire confond
Glisse sur les tableaux, et n'en voit pas le fond.
Oh ! dans ces jours d'orage où l'Europe soldée
Tendait sa main de fer à la folle Vendée,
Quand l'éternel complot, suivi des trahisons,
De la Charente au Rhin allumait ses tisons,
Qu'une seule bataille en un clin d'œil perdue
Pouvait voir à Paris cette Europe attendue ;
Le peuple était en fièvre, il n'avait pas le temps
De penser ni d'agir, comme aux calmes instans,
Et vers tous les excès son délire mobile

Donnait le nom de crime à la vertu débile!
Il n'avait foi qu'en ceux dont la sauvage main
Se lavait, chaque jour, avec du sang humain,
Et qui pour étouffer une guerre intestine,
En face des complots dressaient la guillotine,
Fantôme ensanglanté, spectre qui pouvait seul
Changer le drapeau blanc en funèbre linceul.
Le peuple, dans ces jours de farouche démence,
Couvrait les Montagnards de son amour immense;
Il pleurait au convoi du hideux Jacobin
Que la jeune Corday poignarda dans le bain,
Et cette femme forte, au cachot poursuivie,
Dans les cris d'anathème abandonnait la vie.
Partout où se montraient tous ces proscrits errans,
Issus de la Gironde ou reçus dans ses rangs,
Des rocs du Calvados au lit de la Garonne,
Sur tous les caps Bretons que l'Océan couronne,
Ils trouvaient devant eux la hache et le trépas;
L'échafaud voyageur s'attachait à leurs pas;
Car dans chaque cité, complaisante vassale,
La grande guillotine avait sa succursale,
Et le peuple, partout de même rage épris,
Frappait ses Girondins comme ceux de Paris.
S'il est, dans cette nuit, un rayon de lumière,
Il faut toujours le prendre à sa cause première,
Toujours se replacer sous ce sombre horizon
Où le peuple éperdu n'avait plus de raison,
Où ses bras convulsifs entouraient d'espérance
Ceux qui créaient l'armée et qui sauvaient la France,
Et dénonçaient du doigt, à leurs côtés assis,
Ces tribuns que le sang n'avait pas endurcis.

Ah! puisque ces VINGT-UN que ma mémoire chante
N'ont eu pour leurs bourreaux qu'une plainte touchante,

Qu'aucun cri d'anathème, en leurs derniers abois,
Ne vint gonfler leur cou dans le collier de bois,
Imitons-les ; sachons que sur la place ronde
Où s'épancha le sang des fils de la Gironde,
Ils ont voulu semer ces germes précieux
D'où nous revient un jour celle qui vient des cieux,
La grande liberté qui meurt et ressuscite,
Qui m'inspire aujourd'hui ce chant que je récite,
Et s'assied au palais qu'on vient de rebâtir
Près du sol où tomba le Girondin martyr.

NOTES

DE LA HUITIÈME JOURNÉE.

31 mai 1793, LES GIRONDINS.

Cette mémorable journée, où tomba la Gironde, est vulgairement désignée, dans l'histoire de la révolution, sous le nom de journée du 31 mai; ce jour-là cependant ne fut remarquable que par la suppression de la commission des douze; mais l'auteur a cru devoir adopter cette fausse date. Ce fut seulement le 2 juin que la Convention, cernée par les bandes de la Commune, et intimidée par le canon d'Henriot, décréta l'accusation des Girondins.

Ceux qui périrent le 31 octobre n'avaient pas tous été compris dans cette première proscription. La Convention frappa successivement de ses décrets d'autres membres de la Gironde qui furent jugés et exécutés avec les premiers, le 31 octobre, au nombre de vingt-un, et non de vingt-deux, ainsi que la plupart des historiens s'obstinent à l'énoncer.

Ces vingt-un députés sont: Brissot, Gensonné, Vergniaud, Duperret, Carra, Gardien, Valazé, Duprat, Sillery, Fauchet, Ducos, Fonfrède, Lasource, Beauvais, Duchastel, Mainvielle, Lacaze, Lehardy, Boileau, Antiboul, Vigée.

Ce grand évènement offrait donc deux actions aux inspirations du poète: la séance du 2 juin, où la Gironde fut écrasée sous le poids de la Montagne, et la dernière scène de cet épisode, consommée le 31 octobre par le supplice des Girondins. L'auteur s'est déterminé pour cette dernière, comme plus dramatique.

. . . . . . Un seul semble faire défaut,
Son fidèle poignard crut tromper l'échafaud.

Valazé, décrété d'accusation, aurait pu s'évader s'il l'eût voulu; il consulta Lacaze, son ami, sur ce qu'il avait à faire, et celui-ci le dissuada de partir. Bientôt on avertit Lacaze qu'un semblable décret le menaçait lui-même: on lui offrit de le mettre en sûreté. Non, dit Lacaze; c'est moi qui suis cause que Valazé ne s'est point enfui; si mon ami meurt, je veux partager son sort.

En entendant prononcer l'arrêt de mort, Valazé se perça d'un stylet dans la salle même du tribunal. Son voisin le voyant frissonner et pâlir, lui dit: *Tu trembles, Valazé!* Non, répondit-il, *je meurs*, et il tomba.

Tous les détails de ce poème sont rigoureusement historiques.

Il est faux qu'au moment de leur condamnation, les vingt-un Girondins aient jeté des assignats au peuple, dans l'espoir d'exciter un mouvement en leur faveur. Prudhomme a contribué à répandre cette calomnie; il les a même représentés, dans une de ses gravures, au moment où ils se lèvent de leurs bancs, et éparpillent les assignats dans la salle. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les Mémoires de Buzot, page 173: « Les accusés, pour « répondre et se défendre, recueillaient, pendant les débats, « ce qu'on disait, sur des notes écrites. Tout-à-coup Antonnelle « déclare que le jury est suffisamment instruit. Les accusés dé« chirent leurs notes et les jettent au vent. »

Le courage des Girondins, après leur condamnation, sera à jamais célèbre. Ducos composa un pot-pourri extrêmement gai. Les condamnés firent ensemble leur dernier repas; Valazé seul y manquait!..... Ce banquet fut joyeux comme celui d'une fête. Un domestique de Duprat les servait en pleurant. Son maître le consola, lui parla avec bonté de ses services, et lui recommanda sa femme. Ce fidèle domestique vendit depuis une petite rente qu'il possédait pour soutenir la femme Duprat, réduite à la misère.

Soyons joyeux, demain nous serons chez les morts.

Ces formes de style étaient familières aux orateurs de la Gironde. Vergniaud puisait dans les souvenirs de la Grèce ces

poétiques images, ces comparaisons mythologiques qui abondent dans ses discours. Dans leur dernière veillée à la Conciergerie, ces illustres condamnés, par leur courage, leur philosophie et leur langage, réalisèrent véritablement la scène du Phédon.

Le jour où je parlai des enfans de Saturne.

Vergniaud avait prophétisé son destin, quand il avait dit : La révolution, comme Saturne, dévorera ses propres enfans.

Ce poison, le voilà. . . . . .

Les hommes de cette terrible époque se plaisaient à imiter les anciens dans leur manière de vivre et de mourir. Beaucoup d'entre eux avaient soin de se munir de poison, et à la dernière extrémité ils avaient recours à ce viatique. Vergniaud conservait avec lui un moyen sûr de prévenir le supplice ; mais, comme le poison était insuffisant pour tous ses amis, il n'en fit pas usage pour lui-même, et préféra mourir avec eux.

Tel le jeune Alexandre. . . . .

Après Alexandre-le-Grand, ce trait a été reproduit par plusieurs généraux. Le roi David fit la même chose ; pressé par une soif ardente, il s'abstint de boire l'eau qu'on lui avait rapportée d'une source lointaine, et la répandit en présence de son armée.

Et puis, pour abréger cette nuit éternelle, etc.

On s'accorde à dire qu'à l'issue de leur dernier banquet, les condamnés jouèrent une comédie ayant pour sujet, *la Descente des Girondins aux enfers*.

Plus tard, quand la mort fut devenue un accident de la journée, ce jeu de la guillotine devint un exercice à la mode dans les prisons. Il se faisait au moyen de trois chaises ; le patient s'étendait sur celle du milieu, qui était couchée, et au signal donné, la

chaise, en s'abattant, imitait la bascule de la fatale planche. Les dames mêmes, à la prison du Luxembourg, prenaient plaisir à ces répétitions de la mort.

Les vingt triomphateurs, rangés en deux convois,
Chantent *la Marseillaise* avec leur forte voix.

Pendant leur trajet de la Conciergerie à la place de la Révolution, la plupart des victimes répétaient à haute voix le premier couplet de *la Marseillaise*, ainsi parodié :

Allons, enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé;
Contre nous de la tyrannie
Le couteau sanglant est levé, etc., etc.

Fonfrède chantait le refrain : *Plutôt la mort que l'esclavage*.

Le corps de Valazé, suicidé la veille.

Le cadavre de Valazé avait été placé dans une manne d'osier; il fut traîné dans la fatale charrette, et assista sur l'échafaud à l'exécution des vingt.

Et la hache infaillible, etc.

Sillery, comte de Genlis, fut exécuté le premier; il salua la foule et mourut avec courage; presque tous adressaient au peuple des paroles dont on ne saisissait pas le sens. Le peuple criait : *Vive la république!* et les Girondins répétaient ce cri. Mainvielle fit entendre distinctement le cri de *Vive la liberté!* Brissot et Fauchet, au moment de leur supplice, montrèrent seuls quelque émotion. Vigée subit la mort après tous les autres.

Partout où se montraient tous ces proscrits errans.

Les Girondins proscrits à Paris cherchèrent un refuge dans

les départemens. Les commissaires de la Convention les poursuivirent de ville en ville, de caverne en caverne. Guadet, Salles et Barbaroux furent exécutés à Bordeaux; Gorsas à Caen. Péthion et Buzot furent trouvés dans un bois, à demi dévorés par les bêtes fauves; Condorcet s'empoisonna dans un cachot de Bourg-la-Reine; Roland se donna la mort sur le grand chemin de Rouen; Riouffe fut détenu quatorze mois à la Conciergerie; Louvet, après des fatigues inouïes, après un voyage miraculeux, arriva de Bordeaux à Paris; là il parvint à se dérober à toutes recherches, grâce à l'intelligence et au dévouement de sa Lodoïska.

. . . . Au palais qu'on vient de rebâtir.

Le nouveau palais de la Chambre des Députés.

NEUVIÈME JOURNÉE.

INTRODUCTION

A LA NEUVIÈME JOURNÉE.

Un règne de violence et de terreur est nécessairement passager; tous ceux qui ont voulu en essayer ont trouvé leur 9 thermidor; toutes les histoires déposent à l'appui de cette vérité : quiconque joue avec le sang humain finit par combler la cuve avec le sien. Robespierre, qui avait de la portée et de l'instinct, tenta d'échapper au sort commun; effrayé des cris de la France éventrée, sans doute il rêva le retour vers un système de douceur et de pardon; sa mystérieuse retraite de quarante jours, ce carême politique qu'il s'imposa sur sa Montagne, ce maintien de cénobite et de mysticisme qu'il affecta, devaient peut-être servir de transition à ce régime de clémence qui était plutôt un besoin de son pouvoir que de son cœur. Mais ce calme soudain épouvanta plus que sa Terreur; on s'effraya de le voir si peu effrayant; les ambitions rivales, long-temps comprimées, s'agitèrent; on spécula heureusement sur la lassitude et le dégoût qui venaient de tant de sang répandu; les mauvaises passions s'allièrent aux bonnes contre l'ennemi commun, et le géant de la Terreur tomba. C'était une nécessité.

Il y a des gens qui ne voient dans Robespierre que Robespierre, et qui le jugent comme on fait d'un criminel aux assises : les uns le peignent un cœur d'homme à la

main et l'exprimant dans une coupe pour boire ; d'autres nous le présentent comme le meilleur des hommes. Robespierre ne savait peut-être pas ce qu'il était lui-même ; la circonstance le prit parce qu'elle avait besoin de quelqu'un pour conduire le peuple aux saturnales de la liberté. Robespierre sera un sujet éternel de méditation, une énigme jetée aux devins ; on se demandera toujours comment il s'est fait qu'un homme qui n'avait aucune de ces formes physiques qui séduisent, qui parlait avec fatigue pour lui, et ennui pour les autres, qui n'avait pris aucune part aux batailles civiles de Paris, qui acceptait même le reproche de se cacher à l'heure des boulets et des balles, qui n'était ni un Danton, ni un Barbaroux, ni un Vergniaud, ait pu jouer le rôle de Marius, d'Auguste, de Sylla, le rôle des hommes forts, populaires par la gloire, chers aux soldats, et qui pouvaient naturellement affecter la dictature, et signer les listes de proscription.

Robespierre, dit-on, était incorruptible et tenace ; il avait un énergique vouloir ; c'est possible ; mais ces qualités ne constituent pas le dictateur ; il en faut vingt autres plus éblouissantes pour le peuple, et celles-là manquaient à Robespierre.

Quant à moi, après avoir lu et médité cent volumes sur lui, je n'ai jamais pu comprendre ni son pouvoir, ni sa popularité, ni le secret de son influence sur les masses. Il paraît qu'aux époques inexplicables, il faut des moteurs inexplicables ; heureux les historiens qui comprennent et expliquent tout !



Tony Johannot del. *Frilley aqua forti*

9 THERMIDOR AN 2.

9 THERMIDOR AN II.

(27 JUILLET 1794.)

LA CHUTE DE ROBESPIERRE.

Securos dies extremus terror advocat.
(Cic. *Offic.*)

La terreur! c'est le mot qu'en sa longue veillée
Entendit si souvent l'enfance émerveillée,
Quand après le repas, autour de l'âtre assis,
Notre père conteur nous fesait ses récits.
Il répétait cent fois (tant les crises passées
Avaient sur un seul temps réuni ses pensées !)
Cent fois, les clubs bruyans, les crimes des prisons,
Les visites de nuit dans les calmes maisons,
Le tocsin qui troublait le sommeil de nos mères,
Les proscrits dénoncés aux juges victimaires,
L'accusateur public, le muet tribunal
Où jugeaient sans appel Dumas et Coffinhal ;
Le grossier tombereau de la Conciergerie
Qu'escortait en hurlant la liberté furie ;
Et la rouge charpente, à l'oblique couteau,
Du chemin de la mort effroyable poteau.
Et pendant ces récits, nos jeunes mains débiles
Se joignaient vers le ciel, et restaient immobiles ;

Nos yeux étaient ouverts et vitrés de stupeur :
Puis tout disparaissait comme un rêve trompeur ;
Car Bonaparte alors fondait la nouvelle ère,
Et nous protégeait tous de son nom consulaire.

Ah ! sans doute croyons que ces deux tristes ans
Sur les fronts paternels ont passé bien pesans ;
Que ces grands jours de fièvre et d'immense délire,
Cette histoire de sang qu'on s'épouvante à lire,
Ont dû tout ébranler dans l'ame et la raison
De celui qui les vit du seuil de sa maison.
De la grande Terreur moi-même enfant posthume,
La nuit, en frissonnant, je lis dans le volume
Qui semble ranimer, avec tout leur effroi,
La guillotine reine, et le comité roi.
Je n'ose dérouler, dans mes lugubres rimes,
Des souvenirs de gloire entrelacés de crimes !
C'est le puits sépulcral du Comtat-Venaissin ;
C'est la Loire grondant dans son lit assassin ;
C'est le bourreau Fréron, que Barras accompagne,
Mitraillant les proscrits du Port-de-la-Montagne ;
C'est le pâle Couthon, avec Collot-d'Herbois,
Entrant la hache en main dans Lyon aux abois,
Pour qu'il ne reste plus, entre ses deux grands fleuves,
Qu'un peuple désolé d'orphelins et de veuves.
Oui, ce temps fut affreux ! Tout être qui vivait
Ne goûtait qu'en tremblant le calme du chevet ;
A travers le reflet d'une lumière terne,
Il voyait un cadavre au nœud d'une lanterne ;
Et le soir en famille, il arrivait souvent
Qu'aux rideaux de la vitre, agités par le vent,
Un fantôme aux longs pieds, une ombre colossale
Paraissait comme prête à sauter dans la salle.
Les enfans n'osaient pas contempler de leurs yeux

Le spectre qui jouait dans le rideau soyeux;
Ou, si l'un d'eux l'ouvrait avec sa main lutine,
Pour regarder là bas; c'était la guillotine!
Comme un vaste décor qu'on prépare sans bruit,
Dans la déserte rue on la dressait la nuit;
Et, le matin venu, la charpente livide
Apparaissait debout sur un espace vide!
On eût dit que l'enfer, par un enchantement
Avait improvisé ce hideux monument.
Toujours elle, toujours, sur les places des villes,
Offerte comme idole aux populaces viles;
Ou, courant la campagne, et traversant les bourgs
Au son grêle et fêlé des civiques tambours.
Ses farouches amis ne juraient que par elle;
Elle fit du supplice une mort naturelle,
Et sans cesse agitant son triangle d'acier,
L'État battait monnaie avec ce balancier.

C'était là la Terreur! Maintenant dans nos têtes,
Cherchons-en le mystère et les causes secrètes.
Serait-il vrai? faut-il admettre en gémissant,
Que l'irritable soif des crimes et du sang,
L'impérieux besoin d'assister aux supplices,
Ont dressé si long-temps ces larges sacrifices?
Faut-il croire, au tableau de ces calamités,
Que les dominateurs des sanglans comités,
Dans notre France en deuil, avaient besoin pour vivre
D'inscrire chaque soir quelques morts sur leur livre?
Alors éloignons-nous de ce monde abhorré;
Cherchons au fond des bois un asile ignoré;
Renions nos deux noms de France et de famille;
Fuyons ce sol maudit, car le crime y fourmille,
Car les fils des bourreaux sont encor sous nos yeux
Et peuvent faire un jour ce qu'ont fait leurs aïeux.

Non ; sans doute, il en vint, dans la grande tourmente,
De ceux qui bénissaient leur effroyable amante,
Baisaient ses bras rougis et fesaient leur festin
Des chairs que leur jetait le fer de Guillotin !
Mais l'enfer en fit peu : tous ceux qui dans l'arène
Applaudissaient de cris à la machine reine,
Qui battaient des deux mains en courant pour la voir
Et sans oser y boire admiraient l'abreuvoir,
Tous n'avaient pas un cœur qui se plaît au carnage ;
Mais chez eux bouillonnaient la fièvre du jeune âge,
Et ce cuisant délire, impalpable tison,
Qui sur les fronts brûlés dévore la raison.
Hélas ! il leur semblait que ces atroces fêtes,
Que ces cuves de sang ruisselantes de têtes,
Que le grand abattoir où tombait ce bétail
Brillaient à l'étranger comme un épouvantail ;
Et pour justifier ces terribles pensées,
Vers le Rhin ou l'Escaut les hordes avancées
Reculaient, chaque fois que la terrible main
Rougissait notre France avec du sang humain ;
Et l'austère Carnot, du fond de son prétoire,
En décrétant la mort décrétait la victoire.

Tant que la France pâle et sauvée à demi
Eut à craindre les coups d'un nouvel ennemi,
La Terreur conserva son formidable empire ;
Il fallut l'adopter de crainte de voir pire.
Mais lorsqu'on ne vit plus fumer aux bords du Rhin
Les bivacs ennemis chassés du sol lorrain ;
Lorsque tout fut sauvé, gloire, honneur et patrie,
Alors on contempla cette France flétrie.
Les hommes purs ou non regardant autour d'eux
Ne virent que débris et qu'échafauds hideux,
Que spectacles de sang, campagnes désolées,

Hameaux rayés du sol et villes mausolées !
La rougeur vint aux fronts, et, le danger éteint,
On proscrivit les noms que la Terreur soutint;
Et chacun s'indigna, comme si les supplices
N'avaient eu pour auteurs que cinq tribuns complices.
La publique rumeur les accusa tout haut
D'avoir à leur profit promené l'échafaud,
Un surtout, dont le nom rayonne d'épouvante,
Qui soulevait du doigt la Montagne vivante,
Dieu de ce noir Olympe, entouré d'autres dieux,
L'imposant Robespierre apparut odieux :
On résuma sur lui les forfaits et la honte ;
Du sang versé partout on lui demanda compte ;
Sur le sol de la France on eût dit qu'en passant
Son pied seul eût creusé ce long ravin de sang.
Encore un peu d'audace, et dans son temple même
L'idole va trembler sous un cri d'anathème ;
Et ceux qui jusqu'ici la soutinrent debout
Ouvriront sous ses pieds la fournaise qui bout.

Quoi ! l'on n'était point las dans nos sombres murailles
De ce drame éternel clos par des funérailles !
Quoi ! ces noirs tombereaux qui traversaient Paris
Ne trouvaient donc jamais leurs réservoirs taris !
Depuis quatorze mois la France était fauchée,
Et la faulx de la loi n'était pas ébréchée !
Hélas, non ! la Terreur, prête à s'évanouir,
Le jour de ses abois voulut encor jouir ;
Un soir elle passa dans la sanglante ornière,
La charrette de mort, et c'était la dernière,
Portant à l'échafaud l'ordinaire moisson,
Et cet horrible soir Paris eut un frisson !
Car le sang le plus pur, le sang d'un grand poète
Sanctifiait la marche et baptisait la fête ;

Ce fut toi, doux rapsode, harmonieux Chénier !
Ta main serrait ton front qu'attendait le panier;
Devant tes compagnons, ta dernière famille,
Tu finissais des chants commencés pour Camille,
Et demandais des vers avec des rêves d'or
Au huitième soleil du brûlant thermidor.
Ah ! quand sous le couteau des lois illégitimes
Tombent, un soir d'été, de pareilles victimes,
Il faut que les bourreaux, saisis le lendemain,
Passent en criminels par le même chemin.

Voici le nouveau jour, l'aurore qui commence !
Après l'ère de mort l'ère de la clémence!
Un homme va tomber, qui voile aux assistans
Le secret de sa vie et l'horreur de son temps;
Agent mystérieux, dans sa courte carrière
S'il a paru, tenant la hache meurtrière,
Quel que fût le foyer qui brûla dans son cœur,
Qu'il disparaisse enfin, car le peuple est vainqueur !
Que le ciel ou l'enfer l'ait envoyé, qu'importe !
L'orage le créa, que l'orage l'emporte !
Pourquoi sur une énigme arrêter nos esprits?
Le siècle le médite et nul ne l'a compris.
Suivons-le sur ces bancs d'où sa voix dominante
Glaçait les proconsuls de Toulon et de Nante;
Il s'y rend aujourd'hui, solitaire et rêveur,
Le front illuminé d'une sainte ferveur,
Évitant les regards, comme un anachorète
Qui voudrait fuir le monde et qu'une idée arrête,
Et que le monde enchaîne et retient malgré lui
Sur la terre profane où sa lumière a lui.
D'où vient ce changement? quelle pensée habite
Dans le front sourcilleux du sanglant cénobite?
Quel terrible secret si long-temps contenu

Va, de ce sein profond, sortir comme un fer nu?
Depuis quarante jours, de ses lèvres fatales
Des noms entrecoupés tombent par intervalles :
Varennes, Tallien, Fouché, Collot-d'Herbois;
Debout, tribuns! malheur si l'on entend sa voix!
C'est l'heure de la peur; c'est l'heure du courage!
On entend sourdre au loin le souffle de l'orage;
Les siéges ont craqué, comme aux sommets alpins
Quand l'ouragan du nord courbe le tronc des pins;
Le mont des Jacobins craint qu'on ne les décime;
Le volcan recélé divise en deux sa cime;
Ces deux fronts orageux par le choc partagés
Se regardent du haut des gradins étagés;
Bientôt tremblent les blocs de la double Montagne,
Comme vers le détroit de l'Afrique à l'Espagne
Si le front d'Abyla, promontoire escarpé,
Se ruait tout à coup sur le front de Calpé.
La bruyante tribune a rougi d'être esclave;
Tallien fait jaillir sa parole de lave;
Et l'on entend ce cri, sinistre accusateur:
Robespierre à la barre! à bas le dictateur!

Cherchez partout, cherchez dans l'histoire des hommes.
Depuis les temps passés jusqu'à l'âge où nous sommes,
Jamais on n'entendit dans un temple des lois
Mugir comme aujourd'hui de plus terribles voix;
Formidable combat où la parole tue,
Où chaque vote annonce une tête abattue,
Où tous les prisonniers, pris le discours en main,
Accusés aujourd'hui sont égorgés demain!
Cette fois la Montagne enverra sa fournée;
Contre son propre flanc sa hache est retournée;
Pour la veine féconde où sa rage a puisé,
Elle prépare encor son poignard aiguisé.

Robespierre est muet : une voix souveraine
D'un seul mot a couché le géant sur l'arène ;
Des mains ont pris ses mains, on ose le lier ;
On le traduit au seuil où veille le geôlier ;
Mais le geôlier, tombant la face sur la pierre,
Est saisi de frissons en voyant Robespierre.
Ce roi républicain, ce débris du pouvoir
Cherche en vain un cachot qui l'ose recevoir.
Nulle prison ne veut ouvrir sa porte immonde
A celui qui voulait emprisonner le monde.
Le voilà libre encor, le voilà déchaîné ;
La générale bat, le tocsin a sonné ;
La puissante Commune en son nom se soulève ;
Le farouche Henriot a ressaisi son glaive,
Henriot, qui du maître aide les plans secrets,
Mézence, contempteur des lois et des décrets,
Qui, toujours à cheval éclaboussant la fange,
Suit le tyran tombé comme son mauvais ange.
Que vont-ils faire encor? Robespierre vainqueur
Va demain d'un seul coup percer Paris au cœur ;
Remuant les esprits de sa parole brève,
Il convoque les siens à la place de Grève,
Et, d'un grand désespoir rassemblant tout l'effort,
Dans le palais du peuple il se bâtit un fort.
Ses terribles amis que l'échafaud réclame,
Jettent dans tous les cœurs le courage et la flamme ;
L'indomptable Henriot, Couthon, Saint-Just, Lebas,
Se dressent en faisceau pour ces derniers combats !
Son frère est avec lui ; magnanime jeune homme !
De quelque nom haineux que l'histoire le nomme,
Cet autre Robespierre, à son frère enchaîné,
Environne d'amour ce formidable aîné.
Mystère inexplicable, insoluble problème !
Cet homme, objet d'horreur, trouve un frère qui l'aime !

Il a donc des vertus, qu'on puisse consentir
A se faire avec lui volontaire martyr.

Tallien a frémi ; son prisonnier est libre !
Partout bat le tambour, partout le tocsin vibre ;
Il faut abattre enfin ce terrible ennemi
Qu'un arrêt suspendu n'a frappé qu'à demi ;
Que la Convention et son peuple fidèle
Assiégent le proscrit, cernent sa citadelle ;
Mais quel homme énergique acceptera l'emploi
De proclamer sans peur l'écrasant HORS LA LOI ?
C'est Barras ; le sénat lui livre sa fortune ;
Il court frapper au sein la rebelle Commune ;
A la voix du tribun le peuple suscité
Ruisselle par les ponts de la vieille Cité,
Comme un nuage noir qui s'agrandit et crève,
Et vomit des soldats sur la place de Grève.
L'Hôtel-de-Ville en bloc par le peuple miné
Montre dans cette nuit son front illuminé,
Ses gothiques arceaux, ses vieux balcons de pierre,
Ses noirâtres remparts qui gardent Robespierre.
Mais l'heure avait sonné de son neuf thermidor :
Dans l'angle retiré d'un vaste corridor,
Cet archange déchu comprend bien que c'est l'heure
Où la voix qui maudit lui commande qu'il meure ;
Son héroïque frère accouru dans ces lieux,
Et de son propre sort noblement oublieux,
Le serre dans ses bras, l'invite à fuir, et tente
De lui ravir son arme ouverte à la détente ;
Vains efforts ! le coup part ; regardez-le gisant
Sur le parquet, le front tout inondé de sang !
Mesurez-le couché cet immense colosse ;
Il n'occupera pas cinq pieds dans une fosse ;
Il voulut se tuer, de peur que l'échafaud

Ne reconnût son maître et ne lui fît défaut ;
Mais sur ces fronts d'airain la balle toujours glisse ;
Un coup ne suffit pas pour sauver le supplice.
Venez donc ramasser l'homme de la Terreur ;
Il est presque cadavre, ainsi n'ayez point peur!
Allez, que sans retard, dans tout le territoire,
Vos courriers haletans portent cette victoire ;
Que cent mille captifs, libres des maux soufferts,
Dans leurs cachots joyeux fassent bruïr leurs fers.
Demain pour consacrer un règne de clémence
Consommez, en plein jour, une hétacombe immense !
A l'autel de la mort envoyez pour présens
Ces sacrificateurs qui l'ont servi deux ans ;
Que les deux chariots qui, sur la place ronde,
Ont porté les martyrs de la sainte Gironde,
Soient encore attelés pour traîner aujourd'hui
Le sanglant Robespierre et sa troupe avec lui.
Ce sont les jeux du sort ! victimes pour victimes !
Que frappés aujourd'hui par des coups légitimes,
Les vingt-un Montagnards, sur les rouges gradins,
Viennent payer le sang des vingt-un Girondins.

NOTES

DE LA NEUVIÈME JOURNÉE.

L'état battait monnaie avec ce balancier.

Allusion au mot de Barrère : *Nous battons monnaie sur la place de la Révolution.*

Ce fut toi, doux rapsode, harmonieux Chénier !

La veille même du 8 thermidor la Terreur dévora Roucher, l'auteur des *Mois*, et André Chénier, qui le premier tenta de ramener la poésie française à la simplicité antique. On sait que dans ses vers il ne cessait de célébrer sa Camille, comme Tibulle sa Lesbie, et Parny son Éléonore. Au moment de son supplice, il se frappa vivement le front avec la main en prononçant ces paroles : *Et pourtant j'avais quelque chose là.*

Il s'y rend aujourd'hui, solitaire et rêveur.

Depuis trente-six jours Robespierre avait cessé de paraître au Comité de salut public; il affectait de s'isoler de la Convention, et se rendait chaque soir aux séances des Jacobins. C'est là qu'il commençait à semer ses accusations : il dénonçait comme les plus dangereux ennemis de la patrie, Fouché, Bourdon de l'Oise, Fréron, Merlin de Thionville, Legendre, Lecointre de Versailles, Barras, Dubois-Crancé, Dumont, Rovère, et surtout Tallien. Il embrassait, dans ces sourdes proscriptions, les principaux chefs de la Montagne et les membres des deux Comités.

Enfin le 8 thermidor il se détermina à ouvrir son attaque à la tribune de la Convention, où il n'était pas monté depuis longtemps. Le but de son discours est de prouver qu'*on l'a calomnié en lui attribuant le système de la terreur;* il cherche à séparer sa cause de celle de ses collègues, et termine par une violente catilinaire contre les ambitieux, les intrigans et les fripons qui ne s'étaient fait des cadavres qu'un marchepied pour arriver à la tyrannie.

L'impression de ce discours est d'abord décrétée; mais, sur la proposition de Billaud-Varennes et autres députés, ce décret est rapporté à une grande majorité, et aux cris de *Vive la République!* Ainsi finit la séance du 8 thermidor.

Tallien fait jaillir sa parole de lave.

A peine la séance du 9 thermidor est-elle ouverte, que Saint-Just commence la discussion; il est interrompu par Billaud-Varennes. Celui-ci donne des détails sur la séance des Jacobins du 8, et affirme qu'ils ont résolu d'égorger la Convention en masse; il ajoute que la force armée est confiée à des mains parricides, et dénonce Henriot, avec son état-major, Fleuriot, Payan, et toute la Commune de Paris.

En ce moment, Tallien s'élance à la tribune: « Les conspira« teurs sont démasqués, dit-il; ils seront bientôt anéantis, et « la vérité triomphera... L'ennemi de la Convention tombera... « J'ai vu hier la séance des Jacobins, j'ai frémi pour la patrie; « j'ai vu se former l'armée du nouveau Cromwell, et je me suis « armé d'un poignard pour lui percer le sein, si la Convention « n'a pas le courage de le décréter d'accusation. » Il termine en demandant la permanence des séances et l'arrestation d'Henriot. Ces propositions sont adoptées.

Billaud-Varennes, Barrère, Vadier, Bourdon de l'Oise, prirent successivement la parole pour élever de nouveaux chefs d'accusation contre Robespierre, et chaque fois que ce dernier se levait pour se défendre, il était interrompu par des cris unanimes: *A bas le tyran!* Tantôt il escaladait le fauteuil du président, tantôt il se cramponnait à la tribune; un combat restait engagé entre sa voix et celle des conventionnels qui lui criaient de se taire. « Pour la dernière fois, s'écria-t-il, je te demande la pa-

« role, président des assassins ! » On refuse de l'entendre ; il est décrété d'accusation.

Alors le jeune Robespierre s'écrie : « Je suis aussi coupable « que mon frère ; je partage ses vertus, je demande aussi le dé« cret d'accusation contre moi. » Sa demande est accueillie. Le même décret est ensuite lancé, aux cris de *Vive la liberté ! Vive la République !* contre Saint-Just, Couthon, et Lebas, qui ont réclamé le même privilége. Ils sont amenés à la barre, puis, sur l'ordre de l'assemblée, conduits par des gendarmes au Comité de sûreté générale.

Nulle prison ne veut ouvrir sa porte immonde
A celui qui voulait emprisonner le monde.

Quand les gendarmes se présentèrent à la prison du Luxembourg avec Robespierre et ses compagnons, le geôlier refusa de les recevoir, déclarant qu'il lui fallait un ordre de la Commune ; il fallut chercher une autre prison. Pendant ce temps, Henriot, à cheval, parcourait les rues en proclamant l'insurrection, et répandait des troupes dans tous les environs des Tuileries ; les prisonniers furent délivrés ; eux-mêmes marchaient à la tête des gendarmes chargés de les conduire.

Tallien a frémi. . . . .

A la nouvelle de la délivrance de Robespierre, la Convention déjà triomphante tomba dans l'étonnement et la stupeur. Collot-d'Herbois, président, s'écrie : « Jurons tous de mourir sur nos « chaises curules. » C'est alors que Tallien monte à la tribune : « Tout conspire pour le salut de la Convention et la liberté de « la France ; Robespierre, par sa révolte et celle de ses com« plices, vient de nous conduire à la seule mesure qui fût prati« cable envers un tyran. Grâce au ciel, pour en délivrer la « patrie, nous n'avons plus à attendre la décision peu sûre d'un « tribunal formé par lui-même. Il a le premier porté son juge« ment : mettons-le *hors la loi* avec tous ses complices. Frappons « du même décret la Commune rebelle ; que sur l'heure elle soit « investie.... que le soleil ne se lève pas avant que la tête des « conspirateurs ne soit tombée. »

Tous ces décrets sont à l'instant portés. Barras, escorté de dix-huit cents hommes et de canons, s'avance vers la place de Grève sur deux colonnes; l'une investit l'Hôtel-de-Ville, et l'autre, précédée par deux Députés et les huissiers de la Convention, portant des torches allumées, se range sur la place; les décrets de mise hors la loi sont lus à haute voix. Ce grand évènement se passait dans la nuit du 9 au 10 thermidor. L'Hôtel-de-Ville est envahi : Robespierre et ses partisans sont arrêtés, à l'exception de Lebas qui se brûle courageusement la cervelle; à neuf heures du matin ils sont conduits à la Conciergerie, et, le même jour, à quatre heures du soir, sur la place de la Révolution.

DIXIÈME JOURNÉE.



Raffet del. Frilley aqua forti.

1er PRAIRIAL AN 3.

INTRODUCTION

A LA DIXIÈME JOURNÉE.

ROBESPIERRE n'avait point d'amis, il était trop répulsif aux liaisons sociales; mais il avait de chauds partisans à la Convention, et ils n'étaient pas tous morts avec lui sur l'échafaud. Tout grand pouvoir politique qui tombe laisse quelque temps muets et stupéfaits ceux qui l'ont servi : puis la stupeur s'use, et on travaille secrètement à la réaction. Il faut toujours frapper deux coups pour tuer un pouvoir. Robespierre ne fut décidément renversé qu'après le premier prairial; c'est le jour où ses partisans poussèrent le peuple à la Convention. Il y eut un instant de victoire contre-thermidorienne; moins d'énergie dans le parti réparateur de la Convention, et Robespierre remontait, sous un autre nom, sur le trône républicain. Le peuple, non celui du 20 juin, ni du 10 août, mais un autre peuple, démoralisé par les saturnales de la Terreur, fut repoussé de la salle ensanglantée; les hommes, par la force des baïonnettes, les femmes, à coups de houssine. Les six conventionnels, reconnus principaux instigateurs, furent arrêtés et mis en jugement ; c'étaient Gilbert Romme, Amable Soubrani, Ernest-Dominique Duquesnoy, Alexandre Goujon, Jean-Michel Duroy, et Pierre Bourbotte. Une commission militaire les condamna à mort le 29 prairial.

Ce fut le dernier effort de la Montagne. La Convention victorieuse au dedans et au dehors, et touchant au terme de ses travaux, rentrait dans des voies moins orageuses; elle voulait faire oublier sa terreur en s'épurant de terroristes, et tranquilliser sur l'avenir par un système nouveau chez elle de modération.

1er PRAIRIAL AN III.

(20 MAI 1795.)

LE PEUPLE A LA CONVENTION.

Fit via vi, rumpunt aditus, primosque trucidant.
(VIRG.)

Vous avez beau trancher, dans les dunes de sable,
La tête du boa, reptile insaisissable;
Prenez garde! vivant de son premier essor,
Son tronçon convulsif peut vous broyer encor.
Le roi de la Terreur est abattu; sa tête
Roula sur l'échafaud avec sa rouge crête;
Sur son cadavre froid, que dévore le ver,
Ont murmuré la pluie et le vent de l'hiver;
Mais par sa juste mort la vengeance assouvie
N'a pas encor tué tous ses germes de vie;
De son haut piédestal, Robespierre, en tombant,
A laissé par sa chute une empreinte à son banc:
C'est le trépied funèbre où l'amitié posthume
Tente de rallumer le volcan de bitume,
Où viennent s'inspirer ceux qui gardent au sein
L'inextinguible écho de son dernier tocsin.

Ils sont six, tous de fer, tribuns que rien n'étonne.
Depuis le dernier mois qui précéda l'automne,

Ils se sont recueillis, loin d'un monde importun,
Pour mieux ourdir leur trame et venger leurs vingt-un ;
Ils attendent ce mois où le grand soleil brûle
La tribune du peuple et la chaise curule,
Où l'émeute insurgée, aux rendez-vous connus
Arrive la sueur au front et les bras nus.
Déchaîne-toi, lion, pour ta course dernière ;
Viens apposer ta griffe à la loi prisonnière ;
Une dernière fois tombe dans la cité,
Météore sanglant par la cloche excité !
Ruisselant escadron de femmes aux yeux ternes,
Enfans qui dénouez la corde des lanternes,
Tricoteuses d'enfer, vous, qui chaque matin
Comptez si bien les coups du fer de Guillotin !
Par les quais populeux de la Seine troublée,
Venez donc envahir la terrible Assemblée.
Hélas ! ce n'est plus là, dans sa mâle fierté,
Ce peuple, tel qu'il vint aux jours de liberté,
Les épis dans les mains, et les têtes fleuries,
Sublime visiteur entrant aux Tuileries !
Le long meurtre public a séché ces fleurons,
Et la vapeur du sang a terni bien des fronts.
D'abord le peuple est grand, et puis il s'habitue
Aux spectacles de fange, à la Terreur qui tue.
Oh ! ce n'est plus celui du vingt juin, du dix août :
Il semble qu'aujourd'hui tout Paris se dissout,
Tant les places, les ponts, les noires avenues,
Jettent au Carrousel de formes inconnues,
De spectres féminins et d'enfans à l'œil faux,
Qui traînent pour hochets de petits échafauds.
Paris, pour rassembler tant de femmes fétides,
A vidé cette fois ses Palus Méotides,
Ses impasses impurs, ses couloirs croupissans
De la Mortellerie et des Vieux-Innocens.

A leurs gestes virils, à leurs voix gutturales,
On reconnaît d'abord ces mégères des halles,
Peuple des carrefours, qui sous d'immondes toits,
Fait siffler ou mugir son effrayant patois.
Avec elles aussi, ces Phrynés subalternes
Qui peuplent dans le jour les vineuses tavernes,
Et qui, la nuit venue, errent par noirs troupeaux,
Le front entortillé de fangeux oripeaux;
Puis encore, au milieu de ces groupes infâmes,
Des hommes déguisés sous des robes de femmes,
Sinistres compagnons aux bras noirs et velus,
Qui poussent aux forfaits les cœurs irrésolus.
Dès l'aube de ce jour, la cohue infernale
Inaugure, en partant, sa grande saturnale;
Elle déroule au loin ses informes chaînons;
On croirait voir passer ces visages sans noms,
Ces fronts maudits du ciel et marqués d'anathème,
Que montrent au soleil les fils de la Bohême.
Mille bras déployant le drapeau de la faim,
Mille écriteaux levés portent ces mots : *Du pain!*
Du pain! Ne croyez pas à leur fausse souffrance!
Voyez, voyez leur teint pourpré d'intempérance;
Tous sont rassasiés : la débauche et le vin
Fermentent dans leurs corps comme un grossier levain;
Leurs yeux sont flamboyans, leurs poitrines sonores;
L'alcool corrosif filtre par tous leurs pores;
Ils n'ont ni faim ni soif; mais l'émeute a compté
Sur l'effet désastreux d'un mensonge effronté;
Du pain! c'est le mot d'ordre, et la famine louche,
En pénibles efforts l'exhale de sa bouche.
Voilà le bataillon qu'appelle et fait mouvoir
La Montagne qui veut ressaisir le pouvoir.

L'Assemblée est debout, et la salle est fermée.

Point d'honneurs de séance à cette ignoble armée!
Qu'on la repousse au loin, car son crime est flagrant;
Qu'elle campe dehors, le Carrousel est grand.
Mais, hélas! par les siens l'Assemblée est trahie;
Elle va déborder dans la salle envahie,
Cette anarchique armée, à l'insolente main,
Broyant tout, se fesant par la force un chemin.
Déjà, comme un signal de la crise prochaine,
La porte sent frémir ses lourds panneaux de chêne,
Seul et dernier abri jusque-là respecté,
Qui du temple des lois garde la sainteté!
Elle tombe en éclats: la foule entre maîtresse;
Le président se couvre en signe de détresse:
Ce débile vieillard, incliné par les ans,
A trop de glace au cœur pour les dangers présens;
Parmi tant de démons élancés de l'abîme,
Sa voix ne peut dompter les hurlemens du crime;
Il descend; le tocsin semble sonner son glas;
Sur son fauteuil vacant monte Boissy-d'Anglas,
Jeune homme au cœur d'airain, à la poitrine forte,
Qui peut vivre pour tous si l'assemblée est morte;
Qui d'un regard serein, sur les bancs montagnards,
Arrête une détente et brise les poignards.
C'est ici qu'affrontant le crime qui menace,
Brille dans son éclat l'homme juste et tenace!
Jamais dans les longs jours que lui garde le sort
Il n'aura plus besoin de ce stoïque effort.
La salle est un champ clos; de hurlantes furies
Ébranlent sous leurs pieds les hautes galeries;
Leurs frénétiques poings roides et contractés
Se baissent vers le front des calmes Députés.
Du pain! toujours *du pain!* c'est le mot qui résonne;
C'est le cri de combat de ce peuple amazone;
Vingt fois le président veut parler, et vingt fois

D'ironiques clameurs ont emporté sa voix.
L'ombre de Robespierre errante dans la salle,
Semble souffler sa rage à sa plèbe vassale.

O délire honteux ! étrange aveuglement !
O de ce jour de deuil déplorable moment !
Heure, où vertus, devoir, liberté, tout s'oublie;
Où la raison du peuple est changée en folie;
Où le crime est si grand de rage et de terreur,
Qu'il mérite pitié, qu'il échappe à l'horreur!
Entourons ce feuillet d'un crêpe mortuaire;
Tout est perdu, la loi n'a plus de sanctuaire!
Sous les leviers de fer, rouverte à deux battans,
La porte va vomir de nouveaux combattans;
Hurlant des chants aigus comme des cannibales,
Ils rentrent; entendez le sifflement des balles;
Voyez luire partout le poignard assassin;
Gloire à ceux dont la peur n'a point troublé le sein!
Chaque Représentant l'un à l'autre s'enlace,
Et l'on entend ces cris : Mourons à notre place!
Vive la liberté ! De l'un à l'autre bout
Sur leurs bancs assiégés ils se montrent debout.
Un de ces fiers tribuns que l'avenir contemple,
Va mourir, comme un prêtre, en défendant son temple;
Et ce temple sacré qu'un jour doit rebâtir
Gardera sur ces murs l'image du martyr :
C'est le jeune Féraud; sur la poudreuse pierre
Il tombe ! un vil boucher l'immole à Robespierre;
Le sacrificateur, en tablier de peau,
A choisi sa victime au milieu du troupeau.
Féraud! quel héroïsme et quelle destinée?
Pour arrêter lui seul la foule mutinée,
Sur le seuil d'où la flamme avec la balle part,
Il s'était étendu comme un vivant rempart;

Puis relevé, courant à la tribune sainte,
Il avait demandé grâce pour cette enceinte ;
Inondé de sueur, le cou nu, l'œil ardent,
Il couvrait de son corps l'auguste président,
Et suppliait la foule à l'homicide prête,
Montrant Boissy-d'Anglas, de respecter sa tête.
Noble enfant! il était aux jours de puberté,
Où l'on aime d'amour la vierge liberté ;
Il revenait des camps, et sa bure grossière
De nos derniers combats rapportait la poussière ;
Les boulets ennemis effleurèrent son sein,
Et le voilà tombé sous un plomb assassin!
Ce n'est plus qu'un tronçon ; la pique est toute prête,
Et le fer dégouttant va promener sa tête,
Sa tête aux yeux ouverts, aux mouvemens nerveux
Qui font battre sa joue et roidir ses cheveux ;
Tête horrible, de sang et de sueur luisante!
Devant Boissy-d'Anglas l'égorgeur la présente,
Et lui, lui, ce héros digne des jours romains,
(Panthéon, ouvre-toi; siècles, battez des mains;
Redites cette histoire à tous ceux qui l'ont lue),
Lui se lève devant la tête; il la salue,
S'incline de respect, comme si devant lui
Du martyr glorieux l'auréole avait lui,
Comme on fait sous la nef du temple catholique,
Lorsqu'on porte en triomphe une sainte relique.

Et la foule applaudit à ces hideux exploits ;
La loi n'est plus qu'un mot dans l'enceinte des lois,
Les tribuns conjurés soufflent sur cette braise ;
Ils redisent en chœur : Vive quatre-vingt-treize!
Mais les Députés purs, installés sur leurs bancs,
Agitent leurs chapeaux aux mobiles rubans ;
Tous, de leur temple saint embrassant la colonne,

Regardent, sans pâlir, ce peuple qui bouillonne,
Qui mugit de fureur, et qui, les yeux ardens,
Demande une chair d'homme à broyer sous ses dents.
On eût cru voir, aux jours de Rome souveraine,
Quand les lions d'Afrique ensanglantaient l'arène,
Au cirque de Titus, sous un peuple mouvant,
Les calmes sénateurs assis sur le devant.
Un instant l'Assemblée abandonne son rôle;
Le peuple usurpateur s'arroge la parole,
Exhale des discours à la vapeur du vin;
Au pied de la tribune un grotesque écrivain
Verse sur un papier des caillots d'encre noire
Et jette aux assistans son horrible grimoire;
C'est l'infâme anarchie aux regards délirans,
Qui promulgue ses lois au profit des tyrans.
A l'insolite voix du peuple qui décrète,
Les fils de Robespierre ont redressé la crête;
Entre eux et leurs vieux clubs ils resserrent les nœuds
Et sur les hauts gradins se dressent lumineux!
Ah! si la noire plèbe aux forfaits enhardie
Prolonge plus long-temps sa sombre parodie,
C'en est fait pour toujours! Thermidor est vengé;
La Montagne triomphe et tout ordre est changé;
Non, c'est le dernier jour de l'orageuse lice!
Il faut que sans retard le destin s'accomplisse :
Le tambour bat la charge aux portes du sénat;
Trève aux coups de fusil, trève à l'assassinat!
Les calmes grenadiers, la baïonnette oblique,
La poitrine en avant, sauvent la république;
Le peuple est refoulé : ceux qui s'étaient assis
Sur les bancs des tribuns par leur nombre grossis,
S'échappent, en niant leurs décrets transitoires,
Par tous les corridors, par tous les vomitoires;
Moins promptement d'un cirque on déserte le jeu

Quand dans la foule immense une voix crie : Au feu !
Force reste à la loi : l'inflexible Assemblée,
Tout palpitante encor de la chaude mêlée,
Se change en tribunal, et, maîtresse à son tour,
Mande les conjurés, coupables de ce jour.
Les voilà tous les six, les héros de la fête !
Le glaive les attend, sa lame est toute prête ;
Car la Convention, prodigue de trépas,
Est toujours elle-même et ne pardonne pas.

Ce premier prairial, ce jour que je célèbre
Sous sa date, à la fois glorieuse et funèbre,
Nous allume le front et fait qu'à tout moment
On demande au passé si l'histoire nous ment.
C'est un drame complet, un résumé du monde,
Où la grandeur s'allie à la bassesse immonde,
Où le crime, en tombant, sous l'arrêt abattu
Est si beau, que notre œil le prend pour la vertu !
Vous allez voir. Déjà la sentence mortelle,
De Robespierre éteint frappe la clientelle ;
Les six amis, saisis au jour de trahison,
Veillent sous les arceaux d'une étroite prison ;
Là, voyant sous leurs fronts la hache balancée,
Tous ont uni leur ame à la même pensée ;
Ils ne languiront pas dans le fort du Taureau,
Paris les revendique, et voilà le bourreau.
Le bourreau ! qu'on l'envoie à des hommes novices !
Mais eux ! la République a reçu leurs services ;
La couleur de leur sang est connue aux combats ;
Ils sont montés trop haut pour descendre si bas !
Non, non, ils n'iront pas au char des gémonies
Subir les cris du peuple et ses ignominies.
Celui qui veut mourir, mais mourir de sa main,
Au suprême moment toujours trouve un chemin.

Pour dérober leur tête à l'échafaud infâme,
Ils n'ont rien, qu'un hochet, que des ciseaux de femme;
Admirez tous! eh bien, cet instrument grossier
Tenu par le courage est un poignard d'acier.
Ils sont sûrs l'un de l'autre : un silence de glace
A donné le signal; c'est l'heure, c'est la place :
Soubrani le premier, suspendant son chemin,
Frappe son cœur viril de l'acier féminin,
Tombe, et cède au second la pointe montagnarde;
Le suicide est plein, chacun d'eux se poignarde.
Nul, au sinistre aspect de son ami gisant,
N'a refusé pour lui le mutuel présent :
Nul n'a répudié ce sanglant héritage;
Un sourire effrayant glisse sur leur visage,
Et leur dernier soupir est tellement rendu,
Que même de l'escorte il n'est pas entendu.
Voilà ce qu'ils ont fait. Maintenant, qu'on nous vante
Ces sublimes trépas dont la forme épouvante!
Un seul des Girondins se sauva dans la mort;
Le cœur des Montagnards est donc six fois plus fort;
Cessons de nous courber devant l'histoire antique :
Voici des hommes, grands comme Caton d'Utique,
Comme ce fier Brutus, disciple de Zénon,
Qui mourut en disant : Vertu! tu n'es qu'un nom.
En entendant ces vers il semble qu'on récite
Ces héroïques morts dont nous parle Tacite;
Comment la pouvait-il respecter chez autrui,
Tel homme qui jouait avec sa vie à lui?
Trois sont encor vivans; le bourreau les ramasse;
Les trois autres sont morts, leur vie est contumace;
Elle est due au bourreau qui trafique des corps;
Ils seront mis au char et guillotinés morts!

Ainsi du monument que bâtit Robespierre

Il ne restera plus bientôt pierre sur pierre ;
Comme on voit sur le Nil les colosses thébains,
Nous avons vu crouler les Memnons Jacobins !
Ainsi passèrent tous ces hommes d'épouvante
Qui, frappant de leur pied sur la terre mouvante,
En avaient fait sortir un fantôme hideux
Pour tuer la révolte insurgée autour d'eux,
Et repousser les rois dont la pensée oblique
Dans un réseau de fer cernait la République.
Ces puissans Jacobins, ces hommes dévorans
Qui pour la liberté se créèrent tyrans,
Tous, sur l'échafaud, morts d'une agonie ardente,
Laissèrent après eux la France indépendante,
Et ce beau souvenir de leurs jours désastreux
Adoucit l'anathème élaboré contre eux !
De tant de sang versé, du poids de tant de honte,
Non, ce ne sont pas eux qui doivent rendre compte !
Je le répète encore, il faut monter plus haut
Pour rencontrer la main qui créa l'échafaud.
Hommes du drapeau blanc, volontaires victimes,
Payés, abandonnés par vos rois légitimes ;
Arsenal de Toulon, toi qui te consumas
Quand les trois fleurs de lis scintillaient sur tes mâts ;
Vendée, île de deuil et mausolée immense
De coupable vertu, d'héroïque démence ;
Peuples fanatisés par le crime ou l'erreur,
Remords à vous, c'est vous qui fîtes la Terreur !
Aujourd'hui qu'ils sont morts, ces hommes sanguinaires,
Qui, vivans, vous brûlaient du feu de leurs tonnerres ;
Aujourd'hui qu'en chaux vive ils sont ensevelis,
Vous allez reparaître, adorateurs des lis !
Toujours, loin de Paris, la cité dévorante,
Vous avez promené votre industrie errante ;
Mais la Terreur vaincue, on vous verra venir

Devant le Carrousel tenter votre avenir.
Oui, l'heure est bien choisie ; avancez, volontaires ;
Partout devant vos pieds s'ouvriront des cratères ;
Pour vous anéantir, venez voir à Saint-Roch,
Quel géant lumineux va jaillir tout d'un bloc !

NOTES

DE LA DIXIÈME JOURNÉE.

. . . . Et d'enfans à l'œil faux,
Qui traînent pour hochets de petits échafauds.

La Terreur eut aussi le privilége de créer des modes. En ce temps-là, sur la table des personnes riches, on voyait, en guise de surtouts, de petites guillotines construites en bois précieux. Quelques Représentants en mission emportaient avec eux ces échafauds en miniature; c'était comme leur blason en relief. Plusieurs de ces chefs-d'œuvre furent long-temps conservés au Comité de sûreté générale. On en vint même au point de donner cette ressemblance aux pendants d'oreille et aux cachets de montre. Les enfants, au lieu de leur cheval de bois, demandaient à leur papa une jolie petite guillotine.

Du pain! Ne croyez pas à leur fausse souffrance.

Ce jour-là même, la Convention fit saisir et fouiller plusieurs individus qui vociféraient aux tribunes, et demandaient avec acharnement du pain : on trouva dans leurs poches du pain et de l'argent.

Le président se couvre en signe de détresse.

Une grande fermentation régnait à Paris, depuis le 30 germinal; des bruits de famine circulaient parmi le peuple. Tout-à-coup, le 1er prairial, la générale et le tocsin soulèvent les fau-

bourgs Antoine et Marceau. A onze heures la Convention ouvre la séance. Dès ce moment le danger devint sensible : la salle était cernée par la populace insurgée. Les orateurs de la révolte lisaient à la barre leurs effrayantes pétitions. Les tribunes craquaient sous le poids de la multitude. Des coups terribles de hache et de crosse de fusil retentissaient à la porte de la salle voisine du salon de la Liberté. C'est en ce moment d'imminent péril, qu'André Dumont, président, cède le fauteuil à Boissy-d'Anglas.

Et ce temple sacré qu'un jour doit rebâtir
Gardera sur ses murs l'image du martyr.

Dans la salle reconstruite de la représentation nationale, au-dessus du bureau du président, un tableau sera placé, retraçant la mort de Féraud et l'héroïsme de Boissy-d'Anglas.

C'est le jeune Féraud. . . . .

Féraud, député des Hautes-Pyrénées. L'avant-veille de ce jour, il était revenu de l'armée du Nord; il était encore tout botté, et n'avait pas dormi depuis son arrivée à Paris. Harassé par deux jours de fatigues, de courses à cheval, le visage souffrant, les habits déchirés, ce courageux Représentant se jette au-devant de la foule qui déjà débordait dans la salle. Il harangue le peuple, lui présente sa poitrine nue, le conjure de ne pas violer la représentation nationale, et se jette par terre pour barrer le passage de la porte. On passe sur son corps; la salle est forcée. Alors Féraud se relève, se précipite vers la tribune, en s'arrachant les cheveux, et cherche à couvrir de son corps le président. En ce moment, les séditieux lui tirent par-derrière un coup de pistolet; il tombe, et on l'entraîne dans le couloir voisin, où on lui tranche la tête.

Les voilà tous les six, les héros de la fête.

Romme, Soubrani, Duquesnoy, Goujon, Duroy et Bourbotte prirent une part active dans cette insurrection populaire, avec d'autres Députés montagnards. Quand le calme fut rétabli dans

la Convention, des décrets d'accusation furent lancés contre un grand nombre de Représentants; ils furent jugés et condamnés à des peines sévères. Une commission militaire fut instituée pour juger les six dont les noms figurent dans cette Journée

---

Ils ne languiront pas dans le fort du Taureau.

Les six Montagnards furent d'abord transférés au château du Taureau, dans le Finistère. Après vingt-trois jours de détention, on les ramena à Paris, où ils furent condamnés à mort le 29 prairial.

Trois sont encor vivans. . . . .

A la lecture de leur arrêt, les condamnés ne manifestèrent aucune émotion. Ils firent leurs dispositions funèbres, et envoyèrent à leurs familles leurs portraits et leurs derniers adieux. En descendant l'escalier qui conduisait du tribunal à la Conciergerie, ils s'arrêtèrent un moment, et se frappèrent tous successivement avec la lame d'une vieille paire de ciseaux qu'ils avaient conservée dans les plis de leurs vêtemens. Romme, Goujon, Duquesnoy, tombèrent morts; les autres survécurent à leurs blessures, et furent traînés à l'échafaud, sanglans et moribonds. Duroy était abîmé dans un silence morne; Soubrani étalait ses entrailles ouvertes, et adressait des paroles au peuple; Bourbotte fut exécuté le dernier, et un horrible incident signala son supplice. Au moment où l'on voulut faire glisser en avant la fatale planche, il se trouva que le couteau n'avait pas été relevé, de sorte que sa tête rencontra cet obstacle, et heurta la hache ensanglantée. Dans cette position, il conserva tout son courage, et ne cessa de haranguer la foule.

ONZIÈME JOURNÉE.

INTRODUCTION

A LA ONZIÈME JOURNÉE.

Jusqu'a ce jour, les conspirations contre-révolutionnaires n'éclataient que sur la frontière ; les royalistes n'avaient pas encore osé se montrer en face de la représentation nationale et attaquer la République dans le foyer brûlant de son pouvoir. On eût dû penser que le parti vendéen aurait perdu toute énergie, après avoir été écharpé à Quiberon par la mitraille des Anglais et le sabre des Républicains ; mais le désastre du 21 juillet avait été oublié par ces hommes qui s'alimentent éternellement d'espérances chimériques et de folles machinations, Une foule d'hommes lâches et ambitieux s'étaient réfugiés dans Paris, et leurs sourdes intrigues gangrenaient la population de royalisme et d'anarchie. Ils n'eurent pas long-temps à attendre l'occasion de se montrer. La Convention allait enfin déposer sa longue et terrible dictature, et il était à propos de profiter habilement des semences de discorde qui se manifestaient à Paris, à l'occasion de la Constitution nouvelle ; en même temps l'infatigable intrigue des émigrés, secondée par les puissances, venait donner des forces et des espérances aux conspirateurs du dedans ; le plan de la contre-révolution était flagrant. Le 2 octobre (10 vendémiaire), une escadre anglaise jette sur les côtes de France une armée de douze mille hommes,

composée d'Anglais et d'émigrés français ; et le 3 octobre (11 vendémiaire), l'insurrection déborde dans Paris.

Cette journée du 13 vendémiaire est celle qui eut pour la France les plus importans résultats. Jamais un péril plus imminent ne s'était dressé sur la République. En effet, si l'insurrection du 1er prairial eût écrasé le parti thermidorien, il est possible que la Terreur se fût encore replacée sur la Montagne ; les erremens de Robespierre auraient pu être suivis ; mais au milieu du sang de nouveau versé, à travers les violences de ce régime, la Convention eût été sauvée, et l'édifice républicain serait resté debout. Mais au 13 vendémaire, le triomphe des sections renversait sans retour l'œuvre entière de notre régénération politique depuis le 14 juillet. C'en était fait de la France ! Elle allait insensiblement retomber sous le régime proscrit de la monarchie, lacérée par l'ambition étrangère, et décimée par les représailles de l'aristocratie. Si cette épouvantable catastrophe n'a pas eu lieu, ce n'est peut-être ni au courage de la Convention, ni au dévoûment des citoyens fidèles, ni à la lâcheté des sections insurgées, qu'il faut en rendre grâce ; mais à l'existence seule d'un homme, du lieutenant d'artillerie de Toulon.



A. Johannot del. Pourvoyeur aqua forti

BONAPARTE, L'AN IV.

13 VENDÉMIAIRE AN IV.

(5 OCTOBRE 1795.)

BONAPARTE.

Per fulgura surgens.
(BIBLE.)

C'EST la dernière fois qu'il monte sur la scène,
Ce gigantesque acteur, tour à tour grave, obscène,
Fou, sublime, valet, roi, victime, bourreau,
Au teint noir, aux bras nus, à la voix de taureau,
Qui toujours d'un seul jet improvise son rôle,
Et qui fait faire tout quand il prend la parole,
Le PEUPLE enfin ; son corps fléchit sous le jarret ;
On ne l'applaudit plus dès l'instant qu'il paraît ;
Son poumon devient sourd, son bras nerveux se glace ;
Au théâtre public d'autres ont pris sa place,
Et ces hommes nouveaux dont il subit la loi,
Des obscurs confidens lui désignent l'emploi.
Il eut, plus de six ans, dans son drame de guerre,
Pour lustre le soleil, l'Europe pour parterre ;
Qu'il se repose donc : dans ses rôles marquans,
Il ne reparaîtra qu'après trente-cinq ans.

Le calme était venu : le spectre tumulaire
N'agitait plus sa faulx comme aux jours de colère ;

La main réparatrice avait enfin lavé
Le Forum de la mort tout de têtes pavé.
L'échafaud, hors Paris, emportait les supplices,
Comme un acteur honteux qui fuit dans les coulisses,
Et qu'on ne veut plus voir, et qu'un peuple étourdi
Exile, après l'avoir à regret applaudi.
Les Sylla déchiraient leurs funéraires listes;
Le rire revenu sur les visages tristes,
La foule se groupait aux théâtres badins,
Sous l'arbre négligé des populeux jardins,
Sur les sentiers connus et les pelouses vertes
D'où l'œil pouvait percer dans les prisons ouvertes.
On respirait enfin, après des jours si longs,
Et la mode oublieuse entr'ouvrait ses salons.
Et pourtant on n'osait s'abandonner encore
Au charme décevant de la nouvelle aurore;
Il semblait que toujours un matin innocent,
En courant vers le soir, finirait par du sang.
Les esprits tout frappés de craintes légitimes,
Ne rêvaient que discorde et nouvelles victimes :
C'est qu'on voyait écrit, dans l'air et l'horizon,
Qu'une étincelle encor rougissait le tison.

La reine de la France, idole colossale,
Pour la dernière fois a paru dans la salle;
Celle qui défia tous les pouvoirs humains
Peut seule, et d'un seul coup, se briser de ses mains.
Qu'elle est grande aujourd'hui la terrible Assemblée!
Calme, croisant les bras, sanglante et mutilée,
D'une voix solennelle, au bord du monument,
A la France elle lit son dernier testament.
Muette de douleur, la France universelle
Semble douter encor que le géant chancelle,
Et, la main vers le ciel, dans un pieux transport

Jure de maintenir sa volonté de mort.
Dans ce cri général nul n'a droit de se taire :
Avec la voix du peuple un vote militaire
Retentit sur l'Escaut, aux bords de l'Éridan,
Sur la Sambre et la Meuse où triomphe Jourdan.
Là, tout cœur de soldat sous la tente tressaille :
Cent mille hommes debout, sur le champ de bataille,
Par la voix des canons adressent leurs saluts
A leurs Représentans qui bientôt ne sont plus.

Mais voici l'anarchie à grands flots débordée,
L'anarchie, à son aide appelant la Vendée !
Fières de déchaîner leurs haines en suspens,
Ces éternelles sœurs enlacent leurs serpens.
Encore un jour de deuil ! un de ces jours sonores
Où le sang dans Paris coule par tous les pores ;
Cette fois c'est le lis, drapeau ressuscité,
Qu'on livre à l'ouragan de la grande cité.
Se peut-il? quel parti de fièvre et de vertige
Fonde son avenir sur cette frêle tige ?
La Vendée à Paris ! oh ! l'histoire nous ment !
O folie ! ils ont cru que c'était le moment !
Ils ont cru que, lassé de deux ans de souffrance,
Paris allait enfin fleurdeliser la France,
A leur pâle étendard présenter l'olivier,
Et pleurer le dix août et le vingt-un janvier !
Allons ! à la lueur de la torche allumée,
Appelez au combat votre insolente armée ;
Vous êtes trente mille, avancez ! c'est l'instant ;
Faites votre dix août, le château vous attend ;
Plus de grille à la cour, vous entrerez à l'aise ;
On n'a pas recrépi la brèche marseillaise.
Craignez de voir sur vous rebondir vos boulets !
C'est la Convention qui garde ce palais !

Ils l'oseront : déjà leur audace enhardie,
Du mémorable assaut tente la parodie;
Ils sont fiers de la veille, où le faible Menou
Aux pieds de la révolte a ployé le genou.
A leur tête ils ont mis deux généraux sans gloire,
Lafond et Danican, transfuges de la Loire,
Qui d'un plan monarchique en silence occupés,
Entraînent au combat leurs bataillons trompés.
Les deux grands précurseurs de la guerre civile,
La cloche et le tambour, résonnent dans la ville ;
Les uns précipités du fond des quais lointains
Menacent le château du seuil des Théatins;
D'autres suivent la rue immense qui se roule
De la Ferronnerie à la porte du Roule;
Ceux-là détacheront des milliers d'assaillans
Sur le grand Carrousel et la cour des Feuillans,
Et ceux que l'Auxerrois de ses murailles couvre,
Vont attaquer de front par les guichets du Louvre.

L'espoir luit-il encor sur les Représentans?
Doivent-ils de leur porte, ouverte à deux battans,
Sortir le sabre au poing pour sauver leur fortune?
Attendront-ils la mort au pied de la tribune?
Ou, du peuple de Rome acceptant le destin,
Iront-ils s'abriter sur un mont Aventin?
Non, il n'est pas venu le grand jour d'agonie!
Ces fronts ne sont pas faits pour tant d'ignominie;
On ne renîra pas l'héritage des morts,
Et tout ce qu'en six ans d'héroïques efforts,
Du pur sang de ses fils versa la France entière
Sur la place publique et devant la frontière.

La liberté s'alarme, et les momens sont courts;
Entendez; elle crie : Au secours! au secours!

Hélas! pourquoi faut-il qu'incessamment frappée
La liberté se livre à des hommes d'épée
Dont la brûlante lèvre étouffe en un moment
La vierge qui se livre à leur embrassement?
Celui qui va la prendre à l'abri de son aile
Cette fois, fait jaillir le feu de sa prunelle.
Le voilà! quel est-il? son front pâle et nerveux
Laisse glisser au cou ses liquides cheveux;
Son profil copié d'une antique médaille
Se contracte de joie au vent de la bataille;
Son geste est bref, son ordre est rapide et concis;
Debout sur les pavés comme sur un glacis,
Son œil, d'un ciel d'orage en empruntant la teinte,
Semble seul rallumer la batterie éteinte,
Conduire le boulet vers les frêles remparts,
Dès que sa mâle voix vient de lui dire : Pars!
Quand un tel homme naît, la lyre du rhapsode
S'arrête sur l'histoire et chante un épisode;
Près d'un pareil géant, oh! tout sujet est bas.
Trève, trève un moment aux civiques combats;
Trève aux fastes connus de ce glorieux tome;
Sachons quel dieu l'a fait, et d'où nous vient cet homme.

Son nom est Bonaparte; il est né sur le sol
Où l'harmonieux pin s'élève en parasol,
Où tous les cœurs sont chauds, où la mer qui s'avance
A baisé l'Italie et la tiède Provence.
Enfant, on l'avait vu loin de la cour des jeux
Porter une main d'homme à son front orageux,
Comme s'il écoutait dans la grande nature
Quelque écho merveilleux d'une gloire future,
Comme si quelque fée, à lui se révélant,
Lui montrait l'avenir par un chemin trop lent.
Sur un rocher, voisin du roc qui l'a vu naître,

L'adulte enfant bientôt va se faire connaître.
Voyez-vous cette ville assise au pied des monts,
Que baigne de ses flots la mer que nous aimons,
Cette forte cité, chaînon de murs qui lie
La France maritime à la belle Italie,
Toulon? A ce nom seul vous avez tous frémi:
Il est par trahison aux mains de l'ennemi;
Les Anglais ont son port, sa rade circulaire
Et son fort de Faron comme un vautour sur l'aire.
Il faut tout ressaisir : contre ses murs poussé
Le bélier de la France est bientôt émoussé;
On s'ennuie au glacis; la pluvieuse automne
Rend plus lassant encor ce siége monotone :
Point de brèche aux remparts presque au sol nivelés;
Lamalgue, aux bastions largement crénelés,
Comme un immense obus qui sur son pied s'incline,
Écrase tout au loin, du haut de sa colline;
Dans la rade et le port l'Anglais est triomphant :
Sur la vague française et que sa rame fend,
Sous le blanc pavillon, la chaloupe légère
Glisse, en portant aux forts l'ordonnance étrangère.
Il est temps de finir ce siége désastreux;
Les inhabiles chefs se conseillaient entre eux,
Quand Bonaparte arrive avec une pensée :
Autour du lieutenant la foule s'est pressée;
Dans ce sublime jour l'homme se révéla,
Il montre Gibraltar et dit: Toulon est là.
C'était un fort nouveau qui dominait la côte,
Battait le camp français, et protégeait la flotte.
Il était si terrible au feu de son canon,
Que ceux qui l'ont bâti lui donnèrent ce nom.
La nuit vient; les soldats que le héros conseille
Laissent le grand chemin qui conduit à Marseille;
Ils marchent vers la rade et découvrent ce fort,

Ce nouveau Gibraltar où la garnison dort.
L'horizon s'alluma, la mer mugit de houle,
La foudre rebondit dans les vaux d'Olioulle;
L'éclair illumina ces immenses vallons
Où le tonnerre roule avec des bruits si longs;
Le ciel versa la pluie en cascades sonores;
Du volcan d'Évenos au désert des Signores
Toute montagne ouvrit son gigantesque flanc,
Et tous les vents rivaux sortirent en sifflant.
Pourquoi ces bruits, ces vents, cette nuit de lumière?
Bonaparte gagnait sa victoire première;
Toutes les voix de l'air et des eaux s'unissant,
Saluaient, comme en chœur, le grand homme naissant:
Il gravissait à pied, la lame haute et nue,
Du fort aérien la pierreuse avenue;
La garnison anglaise éveillée en sursaut
Apprêtait ses canons au formidable assaut:
Sa longue artillerie, à minuit embrasée,
Ruisselait en obus sur la côte rasée,
Et ce nouveau tonnerre, et ces nouveaux éclairs,
S'entremêlaient à ceux qui rougissaient les airs.
Il fallait au héros, digne de cette fête,
Son baptême de sang, sa blessure à la tête;
Il les reçut: son front qu'effleura le boulet,
Où la pâleur s'enfuit sous le sang qui coulait,
Apparut aux soldats, comme si l'incendie
Lui ceignait en rayons sa couronne arrondie;
Tous suivent, enlacés en immenses chaînons,
L'homme miraculeux qui commande aux canons,
Et, les yeux attachés au feu qui les décime,
Roulent du bas en haut vers son ardente cime;
Quand il fut au sommet, Gibraltar s'écoula,
Et le siége finit; car Toulon était là!

Ce merveilleux début avait grandi sa taille :
Paris lui confia sa dernière bataille ;
Aussi le voyons-nous aujourd'hui, de sa main
A de nouveaux soldats indiquer leur chemin,
Charger du drapeau blanc les hordes reparues
Sur un chant de bataille entrelacé de rues.
Dans les noirs carrefours où le choc est trop lent
Entraîner avec lui son tonnerre volant ;
Partout anéantir cette révolte armée
Qui semble sur ses pas se dissoudre en fumée,
Et, comme un laboureur qui promène le soc,
Sillonner l'ennemi de la Seine à Saint-Roch.
Oh ! c'était bien aisé pour ce bras de colosse
De punir une émeute et de creuser sa fosse.
Nul sentiment d'orgueil n'éclate sur son front ;
Ce n'est rien, il attend les choses qui viendront.
Qu'il se tire à l'écart, qu'au fond de sa retraite,
Il suive à l'horizon son étoile secrète,
Cet astre qu'il voit seul, l'astre qui se leva
Pour le conduire au lieu où nul mortel ne va.
Avant de terminer ce glorieux volume,
Je te retrouverai, toi, dont le nom m'allume
Et me fait palpiter dans un air étouffant,
Tout comme si j'étais ton père ou ton enfant.
Que de fois, en foulant ces poétiques plages,
Où le flot de Toulon chante sous les feuillages,
Soit qu'un canot léger qui s'envole du port
M'eût poussé dans la rade où l'eau captive dort,
Soit que mon pied dévot eût lustré ces collines
Où Gibraltar repose en jaunâtres ruines ;
Que de fois je t'ai vu, fantôme oriental,
Debout sur ce grand roc, ton digne piédestal !
Que de fois, l'œil en feu, la paupière éblouie,
Ma bouche murmura, comme une ode inouie,

Un inconnu poëme en langage divin,
Qui manque à ma mémoire et que j'y cherche en vain !
Car la voix de la mer, le rocher qui résonne,
Les bruits aériens de l'éclatante zone,
La brise qui se joue à la flamme des mâts,
Tout s'oublie en ce sol de pluie et de frimas.
Je ne t'ai qu'entrevu dans cette grande ville,
Le jour où tu domptas la révolte civile:
Là, ta gloire est trop triste, et le sang du pavé
Sous le pied du passant est toujours mal lavé.
Aussi, puisque j'avais à conter cette histoire,
Je l'unis aux rayons d'une sainte victoire,
Celle qui te servit de premier échelon,
Et qui te fit si grand sur les murs de Toulon.

NOTES

DE LA ONZIÈME JOURNÉE.

La reine de la France. . . . .

Au moment de déposer ses pouvoirs, la Convention voulut garantir par ses décrets la durée de la Constitution nouvelle. Ce qui suit est extrait de M. Thiers, dans son *Histoire de la Révolution française*.

« Chez un peuple mobile, qui, après avoir vécu quatorze siècles sous la monarchie, l'avait renversée dans un moment d'enthousiasme, la République n'était pas tellement dans les mœurs, qu'il fallût en abandonner l'établissement au seul cours des choses. La révolution ne pouvait être bien défendue que par ses auteurs. La Convention était composée en grande partie de constituans et de membres de la Législative; elle réunissait les hommes qui avaient aboli l'ancienne constitution féodale, le 14 juillet et le 4 août 1789, qui avaient renversé le trône au 10 août, qui avaient, le 21 janvier, immolé le chef de la dynastie des Bourbons, et qui, pendant trois ans, avaient fait contre l'Europe des efforts inouïs pour soutenir leur ouvrage. Eux seuls étaient capables de bien défendre la révolution consacrée dans la Constitution directoriale. Aussi, ne se targuant pas d'un vain désintéressement, ils décrétèrent, le 5 fructidor (22 août), que le nouveau corps législatif se composerait des deux tiers de la Convention, et qu'il ne serait nommé qu'un nouveau tiers. La question était de savoir si la Convention désignerait elle-même les deux tiers à conserver, ou si elle en laisserait le soin aux assemblées électorales. Après une dispute épouvantable, il fut convenu, le 13 fructidor (30 août), que les assemblées électorales seraient chargées de ce choix....

« ..... A peine ces résolutions furent-elles prises, que les ennemis si nombreux et si divers de la Convention en furent désolés. Peu importait la Constitution à la plupart d'entre eux, toute Constitution leur convenait, pourvu qu'elle donnât lieu à un renouvellement général de tous les membres du gouvernement. Les royalistes voulaient ce renouvellement pour amener des troubles, pour réunir le plus grand nombre possible d'hommes de leur choix, et pour se servir de la République même au profit de la royauté; ils le voulaient surtout pour écarter les conventionnels, si intéressés à combattre la contre-révolution, et pour appeler des hommes nouveaux, inexpérimentés, non compromis, et plus aisés à séduire. »

La Convention et les armées acceptèrent avec enthousiasme la Constitution et les décrets. Paris seul, foyer d'ambition, d'intrigue et de royalisme, se montra rebelle à la Convention. De toutes les sections, celle des Quinze-Vingts fut la seule qui demeurât fidèle; les autres se préparèrent à une vigoureuse résistance, et arrêtèrent un vaste plan d'insurrection, dont le centre commun était au couvent des Filles-Saint-Thomas, dans la section Lepelletier.

. . . . Le faible Menou,
Aux pieds de la révolte a ployé le genou.

Menou avait le courage des camps, mais il manquait de ce sang-froid, de cette décision prompte, si nécessaires dans les crises civiles. Le 12 vendémiaire, à quatre heures du soir, il marcha sur la section Lepelletier, à la tête d'un corps nombreux de troupes, et suivi des Représentans du peuple nommés commissaires près l'armée de l'intérieur. Il entra dans le couvent, accompagné de Laporte, et somma les insurgés de rendre leurs armes et de se dissoudre. Les sectionnaires répondirent avec fermeté, et, après quelques vagues promesses d'obéir, ils forcèrent Menou à faire retirer ses troupes. La Convention, indignée de la faiblesse de son général, se hâta de le remplacer; elle donna sur-le-champ le commandement des forces à Barras, qui le 9 thermidor avait exercé ces fonctions avec la plus grande énergie. Celui-ci eut assez de prudence pour craindre d'accepter seul cet immense fardeau, et assez de courage pour en faire l'aveu; il demanda et obtint, pour commandant en second, Bonaparte.

Lafond et Danican. . . . .

A ces deux chefs de l'insurrection, il faut joindre encore le comte de Maulevrier et le général Duhoux. La Vendée était à la tête des sections rebelles. Danican, après avoir servi dans l'armée républicaine, sous Hoche, fut destitué et vint se cacher à Paris, où il pratiqua long-temps de sourdes machinations. Dans la journée du 13 vendémiaire, il fut un des premiers à fuir devant le feu de la Convention. Lafond était un émigré rentré clandestinement; après la déroute des sections, il fut le seul des chefs qu'on mît en jugement. Son obstination à avouer son crime et à déclarer sa qualité d'émigré, empêcha le tribunal de lui faire grâce. Il fut condamné à mort et fusillé.

L'espoir luit-il encor sur les Représentans?

Au moment où les sections rebelles s'avancèrent pour assaillir la Convention, une sorte de crainte et d'incertitude se manifesta dans la salle. Des fusils et des cartouches furent apportés pour être distribués à tous les membres, comme dernier moyen de salut. On délibéra même si la Convention en masse ne sortirait pas pour aller se réfugier sur les hauteurs de Montmartre.

Toulon? A ce nom seul vous avez tous frémi.

L'incapacité militaire avait présidé aux premières opérations du siége de Toulon; aussi ce siége traînait-il en longueur. On sait que ce fut Bonaparte qui suggéra l'idée d'attaquer le Petit-Gibraltar, formidable redoute que l'armée anglo-espagnole avait construite sur un mamelon, au fond de la rade. Le Petit-Gibraltar, une fois au pouvoir des Français, la flotte ennemie, ancrée dans la rade, était nécessairement perdue, et Toulon pris.

Et son fort de Faron. . . . .

Le fort de Faron est bâti sur une montagne au pied de laquelle est Toulon. Toute cette montagne est défendue par une ligne de fortifications qui aboutit à ce fort. Les Français le prirent d'assaut.

Lamalgue. . . . .

Un des plus beaux forts de l'Europe, bâti par Vauban, situé sur une colline, dominant la ville, la campagne, la rade et la mer.

L'horizon s'alluma. . . . .

Cet orage est historique; il est resté comme point de comparaison dans la mémoire des Toulonnais. Les histoires, qui négligent ordinairement les accessoires poétiques, ont pourtant enregistré l'orage épouvantable qui servit d'accompagnement à la prise du Petit-Gibraltar.

Il fallait au héros, digne de cette fête,
Son baptême de sang, sa blessure à la tête.

C'est à tort qu'on prétend que Bonaparte reçut sa première blessure à Ratisbonne; ce fut à Toulon, où il fut blessé à la tête par un éclat de rocher.

Paris lui confia sa dernière bataille.

Il était quatre heures et demie; Bonaparte, accompagné de Barras, monte à cheval dans la cour des Tuileries, et court au poste du cul-de-sac Dauphin, faisant face à l'église Saint-Roch. Les bataillons sectionnaires remplissaient la rue Saint-Honoré, et venaient aboutir jusqu'à l'entrée du cul-de-sac. Un de leurs meilleurs bataillons s'était posté sur les degrés de l'église Saint-Roch, et il était placé là d'une manière avantageuse pour tirailler sur les canonniers conventionnels. Bonaparte, qui savait apprécier la puissance des premiers coups, fait sur-le-champ avancer ses pièces, et ordonne une première décharge. Les sectionnaires répondent par un feu de mousqueterie très vif; mais Bonaparte les couvrant de mitraille, les obligea à se replier sur les degrés de l'église Saint-Roch. Il débouche sur-le-champ dans la rue Saint-Honoré, et lance sur l'église même une troupe de patriotes qui se battaient à ses côtés avec la plus grande valeur,

et qui avaient de cruelles injures à venger. Les sectionnaires, après une vive résistance, sont délogés. Bonaparte, tournant aussitôt ses pièces à droite et à gauche, fait tirer dans toute la longueur de la rue Saint-Honoré. Les assaillans fuient aussitôt de toutes parts, et se retirent dans le plus grand désordre. Bonaparte laisse alors à un officier le soin de continuer le feu et d'achever la défaite. Il remonte vers le Carrousel et court aux autres postes. Partout il fait tirer à mitraille, et voit partout fuir ces malheureux sectionnaires.... Bonaparte place plusieurs batteries sur le quai des Tuileries, qui est parallèle au quai Voltaire; il fait avancer les canons placés à la tête du Pont-Royal, et les fait pointer de manière à enfiler le quai par lequel arrivent les assaillans. Ces mesures prises, il laisse approcher les sectionnaires; puis, tout-à-coup, il ordonne le feu. La mitraille part du pont, et prend les sectionnaires de front; elle part du quai des Tuileries, et les prend en écharpe: elle porte la terreur et la mort dans les rangs.... A six heures, le combat, commencé à quatre heures et demie, était achevé. (*Thiers.*)

DOUZIÈME JOURNÉE.

INTRODUCTION

A LA DOUZIÈME JOURNÉE.

Les bornes étroites de ces introductions nous empêchent de traîner le chaînon des évènemens depuis le 13 vendémiaire an IV jusqu'à cette dernière journée, et de suivre la République dans ses innombrables phases de triomphes et de revers. A l'époque du retour d'Égypte, la France avait perdu tout le fruit de ses anciennes conquêtes en Italie, et son territoire était menacé par la frontière du Var. En même temps un malaise général se manifestait à l'intérieur; une immense inquiétude agitait toutes les classes des citoyens, lassés de la stagnante Constitution de l'an III et du gouvernement pourri des Directeurs.

Au milieu des sables du désert, Bonaparte épiait avec attention les évènemens de l'Europe, les fautes du Directoire, et la maturité d'un changement dans la République. L'Égypte n'était plus pour lui qu'une terre de bannissement; il était affamé de retour.

Le malheureux succès de son expédition eût peut-être effacé les souvenirs de sa première gloire, si, au lieu de l'Égypte, elle eût eu pour théâtre l'Italie ou l'Allemagne; mais il pensait que sa dernière campagne était comme un épisode à part, détaché de l'histoire générale; que le Directoire n'aurait pas oublié ses services au 13 vendé-

miaire, et tous les citoyens ses victoires en Italie. Il ne se trompait pas : une sorte de prestige merveilleux s'attachait à son grand pélerinage militaire ; quand il posa le pied sur le rivage de Fréjus, on oublia sans peine et la destruction totale d'une superbe flotte et le délaissement d'une armée en Afrique. La France entière battit des mains à sa venue ; elle ne vit plus en lui que l'homme capable d'amener une crise salutaire, en refondant sans retard l'organisation politique.

Peu de jours suffirent à Bonaparte pour connaître à fond la disposition des esprits, et pour arrêter tous les détails de son gigantesque plan ; calme et soucieux en apparence, dans sa retraite de la rue Chantereine, il attachait à sa fortune les plus illustres généraux de l'armée et les membres les plus influens des deux Conseils. Il avait la conscience de ses forces, l'intuition de son avenir ; il trouvait des raisons plausibles pour justifier d'avance ses usurpations ; à lui seul le droit de détruire son propre ouvrage, de casser une Constitution qu'il avait maintenue, de ressaisir dans les mains du Directoire l'autorité qu'il lui avait faite, de nous reprendre la liberté qu'il nous avait donnée.

Il ne fallait pas moins pour justifier un dix-huit brumaire que quatorze ans de guerres victorieuses au dehors, et de paix profonde au dedans.



Raffet del *Frilley aqua forti*

18 BRUMAIRE AN 8.

18 BRUMAIRE AN VIII.

(9 NOVEMBRE 1799.)

SAINT-CLOUD.

> Consulis imperium hic primus sævasque secures
> Accipiet. (Virg.)

Lorsque la liberté, cette déesse austère,
Descend pour consoler un peuple sur la terre ;
Qu'elle le trouve assis, dans ses ennuis pesans,
Sur un sol crevassé mille et quatre cents ans,
Son œuvre qui partout rencontre un sol rebelle
Est bien laborieuse avant de surgir belle.
Ce n'est point un travail qui doit payer son prix
A ceux qui l'ont souffert et qui l'ont entrepris ;
Hélas ! il se refuse à toute main timide ;
Il use des géans ; c'est une pyramide
Comme celle qui monte avec des travaux lents,
Et paraît jeune encore après quatre mille ans.
Avant qu'elle ait assis sur le sable solaire
Ses talus de gradins, son flanc quadrangulaire,
Et qu'elle ait revêtu l'invisible ciment,
Et sa robe de marbre, éternel vêtement,
Eh bien ! il faut toujours que ceux qui l'ont bâtie,
Le monarque architecte, avec sa dynastie,
Les journaliers vaincus par d'immenses travaux,

Dorment ensevelis dans ses propres caveaux.
Sous un ciel orageux la liberté s'élève;
Puis contre l'ennemi, se confiant au glaive,
Elle se fait soldat, et l'homme soucieux
Suppose qu'elle est morte ou remontée aux cieux:
Elle ne reparaît dans sa force première
Qu'au jour où l'horizon a repris sa lumière,
Et que les oppresseurs, venus des quatre points,
Ont leur glaive à la gorge et leurs chaînes aux poings.
La liberté! dix ans semblent l'avoir usée;
Sous le poids de son front elle semble écrasée.
La France, ce pays qui l'aime et l'aime tant,
Qui consacre pour elle un culte si constant,
Cette France, aujourd'hui, par les rois enlacée,
Semble morte aux efforts, elle est déjà lassée;
Elle a vu trop de sang, trop de sang a coulé;
Son sol par le bourreau fut trop long-temps foulé;
Trop d'hommes ont péri dans ses mille hécatombes;
Son peuple fossoyeur a creusé trop de tombes;
L'atonie est partout, et partout l'homme sent
La fatigue passée et l'ennui du présent.
On cherche et l'on demande avec inquiétude,
Qui viendra rendre un peuple à cette solitude,
Quel incident subit, que nul n'a médité,
Ravivera ce sol brûlant d'aridité.
Sans doute, en ce moment d'oppressive faiblesse,
Où plus qu'un dur travail le repos même blesse,
Où de tant de trépas le sol est encor teint,
En cette heure de doute où tout culte s'éteint,
Si du bel Orient perçant l'antique toile,
Comme un acteur nouveau, se lève quelque étoile,
Et qu'elle vienne luire avec ses rayons d'or
Sur le ciel de Paris où la vie est encor;
Si quelque grand miracle, à cette foule usée,

Surgit de l'horizon ainsi qu'une fusée,
Il est encore un germe au fond de chaque cœur,
Qui peut reconquérir la pristine vigueur ;
Et si la liberté dans l'ombre se retire,
Si même elle succombe, héroïque martyre,
En regagnant au vol son trône aérien,
Elle nous reviendra ; quarante ans ne sont rien.
Guidé par ce flambeau qui l'échauffe et l'éclaire,
Chaque peuple a marché vers ce grand corollaire ;
La liberté se fonde un trône de granit,
La tribune commence et le glaive finit.

Il approche celui dont la parole forte
Va tout ressusciter sur une terre morte,
Celui qui va trouver comme un chemin de cris
Du golfe de Fréjus au fleuve de Paris.
Il ne prend pas la France ; elle seule se livre,
Se jette dans ses bras et lui demande à vivre.
Tout lui sera permis maintenant, il peut tout :
Son chemin est tracé ; qu'il aille jusqu'au bout !
Le voilà dans Paris, le grand homme ! il étale
Son lustre italien, sa gloire orientale.
On a cru voir renaître un de ces morts fameux
Qui venaient des pays poétiques comme eux,
Apportant sur leurs fronts l'auréole sublime
Que trace en bruns reflets le soleil de Solyme,
Ce soleil qui s'étend sur ces illustres monts
Où passèrent un jour tous ceux que nous aimons.
Oh ! qu'il comprenait bien l'éclatante magie
Qui de ces pays saints en tout temps est surgie !
Lorsqu'à Toulon, assis sur le môle riant,
Dans les flots opposés il voyait l'Orient,
Une secrète voix lui conseillait sans doute
De suivre, devant lui, la lumineuse route,

Et de s'en revenir, après, au sol natal,
Le front tout rayonnant du type oriental.

Bonaparte ! à ce nom tout Paris se réveille
Et s'agite pour voir passer l'homme merveille :
Un long frisson de joie étreint cette cité ;
C'est encore Paris, il est ressuscité !
Son héros est venu sur le cheval numide
Qu'il montait en courant sous une pyramide ;
Sa tempe s'est noircie au feu de ces climats ;
Il tient le fer trempé dans les eaux de Damas ;
Il froisse du genou la housse d'une selle
Où des ornemens turcs l'arabesque étincelle :
Il sème autour de lui ces parfums inconnus,
Ces miasmes sans nom de l'Orient venus.
Son cheval, dominé sous sa main caressante,
Emporte avec un homme une histoire récente,
Et la foule, en voyant l'homme et le cavalier,
Raconte tous les faits qui viennent s'y lier.
C'est lui qui, sur l'Égypte osant un soir descendre,
Emporta le matin la ville d'Alexandre ;
Il a vu le désert, il s'est fait des chemins
Qu'on n'osait plus franchir depuis les temps romains ;
Il a ressuscité les combats poétiques,
Les jours aventureux et les marches antiques ;
Il a vu le Thabor, le Sina, le Jourdain,
La plaine où se battaient Tancrède et Saladin,
Le sublime Carmel à la cime adorée,
Joppé, Ptolémaïs, la mer de Césarée ;
Partout, sur tous les monts de ces pays lointains
Où se sont accomplis les sublimes destins,
Où comme un Océan le grand désert se lève,
Partout il a jeté les éclairs de son glaive ;
Partout il a jeté, de Dieu même applaudi,

L'éblouissant drapeau d'Arcole et de Lodi.
Qui viendra l'arrêter dans son brillant cortége,
Cet homme qu'aujourd'hui tant de gloire protége ?
Celui qui dans sa main a pesé Denderah
Peut faire désormais tout ce qu'il tentera.

Sans doute qu'au moment où, dans Rome encor libre,
La voix du Rubicon résonna sur le Tibre,
Les vieux patriciens, au seul nom d'empereur ;
Déchirèrent leur robe et pâlirent d'horreur,
Le cri de Rome en deuil sortit de la tribune :
César n'entendit rien ; il suivait sa fortune.
Nul pouvoir ne retient un tonnerre lancé :
Sur le pont de Saint-Cloud Bonaparte a passé ;
C'était le Rubicon de la nouvelle Rome :
Voici la liberté face à face avec l'homme !
C'est elle ! voyez-vous pâlir à ce seul nom
Celui qui, l'œil serein, marche sur un canon ?
Oui, Bonaparte eut peur ; oui, des frissons timides
Étreignirent au sein l'homme des Pyramides :
Tant cette liberté qu'on adore à genoux,
Même fût-elle une ombre, a d'empire sur nous !
Terrible vis-à-vis ! Épouvante sublime !
Un vertige l'arrête en montant sur l'abîme :
Il n'a pas même vu l'ombre du Montagnard
Qui fit luire à son front le reflet d'un poignard :
Non, il ne peut finir les choses commencées ;
Car son cerveau brûlant garde trop de pensées.
Viens, Murat, viens, cette œuvre attend ta large main ;
Ton sabre seul ici peut s'ouvrir un chemin ;
Roi futur ! il n'est rien encor qui te décèle ;
Ta couronne est un casque et ton trône une selle ;
A ces scrupules vains jamais tu ne cédas ;
Fais ton métier, parais, entre avec tes soldats,

Chasse ces *avocats* hors de leur sanctuaire,
Comme les Mamelucks dans la plaine du Caire.

Tout est donc consommé!... De l'immense linceul
Où s'abîme la loi, se dresse un homme seul;
La liberté vaincue à ses genoux se range :
Voyons! que pourra-t-il nous donner en échange?

Il va prendre le siècle à deux mains, ce géant;
Il va de ses débris bâtir sur le néant;
Il va jeter si haut ses ailes colossales
Que toutes les grandeurs deviendront ses vassales;
Que tous les rois vivans seront autour de lui
Comme des feux follets quand le soleil a lui.
Dans son histoire immense, oh! comme tout se lie!
Il est consul, il va parler à l'Italie;
Il va reconquérir cette terre des dieux
Qu'a ressaisie encor le Germain odieux.
L'écho de son canon sur le Carrousel vibre;
C'est Marengo qui dit : L'Italien est libre;
Rome a vu s'exiler le César oppresseur,
Et dans Paris lointain elle embrasse une sœur.
Louvre! agrandis ta porte et bondis d'allégresse !
Voici le Vatican, voici Rome et la Grèce,
Tout un meuble complet de marbre et de couleurs;
Voici Vénus qui vient de la ville des fleurs;
Voici Dominiquin, Raphaël, Véronèse,
La Diane qui chasse et l'Hercule Farnèse,
Anonymes trésors qu'achevaient des deux mains
Les dieux, quand ils prenaient des visages humains;
Sphinx, Anubis, Typhons, à la force noircie,
Bonaparte les donne, et Paris remercie.
Encore! i nous en faut; ourdis un nouveau plan;
Il nous faut des lauriers pour tous les jours de l'an;

Il faut qu'à tes efforts toute victoire due
Chasse de notre esprit la liberté perdue.
Eh bien! voilà trois rois qu'un même sort unit,
Qui provoquent son aigle encore dans son nid.
L'empereur s'est levé, du fond des Tuileries,
Avec ses fantassins et ses cavaleries;
Et cosaques, landwhers, hulans, pandours, strélitz,
Tout est mort : à genoux! saluez Austerlitz!
Gloire à lui! Notre-Dame ébranlant ses tours noires,
Tourmente son bourdon, ce tocsin des victoires.
Le canon, répondant au timbre de la tour,
Annonce à tout Paris l'Empereur de retour.
Toute rue est peuplée, et toute maison vide;
On ne voit qu'un regard dans cette foule avide;
L'armée entre, et la Garde, aux régimens d'élus,
Avec ses habits bleus et ses bonnets velus,
Couronne de soldats, vivante citadelle,
Garde l'homme adoré qui marche au milieu d'elle.
Elle entre : oh! c'est alors qu'il était beau de voir
Ce Paris ondoyant sur leurs pas se mouvoir,
Quand ses longues clameurs, par les arbres brisées,
Ruisselaient, comme à flots, dans les Champs-Élysées.
Puis il partait encor, cet homme étincelant,
Pour labourer Essling, Iéna, Friedland,
Et de chaque sillon que creusait son épée,
Faisait, sous le soleil, jaillir une épopée.
Ainsi qu'un voyageur, dans ses goûts inconstans,
Dans chaque capitale il logeait peu de temps;
Tous les palais d'Europe étaient ses Tuileries,
En route il les prenait pour des hôtelleries,
Et ses soldats, veillant dans ces palais étroits,
Sans leur faire un salut voyaient sortir les rois.
Dans ses jours de repos il taillait des montagnes;
Il faisait don d'un fleuve à d'arides campagnes;

Il ouvrait un cours libre à ses vastes desseins;
Pour l'Océan captif il creusait des bassins;
Il tressait le fer rouge, et sur les rives neuves
Il le courbait en ponts le long du cours des fleuves;
Ou, prenant sous ses doigts un immense burin,
Il gravait son armée en spirales d'airain,
Et comme un ouragan qui monte et tourbillonne,
Il la lançait vivante aux flancs d'une colonne.
Et toujours dans Paris le monarque piéton
Portait son œil de feu de la dalle au fronton,
Dictant des monumens pour des dates certaines,
Faisant jaillir du pied ses quatre-vingts fontaines,
Arrachant le vieux Louvre à l'éternel chantier;
Après soixante rois le créant tout entier;
Semant avec sa main, comme l'herbe aux prairies,
Les grands arcs triomphaux, les parcs, les galeries,
Les ponts aériens, les fastueux jardins,
Les hauts temples, debout sur d'immenses gradins,
Les muséum sacrés, labyrinthes de salles;
Il pétrissait Paris dans ses mains colossales,
Afin que l'étranger ne vît rien de plus beau
Que la ville où ses vœux imploraient un tombeau.

Il était aujourd'hui dans sa ville adorée,
Et demain le canon de l'église dorée
Annonçait à Paris que son grand souverain
Ecrasait l'ennemi sur l'Escaut ou le Rhin.
Sur quelque monument de bâtisse trop lente
La trace de son doigt était encor brûlante,
Et ce doigt formidable, indiquant l'horizon,
Donnait à l'étranger ce cercle pour prison.
Il visitait Madrid, et l'Espagne lointaine
L'entendait rebondir aux bords du Borysthène;
De Saragosse éteinte, en deux élans il va

Brûler sous ses glaçons la froide Moskowa.
Il quittait aujourd'hui le chaud pays des Mores,
Les filles de Tolède, autour des sycomores
Folâtrant les pieds nus et la mantille au cou,
Et partait le soir même à cheval pour Moscou;
Et son armée à pied, d'étonnement saisie,
Saluait sur le pôle une ville d'Asie
Qui laissait réfléchir dans un fleuve lointain
Ses minarets aigus et ses dômes d'étain.
De l'heur et du malheur il vit le double faîte,
Et, grand par la victoire et grand par la défaite,
Triomphant ou vaincu, dans l'abîme ou debout,
De l'extrême recoin du monde à l'autre bout,
Toujours en le voyant les nations émues
S'inclinaient dans les champs, sous les bois, sur les rues,
Et couraient pour le voir avec de tels élans,
Comme on n'en vit jamais depuis nos six mille ans.
Les mères qui versaient des pleurs tant légitimes
Sur leurs fils, de la guerre éternelles victimes,
Les mères pardonnaient au héros triomphant
Qui pour se faire dieu leur prenait un enfant.
Sur les champs du combat, la tempête finie,
Quand son austère voix consolait l'agonie,
Les soldats mutilés par le fer ennemi
Sur la mare de sang se levaient à demi;
A ce festin de mort chaque faible convive
Criait : Mourons, amis, et que l'Empereur vive!
C'était un fanatisme et si grand et si beau,
Que si chaque victime échappée au tombeau,
Ce million de morts qui du Nil à la Loire
En quinze ans de combats succomba pour sa gloire,
Si ces os glorieux dispersés par les vents,
Dans quelque Josaphat reparaissaient vivans,
Tous le suivraient encor dans une joie immense,

En criant : Que demain notre mort recommence!
Vive Napoléon ! oh, qu'il parle ! à sa voix
Ce ne sera pas trop que de mourir deux fois!
Aujourd'hui qu'il n'est plus, et qu'un cercueil dérobe
L'homme qui sous sa main faisait tourner le globe,
On doute encore; il semble à notre esprit frappé
Qu'au gouffre de la mort le dieu s'est échappé,
Et qu'il va quelque jour nous tomber de la nue
En montrant aux soldats sa face tant connue,
Son manteau de triomphe et de deuil, son chapeau,
Astre d'une bataille et son meilleur drapeau.
Et puis, après ces vers d'un indigne sommaire,
Parlez-nous d'attentat, de crime, de brumaire!...
Nous sommes sourds ; notre œil, ébloui pour jamais,
Ne voit que lui, debout sur tous les hauts sommets,
Lui qui dans un seul nom a relié l'histoire,
Qui par mille torrens nous a versé la gloire,
Cette gloire qui donne une mâle fierté,
Et fait oublier tout, même la liberté!

NOTES

DE LA DOUZIÈME JOURNÉE.

Sur le pont de Saint-Cloud Bonaparte a passé.

Le décret de translation des Conseils à Saint-Cloud fut rendu le 18 brumaire. La consommation du vaste plan de Bonaparte n'eut lieu que le lendemain. Toutes les dispositions avaient été prises; les troupes de Paris étaient encore électrisées par la revue de leur général, et disposées à obéir aveuglément à lui seul. Moreau s'était chargé du poste du Luxembourg, où il tenait les Directeurs en état de siége. Lannes commandait un corps aux Tuileries. Une réserve fut placée au *Point du Jour,* sous les ordres de Serrurier; et Murat, avec une nombreuse cavalerie et un corps de grenadiers, occupait le pont de Saint-Cloud. Les seuls généraux à redouter étaient Bernadotte et Jourdan; mais ils n'osaient agir par eux-mêmes, et attendaient inutilement les ordres du Conseil des Cinq-Cents.

A quatre heures, Bonaparte se rend aux Anciens, et force les hommes indécis, par ces énergiques paroles qui terminent son discours: « Tremblerai-je devant des factieux, moi, que la « coalition n'a pu détruire? Si je suis un perfide, soyez tous des « Brutus; et vous, mes camarades, qui m'accompagnez, vous « braves grenadiers que je vois autour de cette enceinte, que « ces baïonnettes avec lesquelles nous avons triomphé ensemble « se tournent contre mon cœur! Mais aussi, si quelque orateur « soldé par l'étranger ose prononcer contre votre général les « mots *hors la loi,* que la foudre de la guerre l'écrase à l'in- « stant! Souvenez-vous que je marche accompagné du dieu de la « guerre et de celui de la fortune. »

Oui, Bonaparte eut peur. . . . .

En sortant des Anciens, Bonaparte se présente aux Cinq-Cents, où s'annonçait une plus vigoureuse opposition. A peine a-t-il parcouru la moitié de la salle, qu'une immense partie des Députés se lève en poussant des cris de fureur : *A bas le tyran ! à bas le dictateur ! le nouveau Cromwell ! hors la loi !* Un d'entre eux se précipite vers lui en lui adressant ces paroles : « Que « faites-vous, téméraire ? vous violez le sanctuaire des lois, « retirez-vous ! » Bonaparte s'était avancé seul ; il avait laissé à la porte le peloton de grenadiers qui l'avait accompagné ; il se vit en peu de temps environné d'une foule immense, qui faisait entendre les plus menaçantes imprécations. Cette scène terrible et imposante le frappa d'irrésolution ; il n'osa rester dans la salle, et ne tarda pas à se retirer dans un désordre moral empreint sur son visage.

Il n'a pas même vu l'ombre du Montagnard
Qui fit luire à son front le reflet d'un poignard.

On a voulu contester le fait de ce poignard dirigé contre Bonaparte ; quelques écrivains même le regardent comme une fable inventée pour excuser la violence militaire exercée contre la représentation nationale ; mais cette opinion est évidemment empreinte de mauvaise foi ; car, s'il est permis de croire que plus tard on eût pu chercher à exagérer les dangers courus en ce moment par Bonaparte, il serait absurde de supposer que, dans la chaleur même de l'action, on ait concerté spontanément ce moyen puéril ; que Bonaparte ait dit qu'on avait voulu l'assassiner, et que Lucien, forcé de quitter la salle, ait adressé en même temps ces paroles aux grenadiers au milieu desquels il s'était placé : « Quant à ceux qui restent dans l'Orangerie, que « la force les en expulse. Ces brigands ne sont plus les repré- « sentans du peuple, mais les représentans du poignard... Que « ce titre leur reste, qu'il les suive partout !.. Et lorsqu'ils ose- « ront se montrer au peuple, que tous les doigts les désignent « sous ce nom mérité de représentans du poignard !.. »

Viens, Murat. . . . .

Bonaparte se décide à faire marcher les grenadiers sur l'Assemblée. Il monte à cheval avec Lucien, et parcourt le front des troupes.... Murat et Leclerc ébranlent alors un bataillon de grenadiers, et le conduisent à la porte du Conseil des Cinq-Cents. Ils s'avancent jusqu'à l'entrée de la salle. A la vue des baïonnettes, les Députés poussent des cris affreux, comme ils avaient fait à la vue de Bonaparte; mais un roulement de tambours couvre leurs cris. *Grenadiers, en avant!* s'écrient les officiers. Les grenadiers entrent dans la salle, et dispersent les Députés, qui s'enfuient les uns par les couloirs, les autres par les fenêtres. En un instant la salle est évacuée, et Bonaparte reste maître de ce déplorable champ de bataille. (*Thiers.*)

Chasse ces *avocats*. . . . .

On sait que Bonaparte et ses partisans désignaient par le mot d'*avocats* ceux qui gouvernaient alors la République.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

	Pages.
NAPOLÉON EN ÉGYPTE.	1
AVANT-PROPOS.	3
Chant premier. — Alexandrie.	9
Notes du chant premier.	20
Chant deuxième. — Mourad-Bey.	23
Notes du chant deuxième.	30
Chant troisième. — Les Pyramides.	33
Notes du chant troisième.	44
Chant quatrième. — Le Caire.	49
Notes du chant quatrième.	60
Chant cinquième. — Le désert.	63
Notes du chant cinquième.	71
Chant sixième. — Ptolémaïs.	73
Notes du chant sixième.	86
Chant septième. — La peste.	89
Notes du chant septième.	102
Chant huitième. — Aboukir.	105
Notes du chant huitième.	115
WATERLOO. — Au général Bourmont.	121
Notes de Waterloo.	137
LE FILS DE L'HOMME.	151
AVANT-PROPOS.	153
PRÉFACE ou profession de foi.	155
Notes du Fils de l'homme.	168
DOUZE JOURNÉES DE LA RÉVOLUTION.—PREMIÈRE JOURNÉE.	183
20 Juin 1789. — Le jeu de paume.	185
Notes de la première journée.	193

Pages.

Deuxième Journée. 203
Introduction à la deuxième journée. 205
14 juillet 1789. — La Bastille. 207
Notes de la deuxième journée. 216

Troisième journée. 223
Introduction à la troisième journée. 225
5 et 6 octobre 1789. — Le peuple à Versailles. 227
Notes de la troisième journée. 237

Quatrième journée. 241
Introduction à la quatrième journée. 243
20 juin 1792. — Le peuple aux Tuileries. 245
Notes de la quatrième journée. 254

Cinquième journée. 261
Introduction à la cinquième journée. 263
10 août 1792. — Le peuple roi. 265
Notes de la cinquième journée. 278

Sixième journée. 281
Introduction à la sixième journée. 283
2 et 3 septembre 1792. — Les massacres. 285
Notes de la sixième journée. 295

Septième journée. 299
Introduction à la septième journée. 301
21 janvier 1793. — La mort de Louis XVI. 303
Notes de la septième journée. 318

Huitième journée. 321
Introduction à la huitième journée. 323
31 mai 1793. — Les Girondins. 325
Notes de la huitième journée. 335

Neuvième journée. 341
Introduction à la neuvième journée. 343
9 thermidor an II. — La chute de Robespierre. 345
Notes de la neuvième journée. 355

Dixième journée. 359
Introduction à la dixième journée. 361
1er prairial an III. — Le peuple à la Convention. 363
Notes de la dixième journée. 374

Pages.

Onzième journée. 377
Introduction à la onzième journée. 379
13 vendémiaire an IV. — Bonaparte. 381
Notes de la onzième journée. 390

Douzième journée. 395
Introduction à la douzième journée. 397
18 brumaire an VIII. — Saint-Cloud. 399
Notes de la douzième journée. 409

FIN DE LA TABLE.

